

De l'identité nationale

Science, race et politique en Europe et aux États-Unis

XIX^e-XX^e siècle

Carole Reynaud-Paligot

2011

Carole Reynaud-Paligot

DE L'IDENTITÉ NATIONALE

**Science, race et politique
en Europe et aux États-Unis
XIX^e-XX^e siècle**

SCIENCE
& HISTOIRE
SOCIÉTÉ 

Présentation

À partir des années 1850, une véritable « internationale raciologique » voit le jour au sein des sociétés occidentales : des sociétés savantes apparaissent, des cours sont dispensés, des revues et des ouvrages sont publiés, des musées exposent des collections de crânes, des cerveaux momifiés aux côtés d'objets ethnologiques. Animée par une approche classificatoire, cette nouvelle science se dote de méthodes et d'outils anthropométriques afin d'appréhender la diversité physique et culturelle de l'homme.

Cette science, qui s'institutionnalise au moment où les identités collectives prennent comme référence centrale la nation, a directement participé à la construction des identités nationales au sein d'États aussi divers que la France laïque et républicaine, les monarchies constitutionnelles, la Russie tsariste puis communiste ou encore la Turquie kémaliste. Dans un contexte d'exacerbation des rivalités nationales, elle a renforcé la crédibilité des mythes identitaires (gaulois, anglosaxon, aryen...), en leur apportant une caution scientifique.

Table des matières

Remerciements

Première partie : L'internationale « raciologique »

Introduction

Présentation

I. Un processus similaire d'institutionnalisation

La création des sociétés d'anthropologie

Le développement de l'enseignement

II. Science et politique

En France et en Allemagne, une science libérale, progressiste et anticléricale

Sciences des races et empire multiculturel en Autriche-Hongrie

Raciologie et nationalisme en Turquie

La raciologie aux pays des tsars et des soviets

III. Une *doxa* commune

Un programme d'étude commun : l'étude scientifique des races humaines

Classification et hiérarchisation des races

IV. Collaborations transnationales

Une sociabilité savante internationale

Les Congrès d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques

V. National *versus* international ?

Domination des principales métropoles scientifiques et rivalités entre puissances européennes

La création de l'Institut international d'anthropologie (IIA) dans un contexte de guerre mondiale

Deuxième partie : Le roman anthropologique : Nos ancêtres les gaulois

Présentation

I. La racialisation d'un mythe

Les premiers chapitres du roman national

Les frères Thierry : usages sociaux du mythe gaulois

Dialogue avec les naturalistes

Michelet entre race, géographie et histoire

II. Le roman anthropologique

Celtes et Kymris

Quand l'archéologie et la préhistoire s'en mêlent

III. Controverses scientifiques franco-allemandes

Race celte *versus* race germanique

La race prussienne

IV. Race et ethnogenèse chez les intellectuels de la République

Renan, penseur de la nation

Alfred Fouillée, l'hérédité raciale au cœur des identités collectives

Fustel et les invasions germaniques

Camille Jullian, entre continuité et rupture

Les Gaulois des manuels scolaires

Troisième partie : Germains et anglo-saxons

I. Anglo-saxonnisme en terre britannique

Quand la science nourrit le mythe

La racialisation de la question irlandaise

II. Race et « destinée manifeste » aux États-Unis

The « Negro Race »

Race et expansion territoriale

Race et immigration

III. L'anthroposociologie ou la construction d'un projet socio-politique transnational

Le mythe aryen

Vacher de Lapouge et la racialisation du mythe

Collaborations transnationales

IV. La contre-offensive des latins

Le rejet de l'anthroposociologie en France, en Italie, en Russie

V. Les évolutions durant l'entre-deux-guerres

Les mutations de l'anthropologie raciale allemande

L'internationale nordique

Conclusion

Sources

Index

Remerciements

Cette étude a bénéficié de différents soutiens : celui de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, du Centre national du livre et de l'Institut historique allemand de Paris. Je les remercie sincèrement de m'avoir accordé des bourses de recherche et d'écriture.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont participé d'une manière ou d'une autre à ce travail. Christophe Charle, Jean-Claude Caron, m'ont fait bénéficier de leur lecture attentive et de stimulantes remarques et critiques. Cet ouvrage a aussi tiré profit de discussions avec Jean-Marie Augustin, Laurent Colantonio, Christian Goudineau, Johan Heilbron, Henrika Kuklick, Éric Michaud. Danielle Buysens du Musée ethnographique de Genève et Rudolf Echt de l'université de Sarrebruck m'ont facilité l'accès aux archives, Serge Reubi m'a communiqué sa thèse. Pap N'Diaye, Michel Passini, Daniel Sabbagh et Patrick Weil m'ont fourni des informations bibliographiques. Michèle Fayet, Laure Thibault, Bruni Mercier m'ont gentiment fait profiter de leurs compétences linguistiques. L'université de New York à Paris a bien voulu accueillir en son sein un séminaire de recherche « Histoire transnationale des pensées raciales XVIII^e-XX^e siècles ».

Merci à Eugène, Mado, Maryse, Marcel, Chantal, Régis, Flora pour leur patience et leur soutien. Enfin, merci à tous les amis qui ont participé à l'opération du « Vin pour la recherche ».

Première partie : L'internationale « raciologique »

Introduction

La thématique de l'identité nationale est revenue en force sur le devant de la scène médiatique et politique depuis le début du septennat de Nicolas Sarkozy, à travers la création du très contesté « ministère de l'immigration et de l'identité nationale » ou encore du tout aussi contesté « débat sur l'identité nationale » de l'automne-hiver 2009 ^[1]. Cet ouvrage n'est pas né d'une volonté de participer à ce débat, aux relents xénophobes, auxquels les chercheurs n'ont d'ailleurs pas été conviés, il s'insère dans un projet, né il y a une dizaine d'années, dont l'objectif était de mettre au jour un domaine de notre histoire resté dans l'ombre, celui d'une culture raciale largement présente au sein de la société française des années 1850 à la Seconde Guerre mondiale. Comme nous le rappellent les historiens américains ^[2], beaucoup plus enclins à se pencher sur ces questions, les historiens français avaient alors peu exploré la culture raciale de la France contemporaine. Au terme des deux ouvrages consacrés à l'histoire de l'anthropologie raciale et à ses usages en France ^[3], des questions demeuraient : l'anthropologie raciale était-elle une spécificité républicaine ? Les liens établis entre la science des races et la III^e République étaient-ils singuliers, propres au régime républicain ? Seule une perspective comparatiste semblait permettre d'y répondre. Le cadre international parut ainsi fécond pour approfondir les analyses et hypothèses émises à propos de la raciologie française mais aussi pour élargir la réflexion à des problématiques nouvelles : l'étude des tensions entre la construction internationale d'un savoir et l'affirmation des ambitions scientifiques nationales, l'étude des usages politiques différenciés d'une nation à l'autre ou encore l'examen d'une dimension non traitée dans les études antérieures, le rapport entre race et identité nationale.

Si la question raciale a été mieux étudiée dans l'historiographie étrangère, notamment anglo-saxonne, les études disponibles aujourd'hui sont principalement des monographies qui laissent peu de place à la dimension transnationale, pas plus qu'au comparatisme. L'ambition de ce livre est de tenter de cerner le développement de la science des races au sein de l'espace occidental mais aussi son influence sur les représentations identitaires des XIX^e et XX^e siècles, en tentant de mettre au jour les usages différenciés des enseignements de cette science d'une nation à l'autre, en

fonction des contextes spécifiques.

Un premier constat s'impose : dans les années 1850-1890, une véritable « internationale raciologique » s'est constituée en Europe, aux États-Unis et jusqu'en Amérique latine et au Japon ; des sociétés savantes, des cours, des chaires sont créées, des revues et des ouvrages publiés, des musées exposent des collections de crânes, des cerveaux momifiés aux côtés d'objets archéologiques et ethnologiques. Paul Topinard, auteur d'un manuel qui fit référence en France et à l'étranger, définit cette nouvelle science, l'anthropologie, comme « la branche de l'histoire naturelle qui traite de l'homme et des races humaines »^[4]. Animée par une approche classificatoire, l'anthropologie se dote de méthodes et d'outils anthropométriques afin d'appréhender la diversité physique et culturelle de l'homme, s'institutionnalise, obtient la reconnaissance des pouvoirs publics et académiques, diffuse ses enseignements dans le grand public.

L'étude de cette production scientifique montre que les processus d'interaction culturelle ont été des éléments majeurs dans la construction de ces savoirs. Cette nouvelle science s'est en effet construite grâce à tout un ensemble d'échanges savants et de pratiques de sociabilité entre les différentes communautés nationales : échanges de livres et de revues, traductions, comptes rendus, conférences et congrès internationaux, réseaux de correspondances et de sociétés savantes, circulation des étudiants et des savants, médiateurs, etc. Tout savoir national se construit, s'affirme, trouve place au sein de son propre espace national en se confortant auprès des savoirs des autres nations mais aussi en s'opposant à ceux-ci. Plusieurs études entreprises sur d'autres sciences ont montré que ces savoirs se sont trouvés confrontés à de fortes tensions entre les dimensions internationale et nationale, entre l'aspiration à construire une Internationale des savants et la volonté de conforter les ambitions scientifiques nationales. Cette construction transnationale d'un savoir n'échappe pas non plus aux tentatives de dominations intellectuelles de certains pays : des centres intellectuels dominants s'affirment, repérables par la direction de migrations des étudiants, la forte présence de certaines communautés nationales dans les congrès, les langues utilisées, etc.^[5]

Le cadre transnational est non seulement stimulant pour éclairer les mécanismes de construction d'un savoir, il est aussi un cadre pertinent d'étude des usages politiques différenciés d'une notion savante^[6]. Toute histoire des sciences ne peut être

dissociée de celle de ses acteurs, d'une part parce qu'il ne peut y avoir science que si une communauté scientifique est en capacité de discuter, d'évaluer, de vulgariser les résultats de la recherche savante ^[7] et, d'autre part, parce que l'histoire sociale, ou la « micro-histoire sociale » ^[8] qui étudie une petite catégorie sociale, peut permettre d'éclairer les usages politiques auxquels elle a donné lieu ^[9]. En construisant une véritable vision raciale de la diversité humaine, cette nouvelle science fait naître d'autres interrogations. Que signifie cette frénésie de mensurations qui s'empara de toute l'Europe ? À qui cette science aux fortes implications sociales et politiques fut-elle utile ? Quel rôle a joué cette réélaboration des identités collectives en termes raciaux dans l'Europe des années 1850-1930 ?

Il n'est pas anodin que son institutionnalisation ait eu lieu dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à un moment où les identités collectives prennent comme référence centrale la nation, au moment où s'affirment et s'exacerbent les identités nationales des États européens. Les usages coloniaux de cette science des races, mis en évidence au sein de la société impériale française dans nos deux précédentes études, n'ont pas été les seuls usages politiques de cette science, et l'anthropologie a aussi largement apporté sa contribution à la fabrication des identités nationales au sein des sociétés européennes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Plusieurs études ont montré que les attributs culturels (la langue, l'histoire, le patrimoine, les héros, le folklore, etc.) ont joué un rôle majeur dans la construction des identités nationales ^[10] et que les enjeux politiques ont largement présidé à la prééminence de l'identité nationale au sein des identités collectives ^[11]. Cependant, la contribution de l'anthropologie raciale dans l'émergence et l'affirmation du sentiment national, le rôle joué par la race dans la construction de l'imaginaire national, sont passés relativement inaperçus. À cela plusieurs raisons : le faible intérêt des historiens français pour l'étude des représentations raciales mais aussi le discrédit que l'anthropologie raciale a connu après la Seconde Guerre mondiale ; ce discrédit qui l'a reléguée au statut d'une science dévaluée et dérangeante, a sans aucun doute contribué à masquer le rôle qu'elle a pu jouer, pendant quelques décennies, dans la fabrication des identités nationales. À cela s'ajoute une ancienne tendance, présente au sein des premières analyses du concept de nationalisme, qui a consisté à minimiser le rôle de l'appartenance ethnique dans la construction des identités nationales des pays d'Europe occidentale. La dichotomie introduite par Hans Khon, opposant une

approche volontariste fondée sur des motivations politico-civiques prévalant en Europe occidentale et une approche ethnico-raciale opérant dans l'Europe de l'Est, a depuis fait l'objet de critiques [\[12\]](#). Mais si les mythes ethnocentristes sont reconnus aujourd'hui comme ayant été opératoires dans toute construction nationale [\[13\]](#), peu d'études leur ont été consacrées.

Cet ouvrage entend contribuer à cette réflexion en examinant plus particulièrement de quelle manière la notion de race, auréolée de son nouveau prestige scientifique, a participé à ce processus. En effet, la question raciale n'est pas restée aux mains de savants qui ont forgé sa scientificité – les anthropologues –, elle a largement pénétré d'autres espaces intellectuels qui l'ont mobilisée dans la grande quête des origines nationales, une thématique au cœur de la construction des identités nationales de la fin du XIX^e siècle. Des vieilles aux jeunes nations, des Empires multiculturels aux nationalités en éveil, nous verrons comment l'anthropologie raciale a contribué à réactiver et à « scientifier » certains mythes des origines, des mythes censés redonner prestige à des nations en déclin, conforter l'essor de certaines plus dynamiques, souder des nations naissantes, consolider les vieux empires ou encore renforcer l'identité de nationalités en formation.

Les études comparatives posent à l'historien de redoutables défis méthodologiques, qui se voit confronté à l'ampleur et à la dispersion des sources, à des obstacles linguistiques, au biais constitué par son appartenance à un espace national [\[14\]](#). L'obstacle linguistique a pu être en partie contourné grâce à l'étude des nombreux comptes rendus d'activités des sociétés savantes étrangères figurant dans les principales revues d'anthropologie – française, belge, suisse, américaine, anglaise, allemande et russe – qui ont ainsi fourni un large panorama des activités scientifiques en Europe et aux États-Unis. L'étude des revues a permis de mettre au jour les pratiques de sociabilité savante internationale, les échanges, les influences, les dominations de certains pôles. Cependant, l'internationalisme scientifique ne se réduit pas aux rapports formels entre sociétés savantes, il relève aussi de relations plus informelles entre savants et les correspondances ; celles de Vacher de Lapouge, Paul Rivet, Ludwig Schemann, Eugène Pittard se sont effectivement révélées précieuses pour mieux cerner les mécanismes de transferts [\[15\]](#), la constitution et le fonctionnement de réseaux internationaux, le rôle des médiateurs et des vulgarisateurs. Enfin, la lecture des ouvrages des raciologues et de monographies

nationales sur l'anthropologie raciale, quand elles existent, a complété ces sources. Cette science dévaluée, éteinte et dérangeante pour la bonne conscience occidentale, n'a pas encore fait l'objet de nombreuses investigations : les anthropologues contemporains qui se sont penchés sur l'histoire de leur discipline ont souvent négligé l'anthropologie physique et fait l'impasse sur leurs encombrants ancêtres ; quant aux historiens, ils sont encore loin d'en avoir dévoilé toutes les facettes ^[16].

L'histoire comparée pose également à l'historien des défis conceptuels en le confrontant à des définitions de notions différentes d'un espace national à l'autre. Dans le cas présent, la domination de quelques pôles scientifiques qui se sont institués et ont été reconnus comme des modèles a entraîné une homogénéisation des définitions. Partout, l'anthropologie s'est trouvée alliée à deux autres sciences connexes, elles aussi en voie d'institutionnalisation, l'ethnologie et la préhistoire, et ces trois composantes de l'étude de l'homme ont été unies au sein des sociétés d'anthropologie, ainsi qu'au sein des congrès internationaux. Sont donc intégrés dans la délimitation de notre échantillon, étape indispensable à toute histoire sociale des sciences ^[17], les principaux savants amateurs ou professionnels, désignés à l'époque sous le terme d'« anthropologistes », ayant produit et publié des études d'anthropologie dans les revues du même nom.

Le maniement du terme de race peut aussi s'avérer porteur de périls pour celui qui entreprend d'en comprendre son histoire. Le discours anachronique sur le passé des savoirs ^[18] n'est pas un des moindres écueils dans lequel risque de sombrer tout historien qui choisit de se confronter à la science des races. L'un des moyens de s'en prémunir est de veiller, dans la mesure du possible, à respecter le sens donné à l'époque au terme étudié. Dans nos études sur la France dans la seconde moitié du XIX^e siècle, nous avons ainsi refusé d'utiliser le terme de « racisme » parce qu'il était alors inusité, étranger à l'univers mental des hommes et des femmes de l'époque. Il ne nous semble pas pertinent d'étudier l'histoire d'une pensée, certes profondément inégalitaire et hiérarchisante, à l'aide d'une notion qui se révèle être largement le fruit du contexte de l'après Seconde Guerre mondiale et de la décolonisation. Lorsque le qualificatif « raciste » apparaît dans l'entre-deux-guerres, il sert à nommer les théories raciales nazies qui professent l'antisémitisme et la supériorité de la race nordique, c'est donc dans son sens initial que nous l'avons employé dans cette étude.

Un autre écueil majeur à éviter est celui du procès ^[19]. Cet ouvrage n'entend pas être un catalogue des théories raciales élaborées par les savants européens des années 1850-1950 mesurant leur degré de racisme, décernant des médailles ou jetant des anathèmes. Mener une analyse de ces pensées inégalitaires consiste plutôt à s'efforcer de leur donner sens à la lumière des contextes intellectuels, sociaux et politiques, en s'affranchissant, dans la mesure du possible, de jugements de valeur, d'approches moralisantes ou condescendantes face à une science aujourd'hui disparue. Dans la mesure du possible, car l'historien ne peut totalement s'affranchir ni du contexte dans lequel il écrit, ni de ses propres valeurs.

La notion de race pose d'autres défis. Éminemment flexible, polysémique, son sens a varié selon les époques ^[20] et les utilisateurs. Notion scientifique pour les anthropologues, même si sa définition n'est pas toujours bien précise, elle s'est vulgarisée et a été utilisée dans d'autres espaces intellectuels en perdant parfois son sens biologique pour devenir une notion culturelle. Mais, le plus souvent, du moins dans le corpus et durant l'époque étudiée, la notion de race a conservé son sens biologique, elle a sous-entendu l'idée d'une transmission héréditaire des caractères physiques et psychologiques. Pour bon nombre d'intellectuels de l'époque, ce n'est pas la race en tant que telle qui les intéresse mais le « tempérament » des peuples, leur « caractère national ». Et ceux-ci n'échappent pas à l'entreprise de naturalisation des identités collectives puisque la psychologie des peuples s'entend bien comme un ensemble de caractéristiques qui se transmettent par l'hérédité biologique d'une génération à l'autre.

Dans son sens scientifique, la race est définie par des caractères physiques (forme du crâne, texture et couleur des cheveux, couleur de la peau, etc.), souvent associés à des caractères intellectuels, psychologiques et moraux spécifiques, l'ensemble de ces caractères se transmettant par l'hérédité. Leur mode de formation a peu fait l'objet de théorisation. Gabriel de Mortillet en énonce trois modes : « La race d'origine formée d'individus descendant tous d'une seule et même souche et constituant pour ainsi dire une même famille, la race de milieu produite par une action prolongée des mêmes circonstances de vie et des mêmes conditions d'habitation, la race de fusion, composée d'éléments divers qui, par la suite d'un long mélange, sont tellement amalgamés, qu'ils ont fini par acquérir un type moyen commun » ^[21]. Une race est donc susceptible d'évolution, de transformation mais elle

a un caractère suffisamment fixe à l'échelle des temps historiques pour que sa stabilité permette de repérer sa permanence et d'en retrouver les vestiges au sein des plus anciens squelettes exhumés. La communauté anthropologique considère qu'il n'y a plus, du moins en Europe, de races pures en raison des nombreux métissages issus des mouvements migratoires séculaires mais qu'on peut retrouver dans les populations européennes des « types » ^[22] qui sont les vestiges des races originelles. Une même race est présente au sein de plusieurs nations et les principales races européennes se trouvent présentes dans les différents États. Si certains préfèrent réserver le mot race aux races originelles, d'autres, partant du principe que de véritables races caractérisées par des traits culturels et psychologiques communs se sont reconstitués à partir de la fusion de quelques races originelles, n'hésitent pas à parler de race slave, germanique, latine ^[23]. Mais là encore, dans les deux cas, on a affaire à des représentations essentialistes, qui assignent à chacun des traits culturels et psychologiques spécifiques qui se transmettent par l'hérédité d'une génération à l'autre.

En étudiant ce processus de construction des identités sociales en termes raciaux, des frères Thierry à Hitler, nous n'avons pas voulu écrire une histoire linéaire qui aurait mené fatalement de l'un à l'autre. Il ne s'agit pas de confondre le racialisme des Romantiques français, qui consiste avant tout à lire l'opposition sociale de la société des premières décennies du XIX^e siècle à travers le prisme d'antagonismes raciaux, avec l'entreprise d'extermination nazie qui a ravagé l'Europe au siècle suivant, mais bien d'historiciser l'utilisation de la notion de race, de son émergence en tant que notion scientifique et politique jusqu'à son utilisation la plus criminelle, de cerner la plasticité de cette notion, la variété des usages auxquels elle a donné lieu en fonction des différents contextes historiques.

Michel Foucault avait bien souligné l'importance de ce qu'il a nommé le « discours sur la lutte des races » en énumérant certains de ses usages (révolution anglaise, réaction aristocratique française, disqualification des sous-races colonisées) en signalant sa « mobilité » et sa « polyvalence » et en voyait dans le processus de biologisation un phénomène déterminant aux XIX^e et XX^e siècles ^[24]. Néanmoins, le discours racial de cette dernière période nous paraît loin de se réduire à une évolution de l'idée de lutte des races à celle de pureté de la race comme il l'affirme ^[25]. L'usage nazi semble avoir occulté la multiplicité des autres usages en

terme d'identité nationale – spécificité des origines nationales, modernisation de mythes identitaires, domination coloniale de proximité ou lointaine, etc.–, usages qui sont loin d'avoir tous été déclinés sous le prisme de la pureté raciale.

Cet ouvrage tente donc de cerner les constructions des identités raciales et leurs usages, en s'interrogeant sur leur utilité dans différents contextes. Après avoir cerné l'émergence et l'affirmation de cette science des races au sein des espaces nationaux et internationaux, il approfondit quelques-uns de ces multiples usages politiques, la réactivation d'anciens mythes des origines en lien avec l'affirmation identitaire des trois « sociétés impériales »^[26] européennes que sont l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne et d'une autre grande puissance, les États-Unis d'Amérique.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Pour un aperçu des débats et enjeux voir de Tzvetan Todorov, « Un ministère indésirable dans une démocratie libérale », *Le Monde*, 17/03/2007 ; Marcel Detienne, « La France sans terre ni mort », *Le Monde*, 11/07/2009 ; l'article collectif : Identité nationale : refusons un débat posé en terme xénophobes !, *Le Monde*, 24/11/2009 ; ou encore les publications du Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire : <http://cvuh.free.fr>
- [2] ↑ Herrick Chapman, Laura L. Frader, « Introduction », *Race in France*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2004 ; Tyler Stovall, « Universalisme, différence et invisibilité. Essai sur la notion de race dans l'histoire de la France contemporaine », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 96-97, oct.-nov. 2005, p. 63-90.
- [3] ↑ Carole Reynaud-Paligot, *La République raciale 1860-1930. Paradigme racial et idéologie républicaine*, Paris, PUF, 2006 ; et *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007.
- [4] ↑ Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, 3^e éd., 1879, p. 2.
- [5] ↑ Johan Heilbron, Nicolas Guilhot, Laurent Jeanpierre, « Toward a transnational history of the social sciences », *Journal of the History of the Behavioral Sciences* 2008, 44 (2), p. 146-160 (repris en français dans Gisèle Sapiro, *L'espace intellectuel en Europe. De la formation des États-nations à la mondialisation XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009. Christophe Charle, Jürgen Schriewer, Peter Wagner (dir.), *Transnational Intellectual Networks. Forms of Academic Knowledge and the Search for Cultural Identities*, Francfort-New York, Campus Verlag, 2005 (préface des éditeurs, p. 9-14).
- [6] ↑ C. Reynaud-Paligot, « Perspectives pour une histoire comparée des pensées raciales au sein des sociétés européennes 1860-1960 », in C. Reynaud-Paligot (dir.), *Tous les hommes sont-ils égaux ? Histoire comparée de la pensée raciale 1860-1930*, Munich, Oldenbourg, 2009.
- [7] ↑ Pierre Favre, *Naissances de la science politique en France 1870-1914*, Paris, Fayard, 1989, p. 10.
- [8] ↑ Christophe Charle, « Micro-histoire sociale et macro-histoire sociale. Quelques réflexions sur les effets des changements de méthode depuis quinze ans en histoire sociale », in C. Charle (dir.), *Histoire sociale. Histoire globale. Actes du colloque des 27-28 janvier 1989*, Paris, MSH, 1993, p. 45-57.
- [9] ↑ Dans le cas français, les approches biographiques ont permis de mieux cerner les liens entre les raciologues et les milieux républicains.
- [10] ↑ Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 ; Suzanne Citron, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, Ivry-sur-Seine, L'Atelier, 2008 ; Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2001. A.-M. Thiesse montre également le rôle joué par les échanges internationaux dans la formation nationale des identités
- [11] ↑ Gérard Noiriel, *À quoi sert « l'identité nationale » ?*, Paris-Marseille, Agone, 2007, p. 23-30.
- [12] ↑ Hans Kohn, *The Idea of Nationalism (1944)*, New York, Collier Books, 1967. Pour une discussion de ces approches, voir Sand Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Fayard, 2008, chapitre 1.
- [13] ↑ S. Sand, *Comment le peuple juif...*, *op. cit.*, p. 73 ; Étienne Balibar, La forme nation : histoire et idéologie, in É. Balibar et I. Wallerstein, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, p. 30.
- [14] ↑ Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne 1900-1940 Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001, p. 7-14.
- [15] ↑ Michel Espagne et Michael Werner, « La construction d'une référence culturelle allemande en France genèse et histoire (1850-1914) », *Annales ESC*, juillet-août 1987, p. 969-992.
- [16] ↑ À travers ces travaux menés depuis les années 1980, Claude Blanckaert a, le premier, défriché l'histoire de l'anthropologie raciale française. Cf. *La Nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan « Histoire des sciences humaines », 2004, 155 p. ; *De la Race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan « Histoire des sciences humaines », 2009, 650 p.
- [17] ↑ Christophe Charle, *Micro-histoire sociale et macro-histoire sociale*, *op. cit.*

- [18] ↑ Christian Topalov, « Vingt ans après. De la solidité des tunnels, Colloque du 20^e anniversaire de la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme », *Bulletin de la SFHSH*, hiver 2008, n° 32, p. 7-23, évoqué p. 19.
- [19] ↑ Loïc Wacquant, « For an analytic of racial domination », *Political Power and Social Theory*, 1997, vol. 11, p. 291-234.
- [20] ↑ Arlette Jouanna a montré l'importance de la notion de race dans la société du XVI^e siècle. Alors synonyme de lignée, elle fut mobilisée pour justifier la hiérarchie sociale en naturalisant la supériorité nobiliaire. Hiérarchie, inégalité, hérédité lui étaient déjà associées. L'hérédité des aptitudes naturelles assuraient à la noblesse sa prééminence et sa prétention à assurer des fonctions élevées. Arlette Jouanna, *L'Idée de race en France au XVI^e siècle (1498-1614)*, 3 vol., t. 1, thèse de l'université de Paris IV, Paris, Honoré Champion, 1976.
- [21] ↑ Gabriel de Mortillet, *Formation de la nation française*, Paris, Alcan, 1897, p. 13-14.
- [22] ↑ Le type était défini comme l'ensemble de traits physiques communs distinctifs, se répétant le plus souvent dans un groupe donné. La détermination du type et la preuve de sa continuité dans le temps devaient permettre de déterminer les races humaines. Paul Topinard, *Éléments d'anthropologie générale*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1885.
- [23] ↑ Certains auteurs ont théorisé les processus de formation des races « historiques » ; voir notamment Ludwig Gumplowicz, *La Lutte des races : recherches sociologiques*, Paris, Guillaumin, 1893 ; Gustave Le Bon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894), Paris, Alcan, 8^e éd., 1907. Gumplowicz est professeur de sciences politiques à l'université de Graz en Autriche.
- [24] ↑ Michel Foucault, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France*, Paris, Gallimard-Seuil, 1997, p. 67.
- [25] ↑ *Ibid.*, p. 70-71.
- [26] ↑ C. Charle, *La Crise des sociétés impériales*, op. cit.

Présentation

Dans les années 1850-1890, l'anthropologie raciale, science à la croisée des sciences naturelles et des sciences de l'homme, s'institutionnalise dans les principaux pays occidentaux et développe des activités internationales. Cette première partie est l'histoire de cette communauté savante internationale, de cette « internationale raciologique », une histoire restée en partie dans l'ombre probablement en raison du discrédit dont cette science a été l'objet après la Seconde Guerre mondiale. Elle montre comment les interactions culturelles ont contribué à établir un savoir, une *doxa*, des méthodes, des problématiques, des outils, mobilisés dans une ambition de scientificité manifeste ; elle dévoile une vision du monde partagée par la communauté savante, celle d'un monde racial hiérarchisé et inégalitaire. Elle aborde également sa dimension sociale et évoque les réseaux politiques dans lesquels les raciologues se sont insérés, réseaux qui ont assuré les soutiens indispensables à son institutionnalisation. Elle montre aussi les dominations de certaines métropoles scientifiques et les rivalités entre nationalités pour imposer ses propres méthodes et outils à l'ensemble de la communauté scientifique. Car si les motivations internationales et nationales furent souvent unies pour conforter la légitimité de cette nouvelle science, les tensions entre les deux dimensions furent aussi omniprésentes dans le contexte des rivalités, voire des affrontements, entre États-nations de la fin du XIXe siècle.

I. Un processus similaire d'institutionnalisation

La dimension internationale de l'anthropologie est présente dès les premiers chapitres de son histoire, durant la centaine d'années (1750-1850) qui voit la progressive émergence de cette nouvelle science. Les fondements de la craniologie sont en effet posés par les naturalistes de l'espace occidental : le Français Louis Jean-Marie Daubenton applique les principes géométriques à l'étude du crâne, le Hollandais Petrus Camper crée le célèbre angle facial, l'Anglais Charles White, le Français Georges Cuvier, Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire poursuivent les recherches craniologiques. Le phrénologiste allemand Franz-Joseph Gall défend l'idée d'une étroite corrélation entre la forme du cerveau et la pensée, légitimant ainsi l'étude anatomique du crâne ^[1]. Les cubages des crânes sont pratiqués dès 1830 par l'Américain Samuel George Morton qui publie la première étude de grande ampleur réalisée à partir d'une vingtaine de mesures prises sur son importante collection personnelle de crânes, *Crania Americana* (1839), bientôt suivie par l'étude réalisée par ses disciples Josiah Clark Nott et George Robins Gliddon, *Crania Aegyptica* (1844). La série des *Crania* fait alors le tour de l'Europe savante : *Crania Britannica* de Joseph Barnard Davis et Joseph Thurnam (1865), *Crania Helvetica* de Wilhelm His et Ludwig Rütimeyer (1864), *Crania ethnica* de Théodore Hamy et Armand de Quatrefages (1882), *Crania Bohemica* de H. Matiégka (1891), etc. Le Suédois Anders Retzius apporte une importante contribution scientifique en mettant au point une mesure qui reste un des critères majeurs de classification raciale pendant plus d'un siècle : en établissant le rapport proportionnel entre le diamètre transversal et le diamètre longitudinal de la tête, il distingue les dolichocéphales (tête longue) et les brachycéphales (tête courte). En 1859, Paul Broca crée la première société d'anthropologie, celle de Paris, posant la première pierre du processus d'institutionnalisation.

La création des sociétés d'anthropologie

Le processus se poursuit dans les décennies suivantes : entre 1859 et 1895, les principales capitales et métropoles européennes voient se constituer des sociétés d'anthropologie : après Paris en 1859, c'est au tour de Londres en 1863, Madrid en 1865, Moscou et Manchester en 1866, Berlin en 1869, Munich en 1870, Florence et Vienne en 1871, Stockholm en 1873, Washington en 1879, Lyon en 1881, Bruxelles en 1882, Saint-Pétersbourg en 1889, Rome en 1893, Amsterdam en 1898. Les fondations se poursuivent durant les premières décennies du ^{xx}e siècle au Portugal en 1919, en Suisse en 1920, en Grèce en 1924. Le phénomène n'est pas exclusivement occidental puisque des sociétés d'anthropologie voient le jour à La Havane en 1879, à Tokyo en 1884, à Bombay en 1888.

Les sociétés savantes ont souvent joué un rôle important dans le processus d'institutionnalisation des nouvelles sciences, en bénéficiant d'une plus grande liberté et d'une plus grande souplesse par rapport aux institutions, elles ont pu se dégager plus aisément des savoirs officiels ^[2] et contourner les résistances académiques traditionnellement peu ouvertes aux nouveaux savoirs. Conformément au processus traditionnel qui voit la naissance de sociétés spécialisées à partir d'associations pluridisciplinaires, c'est souvent à partir des sociétés de naturalistes ou de médecins que s'est autonomisée une section d'anthropologie ou que s'est créée une société indépendante. L'apparition de sociétés spécialisées n'empêche pas par ailleurs que l'anthropologie continue à trouver place au sein d'autres sociétés locales portant d'autres noms. Le cas français le vérifie bien puisque c'est le refus de la Société de biologie d'entendre les thèses polygénistes sur l'hybridité de Paul Broca qui entraîne la création de la Société d'anthropologie de Paris en 1859. L'institutionnalisation est alors menée avec grande énergie par Broca qui sut imposer cette nouvelle science au sein du paysage intellectuel français en moins de deux décennies. Aux côtés de la Société qui est reconnue d'utilité publique dès 1864, deux autres institutions s'imposent rapidement, le laboratoire d'anthropologie, créé en 1867, rattaché dès l'année suivante à l'École pratique des hautes études dont dépend le musée Broca, qui présente d'imposantes collections anatomiques, notamment de

moulages cérébraux, et l'École d'anthropologie de Paris, fondée en 1876 et reconnue d'utilité publique en 1888. Des revues voient le jour, les *Bulletins de la Société d'anthropologie* en 1859, la *Revue d'anthropologie* en 1872, la *Revue de l'École d'anthropologie* en 1891.

La progression des effectifs de la Société d'anthropologie est régulière : de 500 membres lors de sa création, elle culmine à 757 membres en 1885 (dont 489 membres titulaires), puis décroît à 501 membres en 1902, 405 membres en 1914 soit un retour au niveau de 1870. La composition des membres montre une très forte majorité de médecins et de naturalistes. Parmi les dix-neuf membres fondateurs, seize sont médecins. En 1861, 80 % des membres le sont également et le reste est majoritairement formé de docteurs ès sciences. La diminution des médecins en proportion et non en nombre (51,6 % en moyenne de 1859 à 1909) montre l'élargissement du vivier social ^[3]. C'est là une des caractéristiques sociologiques commune à toute la communauté anthropologique occidentale.

En Grande-Bretagne, comme en France, naît une première société savante dans les années 1840 qui prend le nom de Société d'ethnologie (Ethnological Society, 1843) et se donne pour objet l'étude scientifique des races humaines. Alors que la Société ethnologique disparaît en France, la société anglaise, plus orientée vers l'histoire, la géographie et la philologie et motivée par des principes humanitaires et monogénistes, se maintient mais décline avant que, dans les années 1850, un groupe de savants, spécialisés en anthropologie physique, Joseph Davies, Joseph Thurnam John Beddoe et Robert Knox, lui redonnent une nouvelle vigueur (de 32 membres en 1850, elle rassemble 211 membres en 1860). En conflit avec les plus anciens d'obédience monogéniste ^[4], James Hunt crée, en 1863, une autre société, la Société d'anthropologie de Londres, qui connaît très vite un succès notable en rassemblant 500 membres deux ans après sa création puis 700 membres en 1867, et publie une revue, *Anthropological Review* (1863-1870). En 1871, peu après le décès de Hunt, les deux sociétés décident de fusionner et deviennent l'Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. La nouvelle société entend s'ouvrir aussi bien aux recherches d'anthropologie physique que culturelle, elle rassemble un peu plus de 400 membres dans les années 1880, environ 500 au début du siècle, 600 dans les années 1920 et 700 dans les années 1930 ^[5].

Deux ans après la création de la Société d'anthropologie de Paris, deux de ses

membres correspondants étrangers, Karl Ernst von Baer et Rudolf Wagner ont entrepris des démarches en vue de la création d'une société en Allemagne. Mais dix ans avant l'unification politique, cette initiative est prématurée et c'est l'instauration de Congrès dans différentes villes de la Confédération germanique à partir de 1861 puis la création d'une revue, *Archiv für Anthropologie*, cinq ans plus tard, qui constituent les premières étapes de l'institutionnalisation de la nouvelle discipline. En 1868, la Société allemande des naturalistes et des médecins (1822) réunie à Dresde crée une section d'anthropologie et d'ethnologie. La société nationale, la Deutsche Anthropologische Gesellschaft Ethnologie und Urgeschichte, voit le jour le 1^{er} avril 1870, quelques mois avant l'unification. Dès les années 1880, elle est alors l'une des sociétés scientifiques les plus importantes et les plus actives. De 500 membres à sa fondation, elle en rassemble 2 500 au début des années 1880 puis 3 000 au début du xx^e siècle, pour redescendre à 1 100 membres par la suite. Près d'une trentaine de sociétés locales font ensuite rapidement leur apparition. La plus importante est celle qui voit le jour à Berlin à l'initiative de Rudolf Virchow, la Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte (1870), qui réunit plus de 600 membres et publie sa propre revue *Zeitschrift für Ethnologie*. Celle de Munich, animée par Johannes Ranke^[6], publie aussi son propre journal – les *Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns*. En 1925, une société dédiée entièrement à l'anthropologie physique voit le jour, la Deutsche Gesellschaft für Physische Anthropologie fondée par Rudolf Martin, et édite une revue, *Anthropologischer Anzeiger*^[7].

Toute nouvelle science qui veut s'imposer dans le champ scientifique rencontre des résistances et des oppositions d'ordre politique et académique. La science des races a, quant à elle, souvent été perçue comme une science subversive car une partie de ses représentants s'est ralliée au « transformisme », théorie qui, en défendant la thèse d'une origine simienne de l'homme, puis les théories de Darwin, remet en cause la vulgate chrétienne. Elle dut aussi affronter des résistances académiques et faire face au conservatisme des sciences établies peu disposées à accueillir les innovations disciplinaires. L'exemple espagnol montre que les implications politiques de la nouvelle science de l'homme, c'est-à-dire son combat en faveur du transformisme et du darwinisme, ont pu compromettre son existence. En 1864, une société d'anthropologie est créée à l'initiative du directeur du musée d'anatomie de

l'université de Madrid, Pedro Gonzalez de Velasco, après une rencontre avec Broca, en prenant comme modèle la société parisienne. Elle rassemble un peu plus de deux cents adhérents, principalement des médecins et des naturalistes. Malgré l'accord de la reine, la société doit vite cesser ses activités en raison de l'opposition des catholiques et des troubles politiques. Elle reprend ses travaux en 1873, fonde une revue l'année suivante et un musée d'anthropologie à Madrid. La société joue un grand rôle dans la réception de Darwin et s'adonne aux recherches craniométriques et anthropométriques. En 1883, D. Manuel Anton, après des études d'anthropologie en France, fonde et prend la direction de la section d'anthropologie au sein du Musée d'histoire naturelle qui devient un centre de formation ^[8].

Comme toute nouvelle science, l'anthropologie doit aussi faire face aux résistances et à l'hostilité du monde académique. En France, malgré toute l'énergie et la détermination de Broca, elle reste en marge du monde universitaire. Émile Cartailhac, qui réussit néanmoins à obtenir la création d'un cours d'anthropologie à l'université de Toulouse, évoque les résistances des mathématiciens et des physiciens qui, en tant que « normaliens pur sang », ont « horreur de l'anthropologie comme des sciences naturelles en général » ^[9]. M. Werburg, membre de la société d'anthropologie de Vienne, témoigne, lors de la création de la société en 1870, de l'opposition des anciennes disciplines, notamment des études classiques, alors dominantes, qui contesent à l'anthropologie le titre de science et la qualifient de « galimatias de matériaux hétérogènes, n'ayant ni définition, ni limites précises » ^[10].

Le développement de l'enseignement

Le développement de l'enseignement constitue une autre étape importante dans le processus d'institutionnalisation. La première génération d'anthropologues a souvent été formée d'éminents professeurs de médecine (Paul Broca en France, Rudolf Virchow en Allemagne, Paolo Mantegazza en Italie), ou de zoologie (Anatoly Petrovitch Bougdanov en Russie) qui tirent profit de leur position dominante au sein de ces disciplines bien installées ^[11] pour asseoir leur nouvelle science. Avant qu'un cursus d'anthropologie soit établi et que des chaires d'anthropologie soient créées, le premier cercle d'anthropologues est constitué par des professeurs d'anatomie, de physiologie ou d'autres disciplines médicales, par des médecins praticiens et dans une moindre proportion par des zoologues. Les anthropologues ne sont donc pas des *outsiders* de la science, mais des savants établis dans d'autres disciplines dans lesquelles ils puisent leur légitimité pour asseoir celle de la nouvelle science. Cette dernière a ainsi profité du dynamisme de ses deux sciences génitrices, la médecine et les sciences naturelles, sciences reines du XIX^e siècle.

Des cours d'anthropologie font leur apparition au sein d'écoles spécialisées, des universités ou encore des Muséums d'histoire naturelle. En France, l'enseignement anthropologique se caractérise par sa précocité et par son inscription au sein de structures prestigieuses mais en marge du monde universitaire. Le Muséum d'histoire naturelle est en effet le premier à mettre en place un enseignement d'anthropologie en transformant, en 1855, la chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme en chaire d'anthropologie alors confiée à Armand de Quatrefages. L'École d'anthropologie de Paris est le deuxième haut lieu de l'enseignement de l'anthropologie française. Œuvre de Broca, créée en 1876, l'École a le statut d'établissement libre d'enseignement supérieur subventionné par le ministère de l'Instruction publique. L'École délivre un diplôme de sciences anthropologiques qui nécessite deux années de scolarité et la rédaction d'une thèse. Contrairement à ses voisins et notamment à l'Allemagne, la France a peu développé l'enseignement de l'anthropologie au sein des universités, seuls quelques cours ont été créés à Lyon et Toulouse. L'anthropologie physique trouve plus tard une place de choix au sein de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, créé en 1925, à l'initiative de Lucien Lévy-Bruhl, Paul Rivet et Marcel Mauss, institut qui a pour mission de former des

ethnologues professionnels et de proposer une formation aux coloniaux (administrateurs, médecins, missionnaires) qui souhaitent entreprendre des recherches ethnographiques.

En Allemagne, des membres de la Société d'anthropologie de Berlin donnent des cours d'anthropologie dans les départements de médecine et de géographie de l'université de Berlin à partir des années 1870, mais des résistances académiques freinent la création d'une chaire. Le grand initiateur de l'anthropologie allemande, Rudolf Virchow (1821-1902), est titulaire d'une chaire d'anatomie pathologique à l'université de Würzburg (1849-1856) puis ensuite professeur de pathologie anatomique à Berlin, et le médecin Felix von Luschan n'est nommé professeur d'anthropologie à titre extraordinaire qu'en 1900 et accède en 1909 à la chaire enfin créée, tandis qu'un doctorat d'anthropologie voit le jour en 1915 ^[12]. C'est Munich qui avance le plus rapidement dans la voie de l'institutionnalisation grâce à la création, en 1886, par Johannes Ranke (1836-1916), d'un institut d'anthropologie physique auquel est rattachée la première chaire d'anthropologie. Le premier diplôme d'anthropologie y est délivré en 1889. Au début des années 1930, l'institut comprend un professeur, deux assistants, deux statisticiens, une bibliothèque, une riche collection de squelettes et de crânes, et publie la seule revue européenne exclusivement consacrée à l'anthropologie physique créée par Rudolf Martin en 1924, *L'Anthropologischer Anzeiger*. Le second institut créé avant la Première Guerre mondiale à Breslau est de dimensions plus modestes. L'anatomiste Hermann Klaatsch (1863-1916), qui le dirige comme professeur extraordinaire, doit le financer largement de ses propres deniers. Dirigé ensuite par Egon Freiherr von Eickstedt, il publie, à partir de 1926, *Archiv für Rassenbilder*.

Benoît Massin a souligné la faiblesse de cet enseignement avant 1914, puisque après quatre décennies d'activités il ne lui est consacré que deux chaires à Berlin et Munich et que seules six des vingt et une universités allemandes dispensent des cours. Il constate que la filière académique reste imparfaitement développée de 1870 à 1910 ; seulement trois chercheurs présentent, après leur doctorat, leur « habilitation » en anthropologie physique, diplôme qui leur confère le droit d'enseigner en tant que *Privat dozent*. La faible création de cours fait que la plupart des anthropologues sont des professeurs d'anatomie, de physiologie ou d'autres disciplines médicales ^[13]. Le développement de l'enseignement de l'anthropologie

est surtout l'œuvre de la République de Weimar. Au début des années 1930, il existe six instituts d'anthropologie (Munich, Berlin, Leipzig, Francfort, Breslau et Kiel rassemblant une bibliothèque, des collections, dispensant un enseignement et publiant une revue. Ces instituts sont des centres majeurs d'enseignement et de recherche. L'Institut pour l'anthropologie physique, l'hérédité humaine et l'eugénique de Berlin, fondé en 1927, rassemble ainsi une bibliothèque, les collections recueillies par Von Luschan et publie une importante revue *Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie*. Des chaires d'anthropologie sont également créées dans les universités non dotées d'instituts (Göttingen, Halle, Leipzig, Heidelberg, Hambourg, Fribourg, Würzburg). Dans presque toutes les autres universités, l'anthropologie physique est aussi enseignée par des professeurs d'anatomie à titre de sciences complémentaires (Dresde, Halle, Greifswald, Heidelberg, Iéna, Münster, Tübingen) la plupart du temps dans les facultés de médecine. Enfin, des sections anthropologiques existent fréquemment dans les laboratoires d'anatomie [\[14\]](#).

Les obstacles rencontrés par la nouvelle science des races dans le monde académique ont parfois été levés par l'intervention des politiques. À l'université de Cambridge, Alfred Cort Haddon (1855-1940) assure des cours d'anthropologie à partir de 1894 mais ne peut accéder qu'en 1932 à un poste de professeur grâce à l'appui de Michael Foster, professeur de physiologie et homme politique libéral, membre du parlement de 1900 à 1906 [\[15\]](#). En 1908, huit universités dispensent des cours d'anthropologie physique, la plupart sont rattachées aux facultés de sciences naturelles ; en 1923, elles sont onze. Ces enseignements sont peu connus et rares sont les anthropologues contemporains à s'être penchés sur l'histoire de leur discipline. Des études récentes permettent néanmoins de mieux connaître ceux de l'université d'Oxford. L'anthropologie raciale y est enseignée par deux professeurs d'anatomie, Arthur Thomson et Sir Wilfrid Le Gros Clark. Dès 1905, Oxford obtient, grâce à l'archéologue John Myres, la création d'un diplôme d'anthropologie qui comprend des enseignements d'anthropologie physique et d'anthropologie culturelle. On y enseigne notamment la technique des mensurations, la craniométrie, l'étude comparative des caractères anatomiques, la place de l'homme parmi les anthropoïdes, la classification des races humaines et le programme reste inchangé jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale [\[16\]](#).

La création d'une section d'anthropologie en 1884 au sein de l'Association pour

l'avancement des sciences confirme la reconnaissance précoce de la nouvelle science des races puisque la psychologie n'a eu sa section qu'en 1921 et la sociologie en 1960 ^[17]. La création de cours, de chaires et de laboratoires a aussi eu lieu dans les régions périphériques où l'identité nationale britannique était l'objet de discussions, l'Irlande et l'Écosse. Le zoologue converti à l'anthropologie Alfred Cort Haddon crée, en 1891, le laboratoire d'anthropologie au sein du Trinity College de Dublin. En 1892, l'anthropologie est reconnue comme une branche de l'anatomie humaine à l'université d'Édimbourg, en Écosse : des cours sont dispensés par le professeur d'anatomie William Turner, un musée d'anthropologie est également créé à l'université d'Aberdeen. Le zoologue Herbert John Fleure accède à la nouvelle chaire d'anthropologie créée à l'University College of Wales à Aberystwyth en 1917 et un diplôme d'anthropologie voit le jour en 1934 ^[18].

En Italie, alors que les premiers cours d'anthropologie apparaissent avant l'unification à Pavie, Turin, Florence et Milan, la nouvelle science trouve également le précieux soutien des politiques. Le ministre de l'Éducation soutient la proposition de Paolo Mantegazza (1831-1910) de créer une chaire d'anthropologie, un institut d'études supérieures et un Musée national d'anthropologie et d'ethnologie à Florence (1869). Mantegazza, qui avait déjà effectué une brillante carrière médicale – il était titulaire de la chaire de pathologie à l'université de Pavie depuis 1860 et y avait fondé un laboratoire –, est nommé à la chaire d'anthropologie de l'université de Lettres de Florence, avant que cette dernière soit transférée à l'université des Sciences. Mantegazza fait parallèlement une carrière politique en tant que député conservateur (1865-1876) puis sénateur à vie ^[19]. En 1871, il fonde à Florence la Société italienne d'anthropologie et d'ethnologie et crée *Archivio per l'antropologia e la Etnologia*. Le second centre majeur d'enseignement est l'université de Rome où le Sicilien Guiseppe Sergi (1841-1936) est nommé en 1884. Né à Messine, Sergi avait interrompu des études de droit pour suivre Garibaldi ; après la guerre, il retourna étudier la philologie comparée et la philosophie à Messine. Conquis par les théories de Darwin, il publie un ouvrage, *La Psychologie physiologique*, qui est traduit en français et lui assure alors une notoriété mondiale. Chargé d'un cours d'anthropologie à l'université de Bologne en 1880, il devient professeur en 1883, avant d'être nommé, l'année suivante, à la première chaire d'anthropologie de l'université de Rome. Après avoir rompu avec l'école de Florence, il fonde la

Société d'anthropologie de Rome (1893). Au début des années 1880, il existe sept chaires universitaires d'anthropologie (Florence, Rome, Naples, Bologne, Turin, Palerme) et plusieurs musées comprenant des collections de crânes (Rome, Florence, Turin, Bologne, Modène, Naples) ^[20].

En Suède, l'anthropologie connaît également une institutionnalisation relativement précoce. Le naturaliste Carl von Linné (1707-1778) est l'un des premiers savants à appliquer la notion de race à l'homme en énonçant cinq catégories : *Africanus*, *Americanus*, *Asiaticus*, *Europeanus* et *Monstrosus*. Au siècle suivant, la Suède reste très présente au sein du champ raciologique international grâce à la famille Retzius. Anders Retzius (1796-1860), lui-même fils de naturaliste, met au point le célèbre indice céphalique, tandis que son fils Magnus Gustaf Retzius (1842-1919) devient professeur d'anatomie à Stockholm et un craniologue réputé. Il est aussi à l'origine de la création de la Société d'anthropologie de Stockholm en 1873 dont il est secrétaire aux côtés du président, le zoologue Iven Loven. Elle rassemble 758 membres et prend, en 1880, le titre de Société d'anthropologie et de géographie suédoise. Elle publie une revue *Tidskrift för antropologi och Kulturhistoria* en suédois et assure une traduction en français des procès verbaux de ses séances ^[21].

Après ce premier pôle de pays qui connaît un processus d'institutionnalisation dans les années 1860-1870, le mouvement se poursuit dès les années 1880 à la fin du siècle. Aux États-Unis d'Amérique, les premières recherches anthropométriques sont entreprises dès les années 1820 par Samuel George Morton (1799-1851), un médecin, professeur d'anatomie au Medical College de Pennsylvanie et paléontologue, spécialiste des invertébrés, qui se passionne pour l'étude des crânes et constitue une des premières et plus importantes collections (800 crânes). À partir de mesures de la capacité crânienne, Morton conclut à l'inégalité des races et notamment à l'infériorité de la race noire. Ses disciples, Josiah Clark Nott, un médecin sudiste, et George Robin Gliddon, diplomate et homme d'affaires, poursuivent les recherches et mobilisent leurs résultats en faveur des thèses favorables à l'esclavage. Mais ils n'ont pas de disciples immédiats et ces premières recherches ne donnent pas lieu à la création d'une « école ». Le processus d'institutionnalisation s'engage plus tard, durant les deux dernières décennies du XIX^e siècle avec, en 1879, la création de la Société d'anthropologie de Washington qui publie une revue, *American Anthropologist*, puis l'organisation de congrès

internationaux à New York et Chicago en 1888 et 1893. En 1882, l'Association américaine pour l'avancement des sciences fonde une section d'anthropologie. En 1901, des représentants de la Société d'anthropologie de Washington, de l'American Ethnological Society et de la section d'anthropologie de l'association américaine pour l'avancement des sciences forment un comité pour la création d'une association nationale. Elle voit le jour l'année suivante et reprend la publication d'*American Anthropologist* ^[22]. En 1899, George G. MacCurdy recense dix-sept lieux d'enseignement, notamment : l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, le Peabody Museum, les universités de Clark, Chicago, Yale, Harvard et Columbia. Dans ces deux dernières universités enseignent Albert A. Hooton (1887-1954) et Franz Boas ^[23]. Le médecin Aleš Hrdlička (1869-1943), originaire de Bohême, directeur de la Division of Physical Anthropology du Muséum d'histoire naturelle de New York fonde, en 1918, l'*American Journal of Physical Anthropology* et l'American Association of Physical Anthropology en 1930.

En Belgique, la Société d'anthropologie de Bruxelles, qui est créée en 1882 avec le soutien des autorités provinciales et étatiques, rassemble environ deux cents membres et publie une revue ^[24]. À la fin des années 1880, Émile Houzé est chargé de cours à l'université des sciences de Bruxelles tandis que l'Institut sociologique Solvay de Bruxelles intègre, dès sa fondation en 1901, l'anthropologie raciale selon les vœux de son fondateur, Ernest Solvay, qui souhaite qu'un troisième institut trouve place aux côtés des deux autres (anatomie et physiologie) et qu'on applique aux sciences sociales les méthodes d'investigation et d'enseignement qui ont produit de brillants résultats dans les deux autres domaines. Les théories transformistes y sont enseignées dès le début des années 1890 ^[25]. Suivant le modèle français, les anthropologues belges créent deux écoles d'anthropologie, à Liège et à Bruxelles en janvier et mars 1919. Celle de Bruxelles permet, après deux ans d'études payantes, d'obtenir le grade de licencié, puis après deux autres années, le grade de docteur en sciences anthropologiques en présentant une dissertation originale. Celle de Liège délivre un diplôme après trois années d'étude. Le développement de l'enseignement au sein d'un institut privé ne nuit pas à l'insertion de l'anthropologie dans l'enseignement universitaire puisque, en 1928, la faculté des sciences de l'université de Liège crée un enseignement d'anthropologie complet allant jusqu'au doctorat, similaire aux cursus de zoologie et botanique ^[26].

Chez leurs voisins néerlandais, le développement de l'anthropologie est plus tardif. Après les travaux pionniers de Petrus Camper (1722-1789) sur l'angle facial, les recherches craniométriques sont poursuivies à la génération suivante par J. Brugmans, professeur à Leyde, qui profite de son poste d'inspecteur de corps de santé durant les guerres napoléoniennes pour rassembler une des premières collections. Mais les ouvrages de craniologie publiés en néerlandais ont peu de visibilité au sein de la communauté internationale. L'insertion au sein du champ raciologique européen est l'œuvre d'Auguste Sasse (1832-1893), médecin à Saardam, qui publie les résultats de ses recherches craniologiques effectuées en Hollande dans les revues françaises.

A. Sasse et deux autres médecins, J. C. de Mann (1818-1909) et Arend Folmer (1833-1915), impulsent le développement des recherches anthropologiques sur la population néerlandaise à travers la commission d'ethnographie de la Société pour les progrès des sciences médicales et publient au sein de la revue néerlandaise de médecine et de la revue de la Société de géographie. Le noyau initial s'étoffe peu à peu, mais ce n'est qu'en 1898 que la Société néerlandaise d'anthropologie est fondée. Johan Sasse (1862-1916), le fils d'Auguste, en devient le premier secrétaire, et L. Bolk, professeur d'anatomie à l'université d'Amsterdam, y joue un rôle actif^[27].

Le contexte culturel a parfois pu retarder la création d'une société d'anthropologie nationale. En Suisse, le multilinguisme a ainsi freiné le rassemblement des savants au sein d'une société nationale et, au contraire, favorisé leur insertion au sein de pôles étrangers voisins et dynamiques. Les anthropologues alémaniques entretiennent des liens particuliers avec la sociabilité savante allemande, se formant dans ses universités, publiant dans ses revues, participant à ses congrès, tandis que les francophones sont bien insérés au sein des réseaux français^[28]. En l'absence de société savante nationale jusqu'en 1920, des conférences d'anthropologie, des articles trouvent place au sein des sociétés et de revues généralistes ou d'autres disciplines, la Société genevoise de géographie, la Société helvétique des sciences naturelles ou encore la *Naturforschende Gesellschaft* (1817) de Bâle. Au sein de ces deux dernières institutions des sections d'anthropologie sont ensuite créées^[29].

Comme le souligne S. Reubi, l'absence de société savante a été préjudiciable à l'essor de l'anthropologie et de l'ethnographie, entraînant retard et faiblesse dans le

processus de disciplinarisation. Des réunions régulières et une revue jouent en effet un rôle important dans les échanges, la diffusion des savoirs, l'unité d'une nouvelle science. L'anthropologie suisse a pourtant su trouver d'autres lieux pour s'affirmer : le Musée ethnographique de Genève, et l'Université. Eugène Pittard s'impose comme le principal anthropologue de la Suisse romane et acquiert une renommée internationale. Sa correspondance atteste de son insertion au sein des réseaux internationaux et de sa proximité avec les anthropologues français. Né à Genève, il étudie tout d'abord la zoologie avec Karl Vogt, puis se forme auprès des anthropologues français. Il enseigne les sciences naturelles en collège puis à l'École supérieure des jeunes filles et présente, en 1899, un doctorat ès sciences à l'université de Genève consacré à des recherches d'anatomie comparative sur des crânes anciens de la vallée du Rhône (Valais). Pittard apparaît comme un représentant tardif de l'anthropologue de la fin du XIX^e siècle, un savant capable de mener de front mensurations anthropométriques, études d'ethnographie et de préhistoire. Ses ouvrages et ses plus de quatre cents articles lui assurent une renommée internationale ^[30]. Il a également su suivre l'évolution scientifique de son temps puisqu'il s'adonne, dès la fin des années 1920, aux études sérologiques – études qui laissent alors l'espoir de trouver dans les groupes sanguins un nouveau critère de classification raciale ^[31] – ainsi qu'à l'eugénisme ^[32].

Ses liens familiaux lui ouvrent les portes du *Journal de Genève* où il publie régulièrement des articles de vulgarisation et lui facilitent la création du Musée d'ethnographie en 1901, musée qu'il dirige pendant un demi-siècle ^[33]. Dès 1908, il est chargé de cours à l'Université, et l'organisation, en 1912, du Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Genève renforce son prestige aux yeux du monde académique et politique puisqu'il obtient, dès l'année suivante, la création d'un Institut suisse d'anthropologie de nature privée, la publication des *Archives suisses d'anthropologie générale* et, en 1916, le titre de professeur extraordinaire puis de professeur ordinaire (1919) avec la création d'un laboratoire d'anthropologie ^[34]. En 1916, l'anthropologie figure officiellement dans les programmes des universités de Zurich, Berne et Genève ^[35]. La création de la Société suisse d'anthropologie et d'ethnologie est la dernière étape institutionnelle en 1920 ^[36].

Une institutionnalisation plus tardive n'empêche pas un réel essor de l'anthropologie.

Au Portugal, l'enseignement d'anthropologie n'apparaît qu'en 1885 à Coimbra avec la chaire d'anthropologie, de paléoanthropologie humaine et d'archéologie préhistorique confiée à Bernadino Machado (1851-1944) et encore plus tardivement à Porto en 1912 avec la chaire et l'institut d'anthropologie attribué à

A. Mendes Corrêa (1888-1959). La Société d'anthropologie et d'ethnologie n'est fondée par ce dernier qu'en 1919. Ce n'est pourtant que deux ans plus tard que les sciences anthropologiques sont intégrées aux côtés des sciences botaniques et zoologiques au sein du cursus universitaire, associant l'anthropologie générale, l'ethnographie, l'archéologie préhistorique et l'anthropologie criminelle [\[37\]](#).

Notes du chapitre

- [1] ↑ Marc Renneville, *Le Langage des crânes : histoire de la phrénologie*, Paris, Institut d'édition Sanofi-Synthélabo, 2000 ; Martin Staum, *Labeling people. French Scholars on Society, Race and Empire 1815-1848*, Montréal-Kingston-Londres, Ithaca-Mac Gill Queen's Univ. Press, 2003.
- [2] ↑ Jean-Luc Chappey, *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.
- [3] ↑ Léonce Manouvrier, « La Société d'anthropologie depuis sa fondation », *BMSAP*, 1909, p. 322-323.
- [4] ↑ Les monogénistes défendaient, en conformité avec les enseignements de la Bible, la théorie de l'origine unique de l'homme, alors que les polygénistes défendaient l'idée qu'une pluralité de centres de création avait donné naissance aux différentes races humaines.
- [5] ↑ En 1907, l'institut prend le nom de Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, et la revue devient *The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland (1872-1906)* puis *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland (1907-1940)*. Paul Broca, « Histoire des progrès des études anthropologiques depuis la fondation de la société », *Mémoires de la société d'anthropologie*, t. 3, 1868-1869, p. cv-cxxv, *JRAIGBI*, vol. XXXVIII, 1908, p. 10-12, vol. LIX, 1929, p. 3. Henrika Kuklick, *The Savage Within. The Social History of British Anthropology, 1885-1945*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1993, p. 35. Paul B. Rich, *Race and Empire in British Politics (1986)*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1990, p. 102. George W. Stocking, *Victorian Anthropology*, New York, Free Press, 1987, p. 247-248. L.H. Buxton, M.A. Dudley, G.M. Morant, « The essential craniological technique » *JRAIGBI*, LXIII 1933, p. 19-48. Ronald Rainger, « Race, politics, and science : the Anthropological Society of London in the 1860s », *Victorian Studies*, 1978, vol. 22, n°1, p. 51-70.
- [6] ↑ Neveu du célèbre historien Leopold von Ranke.
- [7] ↑ Benoît Massin, *Le Savant, la race et la politique. La conversion de la « science de l'Homme » allemande au racisme (1890-1914). Histoire politique d'une discipline scientifique et contribution à l'étude des origines du racisme nazi*, thèse EHESS, 2003, p. 209-210. Paul Weidling, Paul Julian, *L'Hygiène de la race*, Paris, La Découverte, 1988, p. 73-75. Ursula Zängl-Kumpf, *Deutsche Anthropologische Gesellschaft*, et F. Spencer, « Archiv für Anthropologie », in Frank Spencer (éd.), *History of Physical Anthropology*, New York, Garland, 1997, 2 vol. Andrew Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, Chicago-Londres, Univ. of Chicago Press, 2001, p. 4-5. Paul Broca, « Histoire des progrès des études anthropologique depuis la fondation de la société », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1868-1869, t. 3, p. CXVIII.
- [8] ↑ Maria D. Garralda, F. Spencer, « Spain », *History of Physical Anthropology, op. cit.* Paul Broca, « Histoire des progrès des études anthropologiques depuis la fondation de la société », *Mémoires de la société d'anthropologie*, t. 3, 1868-1869, p. cv-cxxv, *BSAP*, t. 9, 1874, p. 138, t. 2, 1879, p. 63. *RDA*, t. 2, 1873, p. 180, t. 3, 1874, p. 717. R. Verneau, « L'anthropologie en Espagne », *LA*, 1890, p. 255-256. Les anthropologues espagnols furent à l'origine de la création de la Société d'anthropologie de Cuba en 1877. Un Musée d'anthropologie vit le jour en 1880, et en 1899 fut fondée à l'université de la Havane la première chaire d'anthropologie de l'Amérique latine. *BMSAP*, t. 10, 1909, p. 370-372.
- [9] ↑ Lettre de Cartailhac, 15/12/1887, cité par Étienne Patte, « Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) » *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, juillet 1937, n° 46, p. 769-789.
- [10] ↑ *BMSAP*, t. 10, 1909, p. 346.
- [11] ↑ À propos de la place des sciences naturelles et de la médecine dans le champ intellectuel français, voir Johan Heilbron, *Naissance de la sociologie*, Paris, Agone, 2006, p. 192-200.
- [12] ↑ Annette Lewerentz, « Les premières années de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire et son intégration dans le paysage scientifique berlinois », in Céline Trautmann-Waller (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris, CNRS, 2004, p. 53. Andrew Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany, op. cit.*, p. 45. Sur les carrières des universitaires allemands, voir C. Charle, *La République des universitaires*, Paris, Seuil, 1994.

- [13] ↑ Benoît Massin, *Le Savant, la race et la politique*, *op. cit.*, p. 222-232.
- [14] ↑ H.V. Vallois, « À propos de l'enseignement de l'anthropologie », *LA*, 1930, p. 200-201 ; « L'enseignement de l'anthropologie physique en Europe centrale », *LA*, 1932, p. 338-348. Benoît Massin, *Le Savant, la race et la politique*, *op. cit.*, chapitre 4. L'Institut de Leipzig se détourna de l'ethnologie pour se consacrer entièrement à l'anthropologie physique et à l'étude des groupes sanguins ; il publia, à partir de 1928, *Zeitschrift für Rassenphysiologie*, organe de la société allemande pour l'étude des groupes sanguins ; celui de Kiel, fondé en 1924, dirigé par le professeur d'anthropologie Otto Aichel, comprenait un laboratoire, plusieurs salles de collections et de travail ; celui de Francfort fut fondé en 1928 par le titulaire de la chaire d'anthropologie à la faculté des sciences, Franz Weidenreich
- [15] ↑ Henrika Kuklick, *The Savage Within. The Social History of British Anthropology, 1885-1945* Cambridge, Univ. Press, 1993, p. 12. Selon H. Kuklick, Oxford et Cambridge semblent avoir accepté plus volontiers l'anthropologie que les autres sciences sociales puisque la chaire de psychologie ne fut pas créée avant 1947 et celle de sociologie avant 1960.
- [16] ↑ Le nombre d'étudiants culmina à vingt-cinq en 1919 avant de décliner dans les années 1930 (cinq en 1935). Cf. Peter Rivière (éd.), *A History of Oxford anthropology*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2007 (et plus spécifiquement P. Rivière, « The formative years : the committee of anthropology 1905-1938 », p. 43-61 ; Geoffrey Harrison, « Oxford and biological anthropology, p. 119-136. »)
- [17] ↑ La première chaire d'anthropologie, créée à Liverpool en 1907, fut confiée à un représentant de l'anthropologie culturelle J.G. Frazer, celle d'ethnologie de la London School of Economics fut confiée à C.C. Seligman qui pratiquait l'anthropologie physique et culturelle des populations africaines. Henrika Kuklick, *The Savage Within. The Social History of British Anthropology, 1885-1945* Cambridge Univ. Press, 1993, p. 12. p. 51-53 ; « The british tradition », in H. Kuklick (dir.), *A New History of Anthropology*, Malden (Mass.)-Oxford Blackwell, 2008, p. 59-60. J.L. Myres, « Presidential address. The science of man in the service of the State » *JAIGBI*, 1929, vol. 59, p. 19-52. Voir également Georg W. Stocking, *Victorian Anthropology*, *op. cit.*, p. 262-269.
- [18] ↑ D.J. Cunningham, A.C. Haddon, « The Anthropometric Laboratory of Ireland » *JAIGBI*, 1892, n° 21, p. 35-38, *BSAB*, t. III 1884-1885, p. 166-176. James Urry, « Englishment, Celts and Iberians : the ethnographic survey of the United Kingdom, 1892-1899 », in George W. Stocking, Jr. (dir.), *Functionalism Historicized : Essays on British Social Anthropology*, Madison, Univ. of Wisconsin Press, 1984, p. 83-105. Lettre de Pittard au Secrétaire de l'University College of Wales d'Aberystwyth, 7/02/1934, *Archives Pittard*, MEG, Genève. H.C. Fleure fut ensuite professeur de géographie à l'université de Manchester (1930-1944), il est l'auteur de *The People of Europe* (1922), *The Races of England and Wales : A Survey of Recent Research* (1923).
- [19] ↑ Monica Boni, « Paolo Mantegazza : pioniere del secondo Ottocento » *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, INIST-CNRS, 2004. Walter Pasini, *Paolo Mantegazza ovvero l'elogio dell'ecclettismo*, Rimini, Panozzo, 1999.
- [20] ↑ À Naples, Giustiniano Nicolucchi (1819-1905) enseigna dès 1889 ; il fut nommé professeur en 1894 et fonda le Muséum d'anthropologie et d'ethnologie. À Padoue, Enrico Tadeschi (1860-1931) enseigna à l'Université en 1898 puis obtint une chaire en 1903. À Bologne, Fabio Frassetto (1876-1953) occupa la chaire d'anthropologie de 1908 à 1948 et fonda l'Institut d'anthropologie et un muséum rattaché à l'université. Brunetto Chiarelli et Giuseppe d'Amore, « Italie », « Mantegazza Paolo », in Spencer (éd.), *History of Physical Anthropology*, *op. cit.* René Verneau, *LA*, t. XXI, 1910, *RDA*, t. 6, 1883, p. 383.
- [21] ↑ Dureau, « Rapport sur la Revue suédoise d'anthropologie », *BSAP*, t. 12, 1877, p. 315-320, *RDA*, t. 2, 1873, p. 180, *RDA*, t. 6, 1877, p. 534. Per Holck, « Suède », in Spencer (éd.), *History of Anthropology*, *op. cit.*
- [22] ↑ *RDA*, t. 3, 1888, p. 508, *LA*, t. 4, 1893, p. 383, 596-597. Paul A. Erickson, « American Anthropological Association », in Spencer (éd.), *History of Anthropology*, *op. cit.*
- [23] ↑ Hooton forma, à partir de 1910, plusieurs centaines d'étudiants. Daniel G. Brinton, « Anthropology : as a science and as a branch of university education » ; George Grant MacCurdy, « Extent of Instruction in anthropology in Europe and the United States », *Science*, 1899, vol. X, n° 260, p. 910-917.
- [24] ↑ É. Houzé, « Allocution du président, coup d'œil sur les travaux de la société depuis sa fondation », *BSAB*, p. XCVII-CI, t. 32-33 1913-1914.

- [25] ↑ *BSAB*, t. 7, 1888-1889, p. 162. É. Houzé, « L'institut sociologique Solvay de Bruxelles », *BSAP*, 1909, t. 10, p. 355, *RMEA*, 1891, p. 123.
- [26] ↑ *AJPA*, vol II, 1919, p. 223-224, *XVI^e CIAAP, Bruxelles, 1-8 septembre 1935*, Bruxelles, 1936, Nendel-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969, *RA*, 1920, p. I-XVII, p. 88. Charles Fraipont, « L'enseignement de l'anthropologie à l'université de Liège », *RA*, 1928, p. 113-130. Les cours dispensés à l'École d'anthropologie de Bruxelles étaient : anthropologie générale, archéologie pré et protohistorique, linguistique et histoire des religions (1^{re} année), ethnologie, anthropologie criminelle et sociologie générale (2^e année). À celle de Liège : anthropologie physique, zoologie, embryologie, physiologie, criminologie, géologie et géographie, archéologie préhistorique et protohistorique, ethnographie, histoire des religions, linguistique, sociologie générale.
- [27] ↑ Dr. D. Lubach, « Les habitants de la Néerlande », *BSAP*, 1863, t. 4, p. 481-497. A. Sasse, « Étude sur les crânes néerlandais », *RDA*, 1876, t. 5, p. 405-436. Louis Bolk, « Répartition du type blond et du type brun dans les Pays-Bas », *BMSAP*, 1904, t. 5, p. 578-586 ; « Fondation d'une Société d'anthropologie en Hollande », *LA*, 1895, t. 6, p. 718. Dr D.J. Nyessen, « L'anthropologie et les médecins hollandais », *RA*, 1929, p. 7-18 ; « The dutch physician as anthropologist », *AJAP*, 1928-1929, vol. XII, p. 16-25. Lucien Mayet, *Notes sur les sciences anthropologiques et plus particulièrement l'anthropologie criminelle en Hollande et en Belgique*, Lyon, Storck et Cie, 1902.
- [28] ↑ Serge Reubi, *Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse, 1880-1950*, Univ. de Neuchâtel-EHESS, 2008, p. 49, 247.
- [29] ↑ *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1915, t. 1, p. 319-321, t. 2, 1917, p. 198-199.
- [30] ↑ Lettre de Pittard à Anthony 1/02/1928, AP, MEG.
- [31] ↑ Il mena de nombreuses recherches anthropométriques et craniologiques, notamment en Suisse, en Savoie dans les Balkans, en Turquie, et n'hésita pas à se faire envoyer des squelettes de Boschimans d'Afrique du Sud ; il consacrait ses vacances à fouiller les cavernes de la Dordogne avec ses étudiants. Il assumait aussi des missions pour la Société des Nations, il œuvra à la création de l'État albanais et fut chargé, en 1924, de ravitailler les populations victimes de la famine. Cette même année, il profita de la crise économique qui ravageait l'Allemagne pour acquérir à bon prix des objets destinés à son musée d'ethnographie. Très attaché à l'École d'anthropologie de Paris où il y trouva ses maîtres (Broca, Hervé, Manouvrier, Verneau), il le fut plus encore à Genève, où il finit sa carrière comme doyen de la faculté des sciences de Genève, refusant en 1932 d'accéder à la chaire de G. Hervé à l'École d'anthropologie. Lettres à Ernest Chantre, 25/01/1924, 2/5/1924, 5/06/1924, aux membres de la Société académique Genève, 16/04/1929, à Hervé, 28/04/1932, notice biographique du 18/03/1932 et du 06/06/1933, à Capitan, 7/03/1928, AP, MEG. E. Pittard, « Souvenirs à l'heure du thé », *Le visage multiplié du monde. Quatre siècles d'ethnographie à Genève*, MEG, 1985, p. 134-139.
- [32] ↑ Il réalisa des enquêtes et fut en relation avec Davenport à ce sujet, prit l'initiative de faire traduire l'ouvrage en français, espagnol et allemand, *What is Eugenics ?* du président de la Société d'eugénique de Londres. Léonard Darwin, et consacra une préface à l'édition française. Lettres de Pittard à Davenport 19/01/1924 7/06/1929, à Cuénot, 09/01/1929, à Léonard Darwin, 22/06/1929, 4/07/1929, 1930 (8 lettres), 1931 (2 lettres) à Masson, 2/12/ 1929, à Payot, 17/12/1929, 26/12/1929, à Alcan, 9/07/1930. Pittard adhéra à l'American Genetic Association et s'abonna au *Journal of Heredity* (13/12/1930).
- [33] ↑ Sa femme, journaliste et romancière, est la fille de Théophile Dufour, archiviste d'État, député au Grand Conseil puis directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève et président du conseil d'administration du *Journal de Genève*, l'organe officiel du parti démocratique qui devint plus tard parti libéral. Serge Reubi *Gentlemen, prolétaires et primitifs, op. cit.*, p. 68-70, 145-160.
- [34] ↑ Hélène Kaufmann, « Eugène Pittard, anthropologue et préhistorien », *Le Visage multiplié du monde, op. cit.*, p. 50. L'enseignement de l'anthropologie a aussi fait son apparition, dès 1868, à l'université de Neuchâtel au sein du cours de géographie de Cyprien Ayer ; à Zurich, le médecin Otto Stoll, professeur extraordinaire de géographie, a obtenu une habilitation pour l'enseignement de l'ethnographie et de l'anthropologie en 1891, tandis que l'anthropologue Julius Kollmann enseigne à Bâle depuis 1884. À Berne, E. Landau, élève de R. Martin, est nommé *privat-docent* d'anthropologie somatique en 1913 puis titulaire de la chaire d'anthropologie physique.
- [35] ↑ *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1915, t. 1, p. 325. L'université de Zurich créa un doctorat d'anthropologie dès 1900. Andrew Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany, op. cit.*,

p. 265.

[36] ↑ Au sein de la société qui se consacra aussi à l'ethnologie et à la préhistoire, les anthropologues dominèrent rapidement. *Archives suisses d'anthropologie générale*, 1920, t. IV, 1920-1922, p. 157-158. Serge Reubi *Gentlemen, prolétaires et primitifs*, *op. cit.*

[37] ↑ *RA*, 1919, p. 55, *RA*, 1921, p. 63. David Lubell et Mary Jackes, « Portugal » in Spencer (éd.), *History of Anthropology*, *op. cit.*

II. Science et politique

Cette institutionnalisation n'aurait pu avoir lieu sans un soutien des gouvernements. Si parfois, comme on l'a déjà mentionné, cette nouvelle science provoqua suspicion et inquiétude, elle rencontra souvent un fort intérêt allant souvent jusqu'à un soutien financier qui facilita son essor. La science des races, qui fut intimement liée à d'autres sciences connexes telles que la préhistoire et l'ethnologie, eut le mérite de susciter des intérêts multiples qui lui valurent le soutien de régimes très diversifiés. Nul pays n'échappa à une vive attraction pour la science préhistorique, l'anthropologie et l'ethnologie dans sa quête des origines et l'affirmation de son identité nationale.

En France et en Allemagne, une science libérale, progressiste et anticléricale

La France connaît une étroite alliance entre raciologie et République. Les principaux initiateurs de l'anthropologie sont des républicains, opposants au régime de Napoléon III, libres penseurs et francs-maçons. Certains d'entre eux mènent une carrière politique au sein du Conseil municipal de Paris, du Conseil général de la Seine, comme maire, député ou sénateur. Abel Hovelacque est député radical-socialiste, Paul Broca sénateur opportuniste juste avant son décès. Une trentaine d'hommes politiques, opportunistes ou radicaux, souvent médecins, sont membres de la Société d'anthropologie ou de l'Association pour l'avancement des sciences anthropologiques qui soutient l'École d'anthropologie. Anthropologie, médecine, libre pensée et République sont étroitement unies dans la France fin de siècle. Les républicains trouvent dans une science qui défend les théories transformistes et la libre pensée une alliée dans leur combat contre les catholiques. Cette osmose entre anthropologie et République facilite incontestablement l'essor et l'institutionnalisation de la nouvelle science ^[1]. Cependant, ces affinités idéologiques entre raciologues libres penseurs et républicains anticléricaux ne résument pas à elles seules les liens entre science des races et politique, puisque c'est tout d'abord au sein du régime impérial que l'anthropologie a pu commencer à s'organiser, grâce à l'autorisation donnée à Broca de créer la Société d'anthropologie de Paris en 1859, la reconnaissance d'utilité publique accordée en 1864 à la société, puis le rattachement du laboratoire d'anthropologie par Victor Duruy à l'École pratique des hautes études en 1868. Ce soutien des autorités publiques a été constant jusqu'aux années 1930 ^[2]. On verra dans la seconde partie que, si Napoléon III accueillit si bien une science qui pouvait paraître inquiétante en raison de ses liens avec les opposants républicains libres penseurs et transformistes, c'est parce que cette science avait d'autres atouts. Elle a notamment pu participer, aux côtés de l'histoire, de l'archéologie et de la préhistoire, à la grande réflexion sur les origines de la nation française et apporter sa contribution à la construction du mythe gaulois, mythe qui n'a pas attendu la défaite de 1871 pour trouver un large écho dans la société française.

La similitude des profils politiques des deux chefs de file de l'anthropologie allemande et française, Rudolf Virchow et Paul Broca, qui ont été tous deux des anticléricaux et des progressistes modérés ne doit pas masquer les divergences. Les deux écoles allemande et française diffèrent en effet à propos de la question de l'unicité de l'homme et du transformisme : alors que les anthropologues allemands fin de siècle restent fidèles au monogénisme et réticents aux théories de Darwin, les Français sont majoritairement polygénistes et transformistes^[3]. Virchow a su, tout comme Broca, utiliser sa position politique pour assurer l'essor des sciences anthropologiques. Conseiller municipal de Berlin et membre du Reichstag, il est membre de la commission parlementaire responsable du budget pour l'enseignement supérieur, l'art et les sciences. Opposant à Bismarck mais soucieux de défendre les découvertes scientifiques face à l'Église, il devient pourtant son allié durant le *Kulturkampf*^[4]. La Société d'anthropologie a ainsi pu bénéficier de diverses subventions de l'État prussien^[5]. On verra également plus loin comment Virchow a été le représentant d'une anthropologie en phase avec l'Allemagne wilhelmienne et que ses enquêtes anthropométriques sont allées dans le sens du processus d'unification politique.

Sciences des races et empire multiculturel en Autriche-Hongrie

Les Empires multiculturels, soucieux de mieux connaître leurs populations, manifestent très tôt un intérêt pour l'anthropologie et l'ethnologie. Dans les années 1840, l'État austro-hongrois prend l'initiative de faire un « recensement ethnique ». Le baron Karl von Czoernig, directeur de la statistique administrative de Vienne, publie les résultats de l'enquête ethnographique, en 1855, sous la forme d'une « carte ethnographique autrichienne », qui présente les frontières, signale la présence de métis, tercerons et quarterons ^[6]. Le prince héritier, l'archiduc Rodolphe, entreprend la publication de seize volumes sur l'ethnographie du pays. Le monde savant amorce l'institutionnalisation de l'anthropologie, avec le soutien de l'empereur François-Joseph, en créant la Société d'anthropologie de Vienne en 1870 qui rassemble des géologues, des professeurs de médecine et de linguistique ^[7]. Des sections anthropo-ethnographiques apparaissent en 1876 au sein du Musée impérial d'histoire naturelle et du Musée national de Budapest. Dès avant la Première Guerre mondiale, la faculté des sciences de Vienne et celle de Budapest possèdent une chaire et un Institut, la première rattachée à la faculté des sciences, la seconde à la faculté de médecine. Cette reconnaissance des autorités publiques coïncide avec l'ère de réformes politiques entreprises en Autriche qui se traduit notamment par des dispositions favorables aux nationalités (utilisation de la langue tchèque dans l'administration et la justice, création de l'université tchèque et du théâtre national).

L'itinéraire de l'anthropologue autrichienne Felix von Luschan (1854-1924) illustre également l'intérêt du gouvernement pour la science des races. Issu d'une famille de petite noblesse autrichienne,

Luschan fait des études de médecine tout en s'intéressant à l'anthropologie, un intérêt aussitôt reconnu par les autorités politiques et académiques puisqu'il se voit promu, à tout juste vingt ans, conservateur de la collection de la Société d'anthropologie de Vienne. Quatre ans plus tard, diplômé de médecine, il est envoyé par les autorités autrichiennes à l'Exposition universelle de Paris pour mettre en place la section anthropologique autrichienne. Il profite de son séjour parisien pour se former auprès de Broca. C'est lors de cette même année 1878 que l'Autriche-Hongrie se voi

confier l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine lors du Congrès de Berlin qui met fin à l'intervention russe dans les Balkans. Luschan, alors médecin militaire, entreprend une étude anthropologique sur les populations bosniaques. Nommé *Privatdozent* en ethnologie à l'université de Vienne en 1882, il poursuit sa formation en anthropologie à l'université de Berlin en présentant une habilitation en 1888. Il est alors appelé par le Muséum ethnographique de Berlin, où il obtient un nouveau titre de *Dozent* en 1888, puis de professeur extraordinaire en 1900 ^[8]. Plusieurs enquêtes anthropométriques sont entreprises sur les conscrits et les écoliers afin d'éclairer la diversité culturelle et somatique des populations de l'Empire. La Société d'anthropologie publie en 1885, avec l'assistance de la Direction de la statistique administrative, un relevé des colorations des yeux, des cheveux et de la peau des écoliers autrichiens ^[9].

Les nationalistes tchèques ont également jugé que l'anthropologie pouvait être utile à l'affirmation de leur identité. Lubor Niederle (1865-1944), jeune docteur en philosophie, se serait tourné vers l'archéologie et l'anthropologie sous l'influence de Thomas Masaryk. Après avoir étudié l'anthropologie à Munich et Paris, il propose au Musée tchèque de Prague d'établir une section d'anthropologie afin d'étudier les nombreux squelettes découverts dans le pays, avec le soutien financier du comte Sylva Tarouca. Soutenu par Masaryk, il est nommé, en 1889, conservateur de cette nouvelle section puis chargé d'enseigner l'anthropologie à l'université Saint-Charles, l'année suivante. Il conduit la première enquête anthropométrique sur des enfants, en compagnie de Jindrich Matiegka (1862-1941) ^[10]. Après la création de l'État tchécoslovaque, Prague continue à être un centre actif, avec la création d'un Institut doté d'une importante collection, d'une bibliothèque, d'une revue. L'institut rassemble trois cents étudiants durant l'année 1930-1931. Après Prague, Brno devient le deuxième centre majeur lors de la création, en 1923, d'un département d'anthropologie à l'université Masaryk ^[11].

Les nationalistes slovaques manifestent également de l'intérêt pour la nouvelle science. En 1872, l'anthropologue français Abel Hovelacque rencontre l'évêque de Diakovo, Josip Juraj Strossmayer, artisan de l'union des Serbes et des Croates, ainsi que plusieurs savants serbes. Hovelacque, favorable à l'union des Slaves du Sud, réclame leur libération de l'oppression magyare et teutonique et se réjouit de l'alliance entre la France et la Serbie. S'il fait état de la diversité ethnique des

populations de langues slaves, il avance l'idée, partagée par de nombreux anthropologues notamment français, que les véritables Slaves sont les brachycéphales bruns de petite taille, très présents chez les Slaves du Sud et proches anthropologiquement des populations celtiques d'Europe centrale et occidentale ^[12] .

L'anthropologie s'institutionnalise également en Pologne. À Cracovie, sous domination austro-hongroise, Josef Majer assure un cours d'anthropologie physique à l'université de Cracovie, dès 1856. En 1878, son associé Izydor Kopernicki (1825-1891), élève de Broca, est chargé de cours avant d'être nommé à la première chaire d'anthropologie physique créée dans une université polonaise. Cette même année, les deux hommes créent une commission anthropologique au sein de l'Académie des sciences de Cracovie. La *Revue anthropologique polonaise (Przegląd antropologiczny)* apparaît en 1877. Une nouvelle chaire, confiée à Jan Czekanowski, est créée à Lvov en 1913. En 1873, l'anthropologie physique est aussi enseignée à Varsovie en zone allemande dans l'institut anatomique de la faculté de médecine par le professeur Loth, également directeur de l'institut, qui acquiert une réputation internationale pour sa spécialisation dans l'étude de l'anthropologie des parties molles. Après la réunification du pays, le développement de l'anthropologie se poursuit, et chaque université d'État (Varsovie, Cracovie, Lwow, Poznan, Vilno) possède alors une chaire d'anthropologie physique rattachée à la faculté des sciences ainsi qu'un institut d'anthropologie (Varsovie, Poznan, Cracovie, Lwow) sans chaire rattaché aux facultés de médecine. Un cursus d'anthropologie est créé permettant de préparer en quatre ans une licence et en deux ans le doctorat ^[13] .

Raciologie et nationalisme en Turquie

La Turquie est un autre exemple des usages politiques de l'anthropologie raciale, il permet de relativiser l'opposition entre une définition civique de la citoyenneté et des représentations raciales de la nationalité. La quête des origines biologiques et l'histoire des Turcs ont, en effet, été partie intégrante des réformes socio-politiques de la nouvelle république fondée en 1923 par Kemal Atatürk. Ce dernier a suivi avec attention les études anthropométriques et craniologiques menées par les savants étrangers, le Suisse Eugène Pittard, le Français Ernest Chantre ou encore l'Autrichien Felix von Luschan. Atatürk a également été le fondateur et l'animateur de la Société d'histoire turque (1931) dont l'une des missions était d'étudier les caractères physiques de la race turque. Désirant développer les études anthropologiques, Atatürk envoie une de ses filles adoptives, Inan Afet, à Genève pour y suivre des études générales et entreprendre des études anthropologiques auprès d'Eugène Pittard^[14]. Un cours d'anthropologie est créé au sein de la faculté de médecine de l'université d'Istanbul, et une chaire d'anthropologie générale rattachée à la faculté des sciences est confiée en 1934 au médecin Chevket Aziz Kansu, formé à l'école de Broca. Un cursus d'anthropologie, comprenant des cours d'anthropologie zoologique et physique, d'anthropologie culturelle, de morphologie et d'eugénique, permet d'obtenir un certificat d'anthropologie en deux ans puis un doctorat ès sciences anthropologiques. Les cours d'anthropologie sont également obligatoires pour les étudiants en sciences naturelles, en histoire et géographie. Un Institut turc d'anthropologie (1925) rattaché à la faculté de médecine de l'université d'Istanbul rassemble principalement des médecins professeurs à l'université, très liés au pouvoir politique, et une revue, la *Revue turque d'anthropologie* (1924-1939) avec comme président honoraire le ministre de l'Éducation, voit également le jour^[15]. Atatürk fait également nommer sa fille vice-présidente de la Société d'histoire turque et laisse dans son testament une part de sa fortune à la Société. Son décès en 1938 puis la guerre mettent fin au projet de tenue du Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques à Ankara en 1939^[16].

En 1937, Anet Afet entreprend une thèse sous la direction d'Eugène Pittard, turcophile acquis aux réformes kémalistes. La thèse donne lieu à une impressionnante enquête anthropométrique : réalisée sur l'ensemble du territoire par dix équipes des

médecins civils ou militaires de juin à décembre, elle recueille 17 mesures anthropométriques sur près de 64 000 individus. Les appareils de mesure sont fournis par le ministère de la Santé publique et de l'assistance sociale, et la Direction générale de l'Office central de la statistique met plus de 40 fonctionnaires à disposition pour calculer 28 indices à partir des données recueillies ^[17]. Les résultats sont à la hauteur des objectifs initiaux : ils démontrent que le peuple turc possède des caractéristiques morphologiques le rattachant à la race blanche, lui donnant ainsi le « haut rang qui lui revient dans l'histoire ». L'enquête montre une population très majoritairement brachycéphale, brune et de taille moyenne, qui est assimilée à la race *Homo alpinus* très présente en Europe dans une large zone centrale allant de la France à la Turquie. Elle conforte donc la thèse qui fait des populations brachycéphales d'Asie les inventeurs de l'agriculture et de l'élevage, innovations que les brachycéphales asiatiques ont apportées à l'Europe lors de leurs migrations. Selon Ian Afet, sans cette arrivée de brachycéphales par une série de migrations successives – dont les dates s'avèrent néanmoins impossibles à déterminer –, l'Europe n'aurait pas dépassé la « civilisation du silex » et serait restée indéfiniment peuplée de chasseurs. Ces brachycéphales « frères de race des habitants des colonies grecques d'Asie antérieure » ont eu comme descendants les Hittites qui ont été les premiers à utiliser le fer et à diffuser cette innovation autour d'eux. La partie de la Turquie la plus racialement homogène, son « cœur ethnique », réside au centre du pays, une région qui a été justement choisie par Atatürk pour abriter la capitale et pour constituer le centre du territoire national ^[18]. Le roman anthropologique trouve ainsi une de ses plus belles illustrations dans le nationalisme de l'État kémaliste.

La raciologie aux pays des tsars et des soviets

L'exemple russe montre également la variété des intérêts politiques que suscite la nouvelle science. C'est à l'intérieur de la Société des Amis des sciences naturelles de Moscou, créée en 1863 par un petit cercle de zoologues, qu'une section d'anthropologie naît, l'année suivante, sous l'égide d'Anatole Bogdanov, un zoologue darwiniste convaincu converti à la craniologie. Dès 1857, Bogdanov se forme au Muséum d'histoire naturelle auprès de Louis Pierre Gratiolet et d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, où, malgré le contexte peu favorable de la guerre de Crimée il bénéficie d'un accueil bienveillant^[19]. L'organisation d'expositions à Moscou en 1867 et 1879 facilite l'institutionnalisation de l'anthropologie en lui permettant de gagner visibilité et reconnaissance. Les collections de l'exposition de 1867, rassemblées grâce à une équipe d'une cinquantaine de jeunes chercheurs et qui comprennent six cents crânes, quatre-vingts cerveaux momifiés, plus de cent objets archéologiques, alimentent le Musée de Roumiantsev créé à l'occasion. L'exposition de 1879, placée sous la présidence honoraire du grand duc Constantin, présente, quant à elle, près de huit mille objets anthropologiques et ethnographiques pendant trois mois ; elle reçoit la visite de près de quatre-vingt-deux mille visiteurs. Le bilan bénéficiaire permet à la section anthropologique de Moscou de fonder un musée d'ethnographie et d'anthropologie qui trouve place au sein du Musée historique puis est ensuite transféré à l'université de Moscou.

C'est donc par le biais d'expositions que les premiers anthropologues russes tentent d'obtenir la reconnaissance d'une science qui, en défendant les doctrines de Darwin, peut paraître suspecte aux yeux des autorités tsaristes. Selon Viktor Bounak, lors de l'exposition de 1867, le nom d'anthropologie n'a pas été utilisé pour ne pas effaroucher les esprits timorés. Les anthropologues darwiniens ont su par la suite contourner cette suspicion en mettant en avant des collections ethnographiques et ainsi répondre à l'intérêt manifesté par le gouvernement et le public pour les questions relatives à l'identité nationale des populations slaves. De la même manière, ils ont su convaincre de riches mécènes qui financent par des dons et des prêts l'organisation des expositions. C'est encore grâce à des fonds privés que la

chaire d'anthropologie est fondée à l'université de Moscou. Anatole Bogdanov, responsable du nouveau département d'anthropologie, obtient en 1880 la création d'un enseignement d'anthropologie à la faculté physico-mathématique de l'université de Moscou grâce à un legs. C'est sous les auspices de la géographie et de l'ethnographie que l'anthropologie fait ainsi son apparition, au sein du cours professé par Dimitri Nikolaïevitch Anoutchine (1843-1923), revenu de deux années de formation à l'étranger. L'enseignement de l'anthropologie se limite alors à deux heures de cours théorique et pratique. C'est seulement après la révolution d'octobre, en 1919, qu'une chaire d'anthropologie est officiellement confiée à Anoutchine ^[20].

Dès les dernières décennies du XIX^e siècle, l'anthropologie russe manifeste un réel dynamisme, en publiant des monographies d'anthropologie raciale sur les différentes populations de Russie, en fournissant une importante contribution aux études craniologiques, en éditant plusieurs périodiques, en créant des musées. Son insertion dans les réseaux internationaux est attestée par la présence de nombreux raciologues étrangers lors des expositions et par l'organisation, en 1892, de la XI^e session des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Le soutien notable de l'empereur Alexandre III à cette entreprise – il accorde une importante subvention –, la fondation d'un prix en hommage à l'intérêt que porta le grand-duc Serge à l'anthropologie, tout comme l'élection en 1896 d'Anoutchine comme membre actif de l'Académie des sciences attestent d'un intérêt de la part des autorités tsaristes ^[21]. En 1899, la Société russe d'anthropologie auprès de l'université impériale de Saint-Pétersbourg voit le jour en se donnant pour mission d'étudier les races humaines ^[22].

Ce développement institutionnel s'accompagne d'un important essor des études raciales sur les populations de l'Empire. Le *Rousski antropologitcheski journal*, créé en 1900, et les revues anthropologiques étrangères donnent un large aperçu des enquêtes anthropométriques réalisées par les raciologues russes sur les populations de l'Empire. Anoutchine s'intéresse aux populations de Russie et d'Asie orientale, le professeur Tchepourkofski entreprend une étude de grande ampleur sur l'indice céphalique des paysans russes et réalise des mensurations sur plusieurs milliers de sujets, Nikolaï Iourevitch Zograf étudie les populations des régions centrales de la grande Russie en utilisant les rapports des Conseils de révision militaire qui lui fournissent plusieurs dizaines de milliers de données concernant la taille, la

circonférence de la poitrine, la hauteur des membres inférieurs, la couleur des yeux et des cheveux, etc. ^[23]

Les enseignements dispensés au sein des universités de Saint-Petersbourg, Kharkov et Kazan, sont officialisés et consacrés par le nouveau régime communiste : en 1919, Dimitri Anoutchine et S. Roudenko occupent les chaires d'anthropologie de Moscou et de Leningrad. À Moscou, Viktor Bounak dirige l'Institut d'anthropologie, une section d'anthropologie est ouverte au sein de l'Académie des sciences de Leningrad, des laboratoires d'anthropologie voient le jour à Kharkov et Kiev. L'anthropologie est aussi enseignée à Kharkov, Vladivostok, Kazan, Omsk et Tachkent. À partir de 1921, les difficultés économiques du nouveau régime entraînent une réduction du réseau des écoles supérieures et plusieurs chaires d'anthropologie sont supprimées, mais l'anthropologie continue néanmoins d'être enseignée dans les grandes universités, tantôt dans les chaires d'anatomie et de zoologie, tantôt dans celles de géographie. À signaler encore la fondation en 1920 d'une société d'eugénique à Moscou et en 1921 d'un bureau de génétique à Leningrad.

Il n'y a donc pas eu de rupture entre l'anthropologie qui s'institutionnalise sous les tsars et celle du régime communiste. En 1930, V. Bounak place l'anthropologie soviétique dans la continuité de celle du temps des tsars et présente les programmes ambitieux d'études anthropométriques et sérologiques qui sont entrepris sur plusieurs milliers de sujets appartenant aux différentes populations d'URSS ^[24]. L'anthropologie a aussi su s'insérer dans les préoccupations économiques du nouveau régime : dès 1927, l'État finance des recherches sur la transmission des caractères raciaux et sur les dynamiques de contacts culturels avec l'objectif de déterminer la capacité des diverses populations à s'adapter aux différents types de travail. De grandes enquêtes, qui mobilisent anthropologues, ethnographes, linguistes, géographes, ont pour objectif d'étudier les caractères physiques, les groupes sanguins mais aussi d'évaluer les forces productives afin de mieux promouvoir les industries et l'agriculture locales.

Alors qu'une active collaboration a été réalisée entre anthropologues et médecins allemands et russes sous la République de Weimar, l'arrivée des nazis au pouvoir entraîne une rupture : les anthropologues russes prennent leur distance avec le déterminisme biologique et avancent des explications d'ordre socio-historiques aux inégalités de développement entre populations : les Slaves ne sont pas

biologiquement inférieurs aux Allemands, pas plus que les peuples de Sibérie et d'Asie centrale ne seraient voués à disparaître en raison de leur infériorité ; au contraire, placés dans des conditions économiques et sociales favorables, ils sont présentés comme en mesure de rattraper leur retard ^[25] .

Si l'anthropologie russe a eu, à ses débuts, dans les années 1860-1880, des difficultés à trouver sa place en Russie, c'est parce qu'elle dut affronter les résistances du milieu académique peu ouvert aux nouvelles disciplines, mais aussi sans doute parce que son fondateur Bogdanov était un darwiniste convaincu. En dépit de ces deux obstacles, elle réussit néanmoins son institutionnalisation, rencontra le soutien des gouvernements tsariste comme soviétique. Cet intérêt conjoint est à mettre en relation avec la politique des États tsariste et soviétique à l'égard des peuples de l'Empire. La politique coloniale, tout comme l'identification de la population impériale à la population russe, entraînent un vif intérêt pour les études ethnographiques. Le dictionnaire alphabétique publié à l'occasion du recensement de 1897 contient 230 désignations ethniques et s'insère dans une représentation raciale des populations de l'empire. Le pouvoir soviétique perpétue cette tradition et associe les savants à l'entreprise de création de territoire ethnique. En Ukraine, les anthropologues participent ainsi à la définition du type anthropologique ukrainien et interviennent pour déterminer la composante ethnique des populations. Dans les années 1920, les anthropologues sont associés à l'établissement de la liste des nationalités soviétiques ^[26] .

Les politiques tsariste et soviétique étudiées par Olivier Roy en Asie centrale ^[27] révèlent également une forte continuité tant dans les objectifs que dans les moyens utilisés. Les autorités entendent lutter contre toutes les menaces qui risquent de faire éclater l'empire, et notamment celles qui se manifestent sous la forme du panislamisme et du panturquisme. La stratégie communiste consiste alors à faire naître de petites entités « nationales », à « ethniciser » des populations afin de faire obstacle à l'affirmation d'identités plus larges fondées sur de grands ensembles linguistiques et culturels. Anthropologues, linguistes, historiens, sont mobilisés et chargés de donner corps à ces nationalités virtuelles. Il fallait aussi que ces républiques créées sous le régime soviétique ne réalisent pas la menace inverse, c'est-à-dire ne se constituent pas en nations indépendantes. Elles sont donc dotées de frontières peu cohérentes, d'enclaves culturelles et de capitale au sein de laquelle

l'ethnie officielle est minoritaire. Cette territorialisation et cette ethnicisation sont amplifiées par Staline qui s'éloigne de la vulgate marxiste en présentant le concept de nationalité comme une donnée naturelle et non pas comme un contrat politique, émanant d'un choix libre de ses membres. En héritier de l'anthropologie du XIX^e siècle, il définit ainsi le peuple (*narod*) comme une communauté stable, fixe, caractérisée par un ensemble de traits culturels, historiques, économiques, psychologiques donnés comme objectifs et naturels, tout en lui ajoutant un schéma évolutionniste de filiation marxiste faisant passer les peuples par différents stades d'organisation politique liés au mode de production, de la tribu à la nation capitaliste ^[28]. Si le rôle de l'ethnographie et de la linguistique comme instruments dans cette politique des « nationalités » a été étudié, l'apport de l'anthropologie raciale demeure peu connu. Il semble pourtant qu'elle ait joué un rôle similaire en s'efforçant d'éclairer la gestion politique de la diversité culturelle de l'empire.

Ces exemples montrent la similitude des processus d'institutionnalisation dans les différents pays de l'espace occidental : la création de sociétés savantes, de revues spécialisées, de musées, le développement de l'enseignement au sein d'écoles spécialisées ou au sein des principales universités. Si l'institutionnalisation fut rapide, il est aussi vrai que les contraintes du champ universitaire de l'époque ont parfois rendu difficile la création de chaires d'anthropologie. En France, l'enseignement de l'anthropologie n'arrive pas à s'imposer au sein de l'université et se limite à une chaire au Muséum, à un poste au laboratoire de l'École des hautes études et à quelques postes mal rémunérés à l'École d'anthropologie de Paris. Cette dernière institution, bien que bénéficiant d'une renommée internationale, n'accorde que des salaires très modestes à ses enseignants. Les conférenciers ne bénéficient pas de rémunérations et les salaires des titulaires de chaires sont inférieurs à ceux des universitaires provinciaux ^[29], d'où la nécessité d'exercer d'autres fonctions ou de disposer d'une fortune personnelle. Broca est ainsi professeur de clinique chirurgicale à la Pitié ^[30]. En Angleterre, G.W. Stocking a montré le caractère tardif de la création de cours et les limites de l'institutionnalisation de l'anthropologie victorienne ^[31].

En Allemagne, Benoît Massin souligne également la précarité des aspirants anthropologues, qui ont souvent dû supporter pendant de longues années les salaires insuffisants des *Privatdozenten* (maîtres de conférence), et ne pouvaient bénéficier

du statut de fonctionnaire réservé au titulaire de chaire professorale. La détérioration du contexte économique au tournant du siècle rend les possibilités d'accès au statut de titulaire de chaire encore plus difficile. Si, dans les années 1860, huit maîtres de conférences sont en concurrence pour une chaire de professeur, au tournant du siècle, leur nombre s'élève à dix-sept et, en 1910, à plus de vingt. Dès lors, la sélection sociale réduit le vivier à la bourgeoisie disposant de revenus familiaux pouvant permettre d'attendre pendant de longues années l'accès à un statut aux rémunérations suffisantes^[32]. Massin retrace longuement les difficultés de carrière des anthropologues et souligne leur faible présence au sein du champ universitaire. L'Allemagne n'est pourtant pas si mal placée si l'on en croit les chiffres donnés par l'Américain George Grant Mac-Curdy en 1899 qui place l'Allemagne au troisième rang pour son nombre de cours après les États-Unis et la France^[33]. Les savants de toutes nationalités n'ont cessé de déplorer la faiblesse de l'enseignement anthropologique, et des résolutions ont été émises lors des Congrès internationaux pour demander aux gouvernements d'y remédier. Mais, si l'anthropologie a pris place lentement et modestement, cela est aussi vrai, sinon plus, pour les autres nouvelles disciplines. Cette lenteur nous semble avant tout résulter de la faible ouverture du champ universitaire aux innovations disciplinaires, et cela n'empêcha pas l'institutionnalisation. Un autre signe de cette réussite réside ainsi dans la reconnaissance de l'anthropologie au sein des associations pour l'avancement des sciences. En 1872, l'association française organise sa section d'anthropologie^[34] ; en 1882, c'est au tour de l'association américaine, suivie en 1884, par l'association britannique.

L'opposition entre un pôle de nations plus précoces (France, Grande-Bretagne, Russie, Allemagne, Italie) et un pôle plus tardif (États-Unis, Belgique, Pays-Bas, Portugal, Suisse) semble plus le résultat du dynamisme général de la vie scientifique que d'un intérêt plus marqué pour l'anthropologie d'un pays à l'autre. Au sein des nations les plus précoces, les effectifs différencient néanmoins sensiblement. S'ils demeurèrent comparables en France et Grande-Bretagne (entre 400 et 500 membres en 1914), ils furent très supérieurs en Allemagne (3 000). Le fait que les effectifs universitaires soient plus importants de manière générale en Allemagne – un peu plus de 2 000 en France et en Angleterre à cette époque contre près de 4 000 en Allemagne^[35] – ne suffit pas à expliquer la différence puisque les membres de la

Société allemande d'anthropologie sont près de huit fois plus nombreux que leurs homologues anglais et français. Force est de constater la grande attraction qu'a suscitée l'anthropologie en Allemagne, et nous verrons plus loin que ce phénomène est lié au contexte économique, social et politique de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres.

Plusieurs facteurs permettent d'expliquer la rapide institutionnalisation de cette science durant les dernières décennies du XIX^e siècle. Il faut tout d'abord la situer dans le cadre général de croissance des sociétés savantes. L'essor économique des pays industriels de cette seconde moitié de siècle a provoqué l'apparition d'une bourgeoisie prospère, éduquée, qui manifeste un intérêt intellectuel pour la vie scientifique et peut la soutenir financièrement. La Société d'anthropologie de Paris rassemble les notabilités républicaines et les dons et legs participent à son financement. En Allemagne, le mécénat privé, notamment d'industriels, permet de pallier la baisse du financement étatique due à la crise économique ^[36]. Ailleurs, comme en Russie, il supplée, durant les premières années, l'absence de financement public. En Allemagne et en France, la première époque (1860-1890) de l'essor de la science des races animée par des savants progressistes, est marquée, comme dans les autres domaines de la vie intellectuelle, par une présence importante de la bourgeoisie juive. Dans un contexte de fortes violences antisémites, l'anthropologie affirme que la notion de race juive n'est pas une notion scientifique et prend position contre l'antisémitisme ^[37]. La sociologie des membres des sociétés d'anthropologie de Paris et d'Allemagne montre une prépondérance de la bourgeoisie instruite et une forte proportion de médecins et d'universitaires.

La reconnaissance de cette nouvelle science réside aussi dans sa capacité à répondre aux attentes politiques et culturelles des élites sociales et politiques des sociétés européennes. Ses forts liens avec les théories transformistes et darwinistes lui assurent ainsi un succès certain dans les pays au régime politique ouvert à la modernité. L'exemple le plus probant est celui de la France de la Troisième République et, dans une moindre mesure, de l'Allemagne. Mais, même lorsqu'elle est portée par des savants darwinistes dans des pays monarchistes peu enclins aux idées nouvelles, les premières réticences s'estompent assez vite devant l'intérêt que peut offrir une science capable de fournir de précieux renforts aux questions relatives à l'identité nationale. Les apports scientifiques qu'elle semble susceptible

d'apporter au désir d'affirmation des identités nationales des anciens États-nations aussi bien que des nations en formation lui assurent un large succès.

Notes du chapitre

- [1] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale*, *op. cit.*, p. 105-127.
- [2] ↑ Alors que le contexte économique mettait en péril bon nombre de revues, les *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie* de Paris purent continuer à paraître grâce aux subventions de l'État, et les fonds publics continuèrent également à assurer l'existence de l'École d'anthropologie. À l'occasion d'une demande réclamant une augmentation des subventions, présentée par le directeur Louis Marin en 1928, qui était également ministre des Pensions et député, le ministre de l'Instruction publique, Édouard Herriot, réaffirma tout l'intérêt qu'il portait aux sciences anthropologiques et à l'École. Le Front populaire, en décidant d'augmenter les subventions, confirma son intérêt pour cette science. C. Reynaud-Paligot, *Races, racisme et antiracisme...*, *op. cit.*, p. 9-10.
- [3] ↑ B. Massin, Le « Savant, la race et la politique », *op. cit.*, p. 155-156. Sur les résistances de Virchow et ses disciples face aux théories transformistes, voir A. Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, *op. cit.*, chapitre 3.
- [4] ↑ Virchow fut parmi les libéraux qui créèrent en 1861 le parti progressiste (Deutsche Fortschrittspartei) ; l'année suivante, il entra au Parlement de Prusse puis siégea au Reichstag de 1880 à 1893. Il resta fidèle à son parti jusqu'à sa mort en 1902, opposé aux socialistes et aux conservateurs, partisan d'un libéralisme économique et politique. Annette Lewerentz, *Les Premières Années de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire et son intégration dans le paysage scientifique berlinois*, *op. cit.*, p. 41-57. A. Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, *op. cit.*, chapitre 5. C. Goschler, « Rudolf Virchow und die deutsche Politik : Vom gescheiterte revolutionary zum überforderten Honoratior », in Geraldine Saherwala, *Zwischen Charité und Reichstag : Rudolf Virchow, Mediziner, Sammler, Politiker : Begleitbuch zur Ausstellung "Virchows Zellen. Zeugnisse eines engagierten Gelehrtenlebens in Berlin"*, Berliner Medizinhistorisches Museum der Charité, Gegenwart Museum, Berlin, Berliner Medizinhistorisches Museum der Charité, 2002, p. 5361.
- [5] ↑ Le ministère de l'Éducation et des affaires culturelles subventionne la préhistoire, l'histoire de la culture nationale, le Musée ethnologique ; le ministère des Affaires étrangères et celui de la Marine financent des recherches sur l'anthropologie culturelle des pays nouvellement colonisés.
- [6] ↑ Bertrand Auerbach, *Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie*, Paris, Alcan, 1898, p. 31. Morgane Labbé, « La carte ethnographique de l'empire autrichien : la multinationalité dans "l'ordre des choses" », *Le Monde des cartes, Revue du comité français de cartographie*, 2004, n° 180.
- [7] ↑ Andrian Werburg, « L'anthropologie en Autriche-Hongrie », *BMSAP*, 1909, t. 10, p. 346-352. Voir aussi H.V. Vallois, « L'enseignement de l'anthropologie physique en Europe centrale », *LA*, 1932, p. 338-348. Lubor Niederle, *La Race slave*, Paris, Alcan, 2^e éd., 1916.
- [8] ↑ Son mariage en 1885 avec la fille du géologue et minéralogiste Hochstetter, professeur réputé à Vienne et à l'étranger, facilita probablement sa carrière. Massin, *op.cit.*
- [9] ↑ Werburg, *BMSAP*, 1909, t. 10, p. 346.
- [10] ↑ Matiegka, diplômé de médecine en 1887, entama une carrière médicale comme inspecteur de santé publique et fut chargé de cours d'anthropologie à l'Université. Auteur de *Crania Bohemica* (1891), il devient professeur extraordinaire au nouveau département d'anthropologie et de démographie créé en 1908 à l'université Saint-Charles, puis professeur de 1918 à sa retraite en 1932.
- [11] ↑ Milan Pospisil « République tchèque et slovaque », Dokladal Milan, Lubor Niederle, « Matiegka Jindřich : in F. Spencer, *History of Physical Anthropology*, *op. cit.* H.V. Vallois, « L'enseignement de l'anthropologie physique en Europe centrale », *LA*, 1932, p. 338-348.
- [12] ↑ Georges Hervé, « Un anthropologiste français chez les Serbo-Croates, au lendemain de 1870 », *REA*, 1915, p. 299-320.
- [13] ↑ Les cours d'anthropologie étant également obligatoires pour les étudiants de médecine. Cwirko-Godycki « L'organisation de l'enseignement en Pologne », *BMSAP*, 1932, p. 155-159. H.V. Vallois, « L'enseignement de l'anthropologie physique en Europe centrale », *LA*, 1932, p. 338-348. Janus Piontek, « Pologne », in Spencer, 1997,

- op. cit.* Adam Wrosek, « L'évolution de l'anthropologie en Pologne au XIX^e siècle », *Revue d'anthropologie*, 1928, p. 217-221.
- [14] ↑ Ce dernier élaborait le « programme général » de la thèse d'Afet : l'histoire des populations anciennes de la Turquie, leurs caractères anthropologiques, le milieu géographique et social dans lequel elles vécurent. Lettre de Pittard à I. Afet, 29/06/1938, Archives Pittard, Musée d'ethnographie de Genève.
- [15] ↑ 2. Erdentug Ayen et Nermin, « Turquie », in Spencer (éd.), *History of Anthropology*, *op. cit.* H.V. Vallois, « L'enseignement des sciences anthropologiques en Turquie », *L'Anthropologie*, 1935, 201-202. Nazan Maksudyan, « The « Turkish Review of Anthropology and the Racist Face of Turkish Nationalism » », *Cultural Dynamics*, 2005, 17, p. 291-322.
- [16] ↑ Eugène Pittard, « Un chef d'État, animateur de l'anthropologie et de la préhistoire : Kemal Atatürk », *RA*, 1939, p. 5-16. Pittard s'impliqua très fortement dans ce projet. Cf. Lettres de Pittard à Afet du 28/01/1938, à Louis Marin du 4/05/1938, à Eugen Fischer du 4/06/1938, AP, MEG.
- [17] ↑ Ian Afet, *L'Anatolie, le pays de la « race » turque : recherches sur les caractères anthropologiques des populations de la Turquie*, préface Eugène Pittard, Genève, Georg et Cie, 1941, p. 50-60. Les études de son directeur de thèse, E. Pittard, allaient dans le même sens et rattachaient les populations d'Anatolie à la race blanche. Lettre de Pittard au Bey Berne, 11/02/1929, Archives Pittard, MEG.
- [18] ↑ *L'Anatolie, le pays de la « race » turque*, *op. cit.*, p. 2, 42-47, 107, 159-166.
- [19] ↑ Lettre d'Anatole Bogdanov à Armand de Quatrefages, 18 mai 1877, NAF 11824, BNF.
- [20] ↑ Le donateur Charles von Meck attribua vingt-cinq mille roubles (environ quatre-vingt mille francs de l'époque) à la Société des amis de la nature. Viktor Bounak, « L'exposition anthropologique de l'année 1879 et son héritage », *Russkij antropologitcheski journal*, 1930, tome 19, n° 1-2, p. 66-72 (en russe). Paul Broca, « Histoire des progrès des études anthropologiques depuis la fondation de la société », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1868-1869, t. 3, p. CXXI. Gabriel Mortillet, « L'exposition anthropologique de Moscou » *Revue scientifique*, 1^{er} nov. 1879, n° 18, p. 423-426.
- [21] ↑ *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1892, t. XI, p. 228.
- [22] ↑ En 1870, la section d'anthropologie et d'ethnographie de la Société des naturalistes de Kazan impulse l'étude des populations du nord-est de la Russie ainsi qu'à Dorpat, Kharkov, dans le Caucase, en Sibérie. *RDA*, 1889, t. 4, p. 119 ; *RMEA*, 1899, p. 232.
- [23] ↑ Voir *Russkij antropologitcheski journal* (1900-1930). S. Roudenko, « Physical anthropology in Russia » *American Journal of Physical Anthropology*, 1927, vol. 10, p. 483-486. *BMSAP*, t. 10, 1909, p. 397-399. V.V. Bounak, « Le mouvement anthropologique en Russie depuis 1914 », *RA*, 1926, p. 346-360. B. Vishnevsky, « Anthropology in Leningrad », *AJAP*, 1932-1933, vol. XVII, p. 515-516. Alexander G. Kozintsev, « Russia » in Spencer, 1997, *op. cit.* Boris Vichnevsky, « Court aperçu sur l'histoire de l'anthropologie en Russie », *Revue anthropologique*, 1929, p. 109-116. N.J. Zograf, trad. Tastevin, *Les Peuples de la Russie*, Moscou, 1892, *LA*, 1892, 470.
- [24] ↑ « Chronique », *Russkij antropologitcheski journal*, 1930, t. 19, n° 1-2, p. 76-79.
- [25] ↑ Francine Hirsch, *Empire of Nations, Ethnographic Knowledge and the Making of the Soviet Union*, Cornell Univ. Press, 2005, p. 216-244.
- [26] ↑ Juliette Cadiot, *Le Laboratoire impérial : Russie-URSS, 1870-1940*, Paris, CNRS, 2007 (notamment p. 99, 105-108, 128, 157-161). Alain Blum, Elena Filipova, *Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation du territoire. Le cas du système politique soviétique et russe*, avec A. Blum, *L'Espace géographique*, 2006, 35 (4). Alain Blum, Martine Mespoulet, *L'Anarchie bureaucratique. Statistique et pouvoir sous Staline*, Paris, La Découverte, 2004, p. 266-268.
- [27] ↑ La colonisation en Asie centrale commença après la guerre de Crimée en 1854 et se termina en 1895 lorsque l'Empire russe fut forcé par le gouvernement britannique de reconnaître les frontières iranienne et afghane.
- [28] ↑ Olivier Roy, *La Nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*, Paris, Seuil, 1997.
- [29] ↑ Christophe Charle, *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001, p. 245.

- [30] ↑ Le salaire du directeur du laboratoire de l'EHE était également très modeste, et Léonce Manouvrier dut aussi compléter ses revenus par son poste au laboratoire de physiologie du Collège de France. Lettre de Manouvrier du 19 juin 1921, *American Journal of Physical Anthropology*, 1922, vol. 5, p. 61-62.
- [31] ↑ G.W. Stocking, *Victorian Anthropology*, *op. cit.*, p. 262-269.
- [32] ↑ B. Massin, *Le Savant, la race et la politique*, *op. cit.*, chapitre 4.
- [33] ↑ Il identifie dix-sept cours aux États-Unis, douze cours en France, onze en Allemagne, neuf en Grande Bretagne, huit en Italie, quatre en Autriche-Hongrie, trois en Russie, deux en Hollande, Belgique et en Scandinavie George Grant MacCurdy, « Extent of Instruction in anthropology in Europe and the United States » *Science*, 1899, vol. X, n° 260, p. 910-917.
- [34] ↑ Cf. Claude Blanckaert, « Les bannières de la science militante : vulgarisation, propagande et science publique, Par la science, pour la patrie », in H. Gispert (dir.), *L'Association française pour l'avancement des sciences (1872-1914), un projet pour une société savante*, Rennes, PUR, 2002, p. 71-78.
- [35] ↑ Christophe Charle, *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, *op. cit.*, p. 178.
- [36] ↑ Annette Lewerentz, « Les premières années de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire et son intégration dans le paysage scientifique berlinois », in Céline Trautmann-Waller (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris, CNRS, 2004, p. 41-57.
- [37] ↑ C. Reynaud-Paligot, « Naissance de l'antisémitisme scientifique en France » *Archives juives*, 2010, n° 43/1, p. 66-76.

III. Une *doxa* commune

Un programme d'étude commun : l'étude scientifique des races humaines

L'anthropologie physique qui connaît un réel essor à partir des années 1850 s'insère dans ce grand mouvement classificatoire qui anime les sciences naturelles depuis le XVIII^e siècle^[1] et s'inscrit dans un souci de scientificité propre au XIX^e siècle. Les sociétés d'anthropologie définissent un programme similaire, l'étude scientifique des races humaines tant dans leurs aspects physiques que culturels. Les mensurations anthropométriques entendent faire sortir la science de l'homme de l'amateurisme et du subjectivisme en instaurant des méthodes scientifiques, mobilisant les statistiques et les mathématiques^[2]. Au sein de cette vaste entreprise de racialisation de la diversité culturelle, deux thématiques dominent, l'une visant à établir une classification raciale à l'échelle mondiale ; l'autre, qui est au centre de cette étude, ambitionnant de participer à la question des identités nationales et plus particulièrement à la quête des origines.

À partir des années 1860, on assiste, aux États-Unis d'Amérique et en Europe, à une étonnante frénésie d'enquêtes anthropométriques, une frénésie de mensurations de crânes et de squelettes exhumés de cimetières de différentes époques, mais aussi d'études sur le vivant. Entreprises à l'initiative de savants ou de sociétés savantes, souvent réalisées avec le concours des autorités publiques, elles ont eu l'ambition de faire progresser l'entreprise de classification raciale, d'identifier la composition raciale des différentes nations occidentales ou encore d'éclairer la question des origines raciales des populations européennes. Après les premières études réalisées sur quelques individus, la nécessité d'opérer sur des échantillons beaucoup plus vastes apparaît vite et les nouvelles exigences scientifiques, notamment le développement de la statistique, rendent nécessaires des enquêtes de plus grande ampleur. La première enquête à grande échelle sur les différences raciales est entreprise aux États-Unis sur les soldats mobilisés durant la guerre de Sécession. La commission sanitaire, créée en 1861 par le président Lincoln, et l'incorporation, l'année suivante, d'Américains d'origine africaine dans les troupes fédérales, donnent l'occasion d'étudier facilement de nombreux sujets d'origines diverses. En utilisant les méthodes statistiques du philosophe belge Lambert Quetelet et les

instruments de Joseph Henry (1797-1878), secrétaire de la Smithsonian Institution inspirés par ceux de Broca, l'enquête réalise vingt-sept mensurations sur des soldats blancs, noirs, indiens, métis, et publie son rapport en 1869. Une seconde enquête est également initiée par le Bureau du Provost Marshal-General en 1861 et rend ses résultats en 1875.

John S. Haller souligne que, paradoxalement, la guerre qui libère les esclaves permet, à travers ces enquêtes, de donner une justification scientifique aux théories affirmant l'infériorité des Noirs. Les résultats ont en effet été interprétés dans un sens qui conforte la vision dominante de l'époque, celle d'une infériorité intellectuelle et physique des Noirs. S'il est reconnu que les esclaves libres ont connu une certaine évolution intellectuelle et morale, ils sont jugés incapables d'accéder au niveau atteint par les Blancs. Les résultats confirment également l'infériorité physiologique des métis. En dépit des défauts reconnus par la communauté scientifique elle-même (personnel peu formé aux techniques, problème pour identifier les métis, défauts des appareils), les résultats et les méthodes employées constituent des références ^[3] et l'enquête suscite un vif intérêt de la part de toute la communauté internationale. En France, Topinard s'enthousiasme pour ce « laboratoire anthropologique qui aboutit au monument anthropométrique le plus considérable » grâce à des mensurations réalisées sur 668 000 personnes ^[4].

En Europe, un des pionniers de ces études est le médecin anglais John Beddoe, qui réalise, dès 1857, durant ses heures de loisirs, des mensurations sur les populations britanniques. Les résultats de près de cent mille observations aboutissent vingt-cinq ans plus tard à la publication de *Races of Britain* (1885) ^[5]. Cependant, portées par un seul homme, ces enquêtes connaissent forcément des limites. Afin aboutir à des résultats d'ampleur suffisante dans des délais raisonnables, il est nécessaire que l'entreprise soit collective et obtienne l'appui des gouvernements. En Allemagne, l'idée émerge en 1871 lors du congrès des anthropologistes allemands de Schwerin. Deux ans plus tard, Rudolf Virchow décide de cibler dans un premier temps les caractères facilement observables (couleur de la peau, des yeux et des cheveux) auprès des écoliers allemands car plusieurs États ont refusé d'accorder l'accès aux conscrits. La détermination de Virchow réussit à vaincre de nombreux obstacles : l'initiative rencontre l'hostilité de la part des catholiques rendus méfiants par l'engagement de Virchow dans le *Kulturkampf*, et il lui faut aussi vaincre les

résistances des chefs de bureau de statistiques qui craignent une augmentation de leur charge de travail. Ce n'est qu'au bout de dix ans que l'enquête menée sur plus de 6,5 millions d'élèves de toute l'Allemagne aboutit^[6]. Si les résultats ne sont pas utilisés par Virchow et ses disciples comme arguments antisémites, pas plus que pour étayer les thèses des partisans de la supériorité des « nordiques », l'enquête, qui rencontre un large écho dans la presse régionale, assure néanmoins une large diffusion aux connaissances et pratiques de l'anthropologie, elle contribue à populariser l'idée que les races sont des entités identifiables au sein des nations européennes et que les Allemands sont issus de races différentes^[7].

L'initiative allemande crée une véritable émulation et bon nombre de pays suivent l'exemple. En 1872, la Société d'anthropologie et d'ethnologie de Florence sollicite les communes afin qu'elles organisent des enquêtes statistiques sur la couleur de la peau, des yeux, des cheveux et de la taille. En dépit du soutien du gouvernement, le processus est aussi de longue haleine : au bout de sept ans, seules 540 des 8 300 communes ont répondu à l'appel. Ce n'est qu'en 1898 que les résultats, moins significatifs qu'escomptés, permettent de dresser la première esquisse d'une carte ethnographique^[8]. L'autre enquête d'importance est publiée en 1896 par Ridolfo Livi, médecin militaire qui, avec l'aval du ministère de la Guerre, mène une enquête anthropométrique sur près de 300 000 conscrits représentant 10 % de la population de l'Italie, soit 26,4 % des habitants masculins de la péninsule^[9].

Au Royaume-Uni, plusieurs enquêtes sont entreprises, dès 1875. Une première à l'initiative de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, entre 1875 et 1883, recueille « le poids, la taille et d'autres caractéristiques physiques des habitants britanniques » ; l'autre, plus ambitieuse, qui débute en 1893, inclut l'étude des types physiques et de l'histoire raciale mais aussi celle des traditions, des croyances, des langues et des monuments du Royaume-Uni^[10]. L'enquête anthropométrique sur la population étudiante lancée à Dublin en Irlande par le laboratoire d'anthropologie de A.C. Haddon et D.J. Cunningham^[11], subventionné par la Royal Irish Academy, entend, quant à elle, contribuer à « démêler l'écheveau embrouillé de la race irlandaise »^[12]. Au Pays de Galles, le zoologue H.J. Fleure entreprend en 1905 une vaste enquête qui aboutit, deux ans plus tard, à l'étude de sept cents individus^[13]. Celle de 1893 nous permet de mesurer les difficultés auxquelles les enquêtes anthropométriques ont été confrontées. Les mensurations,

définies par les laboratoires de Londres, Dublin et Cambridge, inspirées des méthodes des Français, s'avèrent trop complexes et nécessitent des simplifications en suivant les propositions de Topinard. Malgré cela, les membres des sociétés locales associés à l'entreprise ont souvent été effrayés par la complexité de la tâche, et les médecins, pourtant plus aptes à les mettre en œuvre, ont été peu coopérants. Un premier rapport, établi en 1899 sans que les résultats complets ne soient parvenus au comité, souligne l'insuffisance des résultats ainsi que les difficultés à les exploiter. Il conclut que l'enquête avait été trop ambitieuse et propose la création d'un Imperial Bureau of Ethnology for Great Britain qui ne vit jamais le jour ^[14].

En Suisse, l'enquête menée par les anthropologues de 1876 à 1881 a mesuré plus de quatre cent mille écoliers représentant 14,5 % de la population totale. Une autre enquête est entreprise par la Société d'anthropologie et d'ethnologie cinq décennies plus tard, en 1926 ^[15]. En Belgique, c'est à l'initiative de Léon Vanderkindere, historien, professeur à l'université de Bruxelles, membre de la Société d'anthropologie de Bruxelles, que des démarches sont entreprises, avec succès, auprès du gouvernement belge pour qu'une enquête puisse avoir lieu. En mars 1878, les instituteurs sont mobilisés pour effectuer l'enquête auprès de 600 000 enfants ^[16]. La France, qui possède dès 1859 une carte de la répartition de la taille grâce aux études de Broca, poursuit, à partir de 1886 et à l'initiative de Topinard, les études sur la couleur des yeux et des cheveux. Près de deux mille collaborateurs, surtout des médecins civils et militaires, y participèrent. L'initiative aboutit à la réalisation de vingt cartes en 1888 ^[17].

Dès la fin des années 1880, plusieurs millions d'individus avaient fait l'objet d'observations et de mensurations en Europe et aux États-Unis ^[18]. Dans certains pays, les initiatives furent plus tardives. Aux Pays-Bas, c'est en 1929 que la Société royale des sciences constitue une commission afin de recueillir dans un délai de 5 ans, des données sur la répartition des différentes caractéristiques de races : l'indice céphalique, la taille, la pigmentation, les groupes sanguins ^[19]. L'exemple turc déjà évoqué illustre les usages nationalistes de ces mesures anthropométriques. On verra dans les seconde et troisième parties comment ces enquêtes ont tenté de répondre aux questionnements sur les origines nationales, quels rôles elles ont joué dans l'affirmation des identités nationales européennes.

Classification et hiérarchisation des races

La démarche classificatoire qui s'affirme chez les naturalistes du XVIII^e siècle ne laisse pas l'homme à l'écart de l'entreprise. Il revient en effet à Carl von Linné (1707-1778) de proposer une des premières classifications fondée sur la couleur de la peau, classification qui distingue *Homo Americanus*, *Homo Europeus*, *Homo Asiaticus*, *Homo Afer*, en fonction de leurs caractéristiques physiques, intellectuelles et morales. Celle de Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840), professeur à Göttingen, qui détermine cinq variétés (Caucasien, Mongolien, Américain, Éthiopier et Malais), en combinant la couleur de la peau et des cheveux, les caractéristiques du crâne et de la face, s'impose ensuite largement.

Les enquêtes anthropométriques lancées par les anthropologues de la génération suivante ont l'ambition d'aller plus loin dans la détermination des races européennes. Les plus grands noms de l'anthropologie, Broca en France, Beddoe en Angleterre, Virchow en Allemagne, Julius Kollmann en Suisse, Houzé en Belgique etc., y ont apporté leur contribution. Les anthropologues ont été unanimes à déclarer qu'aucune race européenne n'était pure en raison des nombreux mouvements migratoires que le continent avait connus dès les temps les plus anciens. La méthode employée par les anthropologues pour établir les composantes raciales des différentes nations est présentée par l'historien Charles Seignobos : « Pour classer ces peuples, dont la grande majorité est trop mélangée pour pouvoir être rangée dans une catégorie distincte, les anthropologistes ont été réduits à opérer seulement sur la minorité des individus qui présentent un ensemble de traits appartenant tous à un même type distinct ; ils sont arrivés par ce procédé à distinguer en Europe trois principales variétés, appelées aussi *races*. Pour déterminer comment les races sont distribuées sur le sol de l'Europe, ils ont cherché dans quelles proportions les caractères propres à chaque race se retrouvent dans les habitants des différents pays. Ce travail a abouti à reconnaître que les trois races sont disposées sur trois zones en allant du sud au nord. » [\[20\]](#)

La thèse affirmant l'existence de trois races principales en Europe s'impose en effet assez rapidement : une race dolichocéphale blonde et grande présente dans le nord,

nommé kymrique, germanique ou encore européenne ; une race brachycéphale brune dominante dans le centre appelée celtique, ligure, celto-slave, touranienne ou encore alpine ; et une race dolichocéphale brune et petite nommée méditerranéenne. Pourtant, l'accumulation de données qui arrivent de toutes les régions d'Europe rend cette division en trois races insuffisante. Beddoe parle d'une quatrième race brachycéphale, Kollmann évoque l'existence de cinq races. Joseph Deniker, docteur ès sciences et bibliothécaire au Muséum, en mobilisant les nombreuses études disponibles, propose d'étendre le nombre de races européennes à six : deux races blondes, une dolichocéphale (nordique), une sous-brachycéphale (orientale), et quatre races brunes dont deux de petite taille, l'une dolichocéphale (ibéro-insulaire), l'autre brachycéphale (cévenole ou occidentale), et deux de grande taille, l'une sous-dolichocéphale (littorale), l'autre brachycéphale (adriatique) ^[21].

En 1899, l'Américain William Zebina Ripley, alors professeur assistant de sociologie au Massachusetts Institute of Technology et chargé de cours d'anthropologie à l'université de Columbia, considère les divisions complémentaires proposées par Deniker comme des types et revient aux trois races : *Homo nordicus*, *Homo alpinus*, *Homo mediterraneus*. Son ouvrage dresse à l'échelle mondiale de nombreuses cartes sur l'indice céphalique, la couleur de la peau, la stature, etc. D'autres classifications sont proposées ^[22] mais l'idée d'une division en trois races se diffuse largement dans le grand public. Laissons encore l'historien Seignobos présenter le résultat des études anthropologiques : « La population actuelle de la France présente un mélange très hétérogène des trois races de l'Europe ; la plupart des individus présentent à la fois des traits propres à des races différentes, par exemple les yeux bleus avec des cheveux noirs. [...] C'est seulement en cherchant de quelles proportions les caractères des différentes races se retrouvent chez les habitants de chaque pays qu'on est parvenu à distinguer en France trois régions dans chacune desquelles prédominent chez les habitants les caractères d'une des trois races d'Europe ; – au sud, la race méditerranéenne ; – au centre et dans l'ouest, la race alpine ; – au nord-est, se trouvent en assez grand nombre des individus de type nordique ; mais ils ne sont jamais qu'une minorité. » ^[23]

L'institutionnalisation de l'anthropologie raciale s'inscrit aussi dans un contexte de développement des empires coloniaux. L'altérité des populations « primitives » fut moins lointaine qu'auparavant, les colonies devinrent très vite un lieu privilégié

d'observation de la diversité humaine et leurs populations furent vite mises à contribution pour participer à la grande entreprise classificatoire. L'observation se fit à l'occasion de la venue de populations colonisées lors des expositions universelles, puis grâce à la participation des administrateurs coloniaux. Les sommaires des revues anthropologiques montrent ainsi la similitude des thématiques, questionnements et débats. Les communautés savantes nationales s'intéressèrent plutôt à leurs propres espaces coloniaux, mais certaines populations (Australiens, Mélanésien, Veddas, Eskimos) attirèrent l'intérêt de l'ensemble de la communauté ^[24].

Partant du principe qu'il fallait bien connaître les populations pour bien les administrer, l'anthropologie fut considérée comme une science utile à l'entreprise coloniale. En Allemagne, le ministère de la Marine finance des recherches sur l'anthropologie des pays nouvellement colonisés et les anthropologues se présentent comme des experts indispensables à toute bonne colonisation. Après la conquête coloniale, Virchow fait ainsi de l'acclimatation des colons allemands dans les colonies (leur capacité à s'adapter au climat tropical) un axe majeur de ses recherches ^[25]. En France, les anthropologues entendent également contribuer à une colonisation scientifique en mettant leur science à contribution pour éclairer les grandes questions auxquelles les colonisateurs du moment sont confrontés : l'acclimatation, la capacité intellectuelle des races indigènes, leur aptitude à acquérir la civilisation ^[26], et il en est de même en Grande-Bretagne et en Belgique ^[27].

Les enquêtes étudiant la diversité physique et visant à cerner les aptitudes « intellectuelles et morales » des populations indigènes se multiplient ; animés par une logique évolutionniste, les savants cherchent à déterminer la place des différentes populations au sein de la hiérarchie raciale. Une même vision du monde se dégage des nombreux articles et ouvrages : l'infériorité de la race noire, la supériorité de la race blanche et un statut intermédiaire dévolu aux populations asiatiques. Si débat il y eut, il concerna principalement la capacité accordée aux races jugées inférieures à évoluer vers la civilisation. Les polygénistes avaient une vision particulièrement pessimiste de la perfectibilité des races, tandis que les monogénistes leur accordaient plus facilement la capacité à progresser sur l'échelle de la civilisation. Le contexte d'expansion coloniale a sans aucun doute aussi

favorisé l'essor et le succès de l'anthropologie durant plus d'un siècle.

Notes du chapitre

- [1] ↑ C. Blanckaert, « 1800 – le moment « naturaliste » des sciences de l’homme », *Revue d’histoire des sciences humaines*, 2000, n° 3, p. 117-160.
- [2] ↑ C. Blanckaert, « L’anthropométrie, normes techniques, controverses », *Asdiwal, Revue genevoise d’anthropologie et d’histoire des religions*, 2010, n° 5, p. 101-130.
- [3] ↑ John S. Haller, *Outcasts from Évolution : Scientific Attitudes of Racial Inferiority 1859-1900* (1971), Carbondale, Edwardsville, Southern Illinois Univ. Press, 1995.
- [4] ↑ Paul Topinard, « Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France », *RDA*, 1886, t. 1, p. 577-624.
- [5] ↑ « Compte rendu de l’ouvrage de Beddoe », *RDA*, 1886, t. 1, p. 577-624, p. 339-345.
- [6] ↑ « Compte rendu de R. Virchow, Rapport d’ensemble sur le recensement de la couleur de la peau, des cheveux et des yeux des écoliers en Allemagne fait par la Société allemande d’anthropologie », *RDA*, 1886, t. 1, p. 698-706. Erwin H. Ackerknecht, *Rudolf Virchow. Doctor, Statesman, Anthropologist*, Madison, Univ. of Wisconsin Press, 1953.
- [7] ↑ A. Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, *op. cit.*, chapitre 6. Sur les implications politiques de cette enquête voir *infra* p. 123-125.
- [8] ↑ *RDA*, t. 4, 1881, p. 152-158. Sandra Puccini, « Institutionnalisation de l’anthropologie italienne auXIX^e siècle », *Gradhiva*, 1991, n° 9, p. 68.
- [9] ↑ Elle met en évidence une population plus brachycéphale dans le Piémont, la Lombardie, la Romagne, et plus dolichocéphale en Sardaigne, Calabre et Sicile, *LA*, 1909, t. XX, p. 248-249.
- [10] ↑ Elle rassemble les principaux anthropologues britanniques de l’époque : Galton, Beddoe, Haddon, Genera Pitt-Rivers. *BSAB*, t. III, 1884-1885, p. 166-176. James Urry, *Before Social Anthropology. Essays on the History of British Anthropology*, Harwood Academic Publishers, 1993, p. 65. Henrika Kuklick, « The british tradition », in Kuklick (dir.), *A New History of Anthropology*, Londres, Backwell, 2007, p. 58.
- [11] ↑ Respectivement professeur de zoologie et d’anatomie au Trinity College.
- [12] ↑ D.J. Cunningham, A.C. Haddon, *The Anthropometric Laboratory of Ireland*, *op. cit.*, p. 36.
- [13] ↑ H.J. Fleure, T.C. James, « A preliminary report on the progress of the university of Wales ethnographical survey », *Man*, 1907, vol. 7, p. 139.
- [14] ↑ James Urry, *Englishment, Celts and Iberians : the Ethnographic Survey of the United Kingdom 1892-1899*, *op. cit.*, p. 89-98.
- [15] ↑ *RDA*, 1884, t. 7, p. 176-180. Serge Reubi, *Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l’ethnographie suisse, 1880-1950*, thèse de l’université de Neuchâtel et de l’EHESS, 2008, p. 256-257, 298.
- [16] ↑ Léon Vanderkindere, *Nouvelles recherches sur l’ethnologie de la Belgique. Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux*, Bruxelles, Vanderauwera, 1879, p. 6.
- [17] ↑ P. Topinard, « Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France », *RDA*, 1886, t. 1, p. 577-624. P. Topinard, « Statistique de la couleur des yeux et des cheveux en France. Avis à nos collaborateurs, clôture prochaine », *RDA*, 1888, t. 3, p. 249. P. Topinard, « Documents sur la couleur des yeux et des cheveux », *RDA*, t. 3, 1888, p. 513-520. P. Topinard, « Carte de la couleur des yeux et des cheveux en France », *RDA*, 1889, t. 4, p. 513-530.
- [18] ↑ Isaac Canon Taylor, « The origin and primitive seat of the Aryans », *Journal of the Anthropological Society of London*, 1888, vol. XVII, p. 238. En 1886, Topinard donne les chiffres suivants. États-Unis : 668 000 Angleterre : environ 100 000 ; Bavière : 760 000 ; Galicie : 7 198 ; Adriatique : 2119 ; Budapest : 15 612 ; Suisse 403 000 ; Belgique : 608 698 ; Autriche : 2,3 millions ; Allemagne : 6,75 millions ; Danemark : 2 000 ; France : 180 000.
- [19] ↑ D.J. Nyessen, « L’anthropologie et les médecins hollandais », *Revue anthropologique*, 1929, p. 7-18. *The*

Eugenics Review, 1925-1926, vol. XVII, p. 193.

[20] ↑ Écrit en 1933, ce texte relativise l'importance que les anthropologues du XIX^e siècle accordaient aux crânes, il continue néanmoins à accorder toute sa légitimité à l'anthropologie : « La forme des crânes que l'anthropologie a longtemps regardée comme un trait essentiel n'est plus considérée par quelques spécialistes comme un caractère permanent attaché à une race. » Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* (1933), Paris, PUF, 8^e éd., 1982, p. 28.

[21] ↑ Joseph Deniker, *Les Races et les peuples de la terre*, Paris, C. Reinwald, 1900 (rééd., Masson, 1926). J. Deniker, « Les six races composant la population actuelle de l'Europe », Huxley lecture for 1904, *JRAIGBI*, 1904, vol. XXXIV, p. 181-206.

[22] ↑ Egon Freherr von Eickstedt (*Rassenkunde und Rassengeschichte der Menschheit* Stuttgart, Enke, 1934) établit trois grandes divisions raciques – Europeoïde, Négroïde, Mongolide – comportant dix-huit races, onze sous-races collatérales et trois formes intermédiaires. Voir aussi les classifications de George Montandon, *La Race, les races. Mise au point d'ethnologie somatique*, Paris, Payot, 1933, et Carleton Stevens Coor *The Races of Europe*, New York, Macmillan Company, 1939.

[23] ↑ Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française*, *op. cit.*, p. 29. Son témoignage montre la reconnaissance de l'anthropologie par un éminent représentant d'une discipline (l'histoire) qui appartient au paradigme concurrent, le paradigme lettré.

[24] ↑ Peu d'étude sont disponibles sur ce sujet. A signaler : Anderson Warwick, *The Cultivation of whiteness. Science, health and racial destiny in Australia* Durham, Duke University Press, 2006.

[25] ↑ Annette Lewerentz, « Les premières années de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire et son intégration dans le paysage scientifique berlinois », *op. cit.*

[26] ↑ Carole Reynaud-Paligot, *La République raciale...*, *op. cit.*, p. 56-77.

[27] ↑ Maarten Couttenier, *Congo tentoongesteld : Een geschiedenis van de Belgische antropologie en het museum van Tervuren (1882-1925)*, Louvain, Koninklijk Museum voor Midden-Afrika/ Acco, 2005. Benoît L'Estoile, *L'Afrique comme laboratoire. Expériences réformatrice et révolution anthropologique dans l'Empire colonial britannique (1920-1950)*, thèse EHESS, 2004. Sur l'Allemagne, voir B. Massin, *Le Savant, la race et la politique*, *op. cit.*, chapitre 5.

IV. Collaborations transnationales

Une sociabilité savante internationale

L'étude de cette production scientifique atteste du cadre transnational de la construction de ce savoir. Les échanges savants internationaux ont en effet joué un rôle important et des multiples échanges entre les différentes communautés savantes (échanges de livres et de revues, traductions, comptes rendus, conférences et congrès internationaux, réseaux de correspondances et de société savantes, circulation des étudiants, etc.), ont donné naissance à une sociabilité savante internationale qui a pu contribuer à l'élaboration de cette nouvelle science de l'homme.

La nomination de correspondants étrangers est une pratique largement répandue au sein de la communauté anthropologique, et les principaux théoriciens de la science des races sont, selon leur notoriété, membres honoraires, membres associés ou correspondants étrangers des principales sociétés d'anthropologie. Deux ans après sa création en 1859, la Société d'anthropologie de Paris annonce trente-trois membres ou correspondants étrangers de onze nationalités différentes ; six ans plus tard, elle en annonce cinquante-sept, puis quatre-vingt-sept en 1870 ^[1]. Les revues anthropologiques consacrent une large place aux activités et publications des sociétés étrangères, publient le sommaire des revues, pratiquent des échanges de publications. Dès ses premiers numéros, la revue allemande *Archiv für Anthropologie* évoque de manière détaillée les activités de la Société d'anthropologie de Paris et de l'Anthropological Society of London et publie plus d'une centaine de pages de bibliographie en fin de volume classée par thèmes et par pays. Les rubriques des livres reçus montrent également l'intensité des échanges.

Les traductions sont une autre pratique qui atteste de l'importance de la dimension transnationale de l'anthropologie. Les anthropologues s'en chargent parfois eux-mêmes : Clémence Royer traduit *L'Origine des espèces* de Darwin en 1862, Eugène Dally l'ouvrage de Thomas H. Huxley, *De la place de l'homme dans la nature* en 1868, G. Montandon, *Les Races de l'Afrique* de C. G. Seligman. La Société d'anthropologie de Londres se dote d'un comité chargé de traduire et d'éditer en langue anglaise les principaux ouvrages anthropologiques publiés sur le continent et publie régulièrement des articles de collègues étrangers dans sa revue. Les ouvrages français sont les plus traduits, notamment dans les langues plus marginales ^[2].

Les occasions de rencontres entre savants relèvent d'initiatives personnelles comme celle de l'Anglais John Beddoe qui, après ses études de médecine en Angleterre, s'en va poursuivre sa formation médicale à l'hôpital de Vienne et profite de son voyage pour rencontrer des anthropologues en Hollande, Allemagne, Italie et France ^[3], ou bien peuvent être plus formelles. L'Institut anthropologique de Grande-Bretagne et d'Irlande invite ainsi régulièrement des conférenciers étrangers, notamment français. La proximité géographique facilite également la présence d'étrangers, les Belges assistent ainsi aux séances de la Société d'anthropologie de Paris ^[4]. Les rencontres entre communautés savantes nationales sont conditionnées par la maîtrise ou l'absence de maîtrise des langues étrangères. Topinard, qui vécut aux États-Unis pendant son enfance, participe aux activités de ses homologues britanniques. Si les Anglais lisent le français, ils le parlent plus rarement. Beddoe refuse la présidence d'un congrès qui se tient à Paris en raison de sa difficulté à parler et à comprendre le français ^[5]. Francis Galton déclare lire le français mais ne peut l'écrire, Paul Rivet est dans la même situation à l'égard de l'anglais ^[6]. La correspondance scientifique du Genevois Eugène Pittard est exclusivement en français et les nombreuses conférences qu'il effectue ont eu lieu au sein de l'espace francophone ^[7].

Les expositions universelles constituent également un lieu de rencontres et d'échanges entre les différentes communautés scientifiques nationales. Les « sciences anthropologiques » s'exposent lors de l'exposition universelle de Paris 1878 dans un pavillon spécial financé par la ville de Paris. Les principaux pays européens et les États-Unis y présentent leurs collections, assurant ainsi une bonne visibilité à la nouvelle science dans un lieu où se pressent plus de seize millions de personnes. Il avait fallu auparavant vaincre les réticences des musées à prêter des collections particulièrement fragiles et contourner les contraintes politiques qui interdisaient à l'Allemagne d'y participer. Lors de l'exposition de 1889 à Paris, les sujets décoratifs de deux mètres représentant différents types des races humaines encadrés dans des colonnes attirèrent sans aucun doute l'attention des visiteurs. La science des races s'exposa, se montra aux regards du grand public, tout comme aux regards des savants étrangers à l'occasion des principales expositions universelles d'Europe et des États-Unis ^[8].

Cette sociabilité savante, qui donne lieu également à des amitiés scientifiques, est

essentiellement masculine. À l'exception d'Ian Afet, la fille adoptive d'Atatürk, qui réalise elle-même des mensurations et soutient une thèse d'anthropologie sous la direction d'E. Pittard à Genève, les femmes restent reléguées à la sphère privée. Présentes dans les rencontres amicales entre savants, assistant parfois au congrès internationaux, elles sont, de temps à autre, associées aux travaux de secrétariat et plus rarement aux études de terrain, sauf quand les interdits culturels rendent leur collaboration nécessaire : la femme de l'anthropologue lyonnais Ernest Chantre est ainsi mobilisée pour mesurer les femmes musulmanes voilées d'Asie ^[9].

Les Congrès d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques

Les congrès internationaux constituent de précieux indicateurs pour mesurer l'importance de la dimension transnationale d'une science ; à travers le nombre de nationalités représentées, les effectifs, les thématiques abordées, ils sont riches également d'enseignement sur les dominations, les rivalités et les tensions entre sciences nationales. Du milieu du XIX^e siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres, les congrès internationaux connaissent un notable essor dans un grand nombre de domaines scientifiques. L'initiative la plus précoce revient à la statistique qui en organise périodiquement dès 1853 et crée un Institut international en 1883 ^[10]. L'organisation de ces congrès, nouvelle pratique scientifique rituelle qui atteste de la dimension internationale d'une science, est un moment important dans l'œuvre de légitimation scientifique d'une communauté savante et constitue un signe de maturité et de dynamisme ^[11].

Dès ses débuts, l'anthropologie a été une science internationale, une science de Congrès internationaux. Lorsqu'en septembre 1865, l'idée de fonder des congrès internationaux est lancée, seules deux sociétés nationales d'anthropologie existent, celle de Paris et celle de Londres. L'échelle internationale a donc le plus souvent précédé l'échelle nationale et la dimension internationale a sans aucun doute facilité les reconnaissances nationales. La première édition des Congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques a lieu en Suisse, à Neuchâtel, en 1866 ^[12]. De 1867 à 1872, les congrès ont lieu tous les ans dans des villes différentes : Paris en 1867, Norwich-Londres en 1868, Copenhague en 1869, celui de 1870 est repoussé à l'année suivante en raison de la guerre franco-allemande et a lieu à Bologne en 1871, suivi de Bruxelles en 1872. Il est ensuite décidé que les congrès auraient lieu tous les deux ans mais, après ceux de Stockholm en 1874 et de Budapest en 1876, l'intervalle des sessions s'accroît : Lisbonne en 1880, Paris en 1889, Moscou en 1892, Paris en 1900 ; le congrès prévu à Vienne n'a pas lieu, le suivant se tient à Monaco en 1906, Genève en 1912, Coimbra et Porto en 1930 Bruxelles en 1935, Bucarest en 1937 ; celui de 1939 prévu à Istanbul et Ankara est annulé.

Le nombre de nationalités participant aux congrès oscille entre quatorze à Lisbonne en 1880 et vingt-neuf à Bruxelles en 1872. Le nombre de participants de chaque nationalité varie en fonction du lieu choisi ou de la proximité géographique avec le pays organisateur. Les plus forts contingents viennent de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et de Belgique. Dès l'origine des congrès, la préhistoire et l'anthropologie sont unies, comme cela a été aussi le cas pour les sociétés savantes, et leur union semble indispensable pour éclairer les origines de l'homme tout comme celles des nations ^[13]. S'il y a incontestablement une disciplinarisation qui s'amorce à travers la création de sociétés spécialisées, de cours spécifiques, les questions d'anthropologie physique et de préhistoire demeurent toujours très unies. La préhistoire, elle aussi en voie d'autonomisation, trouve encore une large place au sein des sociétés d'anthropologie.

Ces congrès donnent une assise internationale aux différentes communautés nationales d'anthropologues en cours de constitution et ont sans aucun doute facilité leur institutionnalisation. Les premières collections de crânes s'exposent, l'archéologie préhistorique intègre les recherches craniologiques sur les races préhistoriques comme l'étude de leur évolution en races modernes. En 1867, lors du congrès de Paris, Broca présente la composition raciale de la Gaule. En 1871, à Bologne, les études craniologiques relatives aux différentes races qui ont peuplé les diverses régions de l'Italie sont au programme. En 1872, à Bruxelles, Léon Vanderkindere présente sa théorie des deux races belges ^[14]. En 1877, le congrès de Budapest autonomise l'anthropologie de la préhistoire et inverse leur ordre, le titre devient alors Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques ^[15].

Dans les années 1860-1890, ces congrès jouent non seulement le rôle traditionnel qui incombe à tout congrès scientifique, consistant à renforcer l'assise scientifique d'une nouvelle science, en étant à la fois un lieu de « socialisation » mais aussi un « groupe d'intérêt » stimulant la diffusion internationale d'un savoir ^[16] ; mais ils ont également une fonction idéologique en s'efforçant d'unir une communauté scientifique qui cherche à crédibiliser une nouvelle vision du monde, le transformisme, une vision du monde qui s'insère dans un combat politique plus vaste, celui de la lutte contre la domination de la religion chrétienne et l'affirmation du mouvement de libre-pensée. La question de l'ancienneté de l'homme est au centre

des débats des premiers congrès : lors du congrès de Copenhague en 1869, Carl Vogt présente ses thèses sur l'origine de l'homme ainsi que les théories de Darwin, et une discussion s'engage avec l'anthropologue chrétien Quatrefages.

L'espacement de ces congrès tient sans doute pour une part, comme l'avance Marc-Antoine Kaeser pour la préhistoire, au fait qu'à partir des années 1880, ils ont fini de jouer le rôle qu'ils ont joué pendant quinze ans dans l'institutionnalisation des nouvelles sciences. La reconnaissance des deux nouvelles sciences dont ils étaient les vecteurs, la préhistoire et l'anthropologie, étant acquise, ils s'avèrent alors moins nécessaires qu'auparavant ^[17]. Cet espacement à partir du milieu des années 1870 nous semble aussi le fruit d'un contexte politique moins favorable à l'internationalisme notamment pour une science à fortes implications politiques. L'affirmation et parfois l'exacerbation des identités nationales semblent aussi avoir sonné le glas de la représentation idéaliste d'une communauté scientifique internationale, d'une République internationale des savants. C'est sans aucun doute, comme l'ont souligné M. Espagne et M. Werner ^[18] à propos d'autres communautés scientifiques, une nouvelle période marquée par la fin de la culture humaniste internationale des élites intellectuelles qui a survécu jusqu'aux premières décennies du siècle, et le renforcement du sentiment d'appartenir à une identité culturelle spécifique. La mise en place des Congrès de l'Institut international d'anthropologie dans les années 1920 révèle la difficulté à faire fonctionner l'internationale scientifique dans le contexte de l'entre-deux-guerres ^[19]. À ces raisons s'ajoutent aussi les difficultés financières dues à la crise économique et la concurrence entre disciplines pour trouver des fonds publics. En 1933, les anthropologues polonais doivent renoncer à organiser le congrès de l'Institut car les subventions publiques fortement amoindries par la crise sont déjà mobilisées par le Congrès international des historiens prévu la même année ^[20].

Les congrès internationaux révèlent également les tentatives de dominations et les rivalités entre sciences nationales dans le contexte agité de l'Europe des nations de la fin du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e. L'un des signes de la domination de certains pays réside dans l'usage des langues autorisées. En 1869, à Copenhague, le français est consacré comme la seule langue des congrès, s'ensuivent alors quatre décennies d'hégémonisme des pays francophones, un hégémonisme qui ne prend fin qu'en 1912 ^[21].



Notes du chapitre

- [1] ↑ En 1865, sur 42 membres associés 16 sont anglais, 5 italiens, 4 suisses, 3 russes, 3 américains, 3 autrichiens, 2 espagnols, 2 allemands, auxquels s'ajoutent un Danois, un Néerlandais, un Belge, un Guatémaltèque. L'appartenance du Suisse Eugène Pittard à une dizaine de sociétés d'anthropologie est un autre exemple. Cf. Lettre de Pittard à son cousin Auguste Béziès, 06/06/1933, AP, MEG.
- [2] ↑ A.C. Haddon a été traduit en espagnol et français, C.G. Seligman uniquement en français. Parmi les ouvrages des anthropologues autrichiens et allemands, ceux de Felix von Luschan (anglais et italien) et Johannes Ranke (anglais et italien) ont fait l'objet de traductions. L'Italien G. Sergi a été traduit en anglais et français. A. de Quatrefages a été traduit en allemand, suédois, espagnol et anglais ; le manuel de P. Topinard a fait l'objet de traductions en espagnol, hongrois, allemand, celui de Deniker en anglais.
- [3] ↑ John Beddoe, *Memories of Eighty Years*, Bristol-Londres, 1910.
- [4] ↑ *BSAP*, t. 10, 1875, p. 120. Paul Broca, « Histoire des progrès des études anthropologiques depuis la fondation de la société », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1868-1869, t. 3, p. cv-cxxv.
- [5] ↑ Lettre de Beddoe à Vacher de Lapouge, 25/09/1896, archives Vacher de Lapouge, Bibliothèque universitaire de Montpellier.
- [6] ↑ Lettre de Galton à Vacher de Lapouge, 19/06/1887, archives Vacher de Lapouge, Bibliothèque universitaire de Montpellier, Lettre de Rivet à Boas, 25/07/1909, archives du Muséum d'histoire naturelle (Paris). Les très nombreux comptes rendus d'ouvrages que publia Rivet attestent de sa maîtrise de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, de l'italien et du portugais. Cf. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, MNHN, 2008, p. 190.
- [7] ↑ Il fit de nombreuses conférences en France, Belgique et Suisse, mais aussi en Turquie. Cf. sa correspondance au MEG.
- [8] ↑ Celles de Chicago en 1893 et de Saint-Louis en 1904. G. de Mortillet, « Sur l'exposition universelle et le congrès d'anthropologie », *BSAP*, 1878, t. 1, p. 185. J. Beddoe, « President's address, Anniversary Address », *JRAIGBI*, 1889-1890, vol. 19, p. 481-493. « L'anthropologie à l'exposition de Bruxelles », *RMEA*, 1897, p. 284-288, *RDA*, t. 3, 1888, p. 747. *La Société, l'École et le laboratoire d'anthropologie de Paris à l'Exposition universelle de 1889*, p. 99.
- [9] ↑ Lettre d'E. Pittard à Mme Bella Chantre, 24/10/1932, Archives Pittard, MEG.
- [10] ↑ Heilbron, Guillot, Jeanpierre, *Toward a Transnational History of the Social Sciences*, *op. cit.* Voir également le numéro spécial sur les Congrès scientifiques internationaux, *Relations internationales*, été 1990, n° 62.
- [11] ↑ Anne Rasmussen, *L'Internationale scientifique 1890-1914*, thèse de l'EHESS, 1995.
- [12] ↑ *Procès verbal du Congrès international paléoethnologique*, Neuchâtel, 23 août 1866, Kraus Reprint 1969, *CIAAP, Compte rendu de la 5^e session à Bologne*, 1871, Bologne, Imprimerie Fava et Garagnani, 1873 Nendeln/Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969, p. VII. Sur les rivalités lors de la création du premier Congrès, voir Marc-Antoine Kaeser, « L'internationalisation de la préhistoire », *Les Politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, in C. Blanckaert (dir.), Paris, L'Harmattan, 2001 ; et *L'Univers du préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- [13] ↑ Henri Hubert, « Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », *Revue de Synthèse*, 1900, t. 1, p. 219-228.
- [14] ↑ Voir *infra*, p. 213-216.
- [15] ↑ Ce qui est, selon *La Revue d'anthropologie*, le signe d'une évolution : alors qu'au début la préhistoire dominait et l'anthropologie était plus accessoire, cette dernière se présente maintenant « en bon camarade d'égal à égal avec le préhistorique », *RDA*, 1877, t. 6, p. 114-117.
- [16] ↑ Johan Heilbron, Nicolas Guillot, Laurent Jeanpierre, *Toward a Transnational History of the Social Sciences*, *op. cit.*

[17] ↑ Marc-Antoine Kaeser, *L'Internationalisation de la préhistoire, op. cit.*

[18] ↑ Michel Espagne et Michael Werner, « La construction d'une référence culturelle allemande en France genèse et histoire (1850-1914) », *Annales ESC*, juillet-août 1987, p. 969-992.

[19] ↑ voir *infra*, p. 80-84.

[20] ↑ Kasimir Stolytur à Pittard, 23/01/1933, AP, MEG.

[21] ↑ En 1874, à Stockholm, une proposition visant à introduire les langues allemande, anglaise et celle du pays organisateur est refusée. L'hégémonisme linguistique des pays francophones prend fin en 1912, lors du congrès de Genève : le français resta la langue officielle, mais l'allemand, l'anglais, l'italien, et l'espagnol furent autorisés malgré la protestation des représentants des peuples slaves. *BSAP*, t. 6, 1871, p. 240-243, *CIAAP, compte rendu de la 7^e session, Stockholm 1874*, P.A. Nordstedt and Söner, 1876, Nendeln/Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969, p 47-48, « Le Congrès international de Genève », *REA*, 1912, p. 443.

V. National *versus* international ?

Domination des principales métropoles scientifiques et rivalités entre puissances européennes

L'influence de la langue n'est pas le seul révélateur de la place jouée par la France au sein de la communauté anthropologique internationale. Par la création de la première société d'anthropologie en 1859, puis par la création du laboratoire (1867) et de l'École d'anthropologie de Paris (1876), la France s'arroge le rôle de précurseur, rôle qui lui est d'ailleurs volontiers reconnu par les autres pays. Les déclarations des représentants étrangers – trente sociétés étrangères sont présentes – lors du jubilé de la Société d'anthropologie de Paris (1909) en témoignent. Certes, l'hommage est un exercice obligé de ce type de manifestation, mais la reconnaissance s'exprime aussi à d'autres occasions et émane même des principaux rivaux des Français, les anthropologues allemands. En 1878, sept ans après le premier conflit franco-allemand, lors du 9^e congrès des anthropologistes allemands à Kiel, un vif hommage est ainsi rendu aux institutions françaises, la Société, le Laboratoire et l'École d'anthropologie, et au rôle d'émulation qu'elles ont joué pour les autres sociétés. L'anthropologue américain Aleš Hrdlička attribue également un rôle décisif à Broca dans son histoire de l'anthropologie physique, et le Suisse Eugène Pittard n'hésite pas à déclarer que « l'anthropologie est une science française »^[1].

Un rôle particulièrement important est reconnu à la France comme centre de formation grâce à son École et à son laboratoire d'anthropologie. L'École bénéficie en effet d'une renommée internationale et attire nombre d'étrangers. Le laboratoire d'anthropologie, rattaché à l'École pratique des hautes études (EPHE) par Victor Duruy, est très tôt un véritable lieu d'enseignement, en conformité avec le projet que lui avait assigné le fondateur de l'EPHE : faire des laboratoires des lieux d'enseignement selon le modèle des séminaires spécialisés afin de rompre avec la tradition des cours de facultés destinés au grand public^[2]. Centre de recherches dévolu à la craniométrie, il forme plusieurs générations d'anthropologues français et étrangers. Selon son directeur à partir de 1937, Henri Vallois, entre vingt et

cinquante anthropologues par an y ont été formés avant de contribuer au développement de la nouvelle science dans leur pays respectif. Certains provenaient de pays traditionnellement situés dans la zone de rayonnement intellectuel de la France (l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Belgique, la Suisse romande, la Russie^[3]) ; d'autres anthropologues appartenant à un espace en dehors de cette zone ont été formés au laboratoire ou à l'École (des Hollandais, des Américains, des Anglais, des Scandinaves, des Austro-Hongrois, des Turcs et même des Allemands)^[4].

Car l'Allemagne est l'autre grand pôle de formation de l'anthropologie européenne, un pôle attractif pour les savants des pays germanophones, de l'Empire austro-hongrois, de la Suisse alémanique, ou de pays traditionnellement placés dans l'orbite intellectuelle de l'Allemagne (la zone polonaise occupée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, les Pays Baltes, ainsi qu'à un degré moindre la Scandinavie, la Hollande, les Balkans). Cette circulation des anthropologues est conforme aux flux des étudiants et des professeurs qui s'établit dès le début du XIX^e siècle à l'intérieur d'un espace germanophone puis d'un plus large espace s'étendant en Europe centrale et en Russie^[5]. Il n'est donc pas surprenant de retrouver une zone de sociabilité savante très active parmi les anthropologues d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de Suisse alémanique, un espace qui connaît une circulation des étudiants, des professeurs au sein des universités, la tenue de réunions communes des sociétés savantes. La nomination du président de la Société d'anthropologie de Vienne, le géologue et archéologue Ferdinand von Andrian Werburg (1835-1914), comme président de la Société allemande d'anthropologie symbolise cette union des germanophones. Plusieurs anthropologues suisses sont des membres actifs de cette même société, en assumant la présidence, participent au comité éditorial de sa revue *Archiv für Anthropologie*, et certains sont nommés dans des universités allemandes. Le professeur d'anatomie et de physiologie à Bâle le Suisse Wilhelm His est ainsi nommé à la chaire d'anatomie à l'Université de Leipzig et l'Autrichien Felix von Luschan devient titulaire de la chaire d'anthropologie de Berlin en 1909. Inversement, l'anthropologie est enseignée par des professeurs allemands en Suisse et en Autriche (Vogt à Genève, Kollmann à Bâle, Martin à Zurich), tandis que d'autres circulent d'un pays à l'autre au cours de leur carrière universitaire. Les échanges dépassent les frontières de l'espace germanophone, grâce à la présence de

germanophones ou encore au rayonnement intellectuel des empires allemand et austrohongrois en Europe centrale. Dans les Pays Baltes, intégrés à l'Empire russe depuis le XVIII^e siècle, les recherches anthropologiques sont impulsées par deux germanophones, Karl Ernst von Baer et Christian Hermann Ludwig Stieda (1837-1918), formés en Allemagne. Au Japon, Erwin von Bälz, professeur de médecine pendant près de trente ans à l'Université impériale de Tokyo (1876-1903), forme les premiers anthropologues japonais qui créent en 1884 la Société d'anthropologie de Tokyo^[6].

Certains anthropologues ont fréquenté les deux écoles comme le Tchèque Lubor Niederle, qui a étudié à Munich et à Paris. Les Polonais subissent l'attraction des deux pays : Théophile Chudzinski (1840-1897), émigré politique, rejoint l'équipe de Broca et de Topinard ; Isidor Kopernicki fait de même. Jan Czekanowski (1882-1965), le titulaire de la chaire créée à Lvov en 1913, a suivi les enseignements de Rudolf Martin à Zurich et Luschan à Berlin^[7]. Les anthropologues turcs ont été formés à Paris, Genève et Berlin^[8]. Enfin, si l'Angleterre apparaît comme en retrait face à la France et l'Allemagne, subsiste néanmoins un courant traditionnel de circulation entre elle et les États-Unis. Samuel G. Morton, Josiah C. Nott ont fait une partie des études de médecine en Angleterre, l'anthropologue Albert E. Hooton (1887-1954) a suivi des études d'anthropologie à Oxford et Londres avant d'être nommé au sein du département anthropologique de l'université d'Harvard.

À partir des centres de formation, des langues utilisées mais aussi des « écoles », c'est-à-dire des méthodes de mensurations et des outils qui leur sont associés, se dessinent des sphères d'influence autour des deux pôles déjà évoqués. Les tentatives et les difficultés pour aboutir à une standardisation en anthropométrie sont un autre révélateur des rivalités et tensions entre sciences nationales. Les méthodes de mensurations sont un enjeu d'importance, car toute entreprise classificatoire, à l'échelle européenne ou mondiale, repose sur des comparaisons et rend donc l'harmonisation nécessaire. Or, dans ce domaine, l'approche nationale a primé sur l'approche internationale. L'harmonisation n'a pas été acquise à l'échelle européenne, ni même, parfois pendant les premières décennies, à l'intérieur des espaces nationaux. Les méthodes ont avant tout été l'œuvre d'un anthropologue qui a réussi ensuite plus ou moins à les imposer au sein de sa propre communauté, voire au-delà. Des « Instructions », exposant les méthodes et l'utilisation des outils, ont été

établies, telles celles de Broca dès 1865, celles de l'association britannique en 1874, et celles de Virchow en 1875. Des manuels sont publiés, comme ceux de Topinard et de R. Martin^[9].

Les méthodes de l'école de Broca, qui demeurent une référence jusqu'aux années 1930 et même au-delà, sont utilisées par les Français, les Belges, les Italiens, les Espagnols, mais aussi par les Russes et par de nombreux Suisses, mais les Anglais et les pays germaniques les utilisent en y apportant des modifications. En Allemagne, c'est après plusieurs conférences (à Munich en 1877 et à Berlin en 1880) qu'une harmonisation des méthodes, désignée sous le nom de « Francfort Agreement », est présentée par Kollmann, Ranke et Virchow lors du 13^e congrès de la Société d'anthropologie allemande à Francfort-sur-le-Main en 1882. Soixante-sept anthropologues allemands les ratifient mais les représentants français, belges, espagnols et anglais se refusent à signer l'agrément et à faire de ce compromis une référence internationale. Sur les quarante-sept mesures de Broca et sur les trente et une de Francfort, seulement huit ont des définitions identiques^[10]. Les Français et les Belges jugent les recommandations de l'entente de Francfort impraticables et réclament leur abandon. Ils déplorent que les instructions de Broca soient trop mal connues en Allemagne et que leur rejet en bloc soit motivé par des considérations d'amour propre national^[11].

La communauté savante juge pourtant indispensable d'aboutir à une entente et les congrès internationaux jouent leur rôle traditionnel en œuvrant en faveur d'une standardisation des méthodes et des outils. Le Congrès de 1892 nomme ainsi une commission, composée des plus éminents anthropologues (Virchow, Anoutchine, Bogdanov, Chantre, Kollmann, Malieffe, Sergi, Zograf) pour réviser la Convention de Francfort et doter l'anthropologie de mesures craniométriques internationales. Mais, en dépit des concessions faites de part et d'autre, aucune entente ne peut être trouvée. Deux nouvelles commissions (une anthropométrique et une craniométrique) sont alors nommées, mais seule la deuxième, (composée de deux Italiens, cinq Français, quatre Allemands et un Suisse) est en mesure de présenter un compromis lors du congrès de Monaco en 1906^[12]. Les tentatives se poursuivent lors des congrès suivants et, si un certain nombre de mesures sont acceptées à Genève en 1912, la question est toujours à l'ordre du jour du congrès de 1936^[13]. Les résistances nationales ont ainsi été très fortes ; Paul Rivet, en déclarant s'être efforcé

de « défendre et [...] faire adopter, dans ses points essentiels, la technique de Broca » et en se félicitant qu'elle ait « ainsi été consacrée comme une méthode internationale », illustre ce chauvinisme scientifique ^[14] .

D'autres éléments permettent de mieux cerner les zones d'influence. En Russie, parmi la trentaine d'étrangers présents lors de l'exposition de Moscou en 1878, la délégation française est la plus nombreuse. Neuf anthropologues dont les plus éminents (Broca, Chantre, Hamy, de Mortillet, Quatrefages, Topinard) y participent. Les instructions de Broca sont traduites en russe, et un prix est institué pour récompenser la meilleure étude anthropométrique réalisée suivant ces instructions ^[15] . Dans les années 1920, le sommaire de la revue *Russkij antropologitcheski journal* paraît en français et en allemand. Mais, au sein de la bibliographie, les comptes rendus d'ouvrages et d'articles allemands dominent nettement, loin devant les français et anglais. Les liens sont également étroits entre les Belges et les Français. Les premiers anthropologues belges suivent les activités de l'École de Broca avant de fonder la Société d'anthropologie de Bruxelles en 1882, puis la Société et l'École d'anthropologie de Liège aux lendemains de la Première Guerre mondiale en suivant le modèle parisien. Après la Première Guerre mondiale, alors que les difficultés économiques menacent les bulletins scientifiques, *La Revue anthropologique* est sauvée grâce à une fusion avec le bulletin de l'École d'anthropologie de Liège ^[16] .

La création de l'Institut international d'anthropologie (IIA) dans un contexte de guerre mondiale

Les sociétés savantes nationales subissent en effet les conséquences du premier conflit mondial et connaissent des baisses significatives de leurs effectifs. La Société anthropologique allemande passe de trois mille membres avant le conflit à mille après. En France, les effectifs se réduisent de quatre cents à deux cents membres. L'inflation déséquilibre le budget des *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* qui doivent réduire leur volume. Les effectifs de l'École d'anthropologie diminuent également, et les salaires des enseignants, cinq fois inférieurs en francs or à ceux d'avant guerre, ne représentent plus selon ces derniers qu'un « traitement de famine » ^[17].

Le premier conflit mondial remet également en cause les collaborations savantes transnationales et affecte durablement la sociabilité savante. En réponse à la « Pétition des professeurs au chancelier du Reich » qui soutient la politique du gouvernement allemand et qui est publiée le 8 juillet 1915 avec plus de mille trois cents signatures ^[18], les sociétés savantes des pays alliés procèdent à des exclusions : la Royal Society exclut ainsi ses membres allemands et autrichiens, en France, l'Académie des sciences radie les signataires du manifeste et la relégation ne prend fin qu'au milieu des années 1920 ^[19]. Les anthropologues excluent également leurs homologues allemands et démissionnent des sociétés savantes allemandes et autrichiennes ^[20].

Lorsqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, les enseignants de l'École d'anthropologie de Paris prennent l'initiative de créer un l'Institut international d'anthropologie (IIA), ils adressent leur appel exclusivement « aux anthropologistes alliés », en conformité avec les directives du Conseil international de recherche ^[21]. L'appel à sa constitution en novembre 1918 dénonce « l'esprit de fourberie et de domesticité de la science allemande, son mercantilisme éhonté, son habileté à déformer les théories et les observations anthropologiques pour appuyer les visées de l'impérialisme allemand » ^[22]. Cette initiative, qui exclut ainsi des pays de la

communauté savante pour des raisons politiques, provoque le mécontentement de certains savants, notamment l'anthropologue américain d'origine allemande Franz Boas qui refuse de se joindre à une initiative visant à discriminer des scientifiques. Accusant leur « invective contre la science allemande » d'être dictée par la passion et non pas par la recherche de la vérité, il déclare souhaiter honorer les noms de Vichow et Ranke tout autant que ceux de Broca et Topinard et annonce qu'il ne se joindra à eux que si cette future organisation est lancée « vraiment sur des bases internationales dans l'intérêt de la science et non pas pour promouvoir des passions nationales » ^[23]. Il entre alors en contact avec Paul Rivet et les deux hommes se retrouvent d'accord pour refuser de participer à l'entreprise. Par ailleurs, ils s'engagent activement en faveur du rétablissement des relations scientifiques entre les vaincus et les vainqueurs. Rivet réussit ainsi à s'opposer à la tentative de radiation des savants allemands au sein de la Société des américanistes, en mettant notamment en jeu son mandat de secrétaire général adjoint. Il agit également dans le même sens au sein de la Société de géographie, lance l'organisation d'un congrès international des américanistes à Paris, prône le rétablissement des échanges de revues avec l'Allemagne et l'Autriche ^[24].

En dépit de ces exclusions et de ces refus de participer, douze nations répondent tout de même présentes, et dix-sept délégués participent à la réunion préparatoire qui a lieu en septembre 1920 ^[25]. Les sessions triennales de l'Institut entendent être de véritables congrès scientifiques, elles donnent lieu à des communications réparties en six sections : anthropologie morphologique et fonctionnelle, anthropologie et géographie préhistoriques, ethnologie comparée, psycho-sociologie et criminologie, eugénique, anthropo-géographie et linguistique. Vingt nations sont présentes à la session de Liège. En 1924, lors de sa 2^e session qui a lieu à Prague du 14 au 21 septembre, en présence du président de la République tchécoslovaque, Thomas Masaryk, les membres élisent un conseil international composé de représentants de vingt pays ^[26], et l'Institut impulse la création d'antennes nationales, nommées offices nationaux ^[27].

Outre l'organisation des congrès, l'Institut entreprend la publication d'ouvrages dans une collection « Bibliothèque de l'Institut international d'anthropologie », elle décerne des prix (le prix hollandais et le prix d'Ault du Mesnil), met en place des commissions (« Groupes sanguins », « Psychologie des races », « Caractères

descriptifs des races »). En 1931, lors d'une session extraordinaire qui se tient à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris, les savants sont invités à travailler sur l'anthropologie des races indigènes, la préhistoire et l'ethnographie ^[28]. L'insertion de son président, Louis Marin, député et plusieurs fois ministre, au sein des réseaux parlementaires français lui vaut la reconnaissance d'utilité publique en mars 1927 et l'obtention d'une subvention. L'Institut annonce six cents membres en 1927 et plus de mille répartis en 35 pays en 1930 ^[29].

Depuis 1912, l'ancien Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques ne s'était pas réuni et ceux de l'Institut tendaient donc à le remplacer sans toutefois rassembler l'ensemble de la communauté internationale puisque l'Allemagne et l'Autriche s'en trouvaient exclues. De plus, un certain nombre d'anthropologues étaient restés à l'écart parce qu'ils désapprouvaient cette exclusion ou simplement parce qu'ils étaient agacés par la mainmise des Français sur les instances dirigeantes. Certains savants reprochaient à l'Institut d'être une émanation de l'École d'anthropologie, son président étant, en effet, le directeur de l'École, et son organe officiel, la *Revue anthropologique*, la revue de l'École. En 1924, le Congrès de Prague décide l'admission des Allemands mais la concurrence entre les deux Congrès demeure très vive. Alors que l'Institut aurait souhaité absorber les anciens congrès, les Anglais, Allemands et Hollandais refusent et menacent de quitter l'organisation internationale. Les préhistoriens, qui désapprouvent également l'emprise des Français sur l'Institut, menacent également de partir. Le Suisse Pittard convaincu que la préhistoire et l'anthropologie physique sont indissociables, joue le médiateur pour éviter la scission. Un compromis est trouvé à travers l'association temporaire des deux congrès, ces derniers ont lieu en même temps en 1930 à Coïmbra au Portugal. Des mesures sont alors prises pour que la direction de l'Institut s'internationalise tout en restant conforme à la législation française, lieu du siège social. Mais, à la fin des années 1930, l'idée de voir les deux congrès réunis n'a toujours pas abouti. S'ajoute alors à ces deux congrès rivaux, une nouvelle initiative, celle de John L. Myres, président du Royal Anthropological Institut, qui entreprend des démarches, en 1933, en vue de créer un nouveau congrès, le Congrès international des Sciences d'anthropologie et d'ethnologie. Alors qu'en 1931 la préhistoire s'est autonomisée de l'anthropologie et de l'ethnologie en créant un Congrès international de sciences préhistorique et proto-historique, Myres propose

de créer, sur le même modèle, un congrès qui rassemblerait l'anthropologie et l'ethnologie ^[30].

La raciologie fut ainsi soumise à de perpétuelles tensions entre l'aspiration des savants à construire un réseau international d'échanges et l'emprise des rivalités scientifiques nationales. Les enjeux politiques sous-jacents à cette science et ses usages nationalistes sont un autre facteur d'affaiblissement de cette internationale des raciologues. Comme on le verra dans la suite de cet ouvrage, l'anthropologie a activement participé à la « scientification » de vieux mythes des origines destinés à réaffirmer les identités nationales fragilisées par des rivalités croissantes entre les principaux États-nations. Sa contribution à la réactivation et à la modernisation des mythes des origines des principales puissances est néanmoins restée jusqu'à présent méconnu.

Notes du chapitre

- [1] ↑ *BMSAP*, 1909, t. 10. *RDA*, 1879, t. 2, p. 556-565. Aleš Hrdlička, « Physical Anthropology : its scope and aims, its history and present status in America », *American Journal of Physical Anthropology*, 1918, vol. 1, p. 3-23. Eugène Pittard, *Les Races belligérantes. Esquisses anthropologiques*, Paris-Neuchâtel, Attinger Frères, 1918 p. 40.
- [2] ↑ Christophe Charle et Jacques Verger, *Histoire des universités*, Paris, PUF « Que sais-je ? », 1994, p. 92.
- [3] ↑ Voici les anthropologues étrangers cités comme ayant été formés : en France (Oloriz et Sainz Hoyos professeurs d'anthropologie à l'université de Madrid), au Portugal (Vasconcellos, professeur à Lisbonne. Tamagnini, à Coïmbra), en Italie (Lombroso, Ugo Vram et Giuffrida-Ruggeri (Naples), Sera, Frassetto, Cipriani directeur et professeur des trois instituts d'anthropologie d'Italie), en Belgique (Émile Houzé, professeur à Bruxelles, Van der Stricht et Van Gehuchten, professeurs à la faculté de médecine de Gand et de Liège), en Suisse romande (Eugène Pittard), en Russie (Anouchine et Tschepourkowski professeurs à Moscou, Roudenko : Pétersbourg, Volkov et Sikorski à Kiew, Pokrowski et Nikolaïev à Kharkow, Popowsky à Tomsk).
- [4] ↑ Anthropologues formés en France : les Hollandais : Ten Kate, Sasse, Dubois ; les Américains : Josiah Clark Nott, Aleš Hrdlička, D. Manuel Anton, MacCurdy ; les Anglais : Ray Lankester, professeur à Londres. Duckworth, lecteur d'anthropologie à Cambridge, le généticien W. Bateson, le sexologue Havelok Ellis ; les Scandinaves : Sören Hansen, directeur du service anthropologique du Danemark, Arbo, initiateur des recherches anthropologique en Norvège, Hultkrantz, Nyström, Arne, professeurs dans les universités de Suède ; des Austro-Hongrois : Benedikt, professeur à Vienne, Felix von Luschan, von Török créateur de l'enseignement anthropologique en Hongrie, les Turcs : Azik Kansu et même des Allemands : Rudolf Martin qui fut professeur à Zurich puis Munich, Lehmann-Nitsche, directeur du musée d'anthropologie de la Plata, Oberhäuser, professeur à Fribourg. Cf. H.V. Vallois, « Le Laboratoire Broca », *BMSAP*, 1940, t. 11, p. 13-18.
- [5] ↑ Christophe Charle et Jacques Verger, *Histoire des universités*, Paris, PUF « Que sais-je ? », 1994. Voir aussi Victor Kardy, « Student mobility and western universities : Patterns of unequal exchange in the european academic market 1880-1939 », in C. Charle, Jürgen Schriewer, Peter Wagner, *Transnational Intellectual Networks*, *op. cit.*, p. 361-399.
- [6] ↑ Benoît Massin, *Le Savant, la race et la politique*, *op. cit.*, p. 212-216. Sur l'anthropologie japonaise, voir Arnaud Nanta, « Kiyono Kenji : anthropologie physique et débats sur la « race japonaise » à l'époque de l'empire colonial », in C. Reynaud-Paligot (dir.), *Tous les hommes sont-ils égaux ? Histoire comparée de la pensée raciale 1860-1930*, Munich, Oldenbourg, 2009, p. 43-58.
- [7] ↑ Janus Piontek, « Pologne », in F. Spencer, 1997, *op. cit.* *BMSAP*, 1909, t. 10, p. 347. *RA*, 1927, p. 20.
- [8] ↑ Nazan Maksudyan, *The Turkish Review of Anthropology and the Racist Face of Turkish Nationalism*, *op. cit.*, p. 295.
- [9] ↑ *LA*, 1915, t. XXVII, p. 411. Rudolf Martin *Lehrbuch der Anthropologie, in systematischer Darstellung*, Jean Fischer, 1914. P. Topinard, « Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France », *RDA*, 1886, t. 1, p. 580.
- [10] ↑ T.K. Penniman, *A Hundred Years of Anthropology*, Londres, Gerlad Duckworth, 1935, 2^e éd. revue, 1952, p. 113. J.G. Garson, « The Frankfort Craniometric Agreement », *JRAIGBI*, 1885, vol. XIV, p. 64-83. L.H. Buxton M.A. Dudley, G.M. Morant, « The essential craniological technique », *JRAIGBI*, 1933, t. LXIII, p. 19-48. A Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, *op. cit.*, chapitre 4.
- [11] ↑ *RDA*, 1884, t. 7, p. 367-374. *RDA*, 1888, t. 3, p. 611-616. *BSAP*, 1883-1884, t. II, p. 101-108.
- [12] ↑ *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1892, t. XI, p. 228. *CIAAP, compte rendu de la 13^e session, Monaco 1906*, Paris, 1891, 2 vol., Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969. Georges Papillaul « Entente internationale pour l'unification des mesures craniométriques et céphalométriques », *CIAAP, compte rendu de la 13^e session, Monaco 1906*, Paris, 1891, 2 vol., Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969, p. 377-394.
- [13] ↑ *CIAAP, Compte rendu de la XIV^e session, Genève, 1912*, Genève, 1912, Nendeln-Liechtenstein, Kraus

Reprint, 1969, vol. 2, p. 490. *XVI^e CIAAP, Bruxelles, 1-8 septembre 1935*, Bruxelles, 1936, Nendeln-Liechtenstein Kraus Reprint, 1969, p. XLI.

[14] ↑ Cité par Christine Laurière, *Paul Rivet...*, *op. cit.*, p. 192.

[15] ↑ *BSAP*, 1867, t. 2, p. 549. *BSAP*, 1879, t. 2, p. 608-610. *BSAL*, 1892, t. XI, p. 228.

[16] ↑ « Statuts de l'École de Liège », *RA*, 1920. John L. Myres, « Presidentail Adress », *JRAIGBI*, 1930, vol. LX, 60 p. 17-46, p. 27. É. Houzé, « Allocution du président, coup d'œil sur les travaux de la société depuis sa fondation », *BSAB*, 1913-1914, t. 32-33, p. XCVII-CI. *RDA*, 1882, t. 5, p. 527-530.

[17] ↑ Lettre des professeurs de l'École au Ministère, 7/08/1928, AN : F17/ 17199.

[18] ↑ Édouard Husson, *Comprendre Hitler et la Shoah. Les historiens de la République fédérale d'Allemagne et l'identité allemande depuis 1949*, Paris, PUF, 2000, p. 10-13.

[19] ↑ Serge Reubi, *Gentlemen, prolétaires et primitifs*, *op. cit.*, p. 247.

[20] ↑ C'est le cas de G. Papillault et G. Hervé, membres de la Société d'anthropologie de Vienne. *RA*, 1915, p. 458. « Appel aux anthropologistes alliés », *REA*, 1919, p. 52-54.

[21] ↑ Fondé en 1919 par les académies des sciences interalliées, le Conseil international de recherche avait demandé l'exclusion des Allemands, Autrichiens, Hongrois, Bulgares et Turcs des relations scientifiques internationales. Il ne revint sur sa décision qu'en 1926, sous la pression des autorités politiques. Brigitte Schroeder-Gudenus, « Pas de Locarno pour la science. La coopération scientifique internationale et la politique étrangère des États pendant l'entre-deux-guerres », *Relations internationales*, été 1986, n° 46, p. 173-194.

[22] ↑ *REA*, 1919, p. 52-54.

[23] ↑ Lettre du 31 décembre 1918, *AJPA*, 1919, vol II, n° 4, p. 350.

[24] ↑ Lettres de Rivet à Boas, 4/09/1919, 17/08/1920, 14/10/1920, Lettre de Boas à Rivet, 29/07/1920, Archive du MNHN. La lettre du 4/09/1919 est citée dans Christine Laurière, *Paul Rivet, op. cit.*, p. 652-653.

[25] ↑ R. Verneau, « Réunion préparatoire pour la fondation d'un Institut international d'anthropologie », *LA*, 1920-1921, n° 30, p. 400-409. *RA*, 1921, p. 188, 261, p. 296-298.

[26] ↑ Argentine, Belgique, Cuba, États-Unis, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Hollande, Italie, Japon, Norvège, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Suisse, Tchécoslovaquie, Yougoslavie. *RA*, 1921, p. 188, 261, p. 296-298. *RA*, 1925, p. 94.

[27] ↑ Les premiers à se former furent les offices belge, tchécoslovaque, italien, espagnol, polonais, argentin, yougoslave, portugais, roumain, hollandais, hellène, d'Afrique du Nord, du sud-est de la Russie. En 1927, trois autres étaient annoncés : Indes néerlandaises, Portugal, Turquie. *RA*, 1923, p. 281-282, 302. *RA*, 1927, p. 16.

[28] ↑ *RA*, 1924, p. 296. *RA*, 1928, p. 196, 313-316. *RA*, 1931, p. 91-96.

[29] ↑ *RA*, 1927, p. 165-166.

[30] ↑ Lettres de Rivet à Boas, 17/11/1924, MNHN, *RA*, 1929, p. 5, 412. *RA*, 1931, p. 282. Lettres de Pittard à Begouen, 20/07/1928, 26/11/1930, à Boule 18/12/1930, à Louis Marin, 25/ 10/1930, 21/12/1930, à John L. Myres 16/10/1930, à Eugen Fischer 7/07/1938, lettre de J.L. Myres à Pittard, 1/02/1933. *AP*, *MEG*. Myres, « An International Congress for Anthropology and Ethnology », *Man*, 1932, n° 6. D'autres rivalités pointent également, en 1928. Pittard écrit à Marin que si le Congrès se réunit à Liège pendant les fêtes de l'indépendance belge, les Hollandais refuseront d'y venir (lettre du 8/12/1928). Les congrès de l'IIA eurent lieu à Bruxelles en 1935, à Bucarest 1937, le dernier prévu à Ankara en 1939 n'eut pas lieu.

**Deuxième partie : Le roman
anthropologique : Nos ancêtres les
gaulois**

Présentation

Cette seconde partie est consacrée à l'étude de l'un des usages politiques de cette science des races, et plus particulièrement son utilisation dans la réflexion sur l'identité nationale française. Nous verrons comment, tout au long du XIXe siècle, le vieux mythe gaulois s'est nourri et s'est ressourcé auprès d'une pensée naturaliste triomphante. Si les représentations naturalisantes de l'identité collective gauloise ont répondu, dans les premières décennies du siècle, à des enjeux sociaux dans une France encore très divisée entre deux classes sociales, la noblesse et la bourgeoisie, elles ont ensuite donné lieu à une utilisation en terme d'identité nationale. Le mythe gaulois, revivifié par les apports de la nouvelle science de l'homme, a alors pu tenter de redonner grandeur et unité à une nation en proie aux doutes et aux complexes face à la montée en puissance de son voisin allemand.

I. La racialisation d'un mythe

Les premiers chapitres du roman national

Le processus de formation des peuples puis des nations, leur ethnogénèse, a donné lieu, dès l'Antiquité, à l'apparition de nombreux mythes des origines ; une commune origine ethnique s'est en effet souvent avérée un moyen de renforcer la cohésion interne d'une communauté politique ^[1]. En France, les premiers chapitres du roman national s'écrivent et se réécrivent au fil des siècles en fonction des enjeux sociaux et politiques. La première thèse qui présentait les ancêtres des Français comme des descendants des Troyens, frères cadets des Romains, s'impose à partir du VII^e siècle. Colette Beaune a montré l'utilisation politique du mythe troyen, comment il a servi, au moment où le royaume a acquis une place prééminente, à affirmer la supériorité des origines nationales de la France face au royaume anglais. Il eut aussi le mérite de justifier les croisades en rendant légitime la récupération des terres ancestrales menacées par les Turcs. Mais, à partir du XV^e siècle, les rivalités entre les royaumes européens accentuent la nécessité de se forger des origines plus nationales alors que l'humanisme entraîne la redécouverte des auteurs de l'Antiquité et donc des anciens peuples. En Allemagne, en Italie, mais aussi en France, les origines troyennes perdent de l'intérêt au profit des origines indigènes. Les Gaulois entrent ainsi en scène et le mythe troyen, qui garde encore son intérêt en termes de prestige des origines, se recombine en un mythe des origines troyennes des Gaulois, mythe selon lequel une partie des Gaulois auraient fondé Troie avant de revenir dans leur territoire ancestral. En affirmant que les Francs sont aussi leur descendant, le mythe établit une filiation, l'idée d'une continuité ethnique ^[2].

L'accentuation des rivalités entre les royaumes européens rend les origines troyennes et donc communes aux nations européennes moins utiles et renforce le désir des royaumes de se rattacher à des origines indigènes plus nettement différenciées de celles de leurs voisins, et chaque grande puissance se cherche alors des ancêtres censés être plus glorieux que ceux de ses rivaux. L'épopée des peuples de l'Europe occidentale, dont les auteurs grecs et latins ^[3] avaient laissé une description sommaire, peut renaître au service des ambitions des uns et des autres. Quelques siècles plus tard, Anglo-saxons, Germains, Gaulois et Celtes sont à nouveau les

protagonistes d'une histoire construite dans l'intention de conforter la suprématie des principales puissances européennes et de fournir, aux côtés de la poudre et des canons, les justifications idéologiques. Apparurent également des enjeux sociaux et culturels, liés à l'essor du protestantisme et à la question des résistances de la noblesse à l'absolutisme royal, puis, un peu plus tard, à l'affirmation du Tiers état.

Dans l'Angleterre du XVI^e siècle, des motifs religieux contribuent à l'effacement du mythe des origines troyennes au profit de celui des origines anglo-saxonnes. La rupture d'Henri VIII avec l'Église catholique voulut une rupture avec le monde latin, avec les abus introduits par le pouvoir papal durant des siècles et se traduit par la volonté d'afficher une nouvelle Église, réformée, censée retrouver la pureté des pratiques d'avant 1066. C'est sous la plume des évêques et des religieux réformateurs qu'apparaît, avec la critique de Rome, l'hostilité aux Normands et que s'effectue un retour vers le passé pré-normand de l'Angleterre. Les forêts de Germanie deviennent dignes de la plus grande attention, et l'ouvrage de Tacite est mis à contribution pour glorifier les origines germaniques de la nation anglaise. L'essor du protestantisme en Europe conforte cet intérêt pour la culture et la langue germanique. En s'opposant au christianisme latin, Martin Luther se présente comme le défenseur acharné de l'identité germanique, dont il vante la supériorité de la langue et de la culture. La rivalité politique avec la France ne fait que conforter ce désir de se démarquer des influences latines. Les premières thèses attribuant la supériorité des Anglo-Saxons font leur apparition sous la plume de William Camden (1551-1623) et de Richard Verstegen.

Au XVII^e siècle, des enjeux politiques internes sont venus renforcer le mythe. La volonté du parlement de limiter l'autorité royale se conforte auprès du mythe qui présente la liberté et la défense des droits individuels comme attributs spécifiques aux tribus germaniques. Les Normands sont rendus responsables d'avoir introduit la féodalité et d'avoir détruit les institutions libres des Anglo-Saxons, tandis que la Grande Charte est présentée comme une loi venant des temps saxons, comme un héritage de pratiques anciennes, celles des tribus saxonnes qui élisaient librement leur roi et encadraient son pouvoir. Durant la guerre civile, les panégyriques critiquant l'héritage normand et glorifiant les origines germaniques fleurissent. Cette idée d'une origine germanique des institutions libérales anglo-saxonnes est largement reprise et véhiculée par les Lumières ; Montesquieu apporte ainsi son crédit à ces

thèses et renforce leur crédibilité dans le monde anglo-saxon comme ailleurs ^[4] .

Les enjeux sociaux et politiques sont également au cœur des premiers chapitres du roman des origines nationales qui s'écrivent à la même époque en France. André Devyver a montré de façon très convaincante comment le mythe germanique est apparu en réponse au malaise d'une noblesse menacée par l'essor de la bourgeoisie et par les attaques du pouvoir monarchique. Afin de maintenir ses prérogatives, menacées de disparition en raison de ses fréquentes mésalliances avec des personnes de condition roturière, subissant un évincement progressif des charges et des fonctions qui lui étaient dévolues depuis l'âge féodal, la noblesse affirme son homogénéité et sa supériorité raciales. Le mythe germanique naît de cette volonté de donner un fondement historique à la supériorité du sang noble, il émerge dans cette France des XVI^e et XVII^e siècles, non pas pour des motifs nationalistes mais sociaux, en vue de répondre au déclin de la noblesse ^[5] .

L'essor de la bourgeoisie et la lutte de la noblesse contre le pouvoir royal accentuent l'idée d'une dualité ethnique au sein de la population française. La filiation germanique permet à la noblesse de replacer les combats contre l'absolutisme royal dans une tradition originelle et de présenter l'amour de la liberté comme un sentiment inné des peuples germains. Tandis que certains, tel le comte de Boulainvilliers ^[6] , glorifient leurs ancêtres de Germanie pour justifier leurs privilèges nobiliaires, Emmanuel-Joseph Sieyès se propose, au nom du Tiers état, de renvoyer dans les forêts franques toutes les familles qui ont l'absurde prétention de descendre de la race noble et conquérante. Si l'abbé Dubos récuse la fracture raciale et sociale en soulignant l'assimilation des Gaulois et Francs aux Romains ^[7] , l'idée d'un antagonisme racial séculaire est reprise par les historiens des premières décennies du XIX^e siècle. Les Gaulois deviennent alors les ancêtres emblématiques d'une France bourgeoise et populaire. Une vague celtomane marque la première moitié du XIX^e siècle, et, tandis que les études historiques sur la Gaule se multiplient, les Gaulois envahissent les toiles des peintres ^[8] .

Les frères Thierry : usages sociaux du mythe gaulois

Parmi les plus importantes contributions à la question des origines nationales des historiens du XIX^e siècle figure l' Histoire des Gaulois d' Amédée Thierry^[9] (1797-1873), un ouvrage de référence, grâce à ses dix éditions jusqu' en 1877 et ses nombreuses réimpressions, qui est largement cité par les manuels scolaires de la Troisième République et qui vaut à son auteur la chaire d' histoire de la faculté de Besançon (1828) ainsi que son élection à l' Académie des sciences morales et politiques. L' auteur n' entend pas, comme l' ont fait ses prédécesseurs, utiliser les Gaulois pour légitimer le pouvoir d' un groupe social mais présente son étude comme la première véritable histoire des Gaulois, une entreprise dont la motivation est de porter à la connaissance de tous le passé d' une nation. Son récit met en scène le peuple gaulois à partir de sources historiques (les textes antiques) et des résultats des recherches linguistiques récentes^[10]. Malmené par la Restauration, Amédée obtient, comme son frère Augustin, la reconnaissance de la monarchie de Juillet en étant nommé par Guizot préfet de Haute Saône en 1830^[11].

Amédée Thierry dote le peuple gaulois non seulement de caractères physiques spécifiques, une haute stature, un teint clair, des yeux bleus et une abondante chevelure blonde ou châtain, mais aussi de caractéristiques morales propres à leur « sang » : une bravoure personnelle que rien n' égale chez les autres peuples, un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, une grande intelligence mais aussi une mobilité extrême, une inconstance, une indiscipline, un fort goût pour l' ostentation, enfin une désunion perpétuelle, fruit de leur excessive vanité^[12]. Selon Amédée Thierry, les caractéristiques propres au sang gaulois se sont perpétuées au fil des générations et on peut encore les observer, malgré les mélanges, chez les Gallo-romains et jusqu' aux Français de son époque^[13]. Dans l' histoire des Gaulois que nous donne Amédée Thierry, chemine déjà, en partie, le concept de race tel qu' il s' affirme chez les naturalistes de l' époque : une origine commune, des caractéristiques physiques, intellectuelles et morales héréditaires. Pour Thierry, la famille humaine se divise en races et il retrace l' histoire de l' une d' entre elles, celle des Gaulois, population identifiée par des caractères physiques et moraux

permanents qui se transmettent par le sang, première formulation de l'idée d'hérédité. Dans son *Histoire de la Gaule sous domination romaine*, écrite plus tardivement, il évoque dans la même optique, les autres grandes races d'hommes de l'Europe, les races finnoise, teutonnes et slaves, dont il souligne les différences tant physiques que culturelles ^[14].

Son frère, Augustin Thierry (1795-1856) se penche quant à lui plus spécifiquement sur les conséquences sociales de la dualité ethnique. Représentant de la bourgeoisie et défenseur de ses droits bafoués par Charles X, il reprend, dans le contexte politique de la Restauration, l'antienne de Sieyès sur les origines différenciées de la noblesse et du Tiers état. La France n'est pas une mais deux nations, écrit-il en 1820, deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leurs projets. Se référant à Boulainvilliers et Montlosier, citant son contemporain le comte de Jouffroy qui ose encore se réclamer de la race septentrionale synonyme de liberté, l'ancien secrétaire de Saint-Simon se revendique de l'autre camp, celui des fils des hommes du Tiers état, autrefois vaincus par la race des conquérants. Et l'histoire fait foi que, en dépit du mélange physique des deux races primitives, leur esprit constamment opposé survit encore dans la France de la Restauration, une France qui n'a su, comme l'Amérique, se libérer en rejetant de son sein la nation qui s'y prétend maîtresse ^[15].

Dans ses lettres écrites pour le *Courrier français* à partir de 1820, Augustin Thierry énonce clairement sa démarche, celle d'un historien à la fois préoccupé par des exigences épistémologiques (l'étude des sources) mais aussi pleinement engagé dans les luttes politiques de son temps. Désireux de redonner sa place à la bourgeoisie dans l'histoire nationale, défenseur de ses droits et de sa représentation politique, il se met « à chercher dans les livres d'histoire des preuves et des arguments à l'appui de [s]es croyances politiques » ^[16]. Renvoyant à l'étude de son frère cadet pour l'ethnogénèse de la France, il se consacre à l'un des épisodes de l'histoire raciale de l'Angleterre, celui de la conquête normande et de ses suites. Après avoir rendu hommage à Walter Scott pour avoir eu le mérite de prendre en compte la dualité raciale de son pays, il s'efforce de restituer cette histoire, non en tant que romancier mais en historien, déplorant qu'aucun n'ait su le faire avant lui ^[17]. En donnant toute sa dimension à la lutte nationale qui avait opposé Saxons et Normands à la suite de la conquête, son livre entend être une contribution à l'étude du « problème encore

indécis des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe et des grandes races primitives auxquelles ces variétés se rattachent ». Et si plusieurs siècles plus tard, les mélanges de population ont eu raison de l'opposition entre Saxons et Normands pour constituer une seule nation, il est néanmoins possible de retrouver « des traces vivantes de la diversité des races d'hommes qui, à la longue, se sont agrégées sur son territoire » ^[18] .

En retraçant longuement l'histoire des composantes galloise, écossaise, irlandaise de la conquête jusqu'au XVIII^e siècle, c'est bien dans une perspective d'histoire naturelle de l'homme que se situe l'historien de l'Angleterre : « Les nouvelles recherches physiologiques, d'accord avec un examen plus approfondi des grands événements qui ont changé l'état social des diverses nations, prouvent que la constitution physique et morale des peuples dépend bien plus de leur descendance et de la race primitive à laquelle ils appartiennent, que de l'influence du climat sous lequel le hasard les a placés. » ^[19]

Cette publication, qui a été l'événement littéraire de l'année 1825 et lui a valu l'admiration de bon nombre de ces contemporains dont Guizot et Chateaubriand ainsi que son élection à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, connut dix-sept rééditions jusqu'en 1884 ^[20]. Mais l'utilisation par Augustin Thierry d'un antagonisme racial pour expliquer les rapports de domination de la noblesse sur la bourgeoisie à l'époque de la Restauration disparaît lorsque s'impose la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe. Soucieux de contribuer à soutenir un régime qui a sa faveur, l'historien délaisse alors la haine des races pour prôner la paix et l'union des classes. Il ne voit ensuite dans la révolution de 1848 qu'une nuisible haine de classes qui n'a pas lieu d'être puisque le prolétariat et la bourgeoisie, de même souche celte, doivent coopérer sous le régime idéal de monarchie constitutionnelle ^[21] .

On retrouve chez François Guizot (1787-1874), son ami de lutte qui s'est, comme lui, opposé aux ultras avant de s'engager dans le parti de la Résistance, la thèse de l'antagonisme racial de la société française. Pour l'éphémère professeur d'histoire moderne à la Sorbonne (1812), l'histoire de France est traversée, depuis les origines de la monarchie, par la lutte entre deux peuples issus de deux races, la race conquérante et la race conquise. Si les deux races, celles des vainqueurs et des vaincus, se sont rapprochées, déplacées, confondues, la France connaît depuis treize

siècles deux situations sociales profondément diverses et inégales ^[22]. Cependant, Guizot, homme politique plus qu'historien des origines de la France, député, ministre de l'Instruction publique puis des Affaires étrangères et président du Conseil sous la monarchie de Juillet ^[23], est surtout préoccupé par la réconciliation entre les deux classes sociales dont les rivalités et les affrontements ont livré la France aux révolutions ^[24].

Dialogue avec les naturalistes

Les frères Thierry, bien qu'appartenant au champ lettré – Augustin est normalien, licencié ès lettres – manifestent un réel intérêt pour la pensée naturaliste. Dans une nouvelle édition de l'*Histoire de Gaulois* (1866), Amédée évoque le dialogue qu'il a engagé avec les naturalistes français et étrangers (l'Anglais Prichard^[25] notamment) à la suite de la première édition. Un dialogue fécond qui lui a permis d'affiner ses thèses et de doubler le chapitre introductif sur les éléments ethnologiques. Après les premières classifications proposées au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles par Carl von Linné, Georges Cuvier (1769-1832), Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840) ou encore Julien Josephhh Virey (1775-1846), deux publications, qui décrivent plus précisément la diversité des races européennes, ont pu plus directement intéresser les frères Thierry. L'article « Homme » rédigé par Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et publié en 1825 dans le tome 8 du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, distingue, au sein de la race blanche, la race germanique, subdivisée en deux variétés teutonnes et slavonnes, et la race celtique qu'il décrit en des termes proches de ceux d'Amédée Thierry^[26]. L'année suivante, le médecin naturaliste Antoine Desmoulins (1794-1828) oppose, lui aussi, la race celtique à la race germanique^[27]. Médecin venu aux sciences naturelles, spécialiste des mammifères, il consacre deux ouvrages à l'anatomie du cerveau. Le naturaliste, qui est aussi un important rédacteur du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, présente les races comme des types physiques fixes, inaltérables, aux facultés intellectuelles et morales déterminées par la configuration du cerveau. Cette alliance entre médecine, anatomie, physiologie, sciences naturelles est à la source de l'anthropologie institutionnalisée de la seconde moitié du XIX^e siècle. On est là au cœur de l'entreprise de naturalisation des identités collectives qui s'amorce chez les naturalistes du siècle des Lumières et se diffuse plus largement au siècle suivant.

Le dialogue entre historiens et naturalistes, la volonté de mobiliser les sources littéraires et anatomiques dans la connaissance des origines de la nation française se trouvent explicitement posés dans un ouvrage de William Frederic Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire*, directement inspiré par celui de Thierry et publié en 1829^[28]. Né en Jamaïque d'un père planteur, Edwards (1776-1842) s'installe à Paris pour y faire

des études de médecine. Naturalisé en 1828, il est élu, en 1832, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Fondateur de la Société ethnologique de Paris en 1839, il s'intéresse aux caractères physiques des populations européennes mais produit également une étude sur les langues celtiques qui lui vaut un prix de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres ^[29].

Broca le consacre comme le premier auteur à avoir formulé l'idée moderne de race en définissant cette dernière par ses caractéristiques physiques, morales, intellectuelles, et en la jugeant capable d'exercer une forte influence sur les destinées sociales et politiques des peuples ^[30]. Alors que les anthropologues de la génération suivante mobiliseront l'anthropométrie pour identifier les races humaines, Edwards se contente des traits observables à l'œil nu ; retrouver les anciens peuples dans les modernes est du domaine du possible puisque ni le climat, ni les mélanges ne sont en capacité de modifier les caractères physiques. Son approche se veut complémentaire de celle de Thierry et il entend confirmer les thèses de l'historien par les apports de l'histoire naturelle. Par l'observation des physionomies, il conclut, comme Amédée Thierry, à l'existence de deux familles, les Galls et les Kimris. De ses voyages en Europe, il distingue une prédominance du type Gall dans le sud de la France et du type Kimris au nord. Il observa encore la tête arrondie, le front moyen et bombé, le nez droit du type Gall en Italie et dans le sud de la Suisse ^[31].

C'est au sein de la Société ethnologique de Paris qu'Edwards entend cimenter cette alliance nouvelle entre histoire et science naturelle. La société savante rassemble en effet des historiens (Jules Michelet), des naturalistes (Alcide D'Orbigny, Henri Milne-Edwards, Pierre Flourens), des saint-simoniens (les frères d'Eichtal, Ismaïl Urbain, Victor Courtet de l'Isle) mais aussi des hommes politiques (Victor Schoelcher). Sa composition est une illustration des échanges et des transferts qu'il put y avoir entre les approches naturalistes et les approches littéraires, les premières se concevant comme une des clés indispensables à la compréhension de l'histoire des sociétés humaines, une histoire fondée jusqu'alors sur l'étude exclusive des textes. L'influence de la pensée naturaliste est également manifeste chez Victor Courtet de l'Isle (1818-1867) qui ambitionne de fonder une « science politique raciale ». Convaincu de l'influence primordiale de la race sur l'organisation des sociétés, l'auteur de *La Science politique fondée sur la science de l'homme* fait, avant Gobineau, de l'inégalité des races le moteur de l'histoire et oppose la race

celtique à la race germanique ^[32]. Mais les débats politiques qui divisent ses membres ont raison de la société qui disparaît sous la Seconde République ^[33].

Durant les années 1840 et 1850, les ouvrages sur le rôle des races dans les sociétés humaines se multiplient. Au Muséum national d'histoire naturelle, Étienne Serres donne une large place à l'étude des races et à leur influence au sein des sociétés. La chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme qu'il occupe de 1839 à 1855 est renommée « anthropologie ». Ses cours sont relayés dans la *Revue des Deux Mondes* par l'écrivain et futur quarante-huitard Alphonse Esquiros ^[34]. Plusieurs hommes de sciences, tels que Henry Hollard, chargé du cours de zoologie à la faculté des sciences de Paris en 1849 et 1850, ou encore le géologue belge Jean d'Omalius d'Halloy consacrent un ouvrage aux races humaines ^[35]. Des ouvrages se font l'écho des recherches savantes, celui du comte Eusèbe Salles ou encore du futur député et sénateur de centre gauche, Paul Rémusat ^[36] ; l'Académie des Sciences morales et politiques, la *Revue des deux mondes* relayent ces études. Les races humaines, qui sont dotées de caractères physiques et d'aptitudes intellectuelles et morales spécifiques, prennent ainsi place dans le paysage intellectuel, et leur rôle dans l'histoire des sociétés s'affirme. Au sein de la race caucasique qui domine les autres races par sa supériorité intellectuelle, la race celtique, avec ses deux rameaux Gaëls et Kymris, se distingue de la race germanique ou teutonne. Du haut de sa chaire du Muséum, Serres loue la supériorité des Celto-romains qu'il place à la tête de toutes les autres races humaines ^[37].

Michelet entre race, géographie et histoire

Cette fascination pour les sciences naturelles est largement partagée par les écrivains, les philosophes et les historiens du XIX^e siècle de Michelet à Taine. Jules Michelet (1798-1874) est l'un des premiers membres de la Société ethnologique de Paris, il fréquente le salon des Geoffroy Saint-Hilaire, rencontre Étienne Serres. C'est probablement à la suite de la lecture de l'ouvrage d'Edwards qu'il fait sa connaissance et le choisit comme médecin personnel. Les deux hommes se lient d'amitié, Michelet est plein d'admiration pour celui qui unit les sciences de l'homme et les sciences de la nature, et devient un proche de la famille ^[38].

Chez Michelet, l'approche du rôle de la race dans l'histoire des hommes est complexe. S'il y a bien un rejet d'une certaine utilisation de cette notion, notamment l'usage qu'en fit Thierry, Michelet est néanmoins loin de l'évacuer de son histoire de la nation française ^[39]. Dès la fin des années 1830, dans sa correspondance, Michelet, récuse le caractère fixiste et permanent que Thierry attribue à la race : « M. Thierry explique la plupart de l'hist[oire] par l'influence des races. Mais il prend la race comme un fait primitif et non explicable. Il ne tient pas compte des circonstances *géographiques* qui contribuent à former, modifier la race. J'ai essayé de donner à l'hist[oire] la base de la géographie. » ^[40] Tout en rendant hommage au « livre de génie » de Thierry, il lui reproche de présenter les races comme des entités immuables, qui se perpétuent dans le temps à l'identique alors qu'elles évoluent, se modifient sous l'influence de facteurs géographiques ^[41]. Au déterminisme des origines, Michelet substitue un déterminisme géographique qui attribue une influence prépondérante au milieu physique censé façonner les hommes. Ce déterminisme géographique, très présent dans une grande partie des sciences humaines du XIX^e siècle, est loin de se concevoir en dehors de celui des origines, il s'y ajoute pour le modifier, mais se rattache toujours à une pensée essentialiste qui sous-entend une transmission biologique des caractéristiques intellectuelles et morales des populations par le sang ou l'hérédité. La race de Michelet conçue comme dynamique, capable de se modifier sous le poids des déterminations géographiques mais toujours porteuse de caractéristiques culturelles qui s'enracinent

dans l'hérédité, n'est pas en contradiction avec celle que définissent les anthropologues dans les années 1860.

Néanmoins, il y a bien chez Michelet une tentative de rupture épistémologique à travers la mise en avant de facteurs sociaux censés gagner en intensité lorsque viennent les temps modernes : « La race, élément fort et dominant des temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacée presque, à mesure que chacun s'élabore, se personnifie. L'illustre M. Mill dit fort bien "pour se dispenser de l'étude des influences morales et sociales, ce serait un moyen trop aisé d'attribuer les différences de caractère, de conduite, à des différences naturelles indestructibles". [...] C'est le point sur lequel je diffère de mon savant ami Henri Martin. Ce sentiment ne diminue en rien mon estime et ma sympathie pour sa très belle histoire, si instructive, si riche. Il a été infiniment utile pour raviver la tradition nationale, trop effacée, que deux histoires qui s'aident, se suppléent l'une l'autre, aient paru simultanément. [...] La France a fait la France, et l'élément fatal de race m'y semble secondaire. Elle est fille de sa liberté. Dans le progrès humain, la perte essentielle est à la force vive qu'on appelle homme. [...] J'avais posé le premier la France comme une personne. Moins exclusif que Thierry, et subordonnant les races, j'avais marqué fortement le principe géographique des influences locales, et d'autre part, le travail général de la nation qui se crée, se fait elle-même. » ^[42]

Mais dans son histoire de France, son analyse mobilise peu ces facteurs explicatifs et la rupture épistémologique n'est guère perceptible. Il commence ainsi son histoire de la nation française par un tableau des populations de la Gaule directement inspiré des auteurs grecs et latins qui ne diffère guère de ceux peints par ses contemporains. Il décrit le génie des Galls (ou Celtes), de ces « enfants du monde naissant » aux « grands corps mous et blonds » empreints d'une « jovialité féroce », toujours en perpétuel mouvement, qui courent le monde l'épée à la main, toujours prêts pour l'attaque et la conquête. Infatigables parleurs, ils aiment écouter les histoires lointaines rapportés par les étrangers qu'ils savent accueillir. Puis viennent les Kymris, décrits comme un peuple plus sérieux, moins inconstant, plus discipliné, gouverné par les druides ^[43]. À ce génie celtique, sont venus s'ajouter les génies romain et hellénique, le premier apportant l'égalité civile et la discipline militaire, le second, la philosophie et la religion, puis les apports germaniques. L'approche

historique de Michelet se présente comme une tentative d'évaluation de l'apport des diverses races au génie primitif des Celtes : « La base originelle, celle qui a tout reçu, tout accepté, c'est cette jeune, molle et mobile race des Gaëls, bruyante, sensuelle et légère, prompte à apprendre, prompte à dédaigner, avide de choses nouvelles. Voilà l'élément primitif, l'élément perfectible. Il faut à de tels enfants des précepteurs sévères. Ils en recevront du Midi et du Nord. La mobilité sera fixée, la mollesse durcie et fortifiée ; il faut que la raison s'ajoute à l'instinct, à l'élan la réflexion. » Tandis que l'influence des Kymris s'enracine dans le nord, le midi de la France « prend de bonne heure le génie mercantile des nations sémitiques »^[44]. Michelet décrit ainsi « l'accumulation des races dans notre Gaule. Races sur races, peuples sur peuples. [...] Cela dit, a-t-on dit la France ? Presque tout est à dire encore. La France s'est faite elle-même de ces éléments dont tout autre mélange pouvait résulter. [...] Ce travail, ces modifications successives par lesquels notre patrie va se transformant, c'est le sujet de l'histoire de France »^[45].

L'action de l'histoire a ainsi atténué le déterminisme racial, et, même si les vieilles races subsistent, telles que la race celtique en Bretagne, la race auvergnate ou encore la race basque, la fusion des races a créé des races mixtes. Toutes ces races sont maintenant unies par un fort sentiment patriotique, ce qui n'est pas le cas de la jeune Allemagne qui ne verra jamais le Prussien aimer le Bavarois, pronostique Michelet^[46]. Parler de races latines est une « sottise » car la langue n'indique nullement la race, pas plus pour les Français, qui sont en majorité des Celtes avec un peu d'éléments romains, que pour les Espagnols qui sont avant tout des Ibères et des Maures. Il y a bien, pour Michelet, une frontière de races et de langues entre Celtes et Germains, et des caractéristiques culturelles qui s'enracinent dans la race : « L'Allemand, l'Allemande, dans leur grande docilité ont une chose naturelle, qui est de leur race, un respect, un culte instinctif pour l'autorité quelconque. »^[47]

Michelet adhère au mythe aryen et voit dans l'Inde le berceau des races européennes. Il sait même gré au système des castes d'avoir su préserver les Aryens. Sans cela, ils seraient devenus « de lourds frelons ventrus, somnolents, demi-ivres, comme est l'Européen dans ce pays. Par le mélange des esclaves et des femmes inférieures, ils perdaient les dons de leur race, surtout, la puissance inventive, la brillante étincelle qui scintille dans les Védas. La jaune, avec ses yeux obliques et sa grâce de chat, son esprit médiocre et fin, eût aplati l'Indien au niveau du Mongol, eût ravalé la race des

profondes pensées aux talents inférieurs de l'ouvrier Chinois, éteint le génie des hauts arts qui ont changé toute la terre » ^[48]. Michelet est par ailleurs mixophile, favorable au mélange des races, estimant que les races les plus énergiques peuvent sortir des mélanges d'éléments opposés, le Blanc avec la femme noire donne ainsi naissance au mulâtre doté d'une vigueur extraordinaire ^[49].

L'idée que la science puisse contribuer à éclairer les composantes raciales de la population française s'est ainsi diffusée chez les historiens romantiques. L'anthropologie, cette nouvelle science à l'avenir prometteur, s'efforce de remplir cette mission dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1846, la Société ethnologique de Paris avait émis le souhait que des enquêtes plus approfondies soient entreprises à partir d'enquêtes statistiques afin de mieux cerner « l'étude des différences et des ressemblances qui existent, tant sur le point de vue moral que sous le point de vue intellectuel et physique entre les populations si variées de notre France et les contrées les plus voisines » ^[50]. La disparition de la Société peu de temps après l'empêche d'aller plus loin, mais c'est bien dans cette démarche scientifique que se place la Société d'anthropologie une dizaine d'années plus tard.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Voir à ce sujet les exemples donnés dans V. Gazeau, P. Baudun, Y. Modéran, *Identité et ethnicité. Concepts, débats historiographiques, exemples (III^e-XII^e siècle)*, Caen, Publications du CRAHM, 2008.
- [2] ↑ À cela s'ajoute un deuxième mythe, celui de Clovis, qui apporte la nécessaire dimension chrétienne. Cf. Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985. Voir aussi Krzysztof Pomian, « Francs et Gaulois », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, t. 2, p. 2245-2287. André Burguière, « L'historiographie des origines de la France. Genèse d'un imaginaire national », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003, 58, 1, p. 41-62. Claude Nicolet, *La Fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003, p. 40-47. S. Citron, *Le Mythe national...*, op. cit., p. 152-163.
- [3] ↑ Christian Goudineau a montré le rôle joué par Jules César dans l'invention des entités celtique et germanique Ch. Goudineau, *Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ?*, Paris, Seuil, 2002, p. 89-101, 173-174. Voir également du même auteur, « Cours et travaux du Collège de France. Résumés » 2003-2004, *Annuaire 104^e année*, p. 959-973. *Ibid.*, *Annuaire 105^e année*, p. 675-686.
- [4] ↑ Hugh A. MacDougall, *Racial Myth in English History : Trojans, Teutons, Anglo-saxons*, Montréal, Harvest, 1982.
- [5] ↑ André Devyver, *Le Sang épuré. Les préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime 1560-1720*, Université libre de Bruxelles, 1973. Voir aussi Friedrich Hertz, « Les sources psychologiques des théories des races », *Revue de synthèse historique*, 1903, t. 7, p. 253-277. K. Pomian, op. cit., p. 2266.
- [6] ↑ Henri de Boulainvilliers, *Histoire de l'ancien gouvernement de la France. Avec XIV lettres historiques sur les parlements ou états généraux*, La Haye-Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1727, 3 vol.
- [7] ↑ Jean-Baptiste Dubos, *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules (1734)*, Paris, Nyon, 1742, 2 vol.
- [8] ↑ K. Pomian, « Francs et Gaulois », op. cit., p. 2250-2261.
- [9] ↑ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, Paris, Sautetlet, 1828, 3 vol.
- [10] ↑ Marie-France Piguet, « Observation et histoire. La race chez Amédée Thierry et William F. Edwards » *L'Homme*, 2000, n° 153, p. 93-106. Claudine Lacoste, « Les Gaulois d'Amédée Thierry » in Paul Viallaneix, Jean Ehrard (dir.), *Nos Ancêtres les Gaulois*, Faculté des lettres et Sciences humaines de l'université de Clermont-Ferrand II, 1982, p. 203-220.
- [11] ↑ Il poursuit ensuite sa carrière administrative comme président du conseil général puis entra au Conseil d'État avant d'être élevé à la dignité de sénateur sous le Second Empire en 1860.
- [12] ↑ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois* (1828), Paris, Didier et Cie, 7^e éd., 1866, t. 1, p. IV-V.
- [13] ↑ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois* (1828), Paris, Didier et Cie, 7^e éd., 1866, t. 2, p. 558-559.
- [14] ↑ Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous domination romaine* (1865), Paris, Librairie académique, 1871, p. 93-108.
- [15] ↑ Augustin Thierry, « Sur l'antipathie de race qui divise la nation française (1820) », *Dix ans d'études historiques*, Paris, Just Tessier, 3^e éd., 1859, p. 301-309.
- [16] ↑ Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, Paris, Just Tessier, 7^e éd., 1842, p. 2 et première lettre.
- [17] ↑ Augustin Thierry, « Sur les caractères des Francs, des Burgondes et des Visigoths », *Lettres sur l'histoire de France*, op. cit., p. 81-82.
- [18] ↑ Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), Paris, Just Tessier, 5^e éd., 1838, p. 5, 14-15. Patrick Garcia souligne que pour Augustin Thierry et Guizot il s'agissait de démontrer la légitimité de la bourgeoisie à détenir le pouvoir en lui attribuant une histoire qui lui soit propre tout autant que glorieuse (« Les régimes d'historicité : un outil pour les historiens ? Une étude de cas : la "guerre des races" » *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2003, n° 25, p. 43-46).
- [19] ↑ Augustin Thierry, « Sur l'histoire d'Écosse, et sur le caractère national des Écossais », *Dix ans d'études*

historiques, Paris, Just Tessier, 3^e éd., 1859, p. 175.

[20] ↑ Anne Denieul Cormier, *Augustin Thierry. L'histoire autrement*, Paris, Publisud, 1996, p. 425-430. Ses *Lettres sur l'histoire de France* connurent douze éditions jusqu'en 1884 et *Dix ans d'études historiques*, onze jusqu'en 1894.

[21] ↑ Loïc Rignol, « Augustin Thierry et la politique de l'histoire. Genèses et principes d'un système de pensée » *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2002, n° 25, p. 87-100.

[22] ↑ François-Pierre-Guillaume Guizot, *Du gouvernement de la France depuis la Restauration, et du ministère actuel*, Paris, Ladvocat, 1820, p. III-IV, 2-3.

[23] ↑ Laurent Theis, *François Guizot*, Paris, Fayard, 2008.

[24] ↑ François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Paris, Didier et Compagnie, 12^e éd., 1872, p. 60. *Histoire de la civilisation en France*, Paris, Didier et Cie, 1876. 14^e éd., préface à la 6^e éd., 1856, p. iv. François Guizot, *Essais sur l'histoire de France*, Paris, Didier et Cie, 1868, p. 75.

[25] ↑ James Cowles Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, Paris, J.B. Baillière, 1843-1845, 2 vol.

[26] ↑ Repris dans son ouvrage *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain*, Paris, Rey et Gravier, 1827.

[27] ↑ Antoine Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale et de l'Afrique australe*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.

[28] ↑ W. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire ; Lettre à M. Amédée Thierry, auteur de l'histoire des Gaulois*, Paris, Compère Jeune, 1829, p. 5266 108.

[29] ↑ Son demi-frère est le biologiste Henri Milne Edwards. Claude Blanckaert, « On the origins of french ethnology. William Edwards and the doctrine of race », in G.W. Stocking (éd.), *Bones, Bodies, Behavior. Essays on Biological Anthropology*, Madison, Univ. of Wisconsin Press, 1988, p. 18-55.

[30] ↑ *BSAP*, 1876, p. 221.

[31] ↑ W. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines...*, *op. cit.*, p. 52-66, 108.

[32] ↑ Victor Courtet de l'Isle, *La Science politique fondée sur la science de l'homme ou étude des races humaines*, Paris, Arthus Bertrand, 1838. *Tableau ethnographique du genre humain*, Paris, Arthus Bertrand 1849. Jean Boissel, *Victor Courtet (1813-1867) premier théoricien de la hiérarchie des races. Contribution à l'histoire de la philosophie politique du romantisme*, Paris, PUF, 1972.

[33] ↑ C. Blanckaert, *On the Origins of French Ethnology*, *op. cit.* Martin S. Staum, *Labeling people. French Scholars on Society, Race and Empire 1815-1848*, Montréal-Kingston-Londres, Ithaca, Mac Gill Queen's Univ Press, 2003.

[34] ↑ Alphonse Esquiros, « Du mouvement des races humaines. Cours de M. Serres au Jardin des Plantes » *Revue des deux mondes*, 1845, t. 10, p. 152-186. « Des études contemporaines sur l'histoire des races », *Ibid.*, 1848, t. 21, p. 982-1002. *Paris ou les sciences, les institutions et les mœurs au XIX^e siècle*, Paris, Au Comptoir des imprimeurs-unis, 1847, 2 vol., t. 1.

[35] ↑ Henry Hollard, *De l'Homme et des races humaines*, Paris, Labbé, 1853. Hollard est professeur d'histoire naturelle à la faculté des sciences de Neuchâtel. Jean-Baptiste-Jullien Omalius d'Halloy, *Des Races humaines ou éléments d'ethnographie*, Paris, P. Bertrand, 1845.

[36] ↑ Paul Louis-Étienne Rémusat, *Les Sciences naturelles, études sur leur histoire et sur leurs plus récents progrès*, Paris, Michel-Lévy frères, 1857. « Des races humaines », *Revue des deux mondes*, 1854, t. 6, p. 783-804. Eusèbe François comte de Salles, *Histoire générale des races humaines ou philosophie ethnographique*, Paris, B. Duprat, 1849.

[37] ↑ Alphonse Esquiros, *Du Mouvement des races humaines. Cours de M. Serres au Jardin des Plantes*, *op. cit.*, p. 184-185. *Paris ou les sciences*, *op. cit.*, p. 463-475.

[38] ↑ Paule Petitier, *Géographie de Michelet*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 105-135. Balzac, dans son avant-propos de *La Comédie humaine*, présente Edwards comme celui qui a appliqué à la psychologie et à l'analyse sociale les principes des sciences naturelles.

- [39] ↑ Claude Rétat, « Jules Michelet, l'idéologie du vivant », *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle*, 2005, n° 130, p. 9-22.
- [40] ↑ Lettre à Alphonse Peyrat, sept. 1837. Jules Michelet, *Correspondance générale*, Paris, Honoré Champion 1994, t. 2, p. 625-627. « M. Thierry avait beaucoup parlé des *races*, les prenant comme élément primitif et non explicable. Moi, j'ai donné pour la France les circonstances de *sol* et de *climat* qui forment et dominant la race. J'ai précisé le premier nos diverses nationalités provinciales », Lettre à Alfred Nettement, septembre 1837, *Ibid.*
- [41] ↑ « Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissaient avoir besoin qu'on mît dessous une forte base, la terre, qui les portât et les nourrit. Sans une base géographique, le peuple semble marcher en l'air. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel est le nid, tel est l'oiseau » (Jules Michelet, préface de 1869, *Histoire de France*, Paris, Marpon-Flammarion, 1879-1885, 19 vol., t. 1, p. V).
- [42] ↑ Jules Michelet, préface de 1869, *Histoire de France*, *op. cit.*, p. VI, VIII, XXII. Sur Henri Martin voir *infra* p. 112-114.
- [43] ↑ *Ibid.*, p. 2-3, 8.
- [44] ↑ *Ibid.*, p. 139.
- [45] ↑ *Ibid.*, p. 142-143.
- [46] ↑ Jules Michelet, *Tableau de la France : géographie physique, politique et morale*, Paris, Lacroix, 1875, p. 33, 51, 69, 72, 82-83. *La France devant l'Europe*, Le Monnier, 2^e éd., 1871, p. 113.
- [47] ↑ Michelet, *La France devant l'Europe*, Le Monnier, 2^e éd., 1871, p. 33, 95.
- [48] ↑ Michelet, *Bible de L'Humanité*, Paris, Calman-Lévy, 1876, p. 2, 15, 40-41.
- [49] ↑ Claude Rétat, *Jules Michelet, l'idéologie du vivant*, *op. cit.*, p. 21
- [50] ↑ « Note sur les progrès de la science ethnologique en Irlande et sur les opérations de recensement décennal en Irlande », *Bulletin de la Société ethnologique de Paris*, 1846, t. 1, p. 10-20.

II. Le roman anthropologique

Celtes et Kymris

L'approche raciale et sociale de l'époque romantique perd de son sens dans la seconde moitié du siècle au fur et à mesure que l'opposition noblesse *versus* bourgeoisie devient de moins en moins centrale au sein de la société française. On a vu que Guizot et Augustin Thierry ont vu dans la monarchie de Juillet le régime de concorde nationale capable d'assurer les droits du peuple et de la bourgeoisie. Alors qu'à partir de 1848, la lutte entre noblesse et Tiers état n'est plus au centre des antagonismes sociaux et qu'elle s'efface devant l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat, la notion de race perd de son efficacité comme moteur de l'histoire nationale, mais, dans un contexte de plus en plus marqué par la rivalité entre États-nations, elle trouve une nouvelle vigueur sous les compas des anthropologues qui, dans les années 1860, entreprennent d'apporter leur contribution à la question des origines nationales.

Au milieu du siècle, la France, vieille nation bousculée par les puissances voisines, notamment par les deux autres sociétés impériales rivales, la Grande-Bretagne et l'Allemagne, cherche à résister et à conserver son rôle de grande nation^[1]. Dans le domaine économique mais aussi scientifique, la France est distancée par ses voisines ; les années 1850 constituent, en effet, la fin de l'âge d'or de la science française, la France ne produit alors plus que très peu de grands savants à la différence de l'Angleterre et de l'Allemagne^[2]. La réactivation du mythe gaulois et sa racialisation – qui lui octroie une nouvelle légitimité scientifique – permet alors à la France de se distinguer racialement des puissances rivales, de mettre en avant les spécificités de son ethnogénèse et d'affirmer sa supériorité en présentant les Français comme les descendants de la brillante civilisation celtique. Les débats qui s'engagent au sein de la Société d'anthropologie répondent ainsi aux enjeux politiques des rivalités entre États-nations mais ils comprennent aussi des enjeux plus spécifiquement scientifiques. Il s'agit pour les anthropologues d'asseoir une nouvelle science au sein du paysage intellectuel français et pour cela de mettre en avant sa scientificité, trouver des alliés afin de s'imposer face à l'hégémonisme de sciences plus anciennes.

Dès la création de la Société d'anthropologie de Paris, Broca assigne à

l'anthropologie la mission de participer, après les historiens et les linguistes, à l'étude des origines de la nation française en déterminant scientifiquement les caractères physiques des diverses races ayant peuplé la Gaule. Après avoir rendu hommage à Amédée Thierry et à Edwards pour avoir différencié, à partir des textes et de l'observation de la physionomie des populations, les deux races qui étaient auparavant désignées sous le nom de Gaulois, Broca entend mobiliser les méthodes scientifiques de la toute nouvelle anthropologie, les statistiques et l'anthropométrie. Les statistiques des conscrits établies lors du recrutement de l'armée lui permettent d'établir la carte de la répartition de la taille dans les différents départements. Il montre la présence d'un plus grand nombre de conscrits de petite taille des Alpes à la Bretagne, et à l'inverse une plus forte présence de grandes tailles dans le nord de la France. Les mesures craniométriques viennent confirmer les enseignements tirés de l'étude sur les tailles : les brachycéphales s'avèrent dominants dans les régions de petite taille et les dolichocéphales au nord. Broca tire quelques conclusions historiques des enseignements de la nouvelle science anthropologique : la nation française a été peuplée par l'arrivée successive de deux races distinctes, la race celtique des petits hommes bruns brachycéphales et la race kymrique des hommes blonds dolichocéphales de grande taille. Si aucune des races n'est restée à l'état pur, il est tout de même possible d'en retrouver la trace dans les populations de l'époque^[3]. Cette étude permet aussi à Broca de légitimer sa nouvelle science, de montrer que sa démarche scientifique a rectifié les erreurs des linguistes et des historiens qui ont confondu race et langue et vu dans les peuples qui parlent la même langue la même race. Forts de leurs outils anthropométriques et de leur utilisation de la statistique, les anthropologues montrent que cette « race celtique » comprend en réalité deux races, celle des hommes grands blonds et celle des hommes petits bruns. Broca poursuit son entreprise de délégitimation des adversaires en récusant la thèse monogéniste de l'influence des milieux en constatant que les deux races sont effectivement présentes dans des milieux peu différents. Enfin, sa thèse conforte le patriotisme français en affirmant que la brillante civilisation celtique était l'œuvre de la population majoritaire en France, les bruns brachycéphales^[4].

Dès sa première décennie d'existence, la Société d'anthropologie de Paris connaît une profusion de communications sur la question des origines nationales. En 1862, une commission sur l'ethnologie de la France est créée et, trente ans plus tard, cette

thématique est toujours l'objet d'attention. Après avoir publié de nombreuses contributions, la Société décide d'élargir les recherches en établissant un questionnaire pour permettre à toutes les bonnes volontés de recueillir des données sur le vivant (couleur des yeux, des cheveux, forme du visage, nez, lèvres) et invite à lui envoyer les squelettes recueillis dans les sépultures^[5]. Mais ces enquêtes anthropométriques sont loin d'être aisées à réaliser. L'anthropologue René Collignon (1856-1932), médecin de la marine d'origine lorraine gagné à l'anthropologie pendant ses heures de loisirs, qui publie de 1882 à 1895, région par région, les caractéristiques anthropologiques de la population française, évoque les difficultés rencontrées. Malgré l'aide d'un secrétaire et d'un aide chargé de lui donner les instruments, il lui fallait près de vingt minutes pour prendre et noter les cinquante-deux indications établies. Suivant les conseils de Topinard, il réduit les mensurations afin d'arriver à mesurer dix sujets par heure^[6].

Les enquêtes menées par les principaux anthropologues confirment les premières thèses de Broca. Abel Hovelacque et Georges Hervé montrent ainsi que le massif du Morvan, véritable refuge naturel des « vieilles races vaincues », est resté un sanctuaire de la race celtique, tout comme l'Auvergne et la Savoie. Le crâne, la taille, la couleur des yeux et des cheveux, les traits du visage des Morvandéaux, jusqu'à la forme du sein de la femme, tout concourt à prouver que ce sont bien les descendants des Celtes^[7]. À partir de la proportion des types brachycéphales présente dans les sépultures de l'Europe centrale et occidentale, Hervé reconstitue le chemin parcouru par ces têtes arrondies au néolithique. Les brachycéphales auraient suivi la vallée du Danube et la plaine hongroise puis, face aux Alpes, ils se seraient divisés en deux masses, l'une passant au nord, l'autre au sud du massif^[8].

Le débat s'engagea avec les « hommes de lettres », représentants de disciplines plus classiques, la philologie, l'histoire, la linguistique. Le baron Dominique Roget de Bellonguet (1796-1872), officier de cavalerie converti à l'étude des langues et de l'archéologie celtiques, relativise l'intérêt de la craniologie, qu'il juge utile pour différencier les races lointaines mais pas pour distinguer les races proches. Il souscrit aussi à la thèse de la dualité des races mais oppose une petite race brune brachycéphale, à tête ronde, aux yeux et cheveux noirs, au tempérament sec et nerveux, d'origine méridionale, ligurienne ou ibérique à la race, grande, blonde, à la tête longue, au tempérament lymphatique nommé celtique ou gauloise. Il voit dans le génie

gaulois le résultat de leur fusion^[9]. L'archiviste paléographe Henri d'Arbois de Jubanville (1827-1910), nommé en 1882 à la nouvelle chaire de langue et littérature celtiques au Collège de France, conteste également les thèses des anthropologues. À partir des données linguistiques, de Jubanville détermine deux races celtes, la gauloise établie en Gaule et dans une partie de l'Italie et de l'Espagne, et l'irlandaise présente jusqu'en Écosse. Il souligne l'importance de populations pré-celtiques en Gaule, populations découvertes grâce à l'archéologie dont il estime qu'elles ont laissé dans les veines de ses contemporains plus de sang que les Gaulois^[10].

Quand l'archéologie et la préhistoire s'en mêlent

Les anthropologues trouvent le secours de deux autres nouvelles sciences, l'archéologie et la préhistoire. L'archéologie, ou plutôt les archéologies s'institutionnalisèrent dans le champ scientifique à peu près à la même époque que l'anthropologie : la *Revue archéologique* est créée en 1844 tandis que des chaires universitaires voient le jour. Anne Lehoërf distingue à juste titre l'archéologie classique dédiée aux civilisations grecques et latines qui obtint une reconnaissance académique aisément de l'archéologie préhistorique qui emprunte ses méthodes non pas comme la première à l'univers lettré mais aux sciences naturelles et qui s'installe en dehors de l'université (Musée des Antiquités nationales, Muséum d'histoire naturelle, l'École du Louvre). Particulièrement dynamique, l'archéologie préhistorique ouvre des chantiers de fouilles à Alésia, au Mont Beuvray^[11]. Alexandre Bertrand (1820-1902), helléniste, membre de l'École française d'Athènes fondateur et premier directeur du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, présente l'archéologie comme une alliée de l'anthropologie, en affirmant, face aux érudits celtisants victimes selon lui de l'impuissance des textes, qu'il fallait désormais donner la parole aux archéologues et aux anthropologues, tous unis par une volonté commune de comprendre le message laissé par les ancêtres qui sortent peu à peu de leurs tombes à l'appel de la Science^[12]. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Bertrand diffuse dans cette institution les thèses des anthropologues qu'il côtoie lors des séances de la Société d'anthropologie de Paris. Convaincu par ces derniers de la dualité de la race gauloise, il leur apporte la confirmation des découvertes archéologiques^[13].

Mais une autre question se pose : qui se trouvait sur le sol gaulois lors de l'arrivée des Celtes et des Kymris ? C'est là qu'intervint une autre jeune science alliée de l'anthropologie, la préhistoire. La découverte et l'étude des squelettes préhistoriques attestent de l'ancienneté de l'homme et permettent d'imaginer des origines plus lointaines, ce que n'avaient pu faire les historiens et naturalistes du premier XIX^e siècle. Dans les années 1840, l'anthropologue suédois Retzius, à l'aide du nouvel indice qu'il avait conçu, l'indice céphalique, indice qui différenciait les crânes

courts, brachycéphales, et les crânes allongés, dolichocéphales, élabora une première théorie du peuplement de l'Europe occidentale en faisant des brachycéphales les populations autochtones et en voyant dans les dolichocéphales des représentants de races indo-européennes ayant apporté à l'Europe les métaux et les langues à flexion. Si Broca et ses collègues font de l'indice céphalique une des principales mesures anthropométriques, leurs études, en révélant l'existence de crânes préhistoriques dolichocéphales, inversent la thèse de Retzius sur le peuplement de l'Europe^[14]. Les populations autochtones de l'âge de la pierre sont dolichocéphales et les brachycéphales deviennent les envahisseurs venus de l'Est qui apportent les métaux. Mais, à la différence de l'archéologie classique proche-orientale ou égyptienne qui s'appuie sur des textes pour dater les objets trouvés, cette archéologie ou anthropologie préhistorique qui s'affirme dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne dispose pas encore des méthodes radiométriques (radiocarbone et dendochronologie) permettant d'aboutir à une chronologie précise et sûre^[15].

Le roman préhistorique peut alors venir au secours du roman anthropologique. Gabriel de Mortillet (1821-1898), figure marquante de l'anthropologie préhistorique en France, apporte sa pierre à l'édifice. Ce transformiste et anticlérical acharné, qui participe à la reconnaissance de l'ancienneté de l'homme, et met au point la détermination des quatre époques des temps géologiques, est, à partir de 1868, attaché à la conservation du nouveau Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Les squelettes trouvés dans différents sites (Baumes-Chaudes, Laugerie Cro-Magnon, etc.) lui permettent de conclure à la présence, au néolithique, de dolichocéphales de taille et de caractères sensiblement différents et de brachycéphales venus de l'extérieur^[16]. À partir des données anthropologiques, des découvertes archéologiques et des récits des auteurs grecs et latins, l'idée d'une succession de trois couches de peuplement s'impose. Une population brachycéphale venue de l'Est s'est alors répandue sur toute la Gaule, en refoulant au sud les indigènes néolithiques bruns dolichocéphales qui forment la nation des Ibères. Ce mouvement migratoire qui gagne aussi la Belgique et la Grande-Bretagne introduit l'usage du bronze. Ces brachycéphales au teint frais et coloré, aux cheveux châtain ou bruns et droits, aux yeux gris, dénommés le plus souvent Celtes, sont ensuite repoussés dans les régions au-delà de la Seine par une invasion des dolichocéphales blonds à la taille élevée, à la peau, aux yeux et aux cheveux clairs dénommés Kimris,

Galates ou Gaëls, venus du nord-est^[17].

Le mythe gaulois trouve un autre défenseur enthousiaste, l'historien patriote fêru d'anthropologie Henri Martin^[18]. L'historien républicain et libre-penseur, qui fut aussi député et sénateur de la Gauche républicaine et membre de l'Académie française (1878), s'était donné pour ambition de donner à la France une véritable histoire nationale. Revendiquant clairement l'héritage d'Amédée Thierry à qui il rendait grâce d'avoir posé la première pierre de cet édifice, il fut soucieux d'enrichir les différentes éditions de son *Histoire de France* des apports des recherches anthropologiques : les troisième (1837) et quatrième éditions (1855-1860) donnèrent une plus large place aux origines gauloises de la nation française^[19]. Le livre premier se présente comme un vibrant hommage aux glorieux ancêtres gaulois, dont le sang et l'esprit prédominent encore au sein de la nation française, un vibrant hommage à cette « brillante race gauloise » qui a su conserver son « indestructible personnalité » malgré les mélanges, les Romains, les Germains. À une première vague de Gaëls ou Gaulois appartenant à la grande famille indo-européenne est venue s'ajouter une seconde, celle de leurs frères Kymris. Ces derniers se distinguent par leur tête allongée, leur stature très haute de Gaulois à la tête arrondie et à la taille moins élevée. Tandis que les Kymris s'installent dans le nord et le nord-est, les Gaëls restent dominants au centre et au sud-est. Martin utilise les données des premières recherches anthropologiques fournies par Edwards sur la dualité raciale des Gaulois. Il ne cite pas dans son *Histoire de France* celles de la Société d'anthropologie car son ouvrage paraît avant la création de la société. Martin y adhère néanmoins dès sa création, il participe activement aux discussions sur les Celtes et assume la présidence de la société en 1878. Élu comme « représentant des études auxiliaires » à l'anthropologie, il n'en partage pas toujours les conclusions, mais son opposition est plus terminologique que doctrinale^[20].

Le succès de son *Histoire de France*, couronnée à plusieurs reprises (grand prix Gobert de l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1844, prix de l'Académie française en 1856 et 1859, grand prix biennal de l'Institut en 1869), contribue à populariser le mythe gaulois. Un mythe qui, on le verra plus loin, a été largement vulgarisé dans les différentes histoires de France et les manuels scolaires de l'époque^[21]. Les études scientifiques sur les origines nationales sortent ainsi du petit cercle des sociétés savantes et se diffusent plus largement. On les retrouve au sein de

La *Revue des deux mondes* popularisée par Charles Richet, au sein de la *Revue politique et littéraire*, au sein de l'Académie des Sciences morales et politiques, présentées par Émile Levasseur lors d'une séance publique qui rassemble les cinq académies, ou encore au sein des dictionnaires les plus populaires, comme *La Grande Encyclopédie* ^[22].

Les études des historiens et des anthropologues sur l'ethnogénèse nationale ont ainsi participé à la réactivation de ce mythe gaulois qui n'a pas attendu la défaite de 1871 pour trouver un large écho dans la société française. Le Second Empire fait en effet de la Gaule un véritable objet patriotique capable de rassembler tous les Français ; son histoire est encouragée par l'Empereur et son ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy (1863-1869), à travers la fondation du Musée de Saint-Germain-en-Laye (1862), le soutien aux sociétés savantes, l'ouverture de chantiers de fouilles (Alésia en 1860, Gergovie en 1861, Bibracte en 1867) ^[23]. Les composants de ce mythe gaulois ne sont pas uniquement raciaux mais aussi linguistiques et culturels ; au sein de l'Académie celtique fondée en mars 1805 puis au sein de la Société royale des Antiquaires de France qui lui succède en 1814, savants, érudits, écrivains se rassemblent pour recueillir traditions, coutumes, usages, langues locales ^[24].

La racialisation du mythe qui intervient à un moment où la Science impose son autorité donne une aura scientifique au mythe et le rend plus crédible. Napoléon III comprend vite l'intérêt de l'anthropologie, malgré la menace qu'elle représente en raison de ses liens avec les opposants républicains et de ses idées transformistes qui malmènent la religion catholique. C'est bien parce qu'elle est censée participer aux côtés de l'histoire, de l'archéologie et de la préhistoire à la grande réflexion sur les origines de la nation française et apporter sa contribution à la construction du mythe gaulois que l'Empereur lui permet d'engager son institutionnalisation en autorisant Broca à créer la Société d'anthropologie de Paris en 1859, en lui accordant la reconnaissance d'utilité publique en 1864, puis en permettant à son ministre Victor Duruy de rattacher le laboratoire d'anthropologie à l'École pratique des hautes études en 1868. Napoléon III demande également à ce que tous les crânes exhumés lors des fouilles archéologiques soient remis à la société ^[25]. Il est aussi probable que la présence d'Armand de Quatrefages, chrétien monogéniste proche des idées de Le Play ^[26], au sein de la Société d'anthropologie, contribue à rassurer Napoléon III. La défaite de la France face à l'Allemagne et l'installation de la République laïque

ne font que conforter cette passion gauloise, censée alors écarter une histoire trop dépendante de l'épisode monarchiste aux origines franques. Pour les Républicains patriotes, Vercingétorix est préférable à Clovis, fondateur de la royauté et de surcroît d'origine germanique ^[27]. Le mythe gaulois gagne une grande partie de l'opinion française des républicains aux royalistes ^[28] et, après la défaite de 1870, il peut redonner grandeur et unité à une nation en proie aux doutes et aux complexes face à la montée en puissance de son voisin allemand.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne 1900-1940 Essai d'histoire sociale comparée*, Paris, Seuil, 2001.
- [2] ↑ Alexandre Moatti, *Einstein, un siècle contre lui*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 55-59.
- [3] ↑ Paul Broca, « Recherches sur l'ethnologie de la France », *Mémoires de la Société d'anthropologie*, 1860-1863, t. 1, p. 1-56. Paul Broca, « Nouvelles recherches sur l'anthropologie de la France en général et de la Basse Bretagne en particulier », *Mémoires de la Société d'anthropologie*, 1868-1869, t. 3, p. 147-209. Paul Broca, « La race celtique ancienne et moderne. Arvernes et Armoricaïns. Auvergnats et Bas-Bretons », *RDA*, 1873, t. 2, p. 577-628. Paul Broca, « Suite de la discussion sur les Celtes, le nom des Celtes », *BSAP*, 1874, t. 9, p. 658-663.
- [4] ↑ Paul Broca, « Suite de la discussion sur les Celtes », le nom des Celtes, *BSAP*, 1874, t. 9, p. 658-663.
- [5] ↑ « Commission de l'ethnologie de la France », *BSAP*, 1862, t. 3, p. 94-95. *RMEA*, 1893, p. 202-203.
- [6] ↑ René Collignon, « Étude anthropométrique élémentaire des principales races de France », *BSAP*, 1883, t. 6, p. 463-526. R. Collignon, « Anthropologie de la France. Dordogne, Charente, Corrèze, Haute-Vienne », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1893-1895, t. 1. R. Collignon, « Anthropologie du Sud-Ouest de la France. Le Basques, Dordogne, Charente, Corrèze, Haute-Vienne », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1893-1895, t. 1.
- [7] ↑ Abel Hovelacque et Georges Hervé, « Recherches ethnologiques sur le Morvan », *Mémoires de la société d'anthropologie*, 1893-1895, t. 1.
- [8] ↑ Eugène Pittard, *Les races et l'histoire. Introduction ethnologique à l'histoire*, « L'évolution de l'humanité » dirigée par Henri Berr, Paris, La Renaissance du livre, 1924.
- [9] ↑ Roget baron de Belloquet, *Ethnogénie gauloise*, Paris, Duprat et Frank, 2 vol., 1858 et 1868 (rééd., 1873), t. 1, p. 90, 152, 309. P. Topinard, « Les Celtes du Dr Briton », *LA*, 1892, p. 383-384.
- [10] ↑ D'Arbois de Jubanville, « Les Cimbres et les Kymri », *Revue archéologique*, 1872, t. 23, p. 39-51. « Les Celtes, les Galates, les Gaulois », *Revue archéologique*, 1875, t. 29, p. 4-18. « Les Celtes et les langues celtiques. Première leçon du cours professé au Collège de France », *Revue archéologique*, t.43, 1882, p. 87-95. *Les Premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'Antiquité et les travaux des linguistes*, Paris, Ernest Thorin, 2^e éd., 1889 et 1894, 2 vol.
- [11] ↑ Ève Gran-Aymarich, *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1945*, Paris, CNRS. Anne Lehoërf, « Les paradoxes de la Protohistoire française », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2009/5, 64^e année, p. 1107-1133.
- [12] ↑ Alexandre Bertrand, « Celtes, Gaulois et Francs. Lettres au Dr Paul Broca », *RDA*, 1873, t. 2, p. 235-249, 422-435, 629-643. « Les Gaulois », *Revue archéologique*, 1875, t. 29, p. 281-303. « Conférence sur les populations primitives de la Gaule et de la Germanie », *Revue archéologique*, 1878, t. 36, p. 112-128.
- [13] ↑ Selon lui, les deux races correspondaient à deux périodes archéologiques, la période celtique marquée par l'utilisation d'armes et d'instruments de pierre et de bronze, et la période où dominait le fer introduit par les Gaulois. Alexandre Bertrand, « Les Gaulois », *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances*, 1876, t. 3, p. 119-125. « Sur les premières tribus celtes connues des Grecs », *BSAP*, 1876, t. 11, p. 100-102. *Nos Origines. La Gaule avant les Gaulois d'après les monuments et les textes. Cours d'archéologie nationale*, Paris, Leroux, 2^e éd., 1891. Les Français de son époque étaient ainsi les descendants du Celte, plus intellectuel, plus moral, plus démocratique, et du Gaulois, plus militaire et féodal.
- [14] ↑ « Discours de M. Broca », *CIAAP, Compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*, Paris, C. Reinwald, 1869 p. 367-402.
- [15] ↑ Anne Lehoërf, « Les Paradoxes de la Protohistoire française », *op. cit.*, p. 1113-1114.
- [16] ↑ Gabriel de Mortillet, *Formation de la nation française*, Paris, Alcan, 1897, p. 318.
- [17] ↑ Sigismund Zaborowski, « Celtes. Ethnologie », *Dictionnaires des sciences anthropologiques, op. cit.* Dr Atgier, *Ethnologie comparée des Gaulois. Les trois races indo-européennes*, Angers, Germain et G. Grassin

1895. Jean Laumonier, *La Nationalité française. Les hommes*, Paris, Chamuel, 1892.

[18] ↑ Rémi Mallet, « Henri Martin et les Gaulois : histoire et mythe » in Paul Viallaneix, Jean Ehrard (dir.), *Nos Ancêtres les Gaulois*, Faculté des lettres et Sciences humaines de l'université de Clermont-Ferrand II, 1982, p. 231-246.

[19] ↑ Henri Martin, « préface à l'édition de 1837 », « Avertissement à la 4^e édition », *Histoire de France*, Paris, Funre, Jouvot et Cie, 4^e éd., 1861-1865, 16 vol., t. 1.

[20] ↑ Il préféra réserver le nom de Celtes aux immigrants blonds dolichocéphales. *BSAP*, 1878, t. 1, p. 5-8. Sigismund Zaborowski, « Celtes. Ethnologie », *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, 1884. Henri Martin, « Sur les traditions irlandaises », *RDA*, 1879, t. 2, p. 193-204.

[21] ↑ D'Arbois de Jubanville, « les Cimbres et les Kymris » *Revue archéologique*, 1872, t. 23, p. 3951 (voir par exemple Henri-Léonard Bordier et Édouard Charton, *Histoire de France, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Bureaux du « Magasin pittoresque », 1862). Cf. *infra*.

[22] ↑ Charles Richet (1850-1935), médecin passionné par l'hypnose et eugéniste radical, mais aussi poète et romancier, il fut directeur de la *Revue scientifique*. Ses recherches sur l'anaphylaxie lui valent l'obtention du prix Nobel de médecine en 1913. Émile Levasseur est économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France et à l'École libre de sciences politiques. Charles Richet, « L'avenir de l'anthropologie », *RDM*, 1876, t. 5, p. 474-479. Émile Levasseur, « Esquisse de l'ethnographie de la France », *Revue politique et littéraire de la France et de l'étranger*, 20/11/1880, p. 492-497, 04/12/1880, p. 532-539. Louis Will, « Celtes », *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, 1885-1902*, Paris, 1890, vol. 9.

[23] ↑ Christian Amalvi, « Vercingétorix dans l'enseignement primaire 1830-1940 », Gérard Alice, « La vision de la défaite gauloise dans l'enseignement secondaire », et Paul Gerbod, « L'enseignement supérieur français à la découverte des Gaulois 1890-1940 », in *Nos Ancêtres les Gaulois, op. cit.* André Simon, *Vercingétorix et l'idéologie française*, Paris, Imago, 1989, p. 43, 94-123.

[24] ↑ Nicole Belmont (éd.), *Aux Sources de l'ethnologie française : l'académie celtique*, Paris, CTHS, 1995, p. 9. Christian Goudineau, *Le Dossier Vercingétorix*, Paris, Actes Sud-Errance, 2001.

[25] ↑ Paul Broca, « Histoire des travaux de la société d'anthropologie (1859-1863) », *Mémoires d'anthropologie*, Paris, Jean-Michel Place, 1989, p. 435.

[26] ↑ Lettre de Quatrefages à Mr le Ministre, 9 juin 1857, Lettre de F. Le Play à Armand de Quatrefages: 11/01/1876, Naf 11824, Ms 2258, BNF.

[27] ↑ Charles-Olivier Carbonel, « Après 1870 : régénérescence de la France et renaissance de la Gaule » *Nos Ancêtres les Gaulois, op. cit.*, p. 391.

[28] ↑ André Simon, *Vercingétorix et l'idéologie française, op. cit.*, p. 66-67.

III. Controverses scientifiques franco-allemandes

Race celte *versus* race germanique

Dans les chapitres précédents, on a vu prendre corps l'opposition entre race celte/gauloise et race germanique à partir du XVI^e siècle avec la montée en puissance de l'anglo-saxonisme en réponse aux rivalités politiques des principaux Empires et royaumes. On a vu également que les enjeux sociaux internes aux États pouvaient renforcer les antagonismes raciaux. Lorsque les défenseurs du Tiers état (Sieyès) puis les historiens bourgeois (Thierry) lièrent l'antagonisme Gaulois/ Germains à la domination de la noblesse dans la France de l'après Révolution, l'hostilité envers les Germains ne fit que croître, et il n'est pas surprenant de retrouver une vision très dépréciative des voisins d'outre-Rhin sous la plume d'Augustin Thierry. Cet antagonisme racial s'est renforcé tout au long du XIX^e siècle avec l'exacerbation des rivalités entre États-nations, la défaite militaire de la France face à l'Allemagne en 1871 en constituant une étape cruciale. L'anthropologie raciale participe alors pleinement au renforcement des antagonismes raciaux en apportant la caution de la science, en donnant des fondements biologiques à cette idée ancienne d'une transmission par le « sang » des caractères des peuples et d'une opposition séculaire entre certaines races.

Il semble nécessaire de nuancer la thèse qui oppose trop radicalement une vision staëlienne, omniprésente dans les premières décennies, faisant des Allemands les bons sauvages de l'Europe, à une deuxième vision admirative de l'Allemagne, présentant l'Allemagne comme un modèle intellectuel, à laquelle aurait ensuite succédé une troisième vision qui, sous le feu des bombardements, transforma l'intellectuel en barbare^[1]. Si ces visions positives furent effectivement présentes, d'autres, sous la plume d'Augustin Thierry, se révélèrent plus dépréciatives dès la première moitié du XIX^e siècle. Dans ses *Récits des temps mérovingiens* écrit en 1840, Thierry souligne déjà la barbarie des envahisseurs germaniques, leurs mœurs sauvages et violentes responsables de la destruction de la civilisation méditerranéenne^[2]. Bien avant les écrits de Fustel de Coulanges au lendemain de la défaite de 1870, Thierry réfute les thèses des écrivains modernes qui font des Germains des hommes libres. Cette opinion propagée par la « vanité nationale » n'est fondée, selon l'historien, sur aucun témoignage ancien. Augustin Thierry

renverse les fondements de la théorie anglo-saxonne en faisant de l'amour de la liberté une caractéristique des Gaulois et non des Germains. Les Gaulois, peuple libre épris de démocratie, se sont brutalement trouvés soumis à la barbarie germanique qui installe le régime féodal. Ce dernier n'est aboli que grâce à l'action de la lente émancipation communale médiévale et aux luttes du peuple, luttes qui trouvent leur aboutissement dans la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe ^[3]. Dans les années 1860, alors que les communautés savantes sont encore loin du feu des canons et que la dimension internationale de cette nouvelle science s'affirme en parallèle avec sa constitution au sein des espaces nationaux, on a vu que les rivalités entre les deux principaux pôles de la science des races, l'Allemagne et la France, se sont manifestés à travers des divergences dans les techniques de mensurations. Le chauvinisme se révèle également dans la pesée des cerveaux. Si les différences de poids du cerveau entre race blanche et race de couleur font quasiment consensus à l'intérieur de l'ensemble de la communauté savante occidentale, il n'en va pas de même lorsque les balances pèsent les cerveaux français et les cerveaux allemands. Les premières pesées effectuées par les Allemands, défavorables aux cerveaux français, ne satisfont guère l'orgueil des savants français qui répondent que le poids du cerveau variant en fonction de la taille de l'individu, il est normal que les Français de taille en moyenne moins élevée aient un cerveau légèrement plus léger. L'enquête allemande est aussi accusée d'avoir négligé une autre variable pourtant indispensable à la comparaison. En effet, on observait de manière générale que les cerveaux d'individus ayant connu une mort violente étaient toujours plus lourds que ceux ayant connu une mort naturelle. Or les cerveaux français pesés lors de l'enquête étaient plus souvent des cerveaux de vieillards morts naturellement, tandis que les cerveaux allemands appartenaient plus souvent à des individus décédés de mort violente. Les mesures françaises effectuées par la suite par Broca montrèrent que les crânes brachycéphales renfermaient les plus gros cerveaux. Broca, néanmoins beau joueur, se refusa à conclure à une supériorité générale des brachycéphales sur les dolichocéphales, et reconcéda que le développement plus grand des lobes frontaux de certaines races dolichocéphales (indo-germaniques) pouvait compenser l'infériorité du poids ^[4].

Les thèses sur l'ethnogénèse marquent aussi, et encore plus après la guerre franco-prussienne, la rivalité entre les deux nations. On a vu que Broca et ses disciples font

des petits bruns brachycéphales dominants en Gaule les représentants de la grande civilisation celtique, et voient dans les Français de leur époque leurs descendants. Au lendemain de la défaite de 1870, il apparaît de plus en plus inconcevable d'assimiler la deuxième composante de la nation française, la race dolichocéphale blonde de haute stature, aux Germains. En France, les anthropologues qui rattachent les Kymris aux Germains sont peu nombreux, et Gustave Lagneau, qui avait soutenu cette thèse, n'est plus, au début des années 1880, si affirmatif^[5]. Les anthropologues cherchent à différencier cette seconde composante de celle de leurs voisins d'outre-Rhin devenus ennemis. Il est rappelé que les Romains évoquaient déjà la plus haute stature, le teint plus rose des Gaulois face à des Germains un peu moins grands, au teint plus pâle. On avance aussi l'idée d'une pluralité de races blondes en Europe, et les Germains sont présentés comme leur arrière-ban. Les anthropologues français préfèrent donc dénommer « kymrique » la race des blonds dolichocéphales installés en Gaule. Pas question non plus de faire de ces races blondes les uniques représentantes de la grande race indo-européenne ; les bruns brachycéphales sont présentés comme le fond primitif des populations du berceau aryen, et les blonds n'en auraient été qu'un rameau^[6]. Le préhistorien Gabriel de Mortillet préfère quant à lui défendre l'hypothèse d'une autochtonie des dolichocéphales blonds. La race autochtone de Cro-Magnon lui semble être l'ancêtre des ces grands blonds aux yeux bleus qui, partis de la France, sont allés occuper toute l'Europe centrale, l'Italie, la Grèce et l'Asie mineure^[7]. Les bruns brachycéphales sont parés de toutes les vertus. Pour Topinard, alors que les guerriers sont devenus commerçants ou industriels, les brachycéphales plus prolifiques forment la « population, sobre, prévoyante, voulant le calme, la paix, aimant le sol de la patrie ». Ne faut-il pas conclure, poursuit-il, que c'est à eux que l'avenir appartient ?^[8] René Collignon, s'appuyant sur les résultats de ses très nombreuses mensurations, affirme que les Allemands ne peuvent se fonder sur l'anthropométrie pour légitimer leur annexion des provinces françaises. Les Lorrains sont majoritairement brachycéphales et la présence des têtes longues du Germain envahisseur se limite aux plaines et aux grandes villes. Toujours selon Collignon, lors de l'enquête effectuée sur les écoliers, les anthropologistes allemands ont d'ailleurs dû reconnaître la forte proportion de cheveux et d'yeux bruns qui démarque l'Alsace et la Lorraine du reste de l'Empire^[9]. C'est au lendemain de la défaite que l'un des anthropologues les plus distingués,

professeur au Muséum d'histoire naturelle, Armand de Quatrefages, mobilise les données scientifiques non pas pour réactiver le mythe de l'opposition séculaire entre Celtes et Germains mais pour légitimer une théorie en vogue au sein de la communauté intellectuelle de l'époque, celle des « deux Allemagnes »^[10], une théorie qui oppose la Prusse barbare au reste de l'Allemagne.

La race prussienne

Quelques semaines après le bombardement du Muséum, Quatrefages présente dans la *Revue des deux mondes* sa théorie sur la race prussienne, une théorie qu'il publie avec des compléments en brochure et à laquelle il consacre son cours au Muséum. Elle donne lieu à une longue controverse scientifique avec Rudolph Virchow publiée dans la *Revue scientifique*. En affirmant que la Prusse, composée de populations finnoises et slaves, diffère anthropologiquement du reste de l'Allemagne, le professeur du Muséum donne la caution de la science à la théorie des « deux Allemagnes » : la race finnoise d'origine mongolique, caractérisée par un corps trapu de petite taille, des yeux noirs et des pommettes saillantes, est considérée comme une race « allophyle », c'est-à-dire une des plus anciennes races d'Europe dont la présence était antérieure à l'arrivée des Aryens. Selon Quatrefages, la Prusse était, jusqu'au milieu du XII^e siècle, essentiellement peuplée de Finnois et de Slaves, et l'arrivée de colons germaniques au Moyen Âge, puis de Français après la révocation de l'édit de Nantes, ne modifia guère sa composition ethnologique. Car si les deux races principales avaient, dans leur milieu naturel, conservé leurs caractéristiques d'origine, les Français et les Allemands, sous l'influence d'un milieu totalement nouveau, s'étaient rapprochés des races locales, ils avaient « naturellement tourné au Slave et au Finnois ». C'est ainsi que s'était formée une race prussienne, parfaitement distincte des races germaniques « par ses origines ethniques et [par] ses caractères acquis » ^[11].

Bien accueillies en France ^[12], ces thèses provoquent l'indignation des savants d'outre-Rhin. Rudolf Virchow, le plus célèbre anthropologue, prend la tête de la contre-offensive. Il reproche à Quatrefages de n'avoir pas suffisamment étayé ses thèses sur des faits scientifiques et entreprend des études sur des crânes du nord de l'Allemagne afin de démontrer qu'ils ne ressemblent en rien aux crânes finnois. La polémique, qui s'expose dans les revues savantes et lors des séances des sociétés d'anthropologie, ne tourne pas seulement à une bataille d'indices céphaliques ^[13]. Alors que l'anthropologue allemand accuse Quatrefages d'être en proie à des passions politiques, ce dernier reproche à l'Allemagne de vouloir régner sur les races latines. À quoi Virchow répond que c'est la France et non l'Allemagne qui a voulu la guerre, que les brutalités pratiquées par l'armée allemande ne lui sont pas

spécifiques car la France a fait de même à d'autres occasions. Selon Virchow, la barbarie de l'Allemagne et la supériorité de la race gauloise ne sont qu'un vieux refrain que les Français chantent à nouveau, tandis qu'en Allemagne, des publications scientifiques montrent que l'orgueil, la vanité et la folie des grandeurs des Français sont pathologiques ^[14].

C'est notamment pour répondre scientifiquement aux thèses de Quatrefages que Virchow lance une enquête anthropologique de grande ampleur sur la couleur de la peau, des cheveux et des yeux auprès de six millions d'écoliers allemands. L'étude, dont les premiers résultats sont présentés au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Budapest en 1876 et les résultats définitifs dix ans plus tard dans *Archiv für Anthropologie*, montre que les deux tiers des écoliers allemands possèdent des yeux et des cheveux foncés. La plus forte présence du type blond dans le Nord et en Prusse dément la théorie « finnoise » du professeur du Muséum. Virchow utilise également les résultats de son enquête pour réfuter les thèses des savants anthropologues allemands tentés d'assimiler un peu trop rapidement les types présents dans la population allemande et la race aryenne ou teutonique ^[15].

Virchow défend alors la thèse d'une tendance naturelle à l'évolution de la dolichocéphalie vers la brachycéphalie au sein des populations allemandes et ose affirmer que le cerveau des brachycéphales est plus développé et plus volumineux que celui des dolichocéphales ^[16]. En refusant de jouer la carte de ceux qui célèbrent la supériorité des dolichocéphales ^[17], Virchow est le représentant d'une anthropologie en phase avec l'Allemagne wilhelmienne, une jeune nation en formation soucieuse d'affirmer son unité nationale. Alors que l'unification du pays est à l'ordre du jour, il n'est, en effet, pas opportun de célébrer les dolichocéphales du nord du pays, et encore moins de les opposer aux brachycéphales du sud. Virchow défend au contraire la thèse qu'en Allemagne, comme au sein des autres nations européennes, la diversité des types raciaux interdit de fonder les identités nationales sur la race. Il y a alors dans l'anthropologie raciale « officielle » des deux côtés du Rhin un accord sur la définition de la nationalité. Rejetant les théories qui hiérarchisent les races européennes ou qui prônent un retour à une pureté raciale originelle, les deux écoles, celle de Broca en France et celle de Virchow en Allemagne, entendent dissocier race et nationalité. Hovelacque l'affirme clairement

dès 1873, c'est la volonté de ses membres qui fonde une nation et non pas la langue ou la race ^[18]. Même si les rivalités scientifiques entre les deux écoles sont réelles, les données anthropologiques et la racialisation des identités nationales restent néanmoins en concordance avec les options républicaines en France ou libérales en Allemagne. S'il y a bien des oppositions entre les deux communautés scientifiques à propos des origines ou de la composition raciale des deux pays, ni l'une, ni l'autre ne cèdent encore aux sirènes nationalistes et antisémites. Les usages politiques du républicain Broca et du libéral Virchow demeurent plus patriotiques que nationalistes. Mais quelques décennies plus tard, dans un contexte économique, social et politique différent, l'anthropologie allemande cédera aux sirènes nationalistes puis nazies.

Correspondant de l'Institut de France, membre de l'Académie de médecine, artisan d'une collaboration entre savants européens, Virchow conserve des positions modérées. En 1869, en tant que député, il a proposé un désarmement général à la Chambre de Prusse. Lorsque la guerre de 1870 éclate, considérant que la responsabilité de la guerre incombe à la France, il soutient la défense de son pays, sans bellicisme excessif, et œuvre pour un rapprochement entre les partisans de la paix des deux côtés du Rhin. Membre de la Chambre basse de Prusse depuis 1862 et député du Parti Progressiste au *Reichstag* de 1880 à 1893, Virchow est élu à deux reprises, à Berlin, contre le leader du mouvement antisémite conservateur Stöcker, la deuxième fois grâce à une alliance avec les sociaux-démocrates ^[19]. Si la guerre franco-allemande de 1870 a été un moment de relâchement de l'internationale scientifique propice aux controverses politico-scientifiques, il a été néanmoins de courte durée. Les anthropologues français ne tiennent pas rigueur à Virchow de ne pas avoir su, lors de cette polémique, « faire abstraction dans ses écrits scientifiques de considérations étrangères à la science » ; ils lui rendent un hommage appuyé lors des fêtes données en l'honneur de son 80^e anniversaire et lui remettent la médaille commémorative que la Société d'anthropologie de Paris a fait frapper en son honneur ^[20].

L'anthropologie et l'archéologie préhistorique ont su en quelques dizaines d'années obtenir une reconnaissance académique, non sans difficultés. On a signalé à plusieurs reprises la résistance du champ lettré face à cette offensive naturaliste et sa conséquence directe, l'institutionnalisation de ces sciences dans des espaces

périphériques, mais néanmoins prestigieux, du monde universitaire (École d'anthropologie de Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye). Ce sont bien leurs usages politiques et notamment leur contribution à la construction du mythe national identitaire qui ont assuré à l'anthropologie et à l'archéologie préhistorique ^[21] une rapide reconnaissance, malgré les résistances du champ lettré ^[22]. Une étude de la réception et de l'utilisation de ces théories par les intellectuels du champ lettré nous permettra de mieux mesurer l'impact de ces théories raciales au sein de la société française des années 1850-1920.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959.
- [2] ↑ Philippe Le Maître, « Introduction », in Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, Paris, Criterion 1990.
- [3] ↑ Augustin Thierry, « Sur les caractères des Francs, des Burgondes et des Visigoths », *Lettres sur l'histoire de France*, Paris, Just Tessier, 7^e éd., 1842, p. 81-84.
- [4] ↑ Paul Broca, « Reprise de la discussion sur le volume et la forme du cerveau », *BSAP*, 1861, t. 2, p. 441-449. « Crânes parisiens du douzième siècle », *BSAP*, 1861, t. 2, p. 511-513.
- [5] ↑ G. Lagneau, « Galates, Germains, Franks, Burgundions », *BSAP*, 1880, t. 3, p. 414-423. « Rapport de la commission permanente de l'anthropologie de la France », *BSAP*, 1865, t. 6, p. 332-361.
- [6] ↑ Anatole Roujou, « De l'existence de races blondes antérieures aux Germains sur le sol de la Gaule », *BSAP*, 1873, t. 8, p. 493-495. Henri Martin, « Sur l'Airyana Vaëdja », *BSAP*, 1879, t. 2, p. 645-649. G. Hervé, « Les Germains. Cours d'ethnologie », *RMEA*, 1897, p. 67-87.
- [7] ↑ Gabriel de Mortillet, *Formation de la nation française*, Paris, Alcan, 1897, p. 328.
- [8] ↑ P. Topinard, *L'Anthropologie*, 1893, t. iv, p. 505.
- [9] ↑ R. Collignon, « Carte de répartition de l'indice céphalique en France », *BSAP*, 1887, t. 10, p. 306-312.
- [10] ↑ Michaël Werner, « La nation revisitée en 1870-1871. Visions et redéfinitions de la nation en France pendant le conflit franco-allemand », *Revue germanique internationale*, 1995, n° 4, p. 181-200.
- [11] ↑ Armand de Quatrefages, « La race prussienne », *Revue des deux mondes*, 15/02/1871, p. 647-667. « Cours d'anthropologie. Les origines européennes. La race prussienne », *RS*, 13/07/ 1872, p. 25-33.
- [12] ↑ Ch. Rochet, « Communication sur le type prussien », *BSAP*, 1871, t. 6, p. 75-77, et 188-196. G. Lagneau « Sur l'ethnologie des populations du nord-est de l'Allemagne », *BSAP*, 1871, t. 6, p. 196-202.
- [13] ↑ R. Virchow, « Les crânes finnois et esthoniens comparés aux crânes des tombeaux du nord-est de l'Allemagne », *Revue scientifique*, 5/10/1872, p. 313-318. « La méthode scientifique en anthropologie », *Revue scientifique*, avril 1873, p. 981-989. « Réponse de Quatrefages », *ibid.*, p. 989-1000. « Prf. Virchow spricht über die Race prussienne », *Archiv für Anthropologie*, 1872, t. 5, p. 529-537. Voir aussi Bastian, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1872, t. IV, p. 45.
- [14] ↑ Virchow dut aussi se défendre contre les accusations de pillage des écrits d'un professeur français à propos de sa doctrine de la pathologie cellulaire. R. Virchow, « Après la guerre », *Revue scientifique*, 26/08/1872, p. 195-200. *Revue scientifique*, 13/07/1872, p. 25-33. Pour une vision britannique de l'opposition raciale entre la France et l'Allemagne, voir J.W. Jackson, « On the racial aspects of the franco-prussian war », *JRAIGBI*, 1872, vol. 1, p. 30-52.
- [15] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique, op. cit.*, p. 178-179. Paul Weidling, *L'Hygiène de la race et eugénisme médical en Allemagne 1870-1933*, Paris, La Découverte, 1988, p. 67-68. Léon Laloy, « Compte rendu du Congrès des sociétés anthropologiques allemandes et viennoises et du XX^e congrès de la SAA 1889 », *LA*, 1890, p. 482-483.
- [16] ↑ Helga Jeanblanc, « Rudolf Virchow et la « race prussienne » : anthropologie et idéologie », in C. Trautmann-Waller (éd.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie*, Paris, CNRS, 2004, p. 77-92. R. Virchow, « Les peuples primitifs de l'Europe », *Revue scientifique*, juillet 1874, p. 12.
- [17] ↑ Cf. *infra* 3^e partie, chapitre 5.
- [18] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale, op. cit.*, p. 90.
- [19] ↑ Sur le parcours politique de Virchow, voir Massin, *Le Savant et le politique, op. cit.*, p. 183-189, et C. Goschler, « Rudolf Virchow und die deutsche Politik : Vom gesscheiterte revolutionary zum überforderten Honoratior, in Geraldine Saherwala », *Zwischen Charité und Reichstag : Rudolf Virchow, Mediziner, Sammler, Politiker : Begleitbuch zur Ausstellung "Virchows Zellen. Zeugnisse eines engagierten Gelehrtenlebens in Berlin"*, Berliner Medizinhistorisches Museum der Charité Gegenwart Museum, Berlin

Berliner Medizinhistorisches Museum der Charité, 2002.

[20] ↑ *BMSAP*, t. 2, 1901, p. 506 ; t. 3, 1902, p. 722-724. *Archiv für Anthropologie* (t. 13, 1881, p. 132) consacra une nécrologie élogieuse à Broca.

[21] ↑ Éric Perrin-Saminadayar a montré les fortes résistances des universitaires à l'égard de la nouvelle science archéologique et souligne que le soutien des pouvoirs publics, conscients du rôle que pouvait jouer la discipline dans l'œuvre de redressement national après 1870, lui a permis de s'imposer : « Les résistances des institutions scientifiques et universitaires à l'émergence de l'archéologie comme science », *Rêver l'archéologie au XIX^e siècle de la science à l'imaginaire*, Publications de l'univ. de Saint-Étienne, 2001, p. 47-66

[22] ↑ Johan Heilbron a retracé la progressive montée en puissance des sciences face aux lettres, leur séparation puis leurs rivalités et hostilités au tournant des XVIII^e et XIX^e siècle. Johan Heilbron, *Naissance de la sociologie*, *op. cit.*

IV. Race et ethnogenèse chez les intellectuels de la République

L'étude de l'ethnogenèse de la nation française des principaux intellectuels de la Troisième République – Renan, sacré penseur de la nation, Alfred Fouillée, le grand penseur de la psychologie des peuples, Fustel de Coulanges, consacré historien des origines françaises par Marc Bloch, ou encore Camille Jullian, historien de la Gaule au Collège de France – nous révèle leur plus ou moins grande dépendance à l'égard de la pensée naturaliste ainsi que leur contribution à la racialisation des identités collectives.

Renan, penseur de la nation

Le 11 mars 1882, lors d'une conférence à la Sorbonne, Renan donne sa célèbre définition de la nationalité : « Une nation est une âme un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. [...] L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours. » ^[1]

Ces quelques phrases ont été au cœur d'une analyse qui a long-temps couru, opposant une conception française de la nationalité, civique et politique, héritière des Lumières, fondant la nationalité sur le libre choix, et une conception allemande, ethnique et culturelle, faisant primer une conception essentialiste des représentations collectives. Cette opposition binaire a depuis été relativisée, en sous-estimant la composante politique dans la tradition philosophique allemande et en minimisant, en France, les courants ethnicistes ou culturalistes, elle a été jugée trop réductrice ^[2]. Ces critiques pertinentes ont néanmoins peu abordé le rapport entre les conceptions de l'identité nationale de Renan et la culture raciale des savants de son époque ; cette étude nous paraît néanmoins indispensable : en montrant l'adhésion de Renan au « paradigme racial », un paradigme qui a irrigué une grande partie du champ intellectuel de la fin du XIX^e siècle, elle révèle que Renan est loin de rompre radicalement avec les conceptions ethnicistes de la nation.

Dans une étude antérieure, nous avons montré que Renan a pleinement participé à la pensée raciale inégalitaire qui hiérarchise les races blanche, jaune et noire. À ses yeux, les races, pas plus que les hommes, ne sont égales, et leurs aptitudes assignent à chacune d'elles un rôle spécifique dans l'ordre mondial. La race noire, incapable d'organisation et de progrès, constitue une « race de travailleurs de la terre » ; la nature a fait de la race chinoise « une race d'ouvriers », tandis que la race européenne, « race des maîtres et des soldats », est là pour conquérir, gouverner et régénérer les races inférieures ou abâtardies. Au sein de la race blanche, Renan souligne la supériorité des Aryens sur les Sémites ; les seconds, qui ont longtemps conservé la supériorité religieuse du monothéisme, doivent maintenant s'effacer

devant les premiers que l'intelligence, l'esprit politique et militaire destinent à être à la tête du genre humain. Mais pour Renan, il n'est nullement question d'abaisser les Sémites au rang des races de couleurs. Comme les Aryens, leur physiologie, leur physique et leurs capacités intellectuelles les assimilent à la race blanche ^[3].

Dès 1859, il assigne un rôle notable à la race : « Le fait de race est dans l'histoire de l'humanité un fait décisif [...] l'idée de race reste la grande explication du passé. » À l'origine, l'espèce humaine est divisée en grandes familles, très différentes les unes des autres et dotées de dons et de défauts spécifiques qui, en se croisant, doivent « fructifier pour le bonheur ou le malheur de l'humanité ». Au fil des migrations, des mélanges de sang et des événements de l'histoire, l'importance de cette dotation originelle a eu tendance pour Renan à s'amenuiser. Mais, alors que le sang se diluait et que les races originelles tendaient à disparaître ou devenaient méconnaissables, les « impulsions originelles » subsistaient. Ainsi, s'il n'y avait bien peu de sang romain ou germain parmi les hommes de l'époque de la Révolution française, la « lutte séculaire des deux races » qui se traduisait par « la lutte des classes et des idées » se perpétuait. Pour Renan, le facteur racial est censé garder toute son importance pour les civilisations non occidentales et, au contraire, perdre de son importance en Europe ^[4] ; pourtant, à lire ses écrits ultérieurs, les tensions et rivalités européennes des décennies suivantes semblent l'avoir ravivé.

Sa vision géopolitique de l'Europe se rattache en effet à une vision raciale dans la tradition établie depuis les frères Thierry. En 1864, dans la *Revue des deux mondes*, il décrit la race celtique, encore présente de la Bretagne à l'Écosse et à l'Irlande, comme une race féminine, timide, réservée, apte aux joies du foyer et de la famille comme à la poésie. Il se refuse à la condamner à une stagnation face aux races germaniques ou néo-latines et la croit capable d'accéder au monde de la réflexion, de la science et de la critique ^[5]. En 1870, les tensions en Europe sont analysées comme une « grande lutte des races » mais cette vision raciale n'est pas pour autant belliciste et fataliste puisque Renan appelle à l'union fraternelle de celles-ci et voit dans la création d'une fédération européenne le moyen d'éviter que le principe des nationalités ne dérive en une « extermination des races » ^[6]. Il juge légitime l'aspiration des Allemands à l'unité et, contrairement à bon nombre de ses contemporains, Renan ne céda pas à la germanophobie. Il rend hommage à cette « race dure, chaste, forte et grave », à une « une race placée au premier rang par les

dons et le travail de la pensée », tout en soulignant que, comme les races neuves et violentes du nord, elle est plus « naïve » et plus « dupe de ses désirs »^[7]. Dans cette grande lutte des races, l'Angleterre est présentée comme l'alliée naturelle de la France, parce que, suivant « la grande loi qui veut que la race primitive d'un pays prenne à la longue le dessus sur toutes les invasions », elle devient « chaque jour plus celtique et moins germanique ». L'Autriche, ensemble à peine allemand, introduit dans le corps germanique une foule d'éléments non germaniques ; quant à la Prusse, en trahissant sans cesse la cause allemande, elle est perçue comme plus slave que germanique et les pays flamands, plus germaniques que français^[8].

Dans la réfutation des arguments allemands qui justifient l'annexion, Renan n'abandonne pas sa vision raciale des relations entre États ; il ne dénie pas à la race tout rôle dans l'identité nationale mais entend le relativiser : « L'individualité de chaque nation est constituée sans doute par la race, la langue, l'histoire, la religion mais aussi par quelque chose de beaucoup plus tangible, par le consentement actuel, par la volonté de vivre ensemble. »^[9] Son refus de la « politique des races » des Allemands ne signifie pas une négation ou une critique de la notion de race mais un refus de fonder les nationalités sur cet unique critère. Son argumentaire demeure bien racialement. Ainsi, si l'Alsace est devenue un pays de langue et de race germaniques, elle est, avant d'être envahie par la race germanique, un pays celtique tout comme une partie de l'Allemagne du Sud. Avant les Celtes, ces régions étaient peuplées d'« allophytes », de Finnois et de Lapons, qui avaient eux-mêmes succédé aux « hommes des cavernes ». Et Renan de conclure qu'avec « cette philosophie de l'histoire, il n'y aurait de légitime dans ce monde que le droit des orang-outangs, injustement dépossédés par la perfidie des civilisés »^[10].

Dans son dernier discours sur le sujet, la conférence donnée à la Sorbonne le 11 mars 1882, dictée par sa volonté de contrer les arguments allemands, Renan insiste plus encore sur la fusion des peuples, sur les mélanges qu'ont connus tous les États de l'ouest de l'Europe. Il refuse à nouveau de faire de la race le seul critère de la nationalité, en conformité avec la tradition de l'anthropologie raciale. La tradition était alors bien établie chez les anthropologues allemands et français de l'époque : il n'y avait, en Europe, plus aucune race pure ou originelle, et les fondements de la nationalité des États modernes ne pouvaient être raciaux. Renan se situe bien dans cette tradition : « La considération ethnographique n'a donc été pour rien dans la

constitution des nations modernes. La France est celtique, ibérique, germanique. L'Allemagne est germanique, celtique et slave. [...] Les îles britanniques, dans leur ensemble, offrent un mélange de sang celtique et germain dont les proportions sont singulièrement difficiles à définir. La vérité est qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse démographique, c'est la faire porter sur une chimère. [...] Les mots dolichocéphales et brachycéphales n'ont pas de place en histoire ni en philologie. Dans le groupe humain qui créa des langues et la discipline aryenne, il y avait déjà des brachycéphales et des dolichocéphales. [...] Ce qu'on appelle philologiquement et historiquement la race germanique est sûrement une famille bien distincte dans l'espèce humaine mais est-ce là une famille au sens anthropologique ? Non, assurément. [...] Le Français n'est ni un Gaulois, ni un Franc, ni un Burgonde. Il est ce qui est ressorti de la grande chaudière [...]. L'étude de la race est capitale pour le savant qui s'occupe de l'histoire de l'humanité. Elle n'a pas d'application en politique. [...] Le fait de la race, capital à l'origine, va toujours en perdant de son importance. L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout comme chez les rongeurs ou les félins, et on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter les crânes des gens, puis les prendre à la gorge en leur disant : « Tu es de notre sang ; tu nous appartiens ! » [...] J'aime beaucoup l'ethnographie, c'est une science d'un grand intérêt mais, comme je la veux libre, je la veux sans application politique. »^[11] C'est dans cette même conférence que Renan prononça sa célèbre formule trop vite donnée comme emblème d'une tradition civique de la citoyenneté : « Une nation est une âme, un principe spirituel » qui s'appuie, d'une part, sur le passé, « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs », et, d'autre part, sur « le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis »^[12]. Si G. Noiriel souligne à juste titre que les immigrés sont exclus du processus puisque « seuls ceux qui ont des ancêtres communs sont invités à participer au fameux « plébiscite de tous les jours »^[13], il convient d'ajouter que s'appuyer sur ses seules déclarations de 1882 et faire l'économie d'une analyse de ses écrits antérieurs, comme on vient de le faire, amène à une vision d'un Renan « anti-raciste » peu conforme à la réalité.

Alfred Fouillée, l'hérédité raciale au cœur des identités collectives

On retrouve cette naturalisation des représentations collectives de manière encore plus forte chez un autre penseur officiel de la Troisième République, le philosophe Alfred Fouillée. Son ethnogénèse et sa vision géopolitique de l'Europe se sont en effet construites en puisant largement dans les notions anthropologiques de l'époque. Fouillée retrace ainsi longuement l'ethnogénèse de la nation française en intégrant les apports de l'anthropologie raciale censés confirmer les données de l'histoire : l'ancienne couche ligure a été recouverte par l'élément celte et scandinave, puis les invasions germaniques ont refoulé à leur tour les Celtes. L'anthropologie raciale, notamment la craniométrie, montre la triple composante ethnique de la nation française, ibère, celte et germanique. Le type celte, à la tête arrondie, à la taille moyenne et aux cheveux noirs ou châtain, est encore bien visible dans les régions montagneuses et en Bretagne où il a été refoulé par l'arrivée des grands blonds qui se sont installés dans le nord et l'est. Ces trois couches successives sont également à l'origine du peuplement de l'Angleterre et de l'Allemagne^[14]. Comme le titre de ses ouvrages l'indique, la psychologie des peuples est au centre de ses préoccupations. La composition raciale des différents peuples donne la clé de leurs comportements : le Gaulois est doté d'une intelligence vive, il est inventif, imitateur, courageux, il a peu le goût de la discipline et de la hiérarchie, il est moins individualiste et moins hiérarchique que le pur Germain mais il est plus égalitaire et sa sociabilité l'a conduit à un stade plus élevé de l'évolution sociale. Le mélange de sang celto-ligure et germain est probablement à l'origine du tempérament anglais qui, bien que souvent flegmatique, est plus nerveux que celui du pur Germain. La « mobilité nerveuse » des Gaulois, qui se traduit par une facilité à s'enflammer, nommée « induction nerveuse » par la science, est probablement due au mélange des blonds sanguins avec les Celtes, nerveux, au tempérament expansif^[15]. Sans renier l'apport germanique, Fouillée défend l'héritage celte. En intelligence, le Celte vaut le Germain ou le Scandinave mais si, par leurs qualités et leurs défauts, les Celtes fournissent « une bonne matière solide et rustique », ils ont néanmoins besoin « d'être entraînés en avant et disciplinés » par l'élément scandinave et germanique apporté par les invasions

successives. Mais, à la différence de l'Allemand, le Français a le privilège de bénéficier de l'intelligence et de la passion de l'élément méditerranéen et c'est cette fusion des trois races qui est à l'origine de l'« harmonie rare et précieuse » de la nation française ^[16].

Pourtant, Fouillée tempère le déterminisme racial des origines par l'influence des facteurs géographiques et sociaux. Comme Michelet, il insiste sur l'influence du milieu physique, du climat dans la constitution du caractère national. Mais il introduit également l'influence du milieu social : « Les considérations ethniques sont insuffisantes pour expliquer le caractère et l'histoire d'un peuple. Il faut chercher d'autres facteurs : le milieu physique et surtout le milieu social. » Il illustre cette thèse par l'exemple des Anglo-saxons qui, en tant que branche de la race germanique, possèdent un tempérament proche de celui des Germains mais modifié par l'influence celtique et normande, puis par les conditions de leur développement national, notamment « l'éducation franco-latine » ^[17]. Sans référence précise et sans s'en réclamer, Fouillée se situe dans une perspective néolamarckienne. Les caractères acquis sous l'influence du milieu physique ou social peuvent ainsi aller jusqu'à modifier la structure du cerveau ; en se transmettant par l'hérédité, ils se retrouvent chez les descendants ^[18]. Pas question pour autant de minimiser l'influence des origines raciales. L'hérédité de race lui paraît ainsi plus importante que celle du climat pour expliquer les différences psychologiques entre Anglais et Irlandais puisque ceux-ci ne réagissent pas de la même façon au même climat. L'insouciance irlandaise et la belle humeur gallique s'opposent au caractère anglais et, de la même manière, des Sardes mis à la place des Anglo-saxons en Angleterre n'auraient pas mieux profité de la situation qu'ils n'ont su le faire en Sardaigne ^[19]. Fouillée refuse pour autant le seul déterminisme des origines, et la France illustre les effets bénéfiques du mélange racial et du climat : « Avec son mélange de climats dont aucun n'est excessif, avec son mélange de races dont aucune n'avait une influence exclusive et absolue, la Gaule se trouvait dégagée plus que toute autre des fatalités purement physiques, soit de milieu, soit d'origine ; elle est ainsi "inventive et créative" et dotée d'aptitudes universelles à la civilisation. » ^[20]

La vision du monde de Fouillée intègre pleinement les enseignements de l'anthropologie raciale. Il fait référence aux travaux des anthropologues, français, anglais, allemands, adopte leur définition de la race et leur représentation d'une

Europe constituée par trois races principales : le dolichocéphale blond, *Homo Europaeus*, le brachycéphale brun, *Homo Alpinus*, le dolichocéphale brun, *Homo Mediterraneus*. Il mobilise les indices céphaliques et souscrit à l'idée qu'on peut connaître approximativement les races qui entrent dans la composition de chaque population et en déterminent le type anthropologique ^[21]. En revanche, on verra dans la troisième partie de l'ouvrage qu'il réfute les thèses pangermanistes et les théories qui présentent les Allemands comme une race pure et supérieure ^[22].

Fustel et les invasions germaniques

C'est dans le contexte du conflit franco-prussien que Fustel de Coulanges (1830-1889), qualifié par Marc Bloch d'« historien des origines françaises »^[23], se penche sur la question des origines nationales à travers l'analyse des conséquences des invasions germaniques. François Hartog a déjà évoqué l'évolution, sous le feu des bombardements, de la pensée de Fustel. Jusqu'alors, l'historien suivait une tradition bien établie en attribuant la discipline et l'organisation sociale au génie romain, l'esprit de liberté et le respect des droits individuels au génie germanique. Après la défaite et l'occupation de l'Alsace-Lorraine, il s'engage dans une remise en cause de ce qui a longtemps été attribué aux invasions venues d'outre-Rhin^[24].

Selon Fustel, la thèse qui fait des tribus germaniques l'incarnation de la liberté et de la démocratie repose sur des sources peu nombreuses, principalement sur les écrits de Tacite, qui ne semble pas avoir résidé en Germanie. De plus, Tacite lui semble loin d'être un apologiste des Germains puisqu'il en a aussi souligné les vices. Fustel refuse la légende qui attribue des institutions démocratiques aux tribus germaniques ; selon lui, ces dernières vivaient au contraire sous un régime monarchique resté sous la coupe d'un sénat aristocratique puissant. Le rôle des assemblées était fort minime, elles se contentaient d'approuver ou de désapprouver les décisions, n'ayant pas le droit d'initiative, ayant peu d'autonomie et peu d'influence, elles n'étaient en rien comparables aux assemblées grecques et romaines. Fustel récuse l'idée d'une race germanique et minimise les différences entre les peuples d'Europe occidentale. Leurs ancêtres, venus de l'Asie centrale, appartenaient à la grande race indo-européenne. Soulignant leurs origines communes, il insiste sur la profonde différence de leur état social. Alors que les progrès avaient été rapides pour les Hellènes, les Italiens et les Gaulois, les Germains, restés sous un ciel rigoureux et sur un sol recouvert de forêts et de marécages, étaient restés au stade des âges primitifs, accusant sur les premiers un retard de dix siècles^[25].

L'historien s'emploie également à « dégermaniser » l'histoire des origines de la France en montrant que les invasions du ve siècle n'ont pas exercé une influence importante sur la Gaule^[26] : le système féodal ne trouve pas son origine dans les institutions germaniques mais dans celles de la Gaule romaine ; les Francs n'ont pas réduit les Gallo-romains en esclavage et ne les ont pas traités comme une race

inférieure ; aucun chroniqueur ne dit qu'ils furent opprimés, ni que les Germains furent les maîtres ; si l'on voit bien à l'origine deux races distinctes, l'une ne fut pas sujette de l'autre, et les mariages firent qu'au bout de quelques générations il devint difficile de les distinguer ; dès le VIII^e siècle, peu d'hommes étaient de pur sang gaulois ou germanique. En fait, il entra dans la Gaule peu de sang germanique, à l'exception du nord-est. Dans la majeure partie du territoire, la langue, la religion, le droit, les institutions sont restées latines et les Gallo-romains ont conservé leurs terres et leur vie raffinée. Il n'y a pas eu, comme certains l'affirment, régénération d'une société corrompue ^[27] .

Fustel s'en prend alors à ces historiens qui n'ont cessé de glorifier l'Angleterre et l'Allemagne et qui, en dépit des faits, les ont admirés tout en dénigrant injustement la civilisation gauloise. Son collègue allemand à qui il s'opposa à propos des fondements de la nationalité, T. Mommsen, avait en effet, dans son *Histoire romaine*, dressé un portrait peu flatteur des Gaulois, jugés doués pour la poésie et l'éloquence mais qualifiés de « crédules et gobe mouche », dénués d'organisation militaire et de discipline politique, préférant le cabaret et la rixe au travail des champs : « Fait de poésie et de sables mouvants, à la tête faible, au sentiment profond, avides de nouveautés et crédules, aimables et intelligents mais dépourvus du génie politique : leurs destinées n'ont pas varié : telles elles furent autrefois, telles elles sont de nos jours. » Il n'était donc pas surprenant pour l'historien allemand de voir deux peuples frères, les Gaulois et les Irlandais, succomber, les premiers face aux Romains, les seconds face aux Saxons ^[28] .

Fustel accuse également « l'histoire française d'avoir combattu pour l'Allemagne et contre la France » ^[29] . En 1870, son patriotisme outragé par la perte des provinces de l'Est, lui fait quitter son rôle d'historien pour aborder la question de la définition de la nationalité. Dès octobre 1870, il répond à Mommsen qu'on ne peut fonder une nationalité sur la langue, pas plus que sur la race. L'histoire enseigne que les États-nations se sont moins fondés sur ces éléments que sur « les convenances géographiques, les intérêts politiques ou commerciaux ». Cette définition, tout comme celle de Renan, est passée à la postérité parce qu'elle convenait à la communauté intellectuelle de son époque comme à celles des générations suivantes : « Une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, de souvenirs et d'espérances. Voilà ce qui fait la patrie. La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Allemagne

soit allemande par la race et la langue mais par la nationalité et le sentiment de la patrie elle est française. »^[30] Fustel n'a plus eu besoin de mobiliser le concept de race gauloise ou celtique pour asseoir sa démonstration et n'a pas mobilisé la rhétorique raciale dans sa contribution patriotique. Les nouvelles exigences épistémologiques des historiens de sa génération rendent obsolète et dépassé le recours aux phénomènes raciaux comme facteur explicatif de premier plan, on ne peut plus faire de la race l'unique moteur de l'histoire et l'on doit mobiliser d'autres facteurs. De plus, la quête des origines les plus lointaines échappe à la compétence des historiens. Fustel aurait sur ce point probablement souscrit à l'avis de son rival d'outre-Rhin, Mommsen : « Laissons aux naturalistes décider, dans leur science, de l'origine des diverses races, et de leurs rapports physiques avec les climats qu'elles ont traversées. L'histoire n'a pas d'intérêt, pas plus qu'elle n'en a le pouvoir, à rechercher si la population a été autochtone ou si elle est venue d'ailleurs. Ce qu'elle doit tenter de retrouver ce sont les couches successives des peuples qui se sont superposées sur le sol. »^[31] Fustel fut sans aucun doute celui qui mobilisa le moins une explication raciale dans son histoire nationale.

Camille Jullian, entre continuité et rupture

Cette évolution épistémologique fut pourtant loin d'être linéaire puisque l'œuvre de son disciple, Camille Jullian, montre une forte présence des thématiques raciologiques. Évoquant l'étude des populations antérieures aux migrations celtiques, Jullian reconnaît que, pour l'instant, ni la linguistique, ni l'anthropologie ne permettent de bien connaître les populations à l'origine de la nation française. Des squelettes et des crânes ont été mesurés, comparés avec grand soin, mais les interprétations sont contradictoires. Les tombes non datées et anonymes rendent les identifications périlleuses : pour les uns, les populations précédant les Celtes seraient des brachycéphales d'origine mongoloïde, pour d'autres, ce seraient des dolichocéphales d'origine méditerranéenne. Pour autant, Jullian persiste à croire que l'anthropologie, qui n'en est qu'à ses débuts et que sa jeunesse condamne à de pénibles tâtonnements, va pouvoir éclairer ces origines lointaines : « L'anthropologie est certes une admirable science, elle est celle à qui l'avenir réserve le plus de triomphes : elle seule pourra découvrir ces infiniment petits du cerveau, du squelette et des organes, qui expliqueront les différents tempéraments des hommes et des peuples. Mais aujourd'hui elle en est à ses débuts, du fait de sa jeunesse, elle n'apporte que de pénibles tâtonnements dans les problèmes complexes des populations ligures. » ^[32]

Lorsque l'historien étudie longuement l'ethnogenèse de la nation française, il mobilise fréquemment les travaux des anthropologues. Il nomme ligure la population autochtone, « indigène » mais refuse de voir en elle une population racialement homogène même si elle est probablement issue d'une « race prépondérante ». Cette population pré-celtique lui paraît issue de mélanges de différentes migrations dont on ne connaît pas l'histoire. Et l'on doit se contenter d'hypothèses : pour les uns son origine est berbère (Belloguet et Sergi défendent l'idée d'une race méditerranéenne), pour les autres il s'agit de populations aryennes ou indo-européennes (Thierry, Broca). Jullian penche plutôt pour cette seconde thèse sans pour autant pouvoir la fonder sur de nombreux arguments ^[33]. Dans *De la Gaule à la France. Nos origines historiques*, Jullian insiste sur les mélanges de population dès les temps les plus

reculés : « Ces Ligures renfermaient des hommes de toutes origines, des blonds venus du nord, des bruns venus du sud, des Alpains solides et trapus, des Méditerranéens, agiles et souples », et nul ne peut dire s'il est Ligure, Gaulois ou Romain. Jullian fait arriver les Celtes peu après la fondation de Marseille, au cours du VI^e siècle avant J.-C. Cette arrivée d'une nouvelle population, il se refuse à nouveau à la caractériser physiquement. Ce ne sont plus les grands blonds dolichocéphales décrits par ses prédécesseurs, notamment Henri Martin. Jullian n'oppose pas ces derniers aux brachycéphales bruns comme l'avaient fait Broca et ses disciples et ne voit entre autochtones et envahisseurs qu'une seule et même race. Il n'y a, dit-il, pas de grande différence entre les Ligures et leurs nouveaux maîtres, les Celtes, qui, voisins immédiats des Gaulois, appartiennent à la même famille. La conquête celte n'a donc pas provoqué de bouleversement ; les Gaulois d'avant la conquête romaine sont « les fils d'une seule famille, ayant une même physionomie et un même tempérament. Quel que fût le sang originel des plus lointains ancêtres, leurs descendants s'étaient tellement mêlés, corps et âmes, ils avaient tellement subi ensemble les influences du climat et du sol, de l'histoire et de l'éducation, qu'il existe sur la terre de Gaule une espèce humaine avec sa nature propre, avec des traits dessinés pour toujours » ^[34]. Selon Jullian, le berceau de la race celte se situe probablement en Europe du Nord. Après leur départ et leur installation en Gaule, ils commencent à se différencier de ceux qui sont restés, les Transrhénans. Tandis que les premiers reçoivent l'apport des Ligures et des peuples du Sud, les seconds se mélangent aux peuples de la steppe. Mais les ressemblances frappantes demeureront et « ceux qui n'auront pas de raisons politiques ou militaires pour brouiller Gaulois ou Germains, reconnaîtront les vestiges de la fraternité qui avaient uni leurs ancêtres » ^[35].

Si Jullian refuse de souligner les oppositions raciales entre peuples d'Europe occidentale, il n'est pas moins un historien patriote qui loue le génie gaulois et, à la différence de son maître Fustel, minimise les apports romains : « Qu'on ne me parle pas du génie latin, qu'on ne fasse pas de la France l'élève et l'héritière de ce génie. Elle est autre chose, et elle vaut mieux. Le génie latin n'a pas transformé la nature et le tempérament des hommes de Gaule. Ce qu'ils étaient comme race, ils le sont restés. Quelques dizaines de milliers de colons [...]. Ce sang absorba celui des nouveaux venus, et ce fut tout. Leur arrivée ne modifia pas davantage l'humeur native

des hommes. [...] je parle du caractère transmis à la naissance, je ne parle pas des manières dont l'éducation l'enveloppe. [...] Même après quatre siècles de loi romaine, le Gaulois resté sur la terre et au milieu des siens, demeura un être ardent, prime-sautier, inconstant, loyal et crédule et jamais il ne ressembla au latin tenace, discipliné, formaliste et fourbe plus qu'à demi. » ^[36]

Sous la plume de Jullian, le caractère national vient « de la naissance » et suppose donc une filiation biologique. Il y a bien une patrie gauloise antérieure à l'apport romain, un génie gaulois qui se manifeste par des caractères intellectuels et moraux spécifiques. Son portrait des Gaulois ne diffère guère de celui brossé par ses prédécesseurs qui ont puisé dans les récits des auteurs grecs et latins. Les Gaulois ont la réputation d'être pillards, bandits, très cruels et très hardis, préférant le suicide à la servitude, animés d'un profond amour pour le sol natal. Le Gaulois sait apprendre, comprendre, imiter et inventer, c'est un être de clarté et de logique. Son intelligence est « éveillée, rapide, souple et précise ». Mais il est aussi victime de son imagination trop débordante, c'est un bavard à qui il manque la discipline et la volonté ^[37]. Ces caractéristiques se retrouvent chez les Français des temps contemporains qui émigrent peu en raison de leur amour pour leur sol natal et qui, d'un bout à l'autre de leur histoire, sont animés d'une réelle gaieté ^[38].

Cependant, Jullian refuse de voir l'origine de ce caractère national dans la race ancestrale et il entend bien se distinguer de la « pensée des premiers inspirateurs de notre école historique » à propos du rôle à attribuer à la race. Il trouve « simple, beau, puéril et naïf » le jugement de Thierry, Guizot, Henri Martin, qui fait de la race une force invincible, immuable. Il rend hommage à Michelet qui a su, en insistant sur « le principe de nation, s'ouvrir à la vérité historique », et il se présente comme son disciple. Jullian se moque de ceux qui évoquent les Gaulois, Ligures, Ibères, Germains, en tant que race, sang particulier, esclaves d'instincts primordiaux, de tares ineffaçables, des péchés originels, comme s'il s'agissait de noirs ou de jaunes, perpétuellement soumis à la fatalité de leur organisme physique ^[39].

Pour l'historien patriote, les explications raciales ne sont pas acceptables pour des raisons épistémologiques, parce qu'elles gommant toutes la complexité des analyses historiques, parce qu'elles ne fournissent que des explications simplistes et réductrices à des phénomènes complexes. Elles ne sont pas plus acceptables pour des raisons patriotiques, parce que l'ennemi allemand s'en est emparé et a eu

tendance à en faire une explication centrale. Au mot « race », dangereux par son « inéluctable » fatalité, Jullian préfère celui de nation, un concept qui lui semble plus pertinent pour rendre compte de l'organisation des hommes aux époques reculées. Ce sont donc les « habitudes », la religion et la langue « nationales » qui permettent d'expliquer la constitution du tempérament national. Le mot de nation signifie non pas matière et fatalité mais liberté et éducation. Le « génie » ou le « tempérament national » ne repose pas sur la singularité d'une race ancestrale mais sur la nature du sol, l'organisation politique, les conditions sociales, les événements historiques, l'exemple ou la volonté de certains hommes. « Le tempérament d'une nation s'impose, en effet, à tous ses êtres, aussi agissant en eux que l'hérédité familiale. » Et il « en est du tempérament d'un peuple comme du caractère d'un individu. En venant au monde, nous recevons assurément notre lot de qualités, bonnes ou mauvaises. » Pour l'individu, comme pour le peuple, l'éducation peut amoindrir les unes, élever les autres, un peuple peut « s'enfermer dans ses vices ou s'initier à des vertus nouvelles » ^[40].

Non pas que Jullian dénie toute influence à la race, il s'insurge plus sur l'idée d'en faire le seul et primordial facteur constitutif du caractère national qu'il ne le repousse entièrement. De plus, Jullian voit la race comme une notion dynamique, modifiable grâce au milieu. Dès lors, s'il minimise l'influence de la race ancestrale, il adhère néanmoins à une vision essentialiste des caractères raciaux et, si ces derniers sont certes capables d'évolution, ils n'en continuent pas moins à s'enraciner dans le sang. Comme pour Fouillée, sans qu'aucune référence n'y soit faite explicitement, cette conception de la race n'est pas loin de la conception néo-lamarckienne d'hérédité des caractères acquis.

En 1924, Henri Berr, le fondateur et directeur de *La Revue de synthèse*, dédie un volume de sa collection d'histoire « L'évolution de l'humanité » aux questions raciales et le confie à l'anthropologue suisse Eugène Pittard. Le volume intitulé *Les Races et l'histoire. Introduction ethnologique à l'histoire* fait le point sur l'apport de l'anthropologie à la question des origines nationales après une cinquantaine d'années de recherches. Les analyses ne sont pas fondamentalement différentes de celles des anthropologues de la génération de Broca. Les races primitives les plus anciennes semblent toujours être dolichocéphales, même si les découvertes archéologiques ne cessent d'avancer dans le temps l'arrivée des brachycéphales, ces

hommes à tête ronde venus pacifiquement par la vallée du Danube et la plaine hongroise. L'âge du fer avait été marqué par l'expansion de la race nordique, prolifique et guerrière. Au seuil des temps historiques, l'image ethnique de la France était hétérogène. La population était composée « des descendants des dolichocéphales paléolithiques et néolithiques, des descendants des dolichocéphales nordiques de hautes statures, des descendants des brachycéphales de l'âge de la pierre polie et de l'âge du bronze ». Ces squelettes exhumés coïncidaient avec les peuples décrits par les Anciens, la Gaule était peuplée par les Ibères, les Ligures et les Celtes, la conquête romaine pas plus que l'arrivée des races « germaniques » n'avaient radicalement modifié les caractères originels. La France pouvait néanmoins être fière de cette « richesse anthropologique » à qui elle devait probablement son « génie multiforme » et qui lui conférait une place particulière dans l'ensemble des populations européennes. Pour les anthropologues des années 1920, le « type celtique français » demeure celui défini par Broca, le type brachycéphale brun, encore nommé *Homo alpinus*. Mais Pittard présente encore ces thèses comme provisoires. Les populations primitives de la France, bien que mieux connues que les autres populations européennes, nécessitent encore, selon lui, des enquêtes, et l'anthropologue genevois déplore l'abandon presque complet de ces recherches [\[41\]](#).

Au terme de ce chapitre, on ne peut que constater l'imprégnation de la pensée raciale au sein de la communauté intellectuelle française. Si des évolutions épistémologiques, plus ou moins présentes selon les auteurs, sont incontestables, il est néanmoins vrai que les visions essentialistes restent très présentes. La race, qu'elle soit conçue comme race originelle fixe et inaltérable ou perçue comme un élément dynamique, évoluant, se façonnant au gré des contraintes géographiques ou même historiques, demeure dans son sens biologique une donnée essentielle, incontournable durant tout le siècle.

Les Gaulois des manuels scolaires

Reste à voir comment ces théories savantes qui ont conforté l'orgueil national ont été vulgarisées au sein de la société française, dans quelle mesure les ouvrages de vulgarisation et les manuels scolaires de la Troisième République, en mettant en scène le Gaulois comme ancêtre national, ont contribué à enraciner le mythe^[42]. L'évolution du manuel d'Alfred Magin est éclairant à cet égard. Alors que le manuel de 1854, qui ne consacrait que quelques lignes aux Gaulois en introduction, déclarait « nous ne savons rien des premiers habitants de la Gaule » et commençait l'histoire de France avec Clovis, le premier roi de la monarchie des Francs, ceux des années 1880 réservent un chapitre entier à la Gaule et aux Gaulois^[43]. Les manuels scolaires donnent une vision des origines nationales assez consensuelle. Sont venus successivement sur le sol gaulois, les Ligures et Ibères, puis des Phéniciens et des Grecs en petit nombre, et enfin des Gaulois en provenance d'Asie centrale^[44]. Dans les manuels destinés aux élèves les plus âgés, sont distinguées les deux migrations celtiques, celles des Galls, Gaëls ou Celtes, puis celles des Kymris ou Belges^[45].

Les Gaulois sont dotés du caractère que les auteurs latins se sont plus à leur attribuer et qu'Amédée Thierry, à qui il est souvent fait référence, a contribué à populariser^[46]. Si les défauts ne sont pas niés, leur intelligence est souvent soulignée. Les descriptions physiques demeurent succinctes, érigeant parfois un grand Gaulois moustachu, blond aux yeux bleus. Seuls les ouvrages de vulgarisation s'attardent plus longuement sur les aspects physiques et distinguent, comme le fit François Corréard dans son *Vercingétorix*, les Belges à la taille élevée, aux cheveux et aux yeux de couleur claire et au crâne allongé, des Celtes, moins grands, aux cheveux et aux yeux plus foncés, au crâne plus large^[47]. Comme Lavissee dans sa *Vue générale de l'histoire de l'Europe politique*, Corréard mentionne leur appartenance à la race aryenne ou indo-européenne. Pour Lavissee, Celtes, Germains, Slaves constituent la branche cadette de la race aryenne appelée à succéder aux aînés, les Grecs et les Romains. Pas question pour autant de célébrer les origines communes et les ressemblances entre Celtes et Germains. Lavissee souligne les différences, les contrastes d'une humanité aux « variétés congénitales ou lentement acquises »^[48]. Il érige en modèle Vercingétorix, ce jeune chef courageux qui est mort pour la patrie^[49].

L'antigermanisme s'affirme de plus en plus dans l'histoire des origines nationales des manuels scolaires de l'époque. L'appartenance des Celtes à la nation germanique proclamée dans le manuel de Magin de 1850, n'est plus de mise dans les décennies suivantes. En 1888, le même auteur accuse les Francs d'avoir détruit la civilisation et compare les Germains aux Prussiens de son époque. Les manuels minimisent l'importance des Germains dans le peuplement de la France en raison de leur faible nombre, mobilisent Fustel de Coulanges à propos de la faiblesse de leur rôle et vont même parfois jusqu'à décrire les Francs comme des barbares, ignorants, féroces mais habiles ^[50]. Seignobos apparaît bien isolé lorsqu'il déclare en 1902 que « les Gaulois et les Belges ressemblaient plutôt à des Germains qu'à des Français d'aujourd'hui ». Sa correspondance avec l'Allemand disciple de Gobineau Ludwig Schemann ^[51] montre que sa germanophilie n'a pas fléchi dans un contexte pourtant si peu favorable ^[52].

Face au Germain barbare, sauvage, nomade, ayant peu de goût pour l'agriculture, les manuels scolaires dressent le portrait d'un Gaulois plus civilisé, déjà en partie sorti de la sauvagerie. Même s'il n'est pas exempt de défauts, le Gaulois s'avère intelligent, capable d'assimiler la civilisation apportée par les Romains et d'en tirer le meilleur profit. Devenu le meilleur élève, il fournit son contingent de personnes illustres au monde romain ^[53]. Le Gaulois est proclamé comme le véritable ancêtre national – « c'est de la vieille Gaule que nous sommes les enfants » ^[54], et les autres apports migratoires sont présentés comme peu significatifs. Mais si les Français sont les fils de la Gaule, l'héritage romain, plus culturel que racial, n'est pas renié. Rome a apporté la civilisation – les routes, les écoles, le commerce –, transformant le Gaulois en un glorieux Gallo-Romain dominant, et de loin, le Germain resté barbare. Le Français est donc issu de ce double métissage, biologique et culturel, il est gaulois par le sang et il en conserve certains caractères mais il a eu la chance de bénéficier de l'apport de la brillante culture latine. En plus des qualités ancestrales du Gaulois et des enseignements du percepteur romain, le Français est encore favorisé par la grande richesse de son sol et de son climat, par l'harmonieuse diversité de son environnement ^[55].

Cette synthèse gallo-romaine fait l'objet d'un large consensus, des milieux républicains jusqu'aux milieux nationalistes. L'ethnogenèse de la France construite par Charles Maurras est en effet similaire à celle de ses contemporains. À la

population indigène, dont il ne précise ni l'origine, ni les caractéristiques, sont venus se joindre les apports celtes, puis romains. « Les Romains apportèrent en Gaule précisément ce qui manquait le plus aux peuples divers englobés sous le nom de Gaulois, la pensée et l'art de l'organisation [...] Le composé gallo-romain avait déjà tout son essentiel : la sensibilité généreuse, vive, rapide (élément gaulois, si l'on veut) et le sens organisateur, à la romaine. [...] L'héroïsme gaulois joint au génie politique et militaire de Jules César constituent les fondements de la nationalité française. » ^[56] « De cette population indigène unie aux conquérants et colons venus d'Italie se dégage un type nouveau, un type fixe, que rien depuis n'a entamé. C'est le Gallo-latin. » ^[57]

La célébration du Gaulois comme ancêtre national, avec comme figure inversée celle du Germain, est omniprésente. Même Seignobos, germanophile sans défaillances, se sent néanmoins profondément « celte ». De retour de Bretagne, il écrit à son ami allemand L. Schemann : « J'ai vu là-bas bien clairement que cette race est la mienne [...]. Je ne suis ni un Romain, ni un Germain et malgré toute la sympathie que j'ai pour votre race, j'ai toujours eu une conscience très nette de la différence profonde qui nous sépare, de la différence entre la sensibilité douce et heureuse du Germain, et la mélancolie sans fin du Celte, entre le [mot non déchiffré] vague poétique synthétique du Germain et l'esprit net, analytique et généralisateur du Celte. J'emploie ce mot celte à défaut d'autre pour désigner cette race mystérieuse qui n'a pas d'histoire, qui a toujours vécu mélangée aux Romains ou aux Germains et qui est pourtant si différente des Romains et des Germains. » ^[58]

Seignobos juge la question des origines nationales « d'une portée capitale pour l'histoire de la nation française » mais estime qu'historiens, linguistes et ethnologues sont impuissants à déterminer si les Français descendent des Gaulois, des peuples préhistoriques de l'âge du bronze ou de ceux du néolithique (dont on ignore la langue et le nom) et que seuls les anthropologues sont en mesure d'éclairer cette question. Les anthropologues ont déjà établi la présence au sein de la population actuelle de la France des trois races principales d'Europe : au sud, la race méditerranéenne ; au centre et dans l'ouest, la race alpine ; au nord-est, des individus de type nordique qui demeurent minoritaires et qui sont les descendants des Barbares venus du Nord à partir du ^v^e siècle. Selon l'historien, il est probable que ces guerriers de type nordique venus à l'âge du fer formaient une classe supérieure qui dominait une

population de paysans descendue des peuples sans nom de l'âge du bronze, peut-être même du néolithique.

Seignobos conclut, en rejoignant les analyses de ses contemporains, que le peuple français, tout comme les autres peuples de l'Europe, est un peuple de « métis » et qu'il n'existe et n'a jamais existé de « race française », puisque les Français sont issus de peuples d'origines diverses. Ce ne sont ni la communauté naturelle d'origine, ni les coutumes, ni les langues qui ont constitué le ciment la nation française ^[59]. On retrouve chez lui, comme chez bien d'autres intellectuels français, cette thématique d'une nation fondée non pas sur la race ou une origine commune mais sur la volonté de vivre ensemble et sur un fort sentiment patriotique, une thématique qui constitue la définition par excellence de la nationalité française. Lavissee loue le vibrant et indéfectible patriotisme des Français qui fait que la France est, parmi les grandes nations, « par excellence, la nation » ; elle a su, à partir des « races diverses » – celtique, germanique, romaine, basque –, composer « l'être politique qui ressemble le plus à une personne morale ». Et c'est son grand mérite, ce qui la différencie des pays où « la nationalité se confond ou tend à se confondre avec la race, chose de nature, et, par conséquent, sans mérite ». C'est aussi ce qui lui vaut sa cohésion interne et sa paix intérieure. Les autres pays qui n'ont pas su « faire avec les races une nation, sont plus ou moins troublés dans leur existence ». Lavissee cite l'exemple des Polonais que la Prusse n'a pas su « nationaliser » et celui de l'Empire d'Autriche-Hongrie agité par des troubles causés par les « revendications des races » ^[60].

On doit pourtant, à nouveau, se garder de conclure que ces conceptions civique et politique de la nation s'opposent à des représentations essentialistes. On a déjà souligné la coexistence des deux dimensions chez Michelet, rappelons que Lavissee concevait les différences entre peuples comme « congénitales ou lentement acquises » et que, si Seignobos récusait l'idée d'une race française, il se référait bien à une race originelle « celte », à une « race mystérieuse » qui, bien qu'étant issue d'un mélange de Celtes et, dans une moindre mesure, de Romains et de Germains, n'en demeurait pas moins si différente des Romains et des Germains.

Cette synthèse gallo-romaine s'est construite en combinant les apports du champ lettré et du champ naturaliste. Le premier, détenteur d'une culture classique fondée sur les humanités gréco-latines, est en position dominante au sein du système

universitaire, mais il doit néanmoins composer avec le champ naturaliste qui s'affirme tout au long du XIX^e siècle, fort de ses disciplines plus anciennes – zoologie, botanique – et de ces disciplines dynamiques en voie d'institutionnalisation – anthropologie et archéologie préhistorique. Ces dernières entendent bien, on l'a vu, participer à l'étude des origines nationales. Ces concurrences et rivalités de disciplines appartenant à des cultures différentes n'empêchent pas leur participation commune à la définition de l'ethnogenèse de la nation française, qui aboutit à la synthèse gallo-romaine. Le Gallo-romain est ainsi le fruit d'un harmonieux métissage entre biologie et culture, entre le sang gaulois qui a transmis un caractère riche en potentialités et qu'est venue heureusement féconder la culture latine.

Loin de rester entre les mains des historiens romantiques puis des anthropologues, le mythe gaulois s'est largement diffusé dans la société française et l'anthropologie a obtenu une large reconnaissance. Dans *Les Mystères du peuple*, Eugène Sue dresse le peuple gaulois face aux oppresseurs romains et francs ^[61], et Balzac réclame, dès 1836, la création de chaires d'anthropologie au ministre de l'Instruction publique ^[62]. L'histoire de l'art a intégré les théories raciales dès les années 1840 et plus encore à partir des années 1860 en essentialisant les spécificités artistiques des différents peuples, en attribuant aux artistes les aptitudes du peuple dont ils sont l'expression, comme en témoignent les études de Viollet-le-Duc ^[63]. Ce dernier envoie des crânes issus des fouilles archéologiques à Paul Broca et qualifie l'anthropologie de « science la plus nécessaire à l'homme » ^[64].

La contribution de l'anthropologie raciale au mythe gaulois permet à ce dernier de retrouver une nouvelle vigueur, d'accroître sa légitimité en se « scientifiant », et le nouveau contexte d'exacerbation des rivalités entre sociétés impériales lui donne une nouvelle raison d'être alors que sa première utilisation sociale issue de l'époque révolutionnaire a perdu de son intérêt à partir de la monarchie de Juillet, lorsque s'efface l'antagonisme entre noblesse et bourgeoisie. Le mythe gaulois tenta ainsi de redonner grandeur et unité à une nation en proie aux doutes et aux complexes face à la montée en puissance des voisins anglais et surtout allemands. La défaite de 1870 ne fait qu'accentuer ce sentiment de décadence et malmène sérieusement l'unité nationale en l'amputant d'une partie de son territoire : le mythe peut donc continuer à jouer son rôle sous la Troisième République, comme il l'a fait sous le Second Empire. Tout comme la racialisation du mythe gaulois a tenté de répondre aux

angoisses d'une grande nation en proie à la concurrence des dynamiques nations voisines, la notion de race, perçue comme une nouvelle notion scientifique, a joué un rôle similaire dans le désir d'affirmation des identités nationales d'autres grandes nations, la Grande-Bretagne, les États-Unis et l'Allemagne. Elle a renforcé la racialisation de l'ancien mythe anglo-saxon et a conforté les sentiments de supériorité et de grandeur de pays qui cumulaient succès économique et militaire, tandis que, dans une Allemagne dont l'expansion a été dramatiquement mis à mal par le premier cataclysme mondial, elle a redonné fierté et espoir à des populations en proie à de profondes difficultés économiques, sociales et politiques.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres écrits politiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1996, p. 240-241.
- [2] ↑ Alain Dieckhoff, « La déconstruction d'une illusion. L'introuvable opposition entre nationalisme politique et nationalisme culturel », *L'Année sociologique*, 1996, vol. 46, p. 43-55. Alain Renaut, « Logiques de la nation », in Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme*, Paris, Kimé, 1991, p. 29-46. Dominique Schnapper, *La Communauté des citoyens*, Paris, Gallimard, 2^e éd., 2003, chapitre 4. Guy Hermet, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Paris, Seuil, 1996. Gérard Noiriel, *Population, immigration et identité nationale en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1992. Pierre-André Taguieff, « Le nationalisme des « nationalistes ». Un problème pour l'histoire des idées politiques en France », *Théories du nationalisme, op. cit.*, p. 47-124. Roman Joël, « Introduction », E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 5-35.
- [3] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale, op. cit.*, p. 153-157.
- [4] ↑ E. Renan, « Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme », *Journal asiatique*, avril-mai 1859, p. 417-450.
- [5] ↑ E. Renan, *La Poésie des races celtiques*, Montpellier, L'Archange minotaure, 2003.
- [6] ↑ « La guerre entre la France et l'Allemagne », *RDM*, 15 sept. 1870 (repris dans E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres écrits politiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1996, p. 161-186). Sur les démarches qu'il entreprend pour favoriser le rapprochement des deux pays, voir Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959, p. 190-191.
- [7] ↑ « La guerre entre la France et l'Allemagne », *RDM*, 15 sept. 1870 (repris dans E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, *op. cit.*, p. 170, 183).
- [8] ↑ *Ibid.*, p. 166-179.
- [9] ↑ E. Renan, « Lettres à M. Strauss », 15 sept. 1871 (repris dans E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? op. cit.*, p. 211).
- [10] ↑ « Lettres à M. Strauss », 15 sept. 1871 (repris dans E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres écrits politiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1996, p. 210).
- [11] ↑ E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres écrits politiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1996, p. 232-235.
- [12] ↑ *Ibid.*, p. 240.
- [13] ↑ Gérard Noiriel, *À quoi sert « l'identité nationale » ?*, Paris, Agone, 2007, p. 19.
- [14] ↑ Alfred Fouillée, *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 2^e éd., 1898. À propos de l'apport de Fouillée à la pensée républicaine, voir Jean-Fabien Spitz, *Le Moment républicain*, Paris, Gallimard, 2005, et Annie Stora-Lamarre, *La République des faibles*, Paris, Armand Colin, 2005.
- [15] ↑ *Ibid.*, p. 143-144, 147-149, 158, 192.
- [16] ↑ *Ibid.*, p. 109-116.
- [17] ↑ A. Fouillée, *Esquisse psychologique des peuples européens*, Paris, Alcan, 2^e éd., 1903, p. 173, 193-195.
- [18] ↑ A. Fouillée, *Psychologie du peuple français, op. cit.*, p. 22.
- [19] ↑ A. Fouillée, *Esquisse psychologique des peuples européens, op. cit.*, p. 79, 199, *Psychologie du peuple français, op. cit.*, p. 193.
- [20] ↑ A. Fouillée, *Psychologie du peuple français, op. cit.*, p. 178.
- [21] ↑ A. Fouillée, *Psychologie du peuple français, op. cit.*, p. XI, 109. *Esquisse psychologique des peuples européens, op. cit.*, p. 79-80, 247.
- [22] ↑ Si Fouillée suit l'historien Fustel de Coulanges dans son analyse qui minimise l'influence germanique sur les institutions de la Gaule, il lui reproche néanmoins d'avoir négligé l'influence ethnique des Francs. A. Fouillée *Psychologie du peuple français, op. cit.*, p. 173-175.
- [23] ↑ Cité par François Hartog, *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, PUF, 1988, p.

- [24] ↑ F. Hartog, *Le XIX^e siècle et l'histoire*, op. cit., p. 39, 82-87.
- [25] ↑ Fustel de Coulanges, *L'Invasion germanique et la fin de l'Empire*, Paris, Hachette, 1891, p. 237-323.
- [26] ↑ Henri Lavagne, « Introduction », Fustel de Coulanges, *La Gaule romaine*, Paris, de Fallois, 1994, p. 17. Voir aussi Agnès Graceffa, *Les Historiens et la question franque*, Turnhout (Belgique), Brepols, 2009.
- [27] ↑ Fustel de Coulanges, *L'Invasion germanique et la fin de l'Empire*, op. cit., p. 533-558.
- [28] ↑ Théodore Mommsen, *Histoire romaine* (1863-1872), Paris, A. Franck, 11 vol., t. VII, 1869, p. 110-112.
- [29] ↑ Fustel de Coulanges, « De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans » *RDM*, 1^{er} sept. 1872. *Questions historiques*, Paris, Hachette, 1893, p. 3-16.
- [30] ↑ « L'Alsace est-elle allemande ou française ? » Réponse à M. Mommsen, 27 oct. 1870, p. 505512 (citatior p. 509).
- [31] ↑ Théodore Mommsen, *Histoire romaine*, Paris, Robert Laffont, 1985, 2 vol., t. 1, p. 20.
- [32] ↑ Camille Jullian, *Histoire de la Gaule* (1914), t. 1 : *Les invasions gauloises et la colonisation grecque*, Paris-Bruxelles, Culture et civilisation, 1920, p. 125.
- [33] ↑ *Ibid.*, p. 110-122.
- [34] ↑ C. Jullian, *De la Gaule à la France. Nos origines historiques*, Paris, Hachette, 1922, p. 76, 121-123 (citation p. 140).
- [35] ↑ C. Jullian, *Histoire de la Gaule* (1914), t. 1, op. cit., p. 230-249 (citation, p. 243).
- [36] ↑ C. Jullian, *De la Gaule à la France* op. cit., p. 148 (citations p. 172-173, 188). Il s'oppose aux thèses souvent venues d'Allemagne (Mommsen) qui relèvent d'une « politique misérable » et non d'une « démarche d'historien ».
- [37] ↑ C. Jullian, *De la Gaule à la France*, op. cit., p. 138-139.
- [38] ↑ C. Jullian, *Aimons la France. Conférences : 1914-1919*, Paris, Bloud et Gay, 1919, p. 13, 46, 76.
- [39] ↑ C. Jullian, *Au Seuil de notre histoire. Leçons faites au Collège de France* t. 1, 1905-1914, Paris, Boivir et Cie, 1930, p. 167-168, 171. On retrouve des thèses similaires chez l'historien médiéviste Ferdinand Lot. Cf. Agnès Graceffa, « La tentation de la pensée raciale dans les lectures historiographiques françaises et allemandes 1920-1930 du peuplement dit germanique de la Gaule : une conception historique de la race », in C. Reynaud-Paligot (dir.), *Tous les hommes sont-ils égaux ? Histoire comparée de la pensée raciale 1860-1930*, « Ateliers de l'HA », vol. 3, Munich, Oldenbourg, et *Les Historiens et la question franque*, op. cit.
- [40] ↑ *Ibid.*, p. 190-191.
- [41] ↑ E. Pittard, *Les Races et l'histoire. Introduction ethnologique à l'histoire*, « L'évolution de l'humanité », Paris, La Renaissance du livre, 1924, p. 80-94, 100-106, 156-190.
- [42] ↑ Un corpus d'une trentaine d'ouvrages les plus diffusés composés pour l'essentiel de manuels scolaires et de quelques ouvrages de vulgarisation a été établi à partir des notices d'auteurs rédigées par Christian Amalvi, *Répertoire de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1866 à 1960*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2001. L'Antiquité tient une grande place dans les programmes jusqu'à la réforme de 1902 qui supprime son étude du second cycle. Cf. Patrick Garcia et Jean Leduc, *L'Enseignement de l'histoire en France de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2003.
- [43] ↑ A. Magin, *Histoire de France abrégée depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Debozy et E. Magdeleine, 1854. A. Magin, L. Grégoire, *Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris, Delagrave, 1880. A. Magin, Ch. Normand, *Cours d'histoire. Récits et entretiens familiers sur l'histoire nationale. Cours élémentaire*, Delagrave, 1888. Ernest Lavisse, *Récits et entretiens familiers sur l'histoire de France jusqu'en 1328*, Colin, 1884.
- [44] ↑ A. Magin, L. Grégoire, *Histoire de France*, op. cit., 1880. E. Brouard, *Leçons d'histoire de France à l'usage des écoles primaires. Cours moyen*, livre de l'élève, Paris, Hachette, 1898. F. Corréard, *Histoire nationale et notions sommaires d'histoire générale depuis l'époque gauloise jusqu'au milieu du XV^e siècle*, Paris, Masson, 1884. Claude Augé, Maxime Petit, *Deuxième livre d'histoire de France*, Paris, Larousse, 1891. M.D. Moustier, *Histoire de France à l'usage des écoles primaires. Cours moyen, préparation au certificat*

d'études, Paris, E. André, Delavigne, 3^e éd., 1909. Alfred Piard, *Histoire et géographie. Cours élémentaire*, Paris, Georges Maurice, 1890.

[45] ↑ Edgar Zévorst, *Histoire de notre patrie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Picard-Bernheim et Cie, 1884. Augustin Challamel, *Précis d'histoire de France*, Paris, Alphonse Lemerre, 1883. Ernest-Charles Coutant et A. Amman, *Cours normal d'histoire de France*, Paris, Fauvé et Nathan, 1884. Désiré Blanchet, *Histoire ancienne et du Moyen Âge depuis les origines jusqu'en 1328*, Paris, Belin, 1893. Ernest Lavissee, *Histoire générale. Notions sommaires d'histoire ancienne, du Moyen Âge et des temps modernes*, 2^e édition programme de 1882, Paris, Armand Colin, 1885.

[46] ↑ À propos des permanences de ces représentations chez les présidents de la V^e République, notamment Charles de Gaulle et Georges Pompidou, voir Patrick Garcia, « "Il y avait une fois la France." Le Président et l'histoire de France (1958-2007) », in Ch. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, *Historicités*, Paris, La Découverte 2009, p. 183-202.

[47] ↑ Voir aussi Moreau-Christophe, *Les Gaulois. Nos Aïeux*, Tours, Alfred Mame et fils, 5^e éd., 1889 (la première édition date de 1880).

[48] ↑ F. Corréard, *Vercingétorix ou la chute de l'indépendance gauloise*, Paris, Hachette, 3^e éd., 1889, p. 12-15. E. Lavissee, *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe* (1890), Paris, Armand Colin, 6^e éd., 1924, p. 15-16.

[49] ↑ E. Lavissee, *La nouvelle deuxième année d'histoire de France*, Paris, Colin, 1895 ; *Histoire de France. Cours élémentaire*, Paris, Colin, 1926.

[50] ↑ A. Magin, Ch. Normand, *Cours d'histoire...*, op. cit. E. Lavissee, *Histoire de France. Cours moyen deuxième année et certificat d'études*, avec Pierre Conard, Paris, Armand Colin, 1933. Edgar Zévorst *Histoire de notre patrie...*, op. cit., 1884. Ernest-Charles Coutant et A. Amman, *Cours normal d'histoire de France*, op. cit., 1884. Désiré Blanchet, *Histoire ancienne et du Moyen Âge depuis les origines jusqu'en 1328*, op. cit., 1893.

[51] ↑ Cf. *infra* p. 183.

[52] ↑ Ch. Seignobos, *Histoire narrative et descriptive de l'Antiquité*, Paris, Colin, 1902, p. 296. La correspondance de L. Schemann se trouve à la bibliothèque de l'université de Freiburg-in-Breslau.

[53] ↑ E. Lavissee, *Histoire de France. Cours élémentaire*, Paris, Armand Colin, 1926. F. Corréard, *Histoire nationale*, op. cit., 1884. M.D. Moustier, *Histoire de France à l'usage des écoles primaires*, op. cit., 1909. Ernest-Charles Coutant et A. Amman, *Cours normal d'histoire de France*, op. cit.

[54] ↑ Jean Macé, *La France avant les Francs*, Paris, Hetzel, 1881.

[55] ↑ Sur le thème de l'harmonieuse diversité du pays, voir Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 3-7. Voir aussi dans le même ouvrage quelques exemples d'utilisation des enseignements de l'anthropologie raciale dans les livres régionalistes.

[56] ↑ Charles Maurras, *Devant l'Allemagne éternelle. Gaulois, Germains, Latins. Chronique d'une résistance*, Paris, À l'Étoile, 1937, p. 11, 49.

[57] ↑ *Gazette de France*, 26 mars 1895 (repris dans Charles Maurras, « Race », *Dictionnaires politique et critique*, Paris, À la cité des livres, 5 vol., 1931). Voir C. Reynaud-Paligot, « Maurras et la notion de race » *Colloque Maurras et la culture. L'Action française. Culture, société, politique (III)* Centre d'histoire de Sciences Po, IRHIS / Lille 3 ; CRULH/ Metz ; Duke Univ., O. Dard, M. Leymarie, N. McWilliam (dir.), 25-27 mar 2009, Presses universitaires du Septentrion, 2010.

[58] ↑ Il se rend régulièrement en Allemagne car il a « grand besoins de respirer un peu d'air germanique » et retrouver « ce peuple si gai et si jeune », et il se déclare « indifférent aux questions nationales » (Charles Seignobos à Schemann, 30/08/1880, 2 février 1887). Il poursuit : « Je suis particulièrement indifférent aux questions nationales. Je ne tiens pas à ce que la France soit une nation puissante et je ne suis pas fâché de voir une Allemagne unie. Mais je regrette que cette unité se soit faite de façon à forcer l'Europe de rester sous les armes. »
BUF

- [59] ↑ Ch. Seignobos, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français* (1933), Paris, PUF, 8^e éd., 1982, p. 10-30.
- [60] ↑ E. Lavisse, *Vue générale de l'histoire de l'Europe politique* (1890), *op. cit.*, 6^e éd., 1924, p. 205-207. En 1875, Michelet avait déjà souligné que l'Allemagne ne connaissait pas le fort sentiment patriotique qui était à l'origine de la cohésion de la nation française.
- [61] ↑ André Simon, *Vercingétorix et l'idéologie française*, *op. cit.*, 1989, p. 37-40.
- [62] ↑ H. Balzac, *La Vieille Fille* (1836), Paris, Gallimard, 1964, p. 212 (cité par C. Blanckaert, « Fondement disciplinaires... », p. 31). L'absence d'études sur les usages littéraires des théories raciales illustre les lacunes de l'historiographie dans ce domaine.
- [63] ↑ Éric Michaud, « Nord-Sud. Du nationalisme et du racisme en histoire de l'art. Une anthologie » *Critique*, 1996, 586, p. 163-187 (repris dans *Histoire de l'art. Une discipline à ses frontières*, Paris, Hazan, 2005). Laurent Baridon, *L'Imaginaire scientifique de Viollet-le-Duc*, Paris, L'Harmattan, 1996. Dominique Jarrassé « Mythes raciaux et quête de scientificité dans la construction de l'histoire de l'art en France 1840-1870 » *Revue de l'art*, 2004/4, n° 146, p. 61-72. « Ethnicisation de l'histoire de l'art en France 1840-1870 : le modèle philologique », in R. Recht, P. Sénéchal, C. Barbillon, F. Martin (dir.), *Histoire de l'art au XIX^e siècle*, Paris, La Documentation française, 2008.
- [64] ↑ E. Viollet-Le-Duc, « La science la plus nécessaire à l'homme », *Le XIX^e siècle*, 15/03/1878.

Troisième partie : Germains et anglo-saxons

I. Anglo-saxonnisme en terre britannique

Quand la science nourrit le mythe

On a évoqué précédemment les fondements religieux et politiques qui ont contribué, à partir du XVI^e siècle, à imposer le mythe anglo-saxon. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le mythe se diffuse plus largement encore dans un contexte de rivalités économiques, politiques, coloniales et scientifiques avec la France, et, tout comme leurs homologues français, les historiens anglais de la fin du XVIII^e ont apporté leur contribution au mythe des origines de leur nation. En 1787, John Pinkerton publie *Dissertation on the Origin of the Scythians or Goths*, tandis que Sharon Turne consacre, non sans succès, sept volumes à son *History of the Anglo-Saxons* (1799-1805), ouvrage qui connaît sa septième édition au milieu du siècle. Edward Gibbon, dans *Decline and Fall* (1776), présente un monde romain en décadence face à la vigueur des envahisseurs germaniques. Des échanges ont lieu avec les universitaires de Göttingen et de Berlin pour mieux connaître le passé saxon, et John Mitchell Kemble en tire profit pour son ouvrage, *The Saxons in England* (1849). Cette vision raciale de l'histoire s'impose chez les plus grands historiens. Thomas Arnold, qui occupe la chaire d'histoire moderne à Oxford à partir de 1841, explique, dans sa leçon inaugurale, que l'essor et la chute des civilisations sont imputables aux caractères raciaux des différentes nationalités. L'idée d'hérédité biologique est au cœur de sa vision de l'histoire, une histoire mondiale dont le moteur revient aux races créatives (les Grecs, les Romains, les Germains) appelées à dominer les autres. Si les tribus teutoniques ont régénéré les nations romanisées d'Europe en leur insufflant l'indépendance, c'est maintenant au tour de la branche anglo-saxonne de la race germanique d'être à l'avant-garde du progrès ^[1].

L'épanouissement de la nouvelle science de l'homme dans la première moitié du XIX^e conforte « scientifiquement » cette dimension raciale de l'anglo-saxonnisme. La représentation inégalitaire de la différence qui s'impose avec les classifications raciales nourrit les analyses historiques, et les inégales aptitudes des races deviennent une *doxa* partagée par toute la communauté savante. Parmi les médiateurs qui assurent les transferts entre l'anthropologie raciale et les analyses historiques figure Robert Knox (1791-1862). Fils d'un enseignant à l'Edinburgh School, diplômé en médecine en 1814, il sert dans l'armée comme chirurgien en Afrique du Sud,

étudie à Paris où il rencontre Georges Cuvier^[2]. « Race is everything » est la problématique centrale de son livre, *The Races of Men* (1850) ; les conférences qu'il dispense régulièrement en Angleterre et les comptes rendus auxquels elles donnent lieu dans la presse diffusent largement ses thèses au sein la société anglaise. Fort de son autorité scientifique – il est nommé professeur d'anatomie à l'Edinburgh College of Surgeons et membre de la Société d'ethnologie de Londres – Knox présente les caractères intellectuels et physiques des différentes races de l'espèce humaine. Si la notion de race est couramment utilisée pour évoquer les différences entre races civilisées et races primitives, il convient maintenant, selon lui, de la mobiliser pour appréhender la diversité à l'intérieur même du continent européen. En Écosse, les Celtes et les Saxons lui apparaissent aussi différents que deux races, aussi différents qu'un nègre peut l'être d'un Américain, et il regrette que les hommes politiques et les historiens n'aient pas mieux mesuré toute l'importance de la dimension raciale de la population britannique.

Présentant longuement les races saxonne et celte, il reprend les grands poncifs de l'anglo-saxonnisme. La race saxonne est la race qui possède au plus haut degré l'amour de l'indépendance et de la démocratie, la seule race qui comprend réellement le sens du mot liberté. C'est aussi la race qui réunit les meilleures qualités physiques et intellectuelles. Partout où il l'observe, chez les Français, les Irlandais, les Écossais des Highlands, les Gallois, le Celte est précisément le même inaltéré et inaltérable ; ni son physique ni ses qualités n'ont été modifiés. Fait pour la guerre, il est supérieur à toutes les races en énergie musculaire et en rapidité d'action, mais belliqueux, jaloux, inventif, imaginatif, ami de la beauté et des arts, il méprise la terre, l'ordre et les lois^[3]. Knox, qui valorise les aptitudes démocratiques des Saxons, est un progressiste, un radical qui ne cache pas ses sympathies pour la Révolution française, son aversion pour la monarchie et l'aristocratie. « Comme Saxon, j'exècre toutes les dynasties, monarchies, gouvernements de baïonnettes. »^[4] Ses thèses sont relayées par son énergique disciple James Hunt (1833-1869), le fondateur de la Société d'anthropologie de Londres.

En 1865, Joseph Davis Barnard et John Thurnam, membres du Royal College of Surgeons, font progresser les connaissances craniométriques en mesurant des crânes des tumulus des diverses régions et confirment les origines raciales distinctes de la

nation britannique ^[5]. Le médecin John Beddoe (1826-1911) fournit également une importante contribution à la racialisation de l'identité nationale britannique. Lors d'un séjour à Vienne, où il poursuit sa formation médicale, il observe alors que les classes supérieures ont des types germaniques, très proches du type anglais (saxon) dans leurs traits comme dans leur teint. Installé comme médecin à Bristol à partir de 1857, il continue ses observations sur ses patients et publie un premier article en 1863 sur la répartition de la couleur des cheveux et des yeux. De 1860 à 1870, il effectue quatre expéditions en Irlande : avec son ami Joseph Davis Barnard, ils mesurent les crânes, relèvent la couleur des yeux et des cheveux puis publient les résultats de leurs recherches dans les revues anthropologiques. En 1867, le prix du Council of the Welsh national Eisteddfod lui est décerné pour *The Origin of the English Nation*. Membre de la Société d'ethnologie depuis 1854 et de la Société d'anthropologie de Londres dès sa fondation, il participe activement à la section d'anthropologie de la British Association, il est président de l'Anthropological Institute of Great Britain en 1868 ^[6].

En 1885, après près de trente ans d'observations et de mensurations menées durant ses heures de loisirs, il publie *The Races of Britain* ^[7]. En mobilisant les données historiques et anthropologiques, il retrace l'histoire raciale de la Grand-Bretagne et présente les diverses composantes celte, saxonne, scandinave, normande, autant de composantes qui donnent encore les caractères physiques, intellectuels et moraux des Écossais, Gallois, Irlandais, Anglais de son époque. Il présente les conquérants germains du ^v^e siècle (Angles, Saxons, Jutes, Frisons) comme ayant eu une influence déterminante sur la physionomie et le caractère national des îles Britanniques. Selon lui, le sang anglo-saxon prédomine dans le Nord et l'Est et atteint environ la moitié dans la majeure portion de l'Angleterre. Beddoe apporte ainsi la caution de la science à des représentations collectives en vigueur depuis quelques siècles ^[8].

La racialisation de l'histoire nationale britannique s'accroît dans la seconde moitié du ^{xix}^e siècle et les historiens les plus officiels accordent, eux-aussi, un rôle primordial dans l'histoire aux distinctions raciales. William Stubbs, évêque et professeur d'histoire moderne à Oxford de 1866 à 1884, auteur de *The Constitutional History of England* (1874-1878), attribue des origines teutoniques aux institutions anglaises et assigne aux Anglo-saxons la mission providentielle de diriger le monde. Edward A. Freeman (1823-1892), titulaire de la chaire d'histoire

moderne à Oxford de 1884 à 1892, auteur de *History of the Norman Conquest* (1867-1876), proche de Glastone, affirme lui aussi que le caractère distinctif de la race anglo-saxonne réside dans son amour de la liberté. À la sagesse teutonne, il oppose les races latines à qui il voue un profond mépris, et son aversion pour les Irlandais égale celle qu'il éprouve pour les Noirs. Lors d'un voyage aux États-Unis en 1881-1882, il écrit à un ami que les États-Unis seraient un grand pays si chaque Irlandais pouvait être pendu après avoir tué un Noir. Tous les deux ont eu de l'influence sur un historien populaire, John Richard Green, auteur d'une *Short History of the English People* (1874) puis de *History of the English People* (1877-1880) : moins violent que Freeman, Green accorde de l'importance à la théorie raciale et à l'opposition celte/teuton. Rares sont alors les historiens à ne pas véhiculer l'idée d'une supériorité des Anglo-saxons : John Kemble, John Green, William Stubbs, Edward Freeman, Charles Kingsley, James Anthony en sont les plus illustres représentants.

Toute l'élite anglaise partage alors le sentiment que les Anglais doivent à leurs origines germaniques leur prédilection pour la liberté, l'excellence héréditaire de leur langage et de leurs institutions, leur passion pour la science et la raison. L'expression de Benjamin Disraeli (1804-1881), romancier, chef du parti conservateur et premier ministre de 1874 à 1880, dans son roman *Tancred* (1847) : « All is race ; there is no other truth », et sa déclaration à la Chambre des Communes en 1843 : « Races implies difference, difference implies superiority and superiority leads to predominance », symbolisent l'adhésion de la société britannique au paradigme racial ^[9].

La racialisation de la question irlandaise

Si, après un débat enflammé, les historiens anglais actuels ont eu tendance à conclure que les fondements de la politique du gouvernement britannique furent plus redevables à l'idéologie libérale qu'à une idéologie raciste, ils reconnaissent que les débats politiques sur la question irlandaise ont comporté une indéniable dimension raciale ^[10]. Les anthropologues ont participé au premier chef à cette racialisation de la question irlandaise qui avait, jusque-là, essentiellement des fondements religieux ^[11]. En s'appuyant sur les travaux de Knox, qui avait présenté les races saxonne et celtique comme des races antagonistes et leurs mélanges comme peu bénéfiques, James Hunt annonce que le comportement actuel des Irlandais s'explique par la race et non par l'environnement économique, social et politique ^[12]. John Beddoe insiste également sur les différences physiques et mentales entre Saxons et Celtes. En 1867, il écrit que son appartenance à la race saxonne ne lui permet pas de comprendre les Irlandais. La race irlandaise n'est pas inférieure, dit-il encore, mais elle diffère profondément par ses caractéristiques physiques (la forme du crâne, du cerveau, la couleur de la peau et des cheveux), mentales et morales, et ces différences raciales sont, pour lui, la cause de l'échec du gouvernement anglais en Irlande ^[13]. La question irlandaise est au centre des préoccupations des anthropologues durant les trois dernières décennies du siècle : Beddoe a enquêté à sept reprises en Irlande et la revue de l'Institut d'anthropologie de Grande-Bretagne et d'Irlande consacre vingt et un articles à la question entre 1870 et 1897. La presse, les romans diffusent l'idée d'un antagonisme racial irréductible entre Saxons et Irlandais et donnent de ces derniers une vision très dépréciative.

Les arguments raciaux sont également mobilisés lors du débat pour l'autonomie des Irlandais (Home Rule) en 1886 et 1892-1893. Tandis que certains affirment que l'infériorité des Irlandais leur interdisait de se gouverner eux-mêmes ^[14], d'autres, tels John Richard Green et Edward A. Freeman, préconisent la séparation des races antagonistes et donc l'autonomie. Les Anglo-saxonnistes les plus rigides dénie alors aux Irlandais toute capacité à rejoindre la civilisation en raison de leur irrémédiable infériorité raciale ^[15]. Mais si l'Anglo-saxonnisme prend une place

croissante au sein de la société anglaise fin de siècle, d'autres représentations demeurent. Des intellectuels et anthropologues préfèrent défendre le principe du mélange des races en terre britannique, certains valorisant même le métissage entre Saxons et Celtes comme source de force et de vitalité pour la nation britannique^[16]. Le préhistorien et anthropologue libéral John Lubbock refuse ainsi le Home Rule au nom de la fusion des races et met en avant la présence des trois éléments principaux, celtique, saxon et scandinave, dans toutes les régions du Royaume-Uni. Selon lui, beaucoup de ceux qui imaginent être Celtes sont en réalité des descendants des colons anglais ; en Écosse, la population s'avère être d'origine scandinave dans le nord, saxonne dans le sud et l'est, celtique à l'ouest. Il refuse cette division « par le sang » et prône la reconnaissance d'une composante raciale commune de ses différentes populations^[17]. Thomas Henry Huxley, qui se définit comme un naturaliste convaincu de l'importance de la race et de l'hérédité, proteste contre l'utilisation de l'argument racial par les opposants au Home Rule. En affirmant qu'il n'y a aucune preuve de l'existence de différences significatives entre Irlandais et Anglo-Saxons excepté le langage, il s'engage dans une controverse avec J. Beddoe^[18]. L'anatomiste et anthropologue Arthur Keith, président de l'Institut royal d'anthropologie, affirme, dans un livre consacré à l'influence du facteur racial dans les sociétés contemporaines, que toutes les nationalités britanniques ont une origine commune et que la nation britannique est l'une des plus racialement homogènes de toute l'Europe^[19].

Contre les héréditaristes, une partie de l'opinion défend la perfectibilité des races et juge les Irlandais capables d'acquérir la civilisation. Le libéral Glastone, instigateur du Home Rule, explique leur retard par les circonstances historiques. William D. Babington et John M. Robertson, auteurs respectivement de *Fallacies of Race Theories as Applied to National Character* (1895) et de *The Celt and the Saxon* (1897), refusent de voir entre Anglais et Irlandais deux races distinctes et expliquent les différences dans les comportements humains non par l'hérédité mais par l'éducation. Cet antagonisme racial est aussi au cœur du discours des nationalistes irlandais qui font de l'organisation démocratique une caractéristique de la civilisation celtique^[20]. Un médecin irlandais, John M'Elheran, formé par Knox, démontre la supériorité des Celtes sur les Saxons dans le *Times*^[21].

Ces prises de position montrent toute la complexité de la mobilisation des

argumentaires raciaux, mais il est clair que ces derniers ont donné une légitimité scientifique aux thèses affirmant l'antagonisme racial et la supériorité des Saxons. L'anglo-saxonnisme trouve également un terrain fertile en terre américaine, la sciences des races vient, là encore, renforcer les représentations inégalitaires et hiérarchisés de la population américaine.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Douglas A. Lorimer, « Race, science and culture : historical continuities and discontinuities 1850-1914 », in Shearer West (éd.), *The Victorians and Race*, Aldershot, Ashgate, 1996, p. 12-32. Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny : The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1981 chapitre 4.
- [2] ↑ Michael Banton, *Racial Theories*, Cambridge Univ. Press, 1987, p. 54-59. Nancy Stephan, *The Idea of Race in Science : Great-Britain 1800-1960*, Londres, Macmillan Press, 3^e éd., 1987, p. 41-43. Neil Davie, « Dissecting the races of men : Robert Knox, anatomy and racial theory in Britain, 1820-1850 », in M. Prum (dir.), *Sexe, race et mixité*, Paris, L'Harmattan, à paraître en novembre 2011. Evellen Richards, « “The moral anatomy” of Robert Knox : the interplay between biological and social thought in Victorian Scientific Naturalism », *Journal of the history of Biology*, vol. 2, n° 3, 1989, p. 373-436.
- [3] ↑ Selon Knox, les Gaulois constituent la branche supérieure de la famille celtique. Robert Knox, *Races of Man : A Fragment*, Londres, Henry Renshaw, 1850, p. 2, 10, 14, 20, 44, chapitres 6 et 7.
- [4] ↑ *Ibid.*, p. 27, Banton, *Racial Theories*, *op. cit.*, p. 58.
- [5] ↑ Joseph Davis Barnard et John Thurnam, *Crania Britannica*, Londres, 1865, 2 vol.
- [6] ↑ John Beddoe, *Memories of Eighty Years*, *op. cit.*
- [7] ↑ John Beddoe, *The Races of Britain. A Contribution to The Anthropology of Western Europe*, Bristol-Londres, Trübner and Co, 1885.
- [8] ↑ Voir également John Beddoe, « Sur la couleur des yeux et des cheveux des Irlandais », *BSAP*, 1860 », t. 2, p. 562-566. Léon Vanderkindere, « L'ethnologie des îles britanniques d'après le livre de M.J. Beddoe », *The Races of Britain*, *BSAB*, t. IV, 1885-1886, p. 209-220. *RDA*, t.1, 1886, p. 339-344. Peter Emil Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t.2 : *Sozialdarwinismus, Rassismus, Antisemitismus und Völkischer Gedanke*, Stuttgart, Georg Thieme Verlag, 1990, p. 29.
- [9] ↑ Cité par Herbert H. Odom, « Generalizations on race in nineteenth century physical anthropology », *Isis*, 1967, 58, p. 5-18. Luke Owen Pike, dans *The English and their Origins* (1866), affirme qu'il est bien peu d'Anglais qui n'aient appris dans leur enfance que la nation anglaise était une nation du plus pur sang teutonique, que sa constitution politique, ses coutumes sociales, sa prospérité intérieure, les succès de ses armées et le nombre de ses colonies étaient redevables à l'arrivée de quelques vaisseaux de guerriers germaniques. Thomas F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America* *op. cit.*, p. 87-110. Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny*, *op. cit.*, chapitres 3 et 4. Paul B. Rich, *Race and Empire in British Politics*, Cambridge, Cambridge Univ. Press 2^e éd., 1990.
- [10] ↑ Jonathan Parry, « L'histoire politique de l'ère victorienne : nouvelles tendances », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 2008/2, n° 37, p. 71-86. L. Colantonio donne un aperçu du débat historiographique dans « L'Irlande, les Irlandais et l'Empire britannique à l'époque de l'union (1801-1921) », *histoire@politique*, n° 14, 2011.
- [11] ↑ Maurice Goldring, « Racialisation des Irlandais », in Michel Prum (dir.), *Exclure au nom de la race*, Paris, Syllepse, 2000, p. 97-115.
- [12] ↑ James Hunt, « Knox on the Celtic Race », *Anthropological Review*, avril 1868, vol. 6, n° 21, p. 175-191 ; « Knox on the Saxon Race », *Anthropological Review*, juillet 1868, vol. 6, n° 22, p. 257-279.
- [13] ↑ The Manchester Anthropological Society, *Anthropological Review*, janv. 1867, vol. 5, n° 16, p. 1-27 (citation p. 20).
- [14] ↑ Lord Salisbury, chef de file des conservateurs, affirme à la Chambre des communes le 15 mai 1886 que les Irlandais ne sont pas plus aptes au self-government que les Hottentots du sud de l'Afrique. cf L. Colantonio, *op. cit.*
- [15] ↑ Lewis Perry Curtis, *Anglo-Saxons and Celts : a Study of Anti-Irish Prejudice in Victorian England*, Cambridge, Univ. of Bridgeport, 1968, chapitre VIII.
- [16] ↑ Sheridan Gilley, English attitudes to the Irish in England 1700-1900, in Colin Holmes (éd.), *Immigrants and*

Minorities in British Society, Londres, George Allen and Unwin, 1978, p. 81-110.

[17] ↑ John Lubbock, « The nationalities of the United Kingdom, extracts from the letters to the “Times” » *JRAIGBI*, 1886-1887 vol. XVI, p. 418-422.

[18] ↑ Anthropological News, *Anthropological Review*, avril 1870, t. 8, p. 197-216.

[19] ↑ Keith Arthur, *Nationality and Race. From an anthropologist's point of view*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1919.

[20] ↑ Cf Douglas Hyde, *De la nécessité de désangliciser l'Irlande*, 1892, in P. Cabanel, *Nation, nationalités et nationalisme en Europe*, Paris, Orphys, 1995.

[21] ↑ Cf. Robert J.C. Young, *The Idea of English Ethnicity*, Blackwell Publishong, 2008, p. 114-118.

II. Race et « destinée manifeste » aux États-Unis

Dès le XVII^e siècle, l'idée de peuple élu inscrit les États-Unis dans une destinée particulière. À la supériorité religieuse, s'ajoute, avec la Révolution, le sentiment que les institutions américaines incarnent au plus haut point les idées de liberté et de respect des droits. Dans les années 1850, l'expansion américaine à l'Ouest est également présentée comme l'illustration de la supériorité de la branche américaine de la race anglo-saxonne. La racialisation de l'anglo-saxonnisme américain au XIX^e siècle apparaît dès lors comme un moyen de crédibiliser, de scientifier un mythe nécessaire aux rêves de grandeur et de puissance d'une jeune nation. La racialisation des identités collectives permet également de répondre aux contradictions d'une démocratie esclavagiste, de justifier l'injustifiable. Pour résoudre l'insupportable contradiction entre les idéaux révolutionnaires de liberté, d'une part, et, d'autre part, l'esclavage des Noirs et l'extermination des Indiens, il est opportun, à l'âge de la Science, de démontrer scientifiquement que l'altérité des Noirs s'inscrit dans une inégalité naturelle, biologique, et que la tendance à l'expansion des Américains, présentée comme une caractéristique innée de la race anglo-saxonne, constitue un des épisodes du grand combat pour la vie, un combat dû à la concurrence des sociétés humaines.

The « Negro Race »

Après la guerre civile, peu après l'ajout d'amendements à la constitution abolissant l'esclavage (13^e), garantissant les droits des citoyens (14^e) et supprimant les restrictions fondées sur la couleur et la religion (15^e), certains États du Sud mirent en place les « Black Codes », des lois qui limitent drastiquement les droits des esclaves nouvellement libérés. Celui de Caroline du Sud, publié en 1866, stipule que l'abolition de l'esclavage ne signifie pas un total accès aux droits civiques. Si les Noirs sont bien égaux devant la loi concernant les droits de la personne, la liberté et la propriété, ils ne disposent pas du droit de vote, pas plus que celui de siéger dans un jury de tribunal. Dans les années 1870, la Cour Suprême rend ces lois constitutionnelles : en 1896, dans *Plessis v. Ferguson*, elle permet aux gouvernements de discriminer systématiquement au nom du principe « separate but equal » et légitime ainsi la ségrégation raciale dans la société américaine ^[1].

La science a activement participé au processus de légitimation de cette politique de discriminations. L'essor de la phrénologie au sein de la communauté scientifique américaine dans les années 1830 popularise l'idée que les races non blanches ont une organisation du cerveau fondamentalement déficiente et que l'éducation ne peut les modifier ^[2]. Les ouvrages du naturaliste français Julien-Josephhh Virey, présentant l'homme noir comme une espèce différente et inférieure de manière permanente, rencontrent un certain écho au sein de la communauté esclavagiste. Le polygénisme et l'infériorité innée du Noir sont défendus dans les années 1840 et 1850 par l'« American School of Anthropology », nom donné à un groupe informel réuni autour du médecin

Samuel George Morton (1799-1851). Né à Philadelphie, ayant reçu une éducation quaker, Morton continue sa formation médicale à l'université d'Édimbourg. Influencé par les thèses phrénologiques, il se passionne pour la craniométrie et constitue une des plus grandes collections de crânes afin d'établir scientifiquement les différences raciales. Professeur d'anatomie au Medical College de Pennsylvanie, il devient un anatomiste réputé grâce à son *Crania Americana* (1839), ouvrage majeur qui, à partir de vingt mesures du crâne, établit une hiérarchisation des races, du Noir au Blanc. Parmi les cinq races de Blumenbach, il identifie vingt-deux familles dont il décrit les caractéristiques physiques et morales. La *North American Review* présente

son ouvrage comme la plus grande contribution depuis Blumenbach et Prichard.

En collaboration avec George R. Gliddon, vice-consul des États-Unis en Égypte, il publie en 1844 *Crania Aegyptiaca*, un ouvrage qui s'efforce de différencier les représentants de la civilisation des Pharaons des Noirs, ces derniers étant dès cette époque esclaves. Le biologiste suisse Louis Agassiz, émigré aux États-Unis et professeur à Harvard, apporte un soutien notable à ces théories en se ralliant aux craniologues polygénistes^[3]. Si ces savants n'ont aucun intérêt direct à soutenir l'esclavage, ils sont néanmoins attentifs à la réception de leurs thèses dans les milieux esclavagistes des États du Sud et souhaitent que les enseignements de leur science soient utiles à la société. Après la mort de Morton en 1851, Gliddon publie avec Josiah Clark Nott (1804-1873) *Types of Mankind* (1854). Ce dernier, archétype du gentleman sudiste, né en 1804 en Caroline du Sud d'une famille de la bourgeoisie cultivée, diplômé en médecine en 1827, poursuit des études d'histoire naturelle en Europe avant de s'établir comme médecin et de devenir professeur de chirurgie au Medical College of Mobile^[4].

Au milieu du siècle, l'humanisme monogéniste défendu par des savants comme Samuel Stanhope Smith (*Essay on the Causes of the Variety of Complexion and Figure in the Human Species*, 1787-1810) est éclipsé par les doctrines polygénistes. Si certains monogénistes attribuent les différences de couleur, d'anatomie et d'intelligence au milieu physique et social, tous les monogénistes de l'époque ne sont néanmoins pas unanimes à déclarer l'égalité du genre humain. Le révérend John Bachman de Charleston, quoique en désaccord complet avec le polygénisme de Nott, adhère aux mêmes représentations raciales. Selon lui, sous l'influence de l'environnement, principalement du climat, les races ont divergé pour devenir des variétés permanentes (*permanent varieties*) : l'infériorité de certaines d'entre elles constitue donc un fait établi par la nature. Si l'idée d'une inégalité des races est partagée par les monogénistes et les polygénistes, ils s'opposent néanmoins à propos du traitement à réserver à ces hommes inférieurs, les premiers leur accordant un traitement plus humain que les seconds^[5].

Les écrits de Nott deviennent accessibles à un large public grâce à deux journaux du Sud à l'influence considérable, *Southern Quarterly Review* et *De Bow's Review*, qui lui ouvrent alors largement leurs colonnes. Ces journaux diffusent l'idée que les aptitudes spécifiques des races s'enracinent dans l'hérédité et que l'éducation

s'avère impuissante à les modifier. Dans les années 1850, l'inégalité naturelle des races est un fait scientifique largement diffusé dans le public et qui devient vérité jusque dans les livres scolaires. Si la science des races n'a certes pas été la seule source de la pensée esclavagiste, et si son impact doit être relativisé dans des milieux chrétiens opposés aux thèses polygénistes contraires à la religion^[6], il demeure que ces thèses ont connu une large audience et n'ont pu que renforcer la pensée inégalitaire en lui donnant l'aura de la Science. Ces thèses se diffusent également largement dans les États du Nord où les propos sur la suprématie de la branche germanique viennent nourrir l'anglo-saxonnisme et la volonté expansionniste. Nott affirme également que certaines nations, après avoir dominé, sont appelées à disparaître ou à être dominées, et que c'est maintenant au tour de la branche germanique d'exercer sa suprématie sur le monde. Une autre affirmation « scientifique » dénie aux enfants noirs la capacité d'atteindre une éducation supérieure et recommande de limiter leur accès à l'éducation^[7].

Race et expansion territoriale

Pendant le dernier quart de siècle, la théorie des origines teutoniques devient l'école dominante parmi les historiens américains. Herbert Baxter Adams est considéré, dans les années 1880, comme son avocat le plus important. Comme beaucoup d'anglo-saxonnistes, il a étudié en Allemagne. Tel est aussi le cas de John W. Burgess qui devient un très influent professeur à l'université de Columbia et qui, en célébrant la victoire des Teutoniques contre les Latins, déclare sa préférence pour une immigration teutonique. Dans *Short History of the Roman People* (1890), William F. Allen de l'université de Wisconsin affirme que les Anglais ont conservé leurs institutions libérales et leur esprit démocratique parce qu'ils ont été plus préservés des influences romaines que les Allemands ^[8].

L'argumentaire racial est également mobilisé à propos de l'expansionnisme américain en terres mexicaines. C'est ainsi que l'infériorité raciale des Mexicains est présentée comme le résultat du mélange avec les populations indiennes, car, avant le métissage, les Mexicains de « sang castillan » avaient des origines gothiques qui ne les différençaient guère des Anglo-saxons. Dans les années 1840, la conquête donne lieu à des discussions sur le danger racial de l'annexion. Pour les partisans de l'annexion, la supériorité des Américains les destine à s'étendre, et les peuples qui se trouvent sur leur chemin sont amenés soit à disparaître comme les Indiens, soit à vivre subordonnés à la race blanche comme les Noirs. Il est dès lors inconcevable que les Mexicains puissent avoir les mêmes droits que les citoyens américains ; le Mexique ne peut être qu'une possession coloniale administrée par l'armée. Les opposants à la conquête restent eux aussi bien souvent dans une logique de supériorité raciale, ils redoutent en effet que la colonisation ne corrompe la nation en raison de l'intégration de peuples inférieurs. D'autres s'opposent à la conquête par refus d'utilisation de la force et de la violence mais restent convaincus de la supériorité et du rôle dominant réservé au peuple américain dans l'histoire mondiale, tandis qu'une minorité dénonce l'annexion au nom du respect et de la perfectibilité des races.

Quelques décennies plus tard, lors de la guerre contre l'Espagne (1898), l'idée de supériorité raciale peut profiter des avancées de la science des races et pénétrer plus profondément dans la biologie, la sociologie, l'histoire et la littérature. La diffusion

des écrits de Darwin, en présentant le caractère des Américains comme le résultat de la sélection naturelle, donne de nouveaux arguments à l'anglo-saxonnisme. En effet, l'auteur de *The Descent of Man*, qualifie de supérieure une nation formée grâce à l'arrivée de plusieurs générations d'hommes parmi les plus énergiques et courageux d'Europe. Les disciples de Darwin et de Spencer trouvent dans la guerre contre l'Espagne, qui scelle la défaite de la race latine face à la race anglo-saxonne, la vérification de leurs théories de lutte pour la vie et de sélection naturelle. Impérialistes et anti-impérialistes mobilisent les arguments raciaux attestant de l'infériorité des Philippins, et certains anti-impérialistes refusent même l'annexion par crainte de voir les qualités raciales des Anglo-Saxons diminuées^[9]. Paul Kramer a montré toute l'importance de l'idéologie raciale tant lors de la conquête que pendant l'occupation des Philippines ; elle est pour lui au cœur de l'impérialisme américain (Kramer Paul A., *The Blood of Government. Race, Empire, The United States and the Philippines*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006).

Race et immigration

Denis Lacorne souligne que, dans les années 1890-1920, la science des races contribue à faire évoluer la définition de la nation américaine d'une conception politique – une nation républicaine construite par les Pères fondateurs – vers une conception « ethnique ». La nation « ethnicisée » engage ainsi un programme d'exclusion de plus en plus restrictif, allongeant la liste des peuples jugés inassimilables – Amérindiens, Noirs, Chinois, Japonais, Slaves, Latins, Juifs d'Orient ^[10].

Jusqu'au milieu du XIX^e, la main-d'œuvre asiatique, jugée bon marché et paisible, est perçue comme une nécessité économique dans les États de l'Ouest, mais l'image se dégrade vite sous l'influence de facteurs économiques, notamment en raison de la concurrence faite à la main-d'œuvre américaine, et de facteurs idéologiques, la crainte du « péril jaune ». En 1882, sous la pression des mouvements restrictionnistes qui se manifestent en Californie et dans les États de l'Ouest, le Congrès fédéral vote le « Chinese Exclusion Act » qui interdit l'arrivée de travailleurs chinois, à l'exception des commerçants, professeurs, étudiants, pendant dix ans. Rendue permanente en 1904, la loi reste en vigueur jusqu'en 1943. Les employeurs, confrontés à une pénurie de main-d'œuvre, font alors appel aux Japonais qui comblent le vide. Bénéficiant d'une meilleure image, auréolés de leur victoire contre la Russie en 1905, ils peuvent bénéficier d'un accord plus souple que la loi d'exclusion des Chinois : le Gentlemen's Agreement Act de 1907 réduit l'immigration des travailleurs japonais, tout en permettant des réunifications familiales. Les Asiatiques sont privés de toute possibilité de naturalisation et du *jus soli*. En 1913, une loi interdit aux étrangers non éligibles à la citoyenneté américaine l'accès à la propriété des terres en Californie. En 1917, l'Asiatic Banned Zone Act complète ces restrictions en visant surtout à écarter les Indiens d'Inde. En mai 1905, l'Asiatic Exclusion League est fondée dans le but de stopper toute immigration asiatique en mobilisant une propagande fondée sur des stéréotypes et des arguments raciaux ^[11].

L'emprise de la racialisation au sein de la société américaine est également perceptible à travers l'attitude des autorités publiques à l'égard de la naturalisation des étrangers. Dès les années 1870, les juges, confrontés aux demandes de

naturalisation, se réfèrent aux classifications établies par les naturalistes (Blumenbach, Linné, Buffon, Cuvier). La race caucasienne, reconnue comme un concept scientifique, fait l'objet de discussions dans ses zones frontières (Syrie, Arménie), et les Arméniens ont recours à l'anthropologue Boas pour appuyer leurs revendications d'appartenance à la race blanche. Mais les juges s'affranchissent parfois des préceptes de la science des races, lorsque celle-ci va à l'encontre de certaines représentations. Classés par les anthropologues parmi les Caucasiens, les Indiens avaient pourtant la peau trop sombre aux yeux des opposants à l'immigration asiatique. En 1923, la Cour suprême décide qu'ils ne peuvent être naturalisés au motif que, même si les scientifiques les considèrent comme blancs, telle n'est pas l'opinion de « l'Américain moyen ». Entre 1870 et 1920, confrontée à la définition de la « whiteness », la Cour suprême génère ainsi ses propres définitions des races, naviguant entre définition scientifique, représentations populaires, arguments historiques et géographiques ^[12].

La construction des catégories utilisées dans le recensement américain montre également la progressive introduction des préceptes raciologiques. Lors du premier recensement de 1790, le statut juridique de la personne prime, même si la couleur est déjà une catégorie discriminante en différenciant l'« homme blanc » et la « femme blanche », des « autres personnes libres » et des « esclaves ». À partir de 1850, la race devient un critère clef du recensement : ceux de 1850 et de 1860 distinguent les Noirs et les mulâtres, auxquels s'ajoutent les Chinois et les Indiens d'Amérique en 1870, les Japonais en 1890, les Philippins, les Indiens et les Coréens à partir de 1920. Les sous-catégories *quadroon* et *octoroon* sont inclus à l'intérieur de la catégorie *mulatto* en 1870 puis distincts en 1890. Après 1920, la statistique fédérale regroupe sous la seule catégorie de « Noir » toute personne issue d'une union entre un Noir et un Blanc quel que soit le pourcentage de sang noir, en vertu de l'adage « One drop rule ». Cette conception reste valable jusqu'en 1960, tandis qu'après 1970, elle n'est plus une catégorie imposée par le recenseur après analyse du faciès ou enquête, mais relève du choix personnel du recensé ^[13].

Au début du XIX^e siècle, le courant nativiste, qui vise à réserver l'Amérique aux premiers immigrants anglo-saxons et protestants (*WASP*), ne mobilise pas encore des arguments raciaux. Les catholiques irlandais, principal objet d'hostilité, sont en effet rejetés pour leur religion, leur pauvreté et leur illettrisme. À partir du milieu du

siècle, le nativisme racialise l'immigré, il ne s'agit alors plus seulement de se protéger du danger catholique mais aussi de peupler l'Amérique de vrais Anglo-Saxons ^[14]. L'approche raciale apparaît au sein de la politique de l'immigration à partir de la guerre civile et la guide des années 1920 aux années 1965. Dès 1898, le bureau d'immigration établit une liste de « races et peuples » à laquelle tous les étrangers doivent se référer pour déclarer leur appartenance. En 1903, le nouveau commissaire général à l'immigration Frank P. Sargent décide de rassembler les « races and people » en quatre ou cinq divisions : les teutoniques de l'Europe du Nord (Allemands, Scandinaves, Anglais, Néerlandais, Flamands, Finnois), les celtiques de l'Europe de l'Ouest (Irlandais, Gallois, Français, Italiens du Nord), les Ibères du sud de l'Europe (Italiens du Sud, Grecs, Portugais, Espagnols, Syriens et Turcs), les Slaves (populations d'Europe centrale et de Russie), les Mongols (Chinois, Japonais, Coréens, Indiens de l'est, îles du Pacifique, Philippines) ^[15].

La commission Dillingham, nommée en février 1907 par le Congrès et présidée par le sénateur républicain du Vermont William K. Dillingham, entreprend de recueillir l'avis de différents experts sur la question de l'immigration. C'est à cette occasion que Franz Boas réalise l'enquête anthropométrique qui montre que les crânes des enfants d'immigrés diffèrent de ceux de leurs parents et révèle la plasticité de la forme crânienne. Mais la commission demeure plus sensible aux apports des experts eugénistes et racialisés qu'à ceux de Boas, elle s'inquiète des dangers d'une immigration d'Europe de l'Est et du Sud et recommande des restrictions à l'immigration en raison du caractère inassimilable de certaines populations ^[16].

L'offensive scientifique redouble alors de vigueur, notamment au sein du nouveau foyer d'activisme que est l'Eugenics Record Office, une organisation privée fondée à Cold Spring Harbor à New York, en 1910, par Charles Benedict Davenport (1866-1944). Né à Stamford dans le Connecticut, Davenport a suivi des études d'ingénieur civil à l'Institut polytechnique de Brooklyn en 1886 avant de poursuivre par un doctorat de zoologie à l'université de Harvard. Chargé de cours de zoologie jusqu'en 1899, puis assistant à l'université de Chicago et professeur associé en 1901, il prend alors la direction du laboratoire de biologie Cold Spring Harbor et fonde un second laboratoire pour l'étude expérimentale de l'évolution grâce au soutien financier de la Fondation Carnegie. En 1909, il réussit à convaincre Mary Harriman, la veuve d'un homme d'affaires ayant fait fortune dans les chemins de fer, de soutenir l'Eugenics

Record Office qu'il dirige ensuite jusqu'à sa retraite en 1934. Après un séjour auprès de Galton et Pearson en 1897, il introduit les méthodes biométriques aux États-Unis et entreprend d'appliquer les lois de Mendel à l'homme en étudiant la transmission de la couleur des yeux, de la peau et des cheveux, mais il entend aussi montrer que l'alcoolisme, la pauvreté, la délinquance, le nomadisme, la paresse, la prostitution ou encore la « thalassophilie » se transmettent par l'hérédité. En 1911, dans *Heredity in Relation to Eugenics*, il dénonce les dangers du métissage et les effets indésirables de l'immigration non contrôlée. Il fonde, avec Henry Fairfield Osborn (1857-1935) et Madison Grant (1865-1937), la Galton Society en 1918, et anime *Eugenical News*. Auteur prolifique, il publie environ quatre cents livres et articles et il est reconnu comme un généticien de pointe sur l'étude de l'hérédité humaine ^[17].

Les positions « scientifiques » hostiles au métissage de Davenport ne sont pas isolées, et plusieurs généticiens publient des études de la même veine. Paul Popenoe et Roswell H. Johnson, deux jeunes généticiens, voient « l'antipathie raciale » comme un mécanisme biologique de protection contre les mélanges et recommandent l'adoption d'une législation interdisant les relations sexuelles et les mariages entre les races blanche et noire ^[18]. Alors que leur livre se vend bien, ces thèses, confirmées par d'autres études, ne font l'objet d'aucune désapprobation de la part de la communauté scientifique. En 1921, le biologiste norvégien Alfred Mjøen présente, devant le 2^e congrès international d'eugénisme qui se tient à New York, le résultat de ses travaux sur les mélanges entre Nordiques et Lapons : les métis qualifiés de « disharmonics » sont jugés porteurs de déséquilibres physiques et mentaux. En 1929, Charles Davenport et Morris Steggerda publient *Race crossing in Jamaica*, résultat d'une importante étude sur les caractéristiques physiques des Blancs, Noirs et Mulâtres en Jamaïque, et pointent eux aussi les « dissonances » physiques mais surtout mentales des métis. Même les généticiens les plus critiques vis-à-vis des positions eugénistes, comme Herbert Spencer Jennings, adhèrent aux théories sur les « dissonances » physiques et intellectuelles des métis ^[19].

L'idée de la nécessité d'une immigration sélective trouve un infatigable médiateur en la personne de Harry Hamilton Laughlin (1880-1943) qui devient, pendant les années 1920, un expert influent du Comité d'immigration et de naturalisation de la Chambre des représentants. Laughlin alerte sur l'urgence qu'il y a à rétablir le caractère

originel de la « race américaine », une race composée des premières populations venues d'Europe mais menacée par les deux dernières générations d'immigrés. Parce que seule une petite fraction des autres races blanches, et pratiquement aucune des races de couleur, ne peuvent être assimilées, une sélection des immigrants s'impose ^[20]. Aux yeux des eugénistes, la sélection individuelle – qui permet l'entrée d'immigrants sains sur le territoire américain – doit être accompagnée d'une sélection raciale. La campagne contre l'immigration indésirable trouve le soutien de nombreux scientifiques. Convaincu de l'inégalité des races et de la supériorité de la race nordique, le paléontologue Henry Fairfield Osborn (1857-1935) défend le droit des États à conserver le caractère et l'intégrité de leur race. Les scientifiques s'appuient sur les résultats des tests d'intelligence, présentés comme une mesure objective des capacités innées des diverses races. Dans *A Study of American Intelligence*, Carl C. Brigham, un professeur de psychologie à Princeton, affirme que les tests de l'armée de 1917-1918 démontrent la supériorité des Nordiques sur les Alpains et les Méditerranéens ^[21].

Ces thèses sont relayées dans l'opinion publique par l'Immigration Restriction League, créée en 1894 par trois diplômés d'Harvard dont Madison Grant (1865-1937). Auteur en 1916 d'un ouvrage à succès, *The Passing of the Great Race*, cet avocat new-yorkais, diplômé des universités de Yale et de Columbia, utilise ses réseaux mondains pour diffuser les thèses glorifiant le déterminisme racial et la supériorité de la race nordique. Ces thèses trouvent un autre relais majeur en la personne de Theodore Lothrop Stoddard (1883-1950). Membre d'une vieille famille anglaise, diplômé en droit et titulaire d'un doctorat d'histoire à Harvard, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *The Rising Tide of Color Against White World-Supremacy* (1920) qui rencontrent une grande audience aux États-Unis et en Europe. Ces thèses eugénico-raciales qui émanent de l'élite scientifique WASP trouvent le soutien de généreux mécènes. Le fabricant de textile millionnaire P. Draper finance les sociétés d'eugénique et crée des prix afin de récompenser les études scientifiques concernant l'eugénisme et les questions raciales ^[22].

Les idées de sélection raciale, largement relayées par une partie des élites scientifiques, finissent par convaincre les autorités politiques. En 1917, les tests d'alphabétisation sont un premier moyen d'instaurer une sélection « raciale » car les illettrés sont particulièrement nombreux parmi les populations d'Europe centrale et

orientale ^[23]. Quatre ans plus tard, la loi sur l'immigration de 1921 limite pour la première fois le nombre d'immigrants et instaure une sélection selon la nationalité. Elle fixe le nombre annuel d'immigrants de chaque pays européen à 3 % du nombre des ressortissants de ce pays établis aux États-Unis en 1910. En 1924, une nouvelle loi renforce les restrictions en limitant le pourcentage à 2 % et en prenant comme référence le recensement de 1890, époque où il y avait encore peu d'immigrants d'origine slave ou méditerranéenne aux États-Unis : cette loi resta en vigueur jusqu'en 1965 ^[24].

La science des races a ainsi nourri le sentiment de supériorité d'un peuple dont la destinée manifeste ne pouvait plus seulement être justifiée, à l'âge de la Science, par des arguments religieux. Dans le contexte particulier d'une terre promise déjà occupée et de la présence massive d'une population servile, la science, en naturalisant les identités collectives, a légitimé des pratiques discriminatoires que les fondements politiques de la nation américaine interdisaient. Entre la science et l'opinion publique ou les pouvoirs politiques, il a fallu toute l'action des médiateurs – vulgarisateurs scientifiques, experts, historiens – pour bâtir une ethnogenèse capable de revivifier et de scientifier un ancien mythe.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Éric Foner, « From slavery to citizenship : Blacks and the right to vote », in W. Donald Rogers (éd.), *Voting and the Spirit of American Democracy*, Urbana-Chicago, Univ. of Illinois Press, 1992, p. 55-70. Michaël Vaillant, *Race et culture. Les sciences sociales face au racisme. Étude comparative de la genèse et des modalités de la rupture épistémologique de l'école durkheimienne et de l'école de Chicago avec la pensée raciale fin 19 -1945*, thèse de l'IEP de Paris, 2004, chapitre 4.
- [2] ↑ Charles Caldwell, professeur d'histoire naturelle à l'université de Pennsylvanie puis de Kentucky, adepte de la phrénologie, auteur en 1830 de *Thoughts on the Original Unity of the Human*, présente les différences raciales comme inégales et innées. Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny*, *op. cit.*, p. 117-121.
- [3] ↑ William Ragan Stanton, *The Leopard's Spots : Scientific Attitudes Toward Race in America 1815-1859*, Chicago, Chicago Univ. Press, 1960, p. 26-41.
- [4] ↑ *Ibid.*, p. 65-70.
- [5] ↑ George M. Frederickson, *The Black Image in the White Mind. The Debate on Afro-American Character and Destiny, 1817-1914*, New York, Harper & Row, 1971, p. 71-84.
- [6] ↑ Stanton, *The Leopard's Spots*, *op. cit.*, p. 65-80, 100-109, 113-121.
- [7] ↑ Après la craniologie, les tests mentaux qui apparaissent à la fin du siècle seront mobilisés pour mesurer la différence d'intelligence entre Noirs et Blancs. T.F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America*, Dallas, Southern Methodist Univ. Press, 1963, p. 364-367.
- [8] ↑ Admirateur de Tacite, il publie une édition de *Germania*. T.F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America*, *op. cit.*, p. 101-115. R. Horsman, *Race and Manifest Destiny*, *op. cit.*, chapitres 5 et 6.
- [9] ↑ R. Horsman, *Race and Manifest Destiny*, *op. cit.*, chapitres 12 et 13. T.F. Gossett, *Race...*, *op. cit.*, chapitre 13. Matthew Frye Jacobson, *Whiteness of a Different Color*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1998, p. 82-87.
- [10] ↑ Denis Lacorne, *La Crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*, Paris, Gallimard, 1997, p. 166.
- [11] ↑ Fatiha El Ghorri, « La genèse du mouvement asiatique américain : un paysage ethnique fragmenté (1847-1945) », in Michel Prum (dir.), *Corps étrangers : racisme et eugénisme dans le monde anglophone*, Paris, Syllepse, 2002, p. 67-98. Annick Foucrier, « Peau jaune et yeux bridés ne sont pas américains : les Asiatiques et la formation de l'identité nationale aux États-Unis », in Michel Prum (dir.), *La Peau de l'autre*, Paris, Syllepse, 2001, p. 21-35. « La législation en matière d'immigration et l'image de l'immigrant aux États-Unis », *Hérodote*, 2^e trimestre 1997, n° 85, p. 133-142. Pour d'autres exemples, notamment de l'impact des théories raciales sur les politiques migratoires, voir Philippe Rygiel, « Indésirables et migrants désirés », in Ph. Rygiel (dir.), *Le bon grain et l'ivraie. La sélection des migrants en Occident, 1880-1939*, Paris, Aux Lieux d'Être, 2006, p. 21-35.
- [12] ↑ A. Foucrier, *op. cit.* M. Jacobson, *Whiteness of a Different Color*, *op. cit.*, p. 226-244.
- [13] ↑ Denis Lacorne, *La Crise de l'identité américaine*, *op. cit.*, p. 360-380, et Paul Schor, *Compter et Classer. Histoire des recensements américains*, Paris, EHESS, 2009.
- [14] ↑ Denis Lacorne, *La Crise de l'identité américaine*, *op. cit.*, p. 113-142.
- [15] ↑ Ces statistiques étatiques ont été exploitées par les organisations racistes, nativistes et eugénistes. Patrick Weil, « Races at the Gate : a century of racial distinction in American immigration policy (1865-1965) », *Georgetown Immigration Law Journal*, été 2001, vol. 15, n° 4, p. 625-648.
- [16] ↑ La commission publia un volumineux dictionnaire, le *Dictionary of Races or Peoples*, qui attribue aux races et peuples identifiés des caractéristiques morales et intellectuelles et en déduit une hiérarchisation ainsi qu'une plus ou moins grande capacité d'assimilation. Le lobby eugéniste ne fut pourtant pas entièrement satisfait et regretta que les considérations soient trop peu raciales. M. Jacobson, *Whiteness of a Different Color*, *op. cit.*, p. 79-80. M. Vaillant, *Race et culture*, *op. cit.*, p. 260-271 et chapitre 6.
- [17] ↑ Allen Garland, « The Eugenics Recors Office at Cold Spring Harbor 1910-1940 » *Qsiris*, 1986, 225-264. W.B. Provine, « Geneticists and race », *American Zoologist*, 1986, 26, p. 857-887. Daniel J. Kevles, *Au Nom de*

l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon, Paris, PUF, 1995, chapitre 3.

[18] ↑ Paul Popenoe et Roswell H. Johnson, *Applied Eugenics*, New York, Macmillan, 1918.

[19] ↑ William. B. Provine, « Geneticists and the biology of race crossing », *Science*, 1973, 192, n° 4, p. 790-796. L'auteur note qu'au milieu des années 1930, les généticiens passèrent d'une condamnation des métissages à une position agnostique sous l'influence de la découverte de la complexité de l'hérédité humaine et de la radicalité des doctrines raciales nazies. Peu après la Seconde Guerre mondiale, ils évoluèrent vers des positions affirmant le caractère anodin des métissages.

[20] ↑ Docteur ès sciences de l'université de Princeton, Laughlin fut le bras droit de Davenport à l'Eugenic Record Office. King Desmond, *Making Americans : Immigration, Race, and the Origins of the Diverse Democracy*, Harvard Univ. Press, 2000, p. 131-134.

[21] ↑ T.F. Gossett, *Race : The History of an Idea in America* *op. cit.*, p. 375-377, p. 387-389. John Carson, *The Measure of merit. Talent, Intelligence and Inequality in the French and American Republics 1750-1940*, Princeton-Oxford, Princeton Univ. Press, 2007, p. 201-219.

[22] ↑ L'un de ces prix avait pour objectif de récompenser le meilleur ouvrage qui permettrait de comprendre les raisons de la baisse de la natalité chez les peuples nordiques. Stephan Kühl, *Die Internationale der Rassisten. Aufstieg und Niedergang der internationalen Bewegung für Eugenik und Rassenhygiene im 20 Jahrhundert*, Francfort, Campus, 1997, p. 64-67.

[23] ↑ Patrick Weil, *Races at the Gate*, *op. cit.*

[24] ↑ A. Foucrier, « La législation en matière d'immigration... », *op. cit.*, p. 133-142.

III. L'anthroposociologie ou la construction d'un projet socio-politique transnational

Le mythe aryen

On a vu plus haut, à travers les exemples anglais et français, comment sous l'influence d'enjeux nationaux, culturels et sociaux, se cristallise l'opposition Gaulois/Germains. L'Allemagne participe également à cette quête des glorieuses origines nationales. Les premières manifestations en faveur de la grandeur nationale ont lieu durant la Renaissance allemande et s'appuient sur la Germanie de Tacite tout juste redécouverte^[1]. La Réforme de Luther puis le nationalisme romantique brimé sous le joug napoléonien renforcent le sentiment de supériorité des Allemands unis alors par une communauté linguistique^[2]. Les guerres napoléoniennes accroissent l'importance de l'ennemi d'outre-Rhin dans la conscience de soi allemande qui se définit de façon nouvelle, en opposition à l'ennemi français^[3]. Au XIX^e siècle, ce sont la science – la linguistique puis l'anthropologie – qui sont mises à contribution pour revivifier le mythe. Le mythe aryen, d'abord censé fonctionner au profit des Européens est, dans le contexte de l'exacerbation des rivalités entre États, vite l'objet d'appropriation nationale, comme si ces rivalités ne rendent alors plus possible de penser les origines de l'Europe comme communes. Les nationalistes allemands récupérèrent à leur profit un mythe qui s'affirme à partir des recherches linguistiques effectuées au XVIII^e siècle.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, des savants établissent la parenté entre le sanskrit, le grec et le latin et nomment indo-européennes ces langues aux racines communes^[4]. Ces découvertes linguistiques se diffusent, au début du XIX^e siècle, dans la communauté intellectuelle allemande. Le romancier, historien et diplomate, Friedrich Schlegel, déduit de cette parenté linguistique l'idée d'une commune origine et professe, dès les premières années, du siècle à Cologne que la civilisation s'est répandue sur l'Europe grâce à l'arrivée d'hommes venus d'Inde, détenteurs d'une langue et d'une culture supérieures. Jakob Grimm est l'un des propagateurs de ce mythe attribuant un rôle particulier à ceux dénommés Aryens, Indo-Germains ou encore Indo-Européens. L'idée d'une division entre deux grandes familles linguistiques et raciales, les Sémites et les Indo-Germains, se propage largement en Europe. Michelet, traducteur de Grimm, évoque dans son *Histoire romaine* la « longue lutte du monde sémitique et du monde indo-germanique », tandis que Renan est parmi les propagateurs à la

plus forte audience grâce à sa *Vie de Jésus* traduite en dix langues dès sa publication (1863) ^[5]. En Angleterre, Friedrich Max Müller, un Allemand professeur de langues orientales à Oxford, diffuse largement ces thèses dans la presse anglaise au début des années 1860. En Allemagne, des linguistes, archéologues et anthropologues s'emparent du mythe. L'anthropologie intègre assez rapidement la distinction entre race sémite et race aryenne : l'anthropologue anglais James Cowles Prichard l'évoque dès les années 1820-1830 sans toutefois attribuer une supériorité à la seconde ^[6]. Anders Adolphe Retzius (1796-1860), qui mit au point l'indice céphalique et la fameuse distinction entre brachycéphale et dolichocéphale, nomme aryenne la race dolichocéphale qui envahit l'Europe au temps préhistorique. Dans les dernières décennies du siècle, la communauté anthropologique, notamment sa composante progressiste, Broca, Virchow et leurs disciples, voyait dans les Indo-Européens une branche commune aux peuples d'Europe et se refusait à voir dans les peuples nordiques les meilleurs représentants des Aryens.

Cette idée d'une opposition entre les races européennes et d'une supériorité de l'une d'entre elles nommée nordique ou germanique est perçue comme la meilleure sinon l'unique du rameau Aryen trouve, en France, un de ses excellents théoriciens en la personne du comte Arthur de Gobineau (1816-1882). Écrivain et diplomate, Gobineau se voulait le descendant d'un pirate norvégien, Ottar Jarl, venu par la mer au IX^e siècle conquérir la Normandie. Dans la France du milieu du XIX^e siècle, le pessimiste aristocratique de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) du comte traduit le mal-être d'une partie de la noblesse désargentée qui, ayant perdu sa prédominance sociale au profit d'une bourgeoisie en pleine ascension, ne voit plus les sociétés occidentales qu'en proie à une profonde et irrémédiable décadence. La théorie gobinienne reprend les poncifs en vigueur dans les milieux naturalistes depuis quelques décennies, une vision du monde au sein de laquelle se distingue la race blanche, supérieure en beauté, en force et en intelligence, aux deux autres, la jaune, médiocre, matérialiste mais tout de même supérieure à la race noire, laide, vorace, bestiale, aux capacités intellectuelles nulles. Au sein de la race blanche, Gobineau célèbre « la capacité des races germaniques natives », voyant dans l'Arian-Germain, dont les ancêtres venus d'Asie se sont établis en Scandinavie, le détenteur de la plus haute pratique morale, supérieur en intelligence, en énergie, en beauté et en vigueur ^[7]. Cette célébration de la race germanique avait déjà fait

l'objet de théorisation, une quinzaine d'années plus tôt, par un membre de la Société ethnologique de Paris, Victor Courtet de l'Isle. Sans être beaucoup entendu dans son pays, Courtet avait énoncé les principes de la suprématie de la race germanique, ou teutonique, qui, parée de toutes les beautés et qualités, avait, lors de ses invasions, apporté l'esprit et la gloire à l'Europe ^[8].

Les écrits de Gobineau rencontrent peu d'écho dans la société française de la seconde moitié du XIX^e. Seulement cent cinquante exemplaires de l'*Essai* sont édités à compte d'auteur et une deuxième édition posthume ne voit le jour qu'en 1884 ^[9]. Gobineau, qui fait carrière dans la diplomatie, ne trouve ainsi guère de disciples parmi ses contemporains. Taine, qui le fréquente chez des amis communs, ne le commente pas ; Tocqueville, qui lui permet d'accéder à une carrière diplomatique et qui lui conserve son amitié, admire l'auteur mais non l'œuvre. Il ne partage pas sa vision d'une décadence inéluctable des sociétés contemporaines, pas plus que son pessimisme et son fatalisme. La hiérarchisation que Gobineau établit au sein même de la race blanche lui vaut l'ostracisme de la communauté intellectuelle et les protestations de son ami : « Lorsque encore il s'agit de familles humaines qui, différant entre elles d'une manière profonde et permanente par l'*aspect extérieur*, peuvent se faire reconnaître à des traits distinctifs dans toute la suite des temps et être ramenées à une sorte de création différente, la doctrine sans être à mon avis plus certaine, devient moins invraisemblable et plus facile à établir. Mais quand on se place dans l'intérieur d'une de ces grandes familles, comme celle de la race blanche par exemple, le fil du raisonnement disparaît et échappe à chaque fois. » ^[10] La position de Renan est similaire, refusant l'inéluctabilité de la décadence, ne partageant pas sa mixophobie entre races proches, tout en étant opposé à un mélange avec des races « tout à fait inférieures » ^[11]. Bien peu de Français sont alors disposés à partager son pessimisme aristocratique pas plus qu'à célébrer la branche germanique de la race aryenne, hormis quelques aristocrates comme Jacques de Boisjolin ^[12], et les portes de l'Académie lui restent fermées.

La redécouverte de Gobineau dans les dernières années du siècle doit beaucoup à l'inlassable activisme d'un de ses disciples, l'Allemand Ludwig Schemann. Fondateur de la Gobineau-Vereinigung en 1894 à Strasbourg, Schemann s'occupe de la réédition des livres du diplomate, de leur traduction en allemand, les commente, et n'hésite pas à les envoyer systématiquement dans les bibliothèques municipales et

universitaires françaises ^[13]. L'action du petit-fils de Gobineau, Clément Serpeille, permet également la publication des récits de voyages et des romans au début des années 1920 ^[14]. Mais le contexte d'affirmation des rivalités entre États-nations détourne les cercles nationalistes des écrits gobiniens. Alors que les nationalistes français auraient pu être séduits par certains aspects de sa pensée – la haine de la République et son aristocratie –, ils étaient peu disposés à célébrer la supériorité de la race germanique ^[15]. L'ostracisme fut toutefois loin d'être absolu. Au début du xx^e siècle, les conférences de Robert Dreyfus à l'École des hautes études sociales publiées en livre, et l'ouvrage que lui consacre Ernest Seillière lui assurent un regain de notoriété ^[16] ; en 1923, la Revue *Europe*, une revue placée sous le patronage de Romain Rolland, rend hommage au romancier, écrivain et philosophe ^[17]. Son secrétaire de rédaction, Paul Colin, qui voue personnellement à l'auteur de *l'Essai* une « vieille admiration », décide de lui consacrer un des premiers numéros de la nouvelle revue ^[18]. Gobineau séduit, de Proust à Paul Morand en passant par Paul Bourget qui a été membre de la Gobineau-Vereinigung. La célébration du cinquantième anniversaire de sa mort en Sorbonne, le 17 février 1933, en présence du président du conseil Édouard Herriot et d'Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, se veut plus un hommage à l'écrivain qu'au théoricien ^[19], et c'est dans le même esprit que, l'année suivante, la NRF lui rend hommage. Jean Cocteau y célèbre le romancier, Alain ses « drames de l'amour » tout en décelant « quelque chose de suspect dans ses thèses philosophiques », aux côtés d'écrivains qui se laisseront ensuite séduire par l'Allemagne nazie, comme Abel Bonnard, Bernard Fay, ou encore d'anthroposociologues tels que Vacher de Lapouge et Auguste-François Du Pont ^[20].

L'action de Ludwig Schemann fut encore plus déterminante en Allemagne. Petit-fils d'un industriel de la Rhénanie, bibliothécaire à Göttingen, Schemann consacre une grande partie de son temps à la diffusion des écrits de Gobineau et à la connaissance des œuvres de Wagner dont il est un fidèle admirateur ^[21]. Il est aussi l'auteur de plusieurs études sur Gobineau et sur l'histoire de l'idée de race ^[22]. Sa correspondance permet de mesurer l'importance des réseaux relationnels créés et entretenus en vue d'œuvrer en faveur de la connaissance de ses maîtres, Gobineau et Richard Wagner. Il entretient ainsi une correspondance avec l'historien Charles Seignobos de 1880 à 1892 au sein de laquelle ce dernier se révèle un wagnérien

enthousiaste et germanophile ^[23]. Le gouverneur général de Côte d'Ivoire, F. Clozel, gobiniste convaincu, mobilise ses réseaux en faveur de la « gloire » de Gobineau en France. Ses relations avec les responsables de la *Revue des deux mondes*, Ferdinand Brunetière et Charles Benoît, permettent à Schemann de faire paraître la correspondance entre Gobineau et Tocqueville au sein de la revue en 1907 ^[24].

Schemann entreprend aussi de faire redécouvrir Gobineau à ses compatriotes, alors que du vivant de son auteur l'*Essai* n'avait pas été traduit et n'avait connu qu'une faible diffusion, de l'ordre de cent cinquante exemplaires. Le linguiste A.F. Pott, professeur à l'université de Halle, en consacrant près de trois cents pages à réfuter l'œuvre d'un « dilletante », le fait toutefois connaître dans le champ universitaire ^[25].

Face aux réticences des éditeurs, Schemann crée la Gobineau-Vereinigung en 1894 afin de rassembler les fonds nécessaires à la parution. De 1898 à 1900, *Versuch über die Ungleichheit des Menschenrassen* peut paraître mais ne rencontre qu'un intérêt modeste. Son audience est limitée aux cercles wagnérien et pangermaniste. Ces derniers le rangent parmi les précurseurs des célébrateurs de la supériorité nordique et ce sont les nazis qui financent la cinquième édition de son livre et diffusent ses écrits dans des anthologies scolaires ^[26]. Les anthropologues américains Josiah C. Nott et J.R. Gliddon reconnaissent également les mérites de l'*Essai* et en font traduire des extraits favorables à la défense des thèses esclavagistes ^[27].

Ces annexions posthumes ont grandement contribué à la formation du mythe Gobineau, mythe qui fit de l'*Essai* un des premiers ouvrages racistes et antisémites. Or l'apologiste des Aryens ne fut pas antisémite ^[28] et sa vision inégalitaire et hiérarchisante des races humaines ne fut guère originale, mais largement partagée par la communauté intellectuelle de son temps ^[29]. L'ignorance de l'importance des représentations raciales dans la France de la seconde moitié du XIX^e siècle a fait attribuer au seul Gobineau la paternité des représentations inégalitaires. On a vu que ce qui distinguait Gobineau de ses contemporains, ce n'était pas le portrait qu'il avait consacré au Noir, bien similaire à ceux établis par les naturalistes et anthropologues de Julien-Josephhh Virey à Paul Boca ou Abel Hovelacque, mais plutôt sa vision d'une décadence généralisée et irrémédiable des sociétés contemporaines. Gobineau n'est donc en rien le père de la notion de race, il n'a fait que vulgariser des notions et des représentations en vigueur depuis le début du siècle au sein de la communauté savante. Inscrivant son projet d'analyse des sociétés

humaines passées, présentes et futures dans une démarche naturalisante, il a proposé une magistrale synthèse, mobilisant les données de l'anthropologie des premières décennies du XIX^e siècle. Mais, à une époque où l'anthropologie est une science en plein renouvellement, ces écrits des années 1853-1855 sont vite jugés dépassés. Gobineau refuse ensuite d'intégrer les avancées scientifiques de son temps : il n'accepte pas les thèses de Darwin, continue à faire remonter l'humanité à sept millénaires, et reste hostile aux premières découvertes préhistoriques présentées dans les congrès scientifiques. Cela lui vaut de sévères critiques de la part de la communauté savante, de l'anthropologue chrétien Quatrefages qui lui reproche de ne pas être naturaliste à Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) qui souligne « sor manque d'esprit scientifique »^[30]. Dans les années 1880, Gobineau, malgré sa volonté d'inscrire sa vision du monde dans les sciences naturelles, n'incarne plus la modernité scientifique.

D'autres savants, naturalistes, archéologues, linguistes, apportent leur contribution au mythe aryen. Le naturaliste libre penseur Ernest Haeckel glorifie les races indo-européennes au sein desquelles a dominé, durant l'Antiquité et le Moyen Âge, le rameau roman, avant de laisser place à la prééminence des Anglais et Allemands^[31]. Theodor Poesche, professeur à Iéna, publie en 1878, *L'Aryen. Une contribution à l'anthropologie historique*, puis, en 1883, l'Autrichien Karl Penka fait paraître *L'Origine des Aryens*^[32], ouvrage qui fait non plus de l'Asie, mais du Nord de l'Europe, le berceau des Aryens. Le linguiste et archéologue Gustaf Kossinna (1858-1931) mobilise les découvertes archéologiques au profit du mythe^[33]. La racialisation du mythe indo-germanique trouve en la personne de Vacher de Lapouge un savant qui, non seulement met à son profit les dernières avancées de la science anthropologique mais ambitionne de fonder une nouvelle « science », l'anthroposociologie, une science qui, en se présentant comme une véritable « science politique » capable de tirer les enseignements des sciences naturelles, entreprend de faire de la notion de race le moteur des sociétés humaines.

Vacher de Lapouge et la racialisation du mythe

L'étude de la formation, de la diffusion et de la réception de l'anthroposociologie est intéressante à plus d'un titre. Cette volonté de fonder un ordre social sur les lois de la biologie est un des exemples les plus aboutis de l'entreprise de naturalisation des identités collectives, mais cette nouvelle vision du monde, née d'une collaboration intellectuelle entre le Français Vacher de Lapouge et l'Allemand Otto Ammon, est aussi une illustration de l'élaboration transnationale d'une science. L'existence de la correspondance Lapouge ^[34] permet d'étudier les processus d'interaction culturelle mis en œuvre dans la construction d'un savoir, de cerner la circulation des idées, le rôle des médiateurs. Enfin, l'étude de l'anthroposociologie montre comment la scientification d'un mythe a pu, dans un contexte historique particulier, connaître une réelle popularité et devenir l'une des sources de la pensée raciale nazie.

Les premières pierres de cette nouvelle science qui se veut explicitement à usage politique sont posées par Lapouge dès les années 1887-1889. C'est en 1887 que Lapouge publie, dans la *Revue d'anthropologie* alors dirigée par Topinard, ses premiers articles issus de son « cours libre de science politique » donné à l'université de Montpellier de 1886 à 1893. Se déclarant issu d'une ancienne famille de la noblesse poitevine, Lapouge, qui perd son père à l'âge de 12 ans, est élevé modestement par sa mère. Après une brillante scolarité au collège des Jésuites puis au lycée de Poitiers où il se distingue au concours général en obtenant un premier prix, il est docteur en droit (1879) et lauréat de la Faculté de Droit de Poitiers. Il entame alors une carrière de magistrat : substitut à Niort (1879-1880), il est ensuite le plus jeune procureur de la République au Blanc (1880-1881) puis à Chambor (1881-1883) ^[35], une carrière à laquelle il met fin rapidement en démissionnant, à l'âge de vingt-neuf ans, à la suite de deux incidents ^[36]. Il s'installe alors à Paris, entreprend la préparation de l'agrégation de droit tout en donnant des cours particuliers. Passionné de sciences naturelles, d'entomologie et d'anthropologie, il est, durant ces années 1883-1886, élève de l'École des hautes études, de l'École du Louvre, du Muséum, de l'École d'anthropologie, et travaille au laboratoire de zoologie dirigé par Milne Edwards au Muséum. Il convoite, sans succès, une chaire

de sociologie à l'École des hautes études^[37]. Il échoue à l'agrégation de droit mais, en 1886, il est reçu premier au concours de bibliothécaire d'université. Il espère, grâce au soutien de son ancien professeur de philosophie, Louis Liard, devenu directeur de l'enseignement supérieur (1884-1902), une nomination dans une bibliothèque à Paris ainsi qu'un cours à la Sorbonne, prélude à la création d'une chaire. Il est finalement nommé sous-bibliothécaire à Montpellier et chargé d'un cours libre d'anthropologie.

Les sept articles qu'il publie dans la *Revue d'anthropologie* de 1887 à 1889 portent à la connaissance du public l'essentiel de sa doctrine professée à l'université de Montpellier. Inquiet face à la baisse de la natalité à l'origine de la « dépopulation » de la France, Lapouge expose sa lecture raciale de l'histoire de la France, une histoire dont le moteur réside dans l'implacable lutte pour la vie que se livrent les deux principales races. La population autochtone, dolichocéphale, s'est vu peu à peu envahir par une population brachycéphale, mongolique, venue d'Asie, avant qu'une vague de dolichocéphales en provenance du nord de l'Europe – les brillants guerriers gaulois décrits par les auteurs anciens – s'installent puis succombent sous le joug romain. Il fallut l'arrivée d'une autre vague de grands blonds dolichocéphales, les Germains, pour que la Gaule puisse se débarrasser des Romains. Mais les guerres du Moyen Âge et des Temps modernes ainsi que les persécutions religieuses ont affaibli l'élément supérieur dolichocéphale, tandis que la progression des brachycéphales a favorisé le triomphe de la Révolution et le néfaste nivellement égalitaire^[38].

L'ambition de Lapouge n'est pas seulement de scientifier le mythe de la supériorité du Germain sur la base des nouvelles avancées scientifiques, c'est-à-dire la craniométrie, il entend aussi créer une « science politique » ou « sociologie » fondée sur les enseignements des sciences naturelles. L'hérédité devient le concept central de cette vision naturaliste des sociétés humaines, et ce sont ses lois qui sont censées éclairer le processus moteur de la vie humaine, l'inégalité. L'inégalité des races, des classes, des familles, des individus, s'inscrit dans la nature de l'homme, elle s'impose grâce à la mobilisation de ce concept dont les lois commencent à être découvertes par les biologistes^[39]. Se référant aux écrits de Spencer et de Darwin, la science politique devient une application sociale de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle. Cette dernière, en permettant le triomphe des plus aptes et la

disparition des plus faibles, assure la bonne marche des sociétés humaines, mais les « sélections sociales » pervertissent l'action bénéfique de la sélection naturelle en favorisant la reproduction des moins bien doués (la philanthropie chrétienne et l'interventionnisme de l'État) et freinent celle des meilleurs (l'armée, la guerre, le célibat des prêtres) ^[40].

Fort d'une démarche scientifique qui mobilise les statistiques et l'anthropométrie, Lapouge évalue la valeur compétitive des différentes races, explique la suprématie de certains États, alerte sur les dangers qu'ils encourent. Dans les populations contemporaines, formées au cours des siècles par des mélanges différents, c'est la quantité de sang aryen présent dans chaque peuple qui fixe le rang pris par le peuple en question au sein du monde civilisé. Issue du nord-ouest de l'Europe, la race aryenne a toujours dominé grâce à ses qualités psychiques, sa grande intelligence, son esprit d'invention, ses aptitudes guerrières. L'Angleterre et les États-Unis doivent leur suprématie à la forte présence de cette race dans leur population ; viennent ensuite dans la hiérarchie la race sémite et la race méditerranéenne, qualifiées toutes les deux de races actives, Lapouge accordant à la seconde un grand rôle dans l'origine de la civilisation ; enfin figurent les races passives, les brachycéphales d'Europe et les races noires, et ces dernières, qu'il compare à des chimpanzés domestiqués, ne lui semblent pas en mesure d'acquérir la civilisation ^[41].

Lapouge alerte sur les dangers du métissage, énonce les principes de la « dissonance » physique et physiologique des métis perceptible à travers leur inconstance, leur vulgarité, leur poltronnerie. Séduit par l'eugénisme des Anglo-Saxons (Galton), il prône alors la nécessaire sélection des meilleurs éléments, ceux de la race aryenne à travers le « sélectionnisme », ensemble de mesures eugénistes négatives – interdiction de mariage et castration pour les « dégénérés » – et positives – autorisation de la polygamie, « service sexuel », fécondation artificielle pour les géniteurs sélectionnés. Lapouge n'est pas pour autant un nationaliste et ne défend pas l'idée de pureté raciale. Conformément à la *doxa* des anthropologues, il souligne qu'il n'y a actuellement plus de races pures et que les peuples sont formés d'éléments différents qui possèdent leurs propres qualités. En France, le type méditerranéen fournit l'élément artiste et poète, les brachycéphales font de bons cultivateurs, des petits marchands et des bourgeois bornés, sobres, laborieux,

économiques, tandis que la race aryenne engendre les hommes de génie. Lapouge refuse le panslavisme, tout comme le pangermanisme car la langue ne fait pas la nationalité. Il ne réclame d'ailleurs pas une adéquation entre race et nation : fonder les nations sur les races rendrait selon lui impossible la délimitation des frontières ^[42] .

Lapouge appuie ses théories sur les résultats de ses nombreuses recherches anthropométriques effectuées sur les crânes exhumés des cimetières de la région de Montpellier. Il montre que la noblesse de la région était dolichocéphale et les plébéiens brachycéphales. Parmi ses étudiants figure Paul Valéry, qui suit ses cours de 1888 à 1892, fasciné par des idées qu'il qualifie d'« assez excitantes pour l'esprit ». Tout en déclarant ne pas avoir eu grande confiance dans ses recherches craniométriques, il l'aida tout de même à mesurer les six cents crânes extraits du cimetière de Castelnau-le-Lez et avoua plus tard ne pas avoir détesté l'entendre dissenter sur les races humaines, en s'appuyant sur Gobineau. L'influence semble avoir été durable puisque, un an avant sa mort en 1944, Valéry, invité au ministère de la Guerre par le général de Gaulle, laissa dans ses carnets : « Remarquablement grand. Nez très fort. Dolichocéphale châtain. » ^[43]

Collaborations transnationales

Les premiers écrits de Lapouge retiennent toute l'attention d'un savant installé à Karlsruhe, Otto Ammon (1842-1916). En 1869, cet ingénieur, fils d'un cadre commercial, avait délaissé son emploi aux chemins de fer badois pour le journalisme et l'imprimerie, avant de revendre, en 1883, pour des raisons de santé, le *Konstanzer Zeitung*, journal qui défendait alors les idées de l'aile droite du Parti National-Libéral ^[44]. Son aisance financière lui permet de s'installer à quarante et un ans dans sa ville natale, Karlsruhe, et de se consacrer pendant treize ans à ses loisirs archéologiques, anthropologiques et politiques. Il est à l'origine de la création d'une « commission anthropologique » au sein de la société d'archéologie de Karlsruhe. Lorsqu'il prend connaissance des écrits de Lapouge en 1888 dans la *Revue anthropologique* rapportée par un membre de la commission anthropologique de l'université de Heidelberg, il fait venir de la bibliothèque de l'université de Strasbourg ses publications et en fait des comptes rendus ^[45]. Encouragé par Virchow et Ranke, la commission entreprend, avec l'aval du ministère prussien de la Guerre, une enquête anthropométrique sur les soldats badois afin de déterminer leur origine et Ammon, secrétaire de la commission, se charge du rapport, *Recherches anthropologiques sur les conscrits du Pays de Bade* publié en 1890, qu'il complète ensuite avec ses recherches personnelles. Ces premiers travaux anthropométriques deviennent alors un modèle et une référence en Allemagne et à l'étranger et lui confèrent notoriété et reconnaissance internationales : il est élu membre correspondant de plusieurs sociétés anthropologiques étrangères ^[46].

En 1889, à la suite du refus par la Société anthropologique allemande de financer ses thèses en raison de difficultés financières, Ammon se brouille avec Virchow et se coupe de la communauté anthropologique allemande. Dès l'année suivante, il entame une correspondance avec Lapouge, et les deux hommes œuvrent en commun pour l'élaboration et la diffusion de l'anthroposociologie. À partir des mensurations des crânes de conscrits de la région, Ammon montre que la dolichocéphalie est plus présente dans les villes que dans les campagnes, un phénomène qui est bientôt baptisé « loi d'Ammon ». Il montre que les dolichocéphales font plus souvent des études et arrivent à des postes de plus haut niveau que les brachycéphales. En exaltant la supériorité des dolichocéphales blonds, Ammon participe à la résurgence

et à la scientification du mythe aryen ; il croit revoir dans les jeunes conscrits blonds dolichocéphales les anciens Germains décrits par Tacite et s'émerveille devant leur caractère moral et leur sens de la famille, caractéristiques qu'il qualifie d'instincts véritablement aryens^[47]. Ammon fonde son entreprise de biologisation des phénomènes sociaux sur les avancées scientifiques de son époque : les travaux de l'Anglais Galton et de l'Allemand August Weisman sur l'hérédité, ou encore le nouveau concept de corrélation mis au point par le premier. Le constat d'une moindre fécondité des villes devient sous la plume de l'anthroposociologue synonyme d'un dramatique déclin des dolichocéphales qu'il situe dans le long processus de brachycéphalisation des populations allemandes depuis plusieurs siècles^[48].

Ces thèses sont relayées dans les médias locaux, régionaux, nationaux et étrangers. Le *Deutsche Zeitung* de Vienne publie les chapitres de son livre qui paraît en 1893, *Die Natürliche Auslese beim Menschen* (Iéna, Fischer). Ce dernier, qui connaît trois éditions jusqu'en 1900, est traduit en français par Henri Muffang, professeur agrégé d'allemand et disciple de Lapouge, sous le titre *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie* (Albert Fontemoing, 1900)^[49]. Deux ans auparavant, Ammon avait publié un premier ouvrage en français, *Histoire d'une idée, l'anthroposociologie* (Paris, Giard et Brière, 1898)^[50]. Dans ses ouvrages, Ammon entend, tout comme Lapouge, fonder l'ordre social selon les lois des sciences naturelles, la sélection naturelle, l'hérédité et l'inégalité raciales. Son adhésion aux théories de Lapouge coïncide avec la radicalisation de ses positions politiques : il fonde à la fin des années 1890 une section locale de la Ligue pangermaniste à Karlsruhe.

La correspondance entre les deux hommes de 1890 à 1915 (225 lettres) révèle les modalités de leur collaboration scientifique, l'échange d'articles, de livres, des discussions sur les outils, les méthodes, les conclusions de leurs études anthropométriques, mais aussi l'importance de la dimension transnationale de l'anthroposociologie. Ammon déclare explicitement son sentiment d'appartenance à une « République des savants de tous les pays »^[51]. Les frontières sont parfois franchies, lorsque le contexte politique le permet, pour effectuer des mensurations communes ou bien pour faire circuler les crânes, non sans difficultés en raison de leur fragilité^[52]. Lapouge diffuse les résultats des recherches d'Ammon et lui permet

de s'insérer dans ses propres réseaux^[53]. Ces collaborations entre espaces savants nationaux facilitent aussi les traductions et la diffusion des savoirs.

En retour, Ammon joue le rôle de médiateur, de traducteur, de secrétaire et de diffuseur des écrits de Lapouge en pays germaniques, ce qui paraît avoir constitué une aide appréciable^[54]. La maîtrise de onze langues étrangères lui facilite son rôle de médiateur en lui permettant de publier des articles dans des revues allemandes, autrichiennes, françaises et italiennes et de faire des comptes rendus de livres français, anglais, italiens, suédois, norvégiens, danois et hollandais dans les revues anthropologiques allemandes^[55]. Un des succès de l'anthroposociologie réside sans aucun doute dans la capacité d'Ammon à diffuser largement ses théories.

Si Ammon se présente en disciple admiratif^[56], ses recherches anthropométriques, qui s'appuient sur les dernières avancées scientifiques, en font plus qu'un second. Lapouge sait aussi lui rendre hommage : « Si les tentatives pour arrêter mes premiers débuts avaient réussi et si je n'avais pas écrit une ligne, l'anthroposociologie aurait été fondée en 1890 par Ammon, au lieu de l'être en 1886 à Montpellier. »^[57] Des relations familiales s'établirent^[58]. Comme d'autres membres du parti national-libéral, Ammon se rallie en 1898 au pangermanisme et devient un militant actif de la section locale de la Ligue. Il diffuse les thèses anthroposociologiques au sein des revues pangermanistes mais ne cède pourtant pas à l'antisémitisme, ni à la dévalorisation d'une France trop latine. Il ne voit pas de différence anthropologique essentielle entre la France et l'Allemagne, hormis une présence plus forte de dolichocéphales blonds dans l'Allemagne du Nord et d'éléments méditerranéens dans la France méridionale, et déclare être heureux si son livre peut contribuer à rapprocher deux grandes nations dont la communauté d'intérêts, dans l'état politique actuel du monde, devient de plus en plus évidente^[59].

Moins de quinze ans plus tard, alors que le premier conflit mondial s'annonce, la dernière lettre d'Ammon parvient à Lapouge^[60].

Unis dans un même combat pour promouvoir l'anthroposociologie, les deux hommes ont néanmoins des divergences. Ammon est resté chrétien tandis que Lapouge fait foi d'athéisme et d'anticléricisme. Pas question donc pour le premier d'adopter les vues lapougiennes sur les sélections artificielles qui bafouent la morale chrétienne : seule la nature a le droit d'opérer les indispensables sélections et d'éliminer les plus faibles. Ammon ne partage pas non plus les vues pessimistes de Lapouge à propos du

métissage entre brachycéphales et dolichocéphales ^[61]. En 1904, âgé de 61 ans, il reprend, par nécessité financière, une activité quotidienne de journaliste au *Schwäbische Merkur* de Stuttgart et délaisse les recherches anthropologiques ^[62].

Ammon tente sans succès d'aider Lapouge à s'insérer dans le monde universitaire. Car Lapouge doit vite faire face à des déboires professionnels. Alors que Louis Liard lui avait laissé espérer que son cours d'anthropologie serait le prélude à la nomination à une chaire, Lapouge se heurte à l'hostilité des autorités académiques de Montpellier. La faculté des sciences préfère la création d'une chaire de chimie à la création de la chaire d'anthropologie promise par Liard ^[63]. C'est la faculté de Lettres qui lui permet de dispenser son cours à partir de décembre 1887 ^[64]. Durant l'été 1892, il apprend par le doyen que son cours est supprimé et en mars 1893 son laboratoire d'anthropologie doit fermer. Ses supérieurs hiérarchiques lui reprochent de délaisser son travail de bibliothécaire pour s'adonner à ses activités anthropologiques et déplorent sa « morgue », son « infatuation » et son ton « frondeur », plein de « scepticisme » et de « persiflage » ^[65]. En mai 1892, le recteur demande sa mutation et, l'année suivante, il est nommé bibliothécaire en chef à l'université de Rennes. Il est aussi possible que ses activités politiques aient déplu aux autorités universitaires. Actif dans les milieux anticléricaux, président de la section du Blanc de la Ligue de l'enseignement (1881) ^[66], il collabore au journal socialiste de Montpellier, fonde la section du Parti ouvrier français et se présente aux élections de 1888 et 1892. Son élitisme aristocratique, anti-égalitaire, son opposition aux Lumières et à la Révolution française, sa légitimation des hiérarchies sociales par les lois de l'hérédité, son explication de l'infériorité des classes subalternes par un déterminisme héréditaire, le situent pourtant aux antipodes de la pensée socialiste. Les seuls points communs semblent être la dénonciation de la bourgeoisie et de la ploutocratie. Ses activités socialistes prennent d'ailleurs rapidement fin après son séjour en Languedoc. Sans manifester de projet politique plus précis que son élitisme dolichocéphalique et son eugénisme radical, Vacher de Lapouge ne cesse alors de mettre en avant ses prétendues origines nobiliaires. Il obtient la rectification de son nom afin de faire apparaître la particule *de* entre Vacher et Lapouge, signe sa correspondance par « comte » ou « marquis » de Lapouge et se réjouit du mariage eugénique de son fils Claude avec la sœur du comte de Beaumont ^[67].

À Rennes, Lapouge continue à mener de front son travail de bibliothécaire, d'anthropologiste et d'entomologiste, autre domaine où il acquiert une sérieuse réputation^[68]. Il rend les autorités universitaires et politiques responsables de sa marginalisation, les accuse d'avoir « assassiné l'anthroposociologie » : ses collections, menacées au motif d'infraction à la loi sur les sépultures, doivent être envoyées à l'étranger ou enfouies dans son jardin. On lui aurait interdit d'effectuer des mensurations sur les soldats sous motif d'atteinte à la liberté individuelle. De 1900 à 1922, alors qu'il termine sa carrière comme directeur de la bibliothèque de l'université de Poitiers, il est forcé de mesurer clandestinement des crânes. Son laboratoire d'anthropométrie, autorisé par le rectorat, doit fermer après l'arrivée d'un nouveau recteur et Lapouge doit rapatrier ses registres, comprenant les résultats de plus de quarante mille mensurations et de deux mille mesures craniologiques, dans son grenier^[69].

En 1902, il candidate, sans succès, à la chaire de sociologie laissée vacante par Durkheim puis, quelques années plus tard, il convoite la chaire du Muséum après le décès d'Hamy mais celle-ci revient finalement à Verneau^[70]. Le projet que Liard lui aurait fait espérer, qui visait à créer et à lui confier un laboratoire et un musée d'anthropologie de la France, ne se réalise pas avant la mort de son protecteur et ami^[71]. Lapouge mobilise également sans succès ses réseaux pour tenter d'obtenir un poste à l'étranger. Ammon, malgré son souhait de « voir briller son nom parmi les plus illustres du monde », échoue dans ses démarches. Dans les années 1890, les chaires d'anthropologie sont encore rares en Allemagne tandis que son anti-républicanisme et son anticléricalisme lui ferment les portes de la Suisse et de la Belgique^[72]. Aux États-Unis, Carlos C. Closson, un jeune savant qui envisage pendant un temps de travailler sous sa direction à Rennes avant d'accepter d'être chargé de cours en économie à l'université de Chicago, cherche à lui faire obtenir un poste dans une université américaine. En 1896-1897, il multiplie les contacts auprès des universitaires, mais si quelques présidents semblent favorables à ses travaux, le projet n'aboutit pas en raison de son athéisme, de son insuffisante maîtrise de la langue et de son aversion pour les climats trop rigoureux^[73].

Réception des thèses anthroposociologiques en

Allemagne

Le retrait d'Ammon, l'absence de reconnaissance universitaire des travaux de Lapouge sont loin de signifier la fin de l'anthroposociologie qui bénéficie, au contraire, d'un réel intérêt au tournant du siècle dans les cercles nationalistes encore marginaux mais appelés à une plus grande audience quelques décennies plus tard. Dès 1892, Lapouge se vante d'avoir avec lui « en Allemagne une puissante école qui fait des progrès rapides »^[74]. Sa correspondance montre que son insertion dans les réseaux allemands, qui s'amorce au début des années 1890, a été progressive. Il est vrai qu'il bénéficie, grâce à l'activisme d'Ammon, d'une certaine visibilité. Dès 1890, il engage une correspondance avec certains penseurs allemands comme Julius Langbehn dont il juge le *Rembrandt als Erzieher* plein d'observations justes^[75]. En 1896, la nouvelle revue anthropologique allemande, *Centralblatt für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, diffuse des recensions favorables de ses travaux et publie ses comptes rendus^[76]. En 1898, Ludwig Schemann entre en contact avec lui et l'invite avec succès à rejoindre la Gobineau-Vereinigung^[77]. En 1901, lorsque Lapouge se rend à Karlsruhe, il reçoit un hommage appuyé de la part des savants allemands^[78]. L'archéologue Kossinna cite Lapouge dans ses travaux scientifiques dès 1902 et c'est cette même année que s'amorce une collaboration très fructueuse entre Lapouge et Ludwig Woltmann (1871-1907). L'anthroposociologie a effectivement trouvé l'appui d'un précieux disciple, médiateur et vulgarisateur, Ludwig Woltmann. Titulaire de deux doctorats, de médecine et de philosophie, Woltmann se convertit à l'anthroposociologie après avoir été un partisan actif du leader réformiste du Parti social démocrate Édouard Bernstein. À la suite d'un premier ouvrage, *Politische Anthropologie* (1903), dans la même veine que ceux d'Ammon et Lapouge^[79], il publie deux livres dédiés à la célébration de l'influence bénéfique des dolichocéphales blonds sur la civilisation européennes, *Les Germains et la Renaissance en Italie* (1905) et *Les Germains en France* (1907)^[80]. Selon lui, les Gaulois ou Celtes, représentants de la race nordique en provenance de l'Europe du Nord, ne différaient guère à l'origine des Germains, mais la conquête romaine a entraîné une profonde romanisation. Les invasions germaniques et la domination des Francs font à nouveau de la Gaule un « pays réellement allemand pendant quatre siècles ». Les Germains, grâce à leurs prises de possession des terres, dominent

socialement et forment la noblesse féodale. Des études généalogiques et iconographiques lui permettent d'attribuer une origine raciale germanique aux élites intellectuelles et politiques de la France^[81]. Et Woltmann conclut, comme son ami Lapouge, à la dégénérescence raciale de la nation française. En lançant en 1902 une revue de vulgarisation, *Politisch-Anthropologische Revue*, il fournit une tribune aux idées anthroposociologiques qui se diffusent ainsi aux deux cents abonnés. Lapouge publie neuf articles de 1904 à 1909, mais la mort brutale de Woltmann met fin à une active collaboration entre les deux hommes^[82].

Au tournant du xx^e siècle, les théories anthroposociologiques connaissent un vif intérêt au sein des milieux pangermanistes puis, plus largement, au sein de l'anthropologie raciale allemande : les idées d'Ammon et Lapouge sont reprises par Ludwig Kühlenbeck, orateur de la Ligue pangermaniste et auteur de *L'Évangile de la race* (1905), révoqué de son poste de professeur de droit à l'université de Lausanne en raison de son antisémitisme ; Ludwig Reiner et Ludwig Wilser leur donnent une application pangermaniste en prônant une grande Allemagne fondée sur la race nordique, une fusion avec les autres pays germaniques et scandinaves, la colonisation de l'Europe de l'Est^[83]. Alors que la génération des anthropologues officiels de la Société allemande d'anthropologie des années 1890 était hostile à ses théories, elles pénètrent ce milieu au début du siècle. En 1912, Ammon a donc raison de se réjouir du succès de leurs idées^[84]. En dépit de ses succès en terre allemande, l'athéisme et l'anticléricalisme de Lapouge ont sans aucun doute freiné sa reconnaissance. Ammon lui-même a regretté ces sentiments tandis que Ludwig Schemann, foncièrement admiratif envers la pensée de Lapouge, se déclare, en tant que chrétien, attristé par son matérialisme et son idée de fécondation artificielle ; il lui prédit un avenir meilleur s'il y renonce^[85]. Son succès est donc limité à des cercles étroits mais dont l'audience est appelée à grandir par la suite. Pour l'instant, les livres de Lapouge ne trouvent pas d'éditeurs en Allemagne^[86].

Lapouge connaît une certaine estime en terres anglo-saxonnes. En Angleterre, l'anthropologue John Beddoe (1826-1911) déclare partager son idée de supériorité des dolichocéphales blonds ; admiratif des écrits de Lapouge, il regrette que son âge avancé ne lui permette pas de mener des études similaires en Grande-Bretagne. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'a pu être un médiateur aussi efficace que ses homologues allemands^[87]. Francis Galton (1822-1911) félicite à plusieurs reprises

Lapouge pour ses livres, « la vigueur et la clarté de son style », et le met en contact avec des personnalités susceptibles de s'intéresser à ses travaux ^[88]. Aux États-Unis, son principal relais est Carlos C. Closson, disciple et traducteur. Il relaie ses thèses dans le *Journal of Political Economy* de Chicago et dans diverses revues ^[89].

Notes du chapitre

- [1] ↑ Léon Poliakov, *Le Mythe aryen* (1971), Paris, Pocket, 1994, chapitre V.
- [2] ↑ L'emblème fut le *Discours à la nation allemande* de Johann Gottlieb Fichte (1807).
- [3] ↑ Michael Jeismann, *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en France et en Allemagne de 1792 à 1918*, Paris, CNRS, 1997, p. 75-83.
- [4] ↑ Bernard Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995.
- [5] ↑ Léon Poliakov, *Le Mythe aryen* (1971), Paris, Pocket, 1994, p. 229-271. Maurice Olender, *Les Langues du paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel*, Paris, Seuil, 2002.
- [6] ↑ James Cowles Prichard, *Histoire naturelle de l'homme, op. cit.*, t.1.
- [7] ↑ A. Gobineau, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard « Pléiade », t. 1, 1983, chapitre III, livre VI.
- [8] ↑ Victor Courtet de l'Isle, *La Science politique fondée sur la science de l'homme ou étude des races humaines*, Paris, Arthus Bertrand, 1838, p. 286-310.
- [9] ↑ Michel Lémonon, « La diffusion en Allemagne des idées de Gobineau sur les races », *Arthur de Gobineau. Cent ans après 1882-1982*, Paris, Minard, 1990, p. 11-20.
- [10] ↑ Tocqueville à Gobineau, lettres du 8/01/1856, 24/01/1857, citation lettre du 17/11/1853. Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, t. 10, *Correspondance d'A. de Tocqueville et d'A. de Gobineau* », Paris, Gallimard, 2^e éd., 1959.
- [11] ↑ Lettre de Renan à Gobineau, 26/06/1856 (cité par P.-A. Taguieff, *La Couleur et le sang*, Paris, Minit, 1998, p. 42-46).
- [12] ↑ Jacques de Boisjolin, *Les Peuples de la France. Ethnographie nationale* Paris, Didier et Cie, 1878. À propos de l'opposition Gaulois/Germains, voir la 2^e partie. Schemann consacra un ouvrage à la réception des thèses de Gobineau en Europe et aux États-Unis, *Gobineau Rassenwerk. Aktenstücke und Betrachtungen zu Geschichte und Kritik des Essai sur l'inégalité des races humaines*, Stuttgart, Frommann, 1910.
- [13] ↑ De très nombreuses lettres de remerciements se trouvent dans les archives Schemann déposées à la Bibliothèque de Freiburg im Bresgau
- [14] ↑ *Les Pléiades, Souvenirs de voyage* (1921), *Trois ans en Asie* (1922).
- [15] ↑ C. Reynaud-Paligot, « Maurras et la notion de race », *op. cit.*
- [16] ↑ Ernest Seillière, *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, Paris, Plon, 1903. Robert Dreyfus « La vie et les prophéties du comte de Gobineau », *Cahiers de la Quinzaine*, 1905. Robert Dreyfus, « Gobineau qui est-ce ? », *La Nouvelle Revue française*, 1934, n° 1, p. 162-168.
- [17] ↑ Nicole Racine, Commémorations d'écrivains entre deux guerres, *Actes du colloque de la Sorbonne « Europe. Une revue de culture internationale 1923-1998*, Europe, 1998, p. 39-58.
- [18] ↑ Lettre de Paul Colin à Schemann, 27/06/1923, Archives Schemann, Freiburg.
- [19] ↑ Jean Boissel, En marge du cinquantenaire de la mort de Gobineau, *Revue de littérature comparée*, 1979, n° 3, p. 389-401.
- [20] ↑ *La Nouvelle Revue française*, 1934, n° 1. Sur les écrivains collaborateurs, voir Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999. À propos de l'anthroposociologie voir *supra*.
- [21] ↑ Schemann étudia le français, la philosophie et l'histoire et réalisa un mémoire sur les légions romaines dans le cadre de ses études supérieures avant de renoncer, pour des raisons de santé, à une carrière universitaire. Sa vocation de musicien contrariée par son père, il devint bibliothécaire. Peter Emil Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t.2, *op. cit.*, p. 102-123.
- [22] ↑ L. Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Munich, Lehmann, 1928.
- [23] ↑ Sans pourtant évoquer Gobineau, Seignobos déclara, après une rencontre avec Schemann, être en harmonie avec ce dernier « non seulement dans les idées mais dans les sentiments ». Lettre de Seignobos à Schemann, 21 février 1881, BUF.
- [24] ↑ Devenu gouverneur général du Haut-Sénégal Niger, Clozel n'aura plus guère le loisir d'œuvrer en faveur de

son auteur favori mais proposera les services de son administration pour réaliser des copies, arguant qu'« il n'est pas mauvais que les noirs eux-mêmes travaillent pour la gloire de l'auteur de l'inégalité des races ». Lettre de Clozel à Schemann, 18/08/1907, archives Schemann, Freiburg. 43 lettres figurent dans les archives Schemann.

[25] ↑ Céline Trautmann-Waller, « Langue, peuple, race, nation : usages de la notion de race, frontières disciplinaires et enjeux politiques chez les philologues en France et en Allemagne durant la deuxième moitié du XIX^e siècle », in C. Reynaud-Paligot (dir.), *Tous les hommes sont-ils égaux ? Histoire comparée de la pensée raciale 1860-1930*, Ateliers de l'HA, vol. 3, Munich, Oldenbourg, date.

[26] ↑ Gobineau, tout en faisant l'apologie des Germains, considérait les Allemands de son époque comme des métis de Celtes et de Slaves et attribuait la puissance germanique aux Anglais de son époque. Les nazis, lors de la réédition de l'ouvrage, supprimèrent ce passage. Michel Lémonon, « La diffusion en Allemagne des idées de Gobineau sur les races », *Arthur de Gobineau. Cent ans après 1882-1982*, in M. Crouzet (dir.), Paris, Minard 1990, p. 11-21. « Gobineau, père du racisme ? La diffusion en Allemagne des idées de Gobineau sur les races », *Recherches germaniques*, 1982, n° 12, p. 78-108. J. Boissel, « Notice de l'Essai », in Gobineau, *Œuvres complètes*, t. 1, op. cit., p. 1257-1265. P.-A. Taguieff, *La Couleur et le sang*, op. cit., p. 55-56. Peter Emi Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t. 2, op. cit., p. 2-64. Éric Eugène, *Wagner et Gobineau*, Paris, Le Cherche midi 1998.

[27] ↑ Lettres de Gobineau à Tocqueville, 20/03/1856 et 1/05/1856, Tocqueville, *Œuvres complètes*, op. cit.

[28] ↑ Voir Jean Boissel, *Gobineau biographie. Mythes et réalité*, Berg International, 1993.

[29] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale...*, op. cit.

[30] ↑ Armand de Quatrefages, « Du croisement des races humaines », *Revue de deux mondes*, 1^{er} mars 1857, p. 159-165. H.S. Chamberlain, *La genèse du XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1913, 2 vol., préface de 1901. Voir également É. Eugène, *Wagner et Gobineau*, op. cit.

[31] ↑ Ernest Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, traduit par Charles Letourenau à partir de la 7^e édition allemande, Paris, Schleicher, 3^e éd., 1908.

[32] ↑ Th. Poesche, *Die Arier. Ein Beitrag zur historischen Anthropologie*, Iéna, 1878. K. Penka, *Origines Ariacae. Linguistisch-ethnologische Untersuchungen zur ältesten Geschichte der arischen Völker und Sprachen*, Vienne, 1883. *Die Herkunft der Arier. Neue Beiträge zur Historischen Anthropologie der Europäischen Völker*, Vienne, 1886. Pour une vision plus exhaustive des positions des savants vis-à-vis de la question aryenne, voir John V. Day, « The concept of the aryan race in the nineteenth-century scholarship », *Orpheus*, 1994, n° 4, p. 13-47. Salomon Reinach, *L'Origine des Aryens. Histoire d'une controverse*, Paris, E. Leroux, 1892.

[33] ↑ Gustaf Kossinna, *Die Indogermanen. Ein Abriss. I. Das Indogermansche Urvolk* Leipzig, 1921. J.-P. Legendre, Laurent Olivier, B. Schnitzler (dir.), Introduction, *L'Archéologie nazie en Europe de l'Ouest*, Paris, Infolio, 2007, p. 26-29.

[34] ↑ Nous avons pu consulter l'intégralité de la correspondance de Lapouge déposée à la Bibliothèque de l'université Paul Valéry à Montpellier. Un certain nombre de lettres ont été citées par Boissel et Taguieff (cf. *infra*) ou encore dans le mémoire de maîtrise de Laurent Viala, *Lumières sur un homme de l'ombre : Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Racisme biologique et évolution sociale au tournant du siècle*, mémoire de maîtrise de sociologie sous la direction de M. Bruno Roy, Montpellier, 1996, 183 pages.

[35] ↑ Vacher de Lapouge, *Souvenirs*, 1929, publié par Henri de la Haye Joussetin, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936)*, Paris, 1986. Étienne Patte, « Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, juillet 1937, n° 46, p. 769-789. Günter Nagel, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936). Ein Beitrag zur Geschichte des Social-Darwinismus in Frankreich*, Fribourg-en-Brisgau, Hans Ferdinand Schultz, 1975.

[36] ↑ En 1883, lors de l'achat d'un revolver, il blesse involontairement le quincaillier. Si aucune poursuite contre lui n'est entreprise par le parquet, une négligence commise dès sa prise de fonction comme procureur de la République aux Sables-d'Olonne lui vaut un blâme sévère (le juge d'instruction omet de vérifier un alibi dans une affaire criminelle et Lapouge qui lui fait confiance ne prend aucune réquisition à ce sujet). Lapouge présente alors

sa démission. Cf. Jean-Marie Augustin, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), juriste, raciologue et eugéniste*, à paraître aux Presses universitaires de Toulouse. Je remercie l'auteur de m'avoir communiqué son manuscrit. Dans les lettres qu'il adresse à sa mère, Lapouge se plaint alors d'être persécuté par des ennemis (Archives Lapouge, Bibliothèque Paul Valéry, Montpellier).

[37] ↑ Les lettres à sa mère révèlent des projets professionnels assez divers mais où pointe toujours une forte ambition. Il a en vue la direction d'un journal « ferryste » grâce au soutien du président du sénat Élie Le Royer, de Léon Say et de certains membres du ministère, puis ambitionne d'être conseiller du gouvernement japonais, et apprend pour cela le chinois et le japonais à l'École des langues orientales. Lettres de Lapouge à sa mère, 1/11/85. 31/12/ 85, archives Lapouge.

[38] ↑ « La dépopulation de la France », *RDA*, 1887, p. 69-80. Il révisé ensuite sa théorie sur l'origine asiatique des brachycéphales *Homo alpinus* pour voir en eux des hybrides issus de croisements multiples entre les *Homo contractus* (dolicho-brun, méditerranéen) et *Homo Acrogonus* (ultrabrachycéphale), une race que Lapouge déclarait avoir découverte à la suite de ses études sur les crânes (Cf. J.-M. Augustin).

[39] ↑ « L'anthropologie et la science politique », *RDA*, 1887, p. 136-157. « De l'inégalité parmi les hommes », *RDA*, 1888, p. 9-38. « L'hérédité dans la science politique », *RDA*, p. 169-191.

[40] ↑ « Les sélections sociales », *RDA*, 1887, p. 519-550.

[41] ↑ « Questions aryennes », *RDA*, 1889, p. 181-193. « De l'inégalité parmi les hommes », *RDA*, 1888, p. 9-38.

[42] ↑ Ces idées, d'abord exposées dans la *Revue d'anthropologie*, sont reprises dans *Les Sélections sociales*, Fontemoing, 1896 (rééd. Les Amis de Gustave Le Bon, 1990). *L'Aryen son rôle social*, Fontemoing, 1899. *Race et milieu social, essais d'anthroposociologie*, Rivière, 1909.

[43] ↑ Cité par Jean Boissel, « Paul Valéry et Georges Vacher de Lapouge à Montpellier (1881-1893) », *Revue des Lettres modernes*, 1989, p. 29-44. Lapouge publia de 1891 à 1893 quatre articles sur ces recherches craniologiques dans la revue *L'Anthropologie* qui succède à la *Revue d'anthropologie*.

[44] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique, op. cit.*, p. 484-492. Peter Emil Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t. 2, *op. cit.*, p. 310-326.

[45] ↑ Lettre d'Ammon à Lapouge du 8/8/1890, archives Lapouge.

[46] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique, op. cit.*, chapitre 10. Hilkea Lichtsinn, *Otto Ammon und die Sozialanthropologie*, Francfort-sur-le-Main, Lang, 1987, p. 8-10 et 21-42.

[47] ↑ Lettre de Lapouge à Ammon du 26/10/1890, archives Lapouge.

[48] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique, op. cit.*, p. 496, 551-558. Sur l'apport scientifique de Galton et Weismann voir André Pichot, *Aux Origines des théories raciales. De la Bible à Darwin*, Paris, Flammarion, 2008.

[49] ↑ Muffang mena lui-même une enquête craniométrique sur l'indice céphalique des lycéens et des ruraux en Bretagne. Henri Muffang, *Écoliers et paysans de Saint-Brieuc*, Paris, Girard et Brière, 1898.

[50] ↑ Son ouvrage fut postérieur aux articles de Lapouge mais précéda les ouvrages de ce dernier puisque Lapouge ne publia le contenu de ses cours à Montpellier que quelques années plus tard. *Les Sélections sociales* en 1896 puis *L'Aryen son rôle social* en 1899.

[51] ↑ Lettres d'Ammon à Lapouge, 14/01/1892, 10/03/92.

[52] ↑ Lettres d'Ammon à Lapouge 05/12/1891, 14/01/1892, 19/02/1893.

[53] ↑ Ammon publia en France dans *l'Anthropologie* et la *Revue internationale de sociologie* (*L'Anthropologie*, 1893, n° 6). C'est un fidèle disciple de Lapouge, Henri Muffang, qui assura la traduction en français d'un ouvrage d'Ammon.

[54] ↑ Des résumés des travaux de Lapouge, traduits par Ammon, furent publiés au sein de la *Gazette Universelle* de Munich, un journal de bonne notoriété. Le grand duc de Bavière déclara avoir reçu avec sympathie les articles de Lapouge envoyés par Ammon. C'est encore Ammon qui fit connaître les ouvrages de Lapouge au professeur August Weismann de l'université de Fribourg. Lettres d'Ammon à Lapouge, 6/07/1890, 18/07/1890. A.L. August Weismann (1834-1914) : acquis aux théories de l'évolution, il défend dès 1883 la non-transmission des caractères acquis et élabore la théorie du plasma germinatif première esquisse du principe qui fait des cellules le lieu contenant l'information héréditaire (cf. André Pichot, *Aux origines des théories raciales...*, *op. cit.*, chapitre

15).

[55] ↑ B. Massin, *op. cit.*

[56] ↑ « Je ne sais rien faire de mieux que de vous admirer, car vous envier, ce serait trop bas et point aryen », Lettre d'Ammon à Lapouge, 29/11/1896, AL.

[57] ↑ Lapouge, *L'Aryen, son rôle social*, *op. cit.*, p. 449.

[58] ↑ Lettre d'Ammon à Lapouge, 26/12/1902,AL. Durant l'été 1901, Lapouge, son fils Claude et Henri Muffan, passèrent un mois avec Ammon en famille à Karlsruhe. Les échanges entre leurs fils se poursuivirent les années suivantes ainsi que les séjours de Claude Lapouge chez Ammon.

[59] ↑ Otto Ammon, *L'Ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie*, Paris, Albert Fontemoing 1900, p. XXVI.

[60] ↑ « Monsieur et cher ami ! Avant que les canons et les fusils prennent la parole, je veux vous adresser l'expression de mon invariable amitié. Cette fois le cas est très sérieux. Nous deux, comme évolutionnistes, comprenons la nécessité que les nations de temps en temps mesurent leurs forces. C'est à regretter du point de vue du sentiment, mais ce n'est pas à changer. Vous savez que je n'ai jamais, pendant les rixes du Balkan, cru à une conflagration européenne, mais maintenant je ne saurais nier qu'elle me semble inévitable. Mais comme je l'ai déjà dit, la guerre ne touchera ni l'admiration profonde de vos œuvres scientifiques ni les sentiments cordiaux de votre caractère. [...] En tout cas : nous resterons amis !, Lettre d'Ammon à Lapouge, 29/7/1914, souligné par l'auteur.

[61] ↑ « Si je basais mes conclusions seulement sur les indices céphaliques, mes conclusions sur l'avenir de l'Europe seraient les mêmes que les vôtres. Je vous l'avoue, j'ai souvent de telles idées. Mais en regardant autour de moi, en m'apercevant du travail énorme, industriel et scientifique, qui m'entoure, en appréciant la quantité d'intelligence et d'énergie que je rencontre sur tous mes pas, en étudiant le bon sens et la santé du corps et de l'âme de nos paysans, je me vois forcé de penser que c'est impossible que la fin de la culture soit si proche. [...] En regardant le total de notre population, je me dis : c'est impossible que ces gens soient en dégénération par le métissage [...]. Il faut trouver une erreur dans nos conclusions [...] Les Aryens purs possédaient un esprit brillant c'est vrai, mais les Aryens avaient aussi de grandes fautes, et je crois possible qu'un mélange de quelques qualités étrangères puisse être une amélioration. [...] Sans cela, Monsieur, sans vous flatter, d'où viendrait cet esprit glorieux français qui a éclairé le monde entier et entraîné l'humanité sur des voies nouvelles ? Et voyez donc dans notre Allemagne. Les individus nommés Aryens dans nos listes des recrues, sont-ils des Aryens purs ? Je ne crois pas qu'il y ait des familles dans notre pays, dont les ancêtres ne se soient jamais mêlés à des individus de races étrangères. [...] ces cheveux bruns et noirs sont le symbole de cette goutte d'esprit étranger, dont les Aryens purs avaient besoin pour se soutenir dans la lutte pour la vie sous les conditions sociales modernes », Lettre d'Ammon à Lapouge, 26/10/1890.

[62] ↑ Lettres d'Ammon à Lapouge, 11/04/1904, 19/07/1904, 07/07/06, juin 1911, 26/07/1912.

[63] ↑ Le conseil de la faculté estime en mai 1887 que le cours de Lapouge relève plutôt de la sociologie que de l'anthropologie anatomique et ne lui renouvelle pas l'autorisation pour l'année suivante. Lapouge, « Wie die Anthroposociologie in Franckreich erdrosselt wurde », *Die Sonne*, décembre 1929, p. 533-535, mai 1936, p. 195-196, texte en français : *Comment l'anthroposociologie, science française a été assassinée en France*, dans les archives Lapouge.

[64] ↑ Jean Boissel, « Paul Valéry et Georges Vacher de Lapouge à Montpellier (1886-1893) », *Revue des Lettres modernes*, 1989, p. 29-44.

[65] ↑ Guy Thuillier, *Bureaucratie et bureaucrates en France au XIX^e siècle*, Genève, Droz, 1980, p. 601603.

[66] ↑ Lettres de Lapouge à sa mère, 2 mai 1881. Jean-Marie Augustin, *Georges Vacher de Lapouge, op. cit.*

[67] ↑ Lettre de Lapouge à Reinhold Falk, 23/08/1932,AL. Jean-Marie Augustin, *Georges Vacher de Lapouge, op. cit.*

[68] ↑ Étienne Patte, « Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, juillet 1937, n° 46, p. 773.

[69] ↑ Lapouge, *Wie die Anthroposociologie in Franckreich erdrosselt wurde*, *op. cit.* Comme le souligne son

biographe J.-M Augustin, il fait souvent état de persécution et paraît empreint d'une « obsession paranoïaque ».

[70] ↑ Lettre de Napoleone Colajanni, 5/01/1909, AL.

[71] ↑ Lapouge, *Wie die Anthroposociologie in Franckreich erdrosselt wurde*, *op. cit.*

[72] ↑ Lapouge envisage un départ à l'étranger dès 1893. Lettre d'Ammon à Lapouge, 19/02/1893.

[73] ↑ Lettres de Closson à Lapouge, 05/12/1896, 08/02/1897, 15/02/1897, 16/02/1897.

[74] ↑ Lettre de Lapouge à Gabriel de Mortillet, 30/01/1892, Dossier D 53, Archives Mortillet, université d Sarrebrück.

[75] ↑ Lettre de Lapouge à Langbehn, 03/09/1890, AL.

[76] ↑ 5 Lettres de G. Buschan à Lapouge, de 1896 à 1907, AL.

[77] ↑ Lettres de Schemann à Lapouge, 20/10/1898, 17/02/1899(13 lettres), AL.

[78] ↑ Coupure de presse des journaux badois, 11/08/1901, AL.

[79] ↑ En 1902, il obtient le 3^e prix du concours organisé par l'industriel Krupp destiné à récompenser le meilleur livre répondant à la question : « Que pouvons-nous apprendre des principes de la théorie de l'évolution en ce qui concerne le développement politique interne et la législation des États ? » Il protesta violemment contre la décision du jury à qui il reprocha de ne pas lui avoir décerné le premier prix et trouva le soutien d'Ammon et de Lapouge. Massin, *Le Savant et le politique*, *op. cit.*, p. 565-582. Marco Schütz, « Socialisme « darwinien » et anthropologie raciale chez Ludwig Woltmann », *Mil neuf cent*, 2000, vol. 18, p. 109-136. Peter Emil Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t. 2, *op. cit.*, p. 328-378.

[80] ↑ Extrait de ses textes en français dans *Le Pangermanisme philosophique de 1880 à 1914*, textes réunis par Charles Andler, Paris, Louis Conard, 1917. À propos de l'influence de ses théories sur les historiens de l'art voir Michela Passini, *Il nazionalismo e le origini della storia dell'arte, Francia e Germania, 1870-1933*, thèse de doctorat sous la direction d'Enrico Castelnuovo, Scuola normale superiore di Pisa, 2008, et les ouvrages cités de Jarrassé et Michaud.

[81] ↑ Ludwig Woltmann, *Les Germains en France. L'influence de l'élément racial germanique sur l'histoire et la culture de la France*, Doxa-éditions, 2008 (citation p. 32).

[82] ↑ Elle fut perçue par Ammon et Lapouge comme une perte irréparable. Lettre de Woltmann à Lapouge (37 lettres de 1902-1906), lettre d'Ammon à Lapouge, 29/04/07, AL.

[83] ↑ Extraits en français dans *Le Pangermanisme philosophique de 1880 à 1914*, textes réunis par Charles Andler, Paris, Louis Conard, 1917.

[84] ↑ Lettre d'Ammon à Lapouge, 26/07/1912, AL.

[85] ↑ Lettres de Schemann à Lapouge, 25/10/99, 24/04/1900, 12/06/1901, publiées dans J. Boissel, « Autour du gobinisme. Correspondance inédite entre L. Schemann et G. Vacher de Lapouge », *Annales du Cesere*, 1981, n° 4, p. 91-119.

[86] ↑ Ces derniers ne veulent pas se risquer pour un livre paru quatorze ans plus tôt et qui n'a pas connu de seconde édition. Lettre de Fr. Velden à Lapouge, 31 mai 1910, AL.

[87] ↑ Lettres de Beddoe à Lapouge, 26/ ?/1892, 06/08/1896, 23/12/1899, AL.

[88] ↑ Lettres de Galton à Lapouge, 19/06/1887, 07/06/1888, 03/02/1888, AL.

[89] ↑ Lettres de Closson à Lapouge, 08/02/1897, 04/04/1899, AL. En 1898, Closson publie un article traduit par Muffang dans la *Revue internationale de sociologie*.

IV. La contre-offensive des latins

Le rejet de l'anthroposociologie en France, en Italie, en Russie

En terres latines, la diffusion des ouvrages d'anthroposociologie reste très faible^[1], tout comme la marginalité de son théoricien, qui, par ses théories affirmant la supériorité des dolichocéphales blancs, subit l'ostracisme de la communauté intellectuelle.

Après son installation à Paris en 1883, Lapouge a pourtant réussi son intégration au sein des milieux anthropologiques. Il reçoit un bon accueil de la part de Topinard qui lui permet de publier une dizaine d'articles dans la *Revue d'anthropologie* de 1887 à 1889 puis dans *L'Anthropologie* de 1890 à 1893^[2]. Ce dernier accueille favorablement son projet d'enseignement à l'École durant l'hiver 1886-1887, mais Lapouge renonce probablement en raison de la modicité du salaire et accepte le poste à la bibliothèque de l'université de Montpellier. Topinard tente de faciliter son insertion professionnelle, en acceptant d'intervenir en sa faveur auprès d'un certain nombre de personnages influents et l'encourage à persévérer en dépit des difficultés^[3]. Leur correspondance s'interrompt en 1896, année de la publication des *Sélections sociales* (Thorin et Fils, 1896), ouvrage qui contient des critiques à l'égard des positions de Topinard sur le concept de race et sur l'importance qu'il accorde à l'influence du milieu.

Si les travaux de Lapouge se rattachent bien à la *doxa* de la nouvelle science anthropologique telle qu'elle émerge au sein de la communauté savante dans les années 1860, certaines de ses thèses s'avèrent incompatibles. Lapouge partage la définition de la notion de race et pense que, s'il n'existe plus de race pure, on peut néanmoins identifier la présence des caractères physiques, physiologiques et psychiques qui constituent le type de races originelles. Chez certains individus, une race domine suffisamment pour qu'on puisse les identifier à celle-ci. Lapouge adhère également à la trilogie raciale qui fait consensus au sein de la communauté anthropologique : la race nordique, qu'il rebaptise *Homo Europaeus*, la race alpine, *Homo Alpinus*, et la race méditerranéenne, *Homo Acrogonus* ou *Contractus*. Sa hiérarchisation des trois races principales, blanche, jaune, noire, est tout aussi conforme à la *doxa* anthropologique, et sa vision très dépréciative de la race noire

ne diffère guère de celle des anthropologues « officiels ».

En revanche, plusieurs éléments le distinguent radicalement de la pensée raciale « officielle » qui domine dans les années 1860-1900 au sein de la Société et de l'École d'anthropologie de Paris. Broca et ses disciples ne partagent pas les visions pessimistes de Lapouge sur la dépopulation et la décadence de la France ; en bons républicains, ils sont convaincus que l'État doit remédier aux conséquences les plus impitoyables de la sélection naturelle^[4]. Léonce Manouvrier, titulaire de la chaire d'anthropologie physiologique à l'École d'anthropologie et futur directeur du laboratoire d'anthropologie de l'École des Hautes Études, tout en pensant que les phénomènes sociaux sont en partie déterminés par les lois biologiques, refuse de suivre Lapouge dans ses conclusions. Il dénonce les abus de la notion de race et d'hérédité et valorise le rôle de l'éducation^[5]. Enfin, il critique les thèses lapougienne affirmant la supériorité des dolichocéphales. La glorification des dolichocéphales blonds d'origine nordique et la vision très dépréciative des brachycéphales bruns heurtent le patriotisme de l'élite savante française^[6]. Si les anthropologues français reconnaissent les trois races européennes et leur attribuent une psychologie spécifique, ils se refusent à toute hiérarchisation. On a vu plus haut que Broca et ses disciples attribuaient la brillante civilisation celtique aux bruns brachycéphales qui étaient, selon eux, des Aryens. Le fait qu'en 1924 Eugène Pittard consacre encore plusieurs pages à réfuter les théories anthroposociologiques – dans son ouvrage publié dans la collection « L'évolution de l'humanité » dirigé par Henri Berr – atteste de l'importance de ces théories au sein de la communauté anthropologique^[7].

La critique de l'anthroposociologie dépasse les cadres de la communauté anthropologique, les philosophes et les sociologues s'engagent également fermement contre les dérives du déterminisme biologique. Dans ses ouvrages^[8] et de nombreux articles, Célestin Bouglé mène l'offensive sociologique en récusant la toute-puissance de l'hérédité et en insistant sur l'importance des influences sociales sans dénier au biologique un certain rôle^[9]. Moins connue, la critique d'Alfred Fouillée est aussi moins sociologique puisqu'il reste, comme on l'a vu, très imprégné du paradigme héréditariste. Soulignant la « férocité des applications sociales » et le fanatisme de l'anthroposociologie, Fouillée s'oppose moralement à l'eugénisme lapougien, cette « éthique de haras » qui s'appuie sur « des hypothèses de naturaliste

et sur des rêves d'utopiste » et mobilise de nombreux arguments pour réfuter la soi-disant supériorité des dolichocéphales ^[10]. Cette « fantaisie pseudoscientifique » lui apparaît comme un ferment de discorde morale et de découragement car, si la présence de deux races trop distantes est bien considérée comme un inconvénient pour une nation, quelques différences crâniennes au sein d'une même race blanche ne peut être un obstacle : « Que les races dolichocéphales blondes soient plus aventureuses et plus remuantes que les races brachycéphales soient plus tranquilles et plus passives, il n'y a pas là de quoi diviser un peuple contre lui-même. Si les croisements sont en effet dangereux entre races trop éloignées comme la blanche et la noire, ils sont plutôt utiles entre deux variétés aussi voisines que les têtes longues et les têtes larges. » ^[11] Le collègue de Lapouge à l'université de Montpellier, l'économiste Charles Gide, se réjouit quant à lui que l'Université ait la primeur des thèses des *Sélections sociales* ; admiratif et critique, n'hésitant pas à qualifier le livre de remarquable, parce qu'il assène « beaucoup de vérités », il dénonce néanmoins l'imagination fantasque et macabre de son auteur ^[12].

La publication de *L'Aryen. Son rôle social* (Fontemoing, 1899) heurte également la communauté savante républicaine et dreyfusarde en raison de son antisémitisme. Lapouge définit la race juive non pas comme une « race zoologique » mais comme une « race ethnographique ». Population bâtarde issue d'un mélange de dolichoblonds et d'indigènes de l'ancienne Palestine, elle possède néanmoins une très profonde unité psychologique. Arrogants, serviles, filous, amasseurs d'argent, très intelligents tout en étant dénués de créativité, les Juifs sont présentés comme des concurrents dangereux pour l'Aryen. Grâce à leurs qualités intellectuelles, ils dominent de plus en plus l'Occident mais leur domination ne peut être qu'éphémère car la tendance au métissage avec les protestants laisse présager un affaiblissement de la race et donc un risque moindre en terme de concurrence ^[13].

La publication de *L'Aryen* provoque une mise à l'écart d'une grande partie de la communauté intellectuelle française. La rubrique tenue par H. Muffang au sein de la revue durkheimienne *L'Année sociologique*, qui a paru de 1898 à 1900 accompagnée des réserves de son directeur, cesse en 1901. La collaboration des anthroposociologues, Lapouge, Ammon, Closson, Muffang, à la *Revue internationale de sociologie* de René Worms prend également fin à la même époque, même si un compte rendu de *L'Aryen* relativement favorable paraît en 1901 ^[14]. La

disqualification scientifique et politique de Lapouge après 1900 ^[15] semble toutefois à nuancer. En 1903, Lapouge publie encore dans *La Revue scientifique* ^[16] et l'année suivante, Rémy de Gourmont déclare qu'il serait très heureux de publier un article ^[17]. En 1909, il publie un nouvel ouvrage *Race et milieu social*. En 1923, Jean-Richard Bloch l'invite chaleureusement à participer au numéro de la revue *Europe* consacré à Gobineau. Selon J. Boissel, il est probable que les deux hommes aient fait connaissance à la bibliothèque universitaire de Poitiers. Léon Bazalgette a sans aucun doute contribué à faire le lien : ce dernier, membre du comité de rédaction de *L'Effort*, la revue fondée par Bloch en 1910 puis du comité de rédaction d'*Europe*, avant d'en devenir, en 1925, le rédacteur en chef, est aussi l'auteur d'ouvrages qui mobilisent l'anthroposociologie pour expliquer l'infériorité des nations latines ^[18]. Mais il est vrai que les adeptes de la supériorité des Aryens/Germains ont été peu nombreux en France. On a déjà souligné le peu d'adhésion qu'ont suscité les théories de Courtet de l'Isle et de Gobineau. Rares sont ceux qui, comme Bazalgette, mobilisent les théories scientifiques de Lapouge pour conforter leurs thèses défendant la supériorité des Germains sur les Latins ^[19].

À la fin du siècle, le débat sur les mérites respectifs des races nordiques et alpines sort des cercles anthropologiques et se prolonge par des débats passionnés sur les aptitudes respectives des peuples du nord et du midi. L'offensive des pays Anglo-Saxons, forts de leur puissance économique, politique et coloniale, ne cesse de se renforcer dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; elle émane de l'élite intellectuelle et politique, puise largement dans le registre racialement et fait du facteur racial un élément central de la géopolitique de l'Europe. Pour l'économiste Friedrich List ardent partisan de l'unité économique et politique de l'Allemagne, la distinction entre les races « semble devoir acquérir une grande influence sur la politique pratique de l'avenir ». À ses yeux, les Français forment une nation « brave et douée de grands talents » mais ils n'excellent ni dans « l'agriculture, ni dans la manufacture, ni dans le commerce », et List conclut que la « nature a refusé à la race gauloise les qualités indispensables pour élever une nation suprême de puissance et de richesse » ^[20]. Bismarck, unificateur et premier chancelier (1871-1890) de l'Allemagne, présente, en 1868, la race latine comme une « race usée », ayant certes accompli de grandes actions mais maintenant « appelée à dépérir et à disparaître ». L'avenir est au peuple du Nord, à la race germanique jeune, puissante et virile

destinée à dominer des races celte et slave jugées féminines et passives [\[21\]](#).

On a vu que l'anglo-saxonnisme se nourrit des réussites économiques politiques, coloniales du Royaume-Uni et de l'Allemagne. Alors que la concurrence et les rivalités s'accroissent dans les années 1880, le débat sur les identités nationales s'internationalise et les déboires des pays Latins (défaite coloniale italienne à Adoua en 1896, défaite militaire de l'Espagne face aux États-Unis qui lui ravissent les Philippines et Cuba en 1898, humiliation française face au Royaume-Uni la même année) viennent illustrer les thèses arguant de la dégénérescence des Latins. Christophe Charle a replacé le débat sur la crise des nations latines dans le contexte de concurrence entre les savants au sein de l'espace international des champs intellectuels et des rivalités entre les États. En France, la thématique de la dégénérescence renforce le sentiment de décadence des Latins qui puise dans le registre du conservatisme politique (Taine, Renan) et dans celui de la norme lettrée à travers la critique des avant-gardes [\[22\]](#). Pour autant, ce courant intellectuel conservateur, représentant par excellence de la norme lettrée classique, qui s'incarne dans *La Revue des deux mondes* n'adhère pas aux thèses vantant la supériorité des races du nord. Non pas que son directeur Fernand Brunetière néglige le facteur racial, il voit même dans « l'histoire de la formation des races » « l'un des problèmes les plus intéressants que l'historien puisse se poser », mais il récuse l'idée de faire de l'histoire une science « conforme aux lois de l'histoire naturelle ». On a déjà donné plusieurs exemples de cette résistance du pôle des lettrés face à l'institutionnalisation d'une nouvelle science qui s'insère dans le pôle opposé, celui des sciences naturelles. Même lorsque les adeptes des Anglo-Saxons usent moins du registre naturaliste en mettant surtout en avant la supériorité culturelle des Anglo-Saxons, comme le font Bazalgette et Demolins, ils heurtent tout autant la norme classique lettrée en rendant l'intellectualisme des Latins responsable de leur décadence. Pour Léon Bazalgette, le Romain s'est « dévirilisé, abâtardi, artificialisé dépersonnalisé » dans une trop subtile civilisation, tandis que le barbare a conservé toutes ses « ressources ethniques », ses « énergies de fond » [\[23\]](#). Demolins loue aussi la « barbarie pleine de vigueur et de jeunesse » de ces Germains « exécuteurs de la volonté divine », qui s'impose à une civilisation romaine affaiblie par la prospérité matérielle et la décadence morale et donne à la France, Clovis « le chef de la première race de nos rois » [\[24\]](#).

Le succès de l'ouvrage de Demolins *À quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?* publié en 1897, vendu à plus de 30 000 exemplaires et ayant fait l'objet de nombreuses traductions, atteste de l'importance de ces débats sur la supériorité des Anglo-Saxons au sein du champ intellectuel international. Si l'essentiel de l'ouvrage de cet héritier de l'école de Le Play et de Spencer se place dans une perspective culturaliste en montrant comment le système éducatif assure à l'Angleterre sa supériorité, il n'échappe pas au déterminisme racial en avançant que la prépondérance de l'élément anglo-saxon sur l'élément celte et normand est aussi un élément à l'origine de sa prééminence ^[25]. Les ouvrages qui entendent répondre à l'offensive anglo-saxonne sur la prétendue décadence des Latins consacrent plusieurs pages à la critique des thèses des anthroposociologues. Pour Alfred Fouillée, comme pour Jean Finot, l'assimilation des Français aux Latins est un non-sens, les Français sont le résultat d'un mélange de races au sein desquels l'élément romain a été peu présent et les rassembler sous le nom de race latine en leur attribuant certains défauts ne relève pas du raisonnement scientifique ^[26].

Le rejet des théories vantant la supériorité des nordiques est tout aussi net chez les milieux nationalistes français. Le contexte de rivalités avec l'Allemagne les a rendus hermétiques à une pensée qui, par sa glorification des dolichocéphales et son mépris des brachycéphales, dévalorisait une composante essentielle de la population française et paraissait trop favorable aux populations d'outre-Rhin. Le méridional et admirateur de la civilisation gréco-latine, Charles Maurras, la condamne sans appel ^[27]. L'antisémitisme d'Édouard Drumont, essentiellement religieux, puise, assez superficiellement, dans les théories de l'antisémitisme racial afin de crédibiliser l'idée d'une psychologie juive héréditaire et d'une lutte séculaire entre Aryens et Sémites ^[28]. Mais la jonction entre Drumont et les anthroposociologues n'a pas lieu. Lapouge reproche à Drumont d'assimiler les brachycéphales bruns aux Aryens et de vouloir conserver l'œuvre de la Révolution française ^[29].

En étudiant l'ethnogenèse de la France construite par les naturalistes et les lettrés, on a vu se dégager une position assez consensuelle. Si le sang qui coule dans les veines des hommes du XIX^e siècle n'est pas considéré comme pur, s'il est issu d'un mélange bénéfique de races, il est tout de même à dominante gauloise. Comme on l'a vu précédemment, le Gallo-romain est l'ancêtre par excellence d'Étienne Serres à Paul Broca, des frères Thierry à Camille Jullian, d'Henri Martin à Charles Maurras, de

ouvrages historiques aux manuels scolaires. Ce Gallo-romain, gaulois par le sang et romain par la culture, est le fruit des deux traditions intellectuelles concurrentes, la tradition lettrée, au sein de laquelle domine la culture latine, et la tradition naturaliste, en pleine expansion en cette fin de XIX^e siècle.

La France n'est pas la seule à condamner massivement l'anthroposociologie. La revue russe d'anthropologie refuse cette « fausse science », rejetée par les scientifiques français, belges et italiens et qui n'a de succès qu'en Allemagne ^[30]. En terre latine, l'anthroposociologie n'a guère plus de succès. Les anthropologues italiens consacrent plusieurs des ouvrages à la réfutation des thèses anthroposociologiques. Napoleone Colajanni (1847-1921), médecin converti à la sociologie, professeur de statistiques à l'université de Palerme, fondateur du Parti républicain italien (1895) et animé de convictions socialistes, consacre à la question un livre, *Latins et Anglo-saxons. Races supérieures et races inférieures*, publié en 1903 en Italie et traduit en 1905 en France (Alcan). Opposé au darwinisme social, il réhabilite les Latins et montre les signes de décadence manifestés par les Anglo-Saxons ^[31]. Son disciple Alfredo Niceforo, professeur à l'université de Lausanne, consacre un ouvrage à la réfutation des doctrines affirmant la supériorité des nordiques, arguant notamment que les régions qui ont connu les plus hauts degrés de civilisation sont peuplées de brachycéphales et non de dolichocéphales ^[32].

Dans un ouvrage intitulé *La Race méditerranéenne*, publié en italien en 1895, traduit en allemand en 1897 et en anglais en 1901, Guiseppe Sergi, professeur d'anthropologie à l'université de Rome, propose une nouvelle ethnogénèse de l'Europe en faisant venir d'Afrique les populations primitives européennes du néolithique. Arrivées par le bassin méditerranéen, ces populations se seraient dispersées dans le centre et le nord de l'Europe et, sous l'influence des différentes conditions géologiques et géographiques, auraient formé trois variétés, les Africains qui seraient restés sur le continent du même nom, les Méditerranéens et les Nordiques. Ces trois variétés, qui constituent les trois branches principales, d'une espèce appelée Eurafricaine, n'ont rien en commun avec les races dites aryennes. Les Germains et les Scandinaves, blonds et dolichocéphales, ne sont pas des Aryens mais des Eurafricains de variété nordique. Les Aryens, quant à eux, d'origine asiatique, constituent une variété de l'espèce Eurasiatique. Restés sauvages, ils ont causé la destruction d'une partie de la civilisation lors de leur invasion de l'Europe.

Les deux civilisations grecque et latine ne sont donc pas aryennes mais méditerranéennes. Mais ces thèses n'ont pas eu la même notoriété et postérité que les thèses nordicistes ^[33].

La Belgique entre Germains et Gaulois

Il était difficile à la Belgique, tout juste unifiée, connaissant une dualité linguistique et ayant été depuis plusieurs siècles à la confluence des influences néerlandaise et française, d'échapper à la racialisation de son identité nationale. Dès 1849, Pierre-Auguste-Florent Gérard, docteur en droit, jurisconsulte et historien, mobilise les avancées scientifiques pour étayer sa thèse des origines teutoniques des Belges. Utilisant l'opposition entre brachycéphales et dolichocéphales, tout juste établie par le Suédois Retzius, il oppose la race scandinave qui a apporté la civilisation aux populations d'Europe du Nord (Suédois, Danois, Norvégiens, Allemands Hollandais, Belges, Anglais) aux races celte et slave, inférieures et sauvages, tout juste sorties de leur barbarie asiatique ^[34]. Le géologue et anthropologue Jean-Baptiste Julien Omalius d'Halloy (1783-1875), sénateur, membre de l'Académie royale de Belgique, pourtant Liégeois et bien inséré dans les réseaux français par son statut de correspondant de l'Institut de France, n'en défend pas moins, lui aussi, au lendemain de la guerre franco-prussienne, la thèse de l'origine germanique des Celtes et rattache les Belges aux Teutons ^[35].

La Société d'anthropologie de Bruxelles participe activement, comme il se doit, au débat, orchestrant la controverse entre Léon Vanderkindere (1842-1906) et Émile Houzé. Le premier soutient, en 1868, une thèse intitulée *De la Race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples* dans laquelle il affirme que le facteur racial est prépondérant et vante les aptitudes des Anglo-Saxons tout comme l'infériorité des races celte et latine ^[36]. En 1872, il s'intéresse plus particulièrement aux origines raciales de la Belgique en mobilisant les sources historiques, il s'efforce de montrer que les influences germaniques ont dominé dans le nord, tandis que les influences celtiques et romaines ont été prépondérantes dans le sud ^[37]. Il reprend ensuite la question en mobilisant cette fois-ci les méthodes anthropométriques. S'inspirant de l'enquête de Virchow en Allemagne, il lance, avec le soutien du gouvernement belge, une grande enquête sur la couleur des yeux et des

cheveux auprès de plus de six cent mille enfants. Les résultats montrent que la frontière anthropométrique coïncida avec la frontière linguistique, puisque le type blond prédomine au nord et le brun au sud. Vanderkindere y trouve la confirmation de sa thèse sur l'ethnogénèse des Belges et, si les Flamands de son époque ne s'avèrent pas tous blonds, c'est en raison de leur métissage avec des populations préceltiques, probablement ligures ^[38].

Émile Houzé, qui avait soutenu sa thèse d'agrégation sur l'indice céphalique à l'université de Bruxelles en 1882, s'oppose vite, au sein de la nouvelle Société d'anthropologie de Bruxelles, aux thèses de Vanderkindere. À partir de l'étude de différents critères anthropométriques (indices céphalique et nasal, taille, morphologie crânienne, etc.), Houzé souscrit à la dualité raciale des Belges mais n'en tire pas les mêmes conclusions. Il constate l'infériorité physique et intellectuelle de la zone flamande et découvre, en comparant les résultats électoraux, une psychologie raciale différenciée, portant les Flamands vers les catholiques et les Wallons vers les libéraux ^[39]. Au fil du temps, Houzé accentue la hiérarchisation raciale entre Wallons/Celtes et Flamands/Germains. En 1905, il publie un ouvrage pour réfuter les thèses des anthroposociologues : les barbares du nord n'ont laissé que ruines sur leur passage et n'ont, en aucun cas, participé à la civilisation. Les Germains sont issus d'une race primitive autochtone, dérivant de celle de Neandertal, tandis que les langues et la civilisation indo-européennes sont arrivées en Europe avec les Celtes brachycéphales ^[40]. La Première Guerre mondiale renforce sa germanophobie. Toute son érudition anthropométrique est alors mise au service de la thèse de la primitivité des Allemands. Fort des résultats de plus de trente ans de recherches sur les squelettes des cimetières découverts en Belgique, de l'époque préhistorique à l'époque moderne, Houzé affirme que la morphologie des Flamands/Germains a conservé les formes archaïques et grossières de leurs ascendants lointains ^[41]. Houzé explique les comportements barbares des Allemands durant la guerre par une primitivité morphologique, qui n'est pas, dit-il, sans rappeler celle des Africains. Il lui oppose la richesse de la civilisation celte sur laquelle s'est aisément greffée la culture gréco-romaine et qui s'est épanouie en Gaule jusqu'à ce que les invasions germaniques la fassent retomber dans la barbarie ^[42].

Notes du chapitre

- [1] ↑ En 1913, son premier livre, *Les Sélections sociales*, s'est vendu à sept cents exemplaires, dix-sept ans après sa parution, *L'Aryen* atteint quatre cent trente exemplaires pour un tirage de mille et, *Race et milieu social* trois cents pour un tirage similaire. Marco Schütz, *Rassenideologie in der Sozialwissenschaft*, Berne, Peter Lang 1994.
- [2] ↑ Son premier article a été, selon le directeur de la revue, très apprécié, le programme de ses cours est publié, ses écrits et ses enseignements signalés. Lapouge, « La dépopulation de la France », *RA*, 1887, p. 69-80, 1988, p. 629-630 ; lettre de Topinard à Lapouge, 3/02/1887, AL. *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 1888, p. 45.
- [3] ↑ Topinard intervient en faveur de Lapouge auprès de Louis Liard, directeur de l'enseignement supérieur de 1884 à 1902, du Doyen de la Faculté des sciences d'Alger, du Préfet de l'Hérault. Lettres de Topinard à Lapouge 12/06/1887, 30/07/1887, 2 /10/1887, 15/10/1892, AL. Mais l'ancien secrétaire de la Société d'anthropologie es alors, lui aussi, dans une position difficile, victime de l'ostracisme des matérialistes, mis à l'écart de la Société et de l'École d'anthropologie. Il a été exclu de l'École d'anthropologie par un « putsch des matérialistes » en décembre 1889. La collaboration de Lapouge à *L'Anthropologie* cesse en raison, semble-t-il, de l'opposition d'Émile Cartailhac. Lettres de Topinard à Lapouge, 16/01/1892 et 1/02/1894.
- [4] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale*, *op. cit.*, p. 99-100.
- [5] ↑ L. Manouvrier, « L'Indice céphalique et la pseudo-sociologie », *REA*, 1899.
- [6] ↑ C. Reynaud-Paligot, *La République raciale*, *op. cit.*, p. 96-101.
- [7] ↑ Eugène Pittard, *Les Races et l'histoire...*, *op. cit.*, p. 24-28.
- [8] ↑ *Les idées égalitaires*, Paris, Alcan, *La Démocratie devant la science. Études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, Paris, Alcan, 1904.
- [9] ↑ Laurent Mucchielli, *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, La Découverte, 1998, p. 280-284. Alain Policar, « Science et démocratie : Célestin Bouglé et l'anthroposociologie », in Jacqueline Hoareau-Dodineau et P. Texier (dir.), *Anthropologies juridiques. Mélanges Pierre Braun*, Limoges, Presses univ. de Limoges, 1998, p. 687-710. C. Reynaud-Paligot, *La République raciale*, *op. cit.*, p. 194-196.
- [10] ↑ « Les anthropologistes de l'école aristocratique » étaient selon lui dans l'erreur, leur « anthropologie de classes », qui assimilait classes supérieures et dolichocéphalie, était qualifiée de « douteuse ». Les « nègres » étaient aussi dolichocéphales, les Suédois, les plus dolichocéphales, ne dominaient pas le monde, les Sardes très dolichocéphales, avaient été d'une « stérilité remarquable », etc.
- [11] ↑ A. Fouillée, *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 2^e éd., 1898, p. 76, 84, 116-140, 278-281.
- [12] ↑ Charles Gide, *Revue d'économie politique*, 1896, t. 10, p. 926-932.
- [13] ↑ Lapouge, *L'Aryen*, *op. cit.*, p. 464-481.
- [14] ↑ Son auteur est G. Palante, *RIS*, 1901, p. 142-143. Articles publiés : « Lapouge, Le darwinisme dans la science sociale », *RIS*, 1893, p. 414-436 ; « Vie et mort des nations », 1894, p. 421-435 ; « Transmutation et sélection par l'éducation », 1895, p. 169-189. C.C. Closson, « Dissociation par déplacement », *RIS*, 1897, p. 211-223. H. Muffang, « Études d'anthroposociologie. Écoliers et Paysans de Saint-Brieuc », *RIS*, 1897, p. 789-799.
- [15] ↑ Taguieff, *La Couleur et le sang : doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une Nuits « Les petits livres », 1998 (rééd. augmentée et refondue, Mille et une Nuits « Essai », 2002, p. 271).
- [16] ↑ G. Vacher de Lapouge, « Durand de Gros et l'analyse ethnique », *Revue scientifique*, 1903, vol. 1, p. 203-207. Sept lettres échangées avec la revue figurent dans la correspondance Lapouge.
- [17] ↑ Lettre de Rémy de Gourmont à Lapouge, 7/05/1904.
- [18] ↑ L. Bazalgette, *À quoi tient l'infériorité française*, Paris, Fischbacher, 1900 ; *Le Problème de l'avenir latin*, Paris, Fischbacher, 1903. J. Boissel, « Une correspondance inédite, Jean-Richard Bloch et Vacher de Lapouge », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1987, n° 4, p. 774-752.
- [19] ↑ L. Bazalgette, *Le Problème de l'avenir latin*, *op. cit.*, p. 132-134, 163.
- [20] ↑ Valeur et conditions d'une alliance entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne dans *Gesammelte Schriften*

- (1850), cité dans *Les Origines du pangermanisme 1800-1888*, textes présentés par Charles Andler, Paris, Louis Conrad, 1915, p. 122-123.
- [21] ↑ Otto von Bismarck, *Mémoires* (1870), cité dans *Les Origines du pangermanisme*, *op. cit.*, p. 168-170.
- [22] ↑ C. Charle, « Pour une histoire comparée des débats intellectuels internationaux. L'exemple de la crise fin de siècle », in M. Caruso et Heinz-Elmar Tenorth (éd.), *Internationalisierung, Internationalisation, Internationalisierung, Internationalisation, Semantik und Bildungssysteme in vergleichender Perspektive*, Francfort-M, Peter Lang, 2002, p. 167-184.
- [23] ↑ L. Bazalgette, *Le Problème de l'avenir latin*, *op. cit.*, p. 51, 76.
- [24] ↑ E. Demolins, *Histoire de France depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, t. 1 : *Les origines, la féodalité*, Paris, Librairie de la Société bibliographique, 1879, p. 67, 94.
- [25] ↑ E. Demolins, *À quoi tient la supériorité des Anglo-saxons ?* (1897), Paris, Anthropos, 1998, p. 10-16. Voir dans le même volume la préface de Lucette Colin et Rémi Hess ainsi que Christiane Montandon, « La notion de type social chez Edmond Demolins, comme principe de classification des caractères des nations », in Alain Montandon (dir.), *L'Europe des politesses et le caractère des nations*, Paris, Anthropos, 1997, p. 107-127.
- [26] ↑ Jean Finot, *Le Préjugé des races*, Paris, Alcan, 1908, 3^e éd., chapitre 3. A. Fouillée, *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 2^e éd., 1898, p. 159, 171. Voir aussi une critique de Demolins in Jacques Reynaud *Les Français sont-ils inférieurs aux Anglais ?* À propos d'un livre récent de Demolins, Verneuil, 1898, René Kérallain cite d'autres articles dans : « La supériorité des Anglo-saxons », *Revue britannique*, mai 1898, n^o 5. p. 5-43.
- [27] ↑ C. Reynaud-Paligot, *Maurras et la notion de race*, *op. cit.*
- [28] ↑ Édouard Drumont, *La France juive*, Paris, Marpon et Flammarion, 8^e éd., 1886, 2 vol., t. 1, p. 5-13, 35-39, 103-106, 122, 413, 451. Voir aussi Grégoire Kauffmann, *Édouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008, p. 92-96.
- [29] ↑ Lapouge, *L'Aryen...*, *op. cit.*, p. 464.
- [30] ↑ « Au sujet d'une erreur anthropologique : l'anthroposociologie, ses théories, ses lois », *Russkij antropologičeskij žurnal*, 1907, p. 183-185. L'anthropologue Anoutchine défendait la thèse de la supériorité des brachycéphales.
- [31] ↑ Sa correspondance avec Lapouge se révéla pourtant très cordiale. Il lui déclara que bien que ne partageant pas complètement ses théories et conclusions, il était en accord avec lui sur les différences psychologiques entre dolichocéphales et brachycéphale et qu'il le citait dans ses cours. Il regretta qu'on préférât René Verneau à Lapouge au poste de directeur du Musée de l'homme. Lettres de Colajanni à Lapouge, 25/11/1905, 22/12/1905 5/01/1909, 11 lettres échangées entre 1905 et 1914, AL. L'anthropologue Ridolfo Livi bien que trouvant ses théories pas suffisamment démontrés, qualifia L'Aryen de magnifique. Lettres de Livi à Lapouge, 16/05/1896, 07/01/1900.
- [32] ↑ Alfredo Niceforo, *Les Germains. Histoire d'une idée et d'une race*, Paris, 1919. L'anthropologue Paolo Mantegazza avança l'argument que les Grecs et les Italiens étaient parmi les populations actuelles celles qui ressemblaient physiquement le mieux aux descendants directs des Aryens, les Indiens du Nord. Cf. Day, *The Concept of the Aryan Race*, *op. cit.*, p. 33.
- [33] ↑ G. Sergi, *The Mediterranean Race : A Study of the Origin of European peoples* Londres, Scott, 1901. Anthropological Publications, N.B. Oosterhout, *The Netherlands*, 1967. Nous n'avons pas trouvé de compte rendu détaillé du livre de Sergi dans les revues anthropologiques françaises. Si Hovelacque se déclare séduit (Lettre de Hovelacque à G. de Mortillet, 15/07/1895, Dossier D 266, Archives Mortillet, Université de Sarrebrück), Salomon Reinach craint que la race méditerranéenne inaugure, à l'instar du mythe arien, « un culte nouveau et non moins arbitraire » (*L'Anthropologie*, 1896, p. 687). L'ouvrage de Panick Käthe, *La Race latine. Politischer Romanismus im Frankreich des 19. Jahrhunderts* (Bonn, Ludwig Röhrscheid Verlag, 1978), n'évoque pas la notion de « race méditerranéenne ». Cette dernière trouva aussi une application dans l'Algérie coloniale où elle désigna une nouvelle race formée par l'union des colons européens. Cf. Patricia M.E. Lorcin, *Kabyles, Arabes, Français : identités coloniales*, Limoges, Pulim, 2005, p. 261-275. Le concept de race méditerranéenne est également défendu par l'anthropologue Louis Bertholon (« Étude comparée des crânes de Carthaginois d'il y a 2400 ans » *Revue tunisienne*, t. 17, 1910, p. 161-168). Il trouve une application politique dans les années 1920

avec le manifeste pour l'Union des races méditerranéennes en Europe (*Le Figaro*, 20 octobre 1920).

[34] ↑ Gérard Pierre-Auguste-Florent, *Histoire des races humaines d'Europe depuis leur formation jusqu'à leur rencontre dans la Gaule*, Bruxelles, Librairie polytechnique d'Aug. Decq, 1849.

[35] ↑ « Congrès international d'anthropologie préhistorique à Bruxelles », *La Revue scientifique*, 31/ 08/1872, p. 193-195. Omalius d'Halloy, *Traité des races humaines*, Paris, P. Bertrand, 1845. *RDA*, t. 3, 1874, p. 340.

[36] ↑ Léon Vanderkindere, *De la Race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples*, thèse de philosophie et de lettres de l'université libre de Bruxelles, Bruxelles-Paris, F. Claassen-Hachette, 1868.

[37] ↑ Léon Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*, Bruxelles, Muquardt, 1872.

[38] ↑ L. Vanderkindere, « Sur l'ethnologie de la Belgique », in Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, compte rendu de la 6^e session de Bruxelles, 1872, Bruxelles, C. Muquardt éditeur 1873 (Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1969, p. 569-574). *Nouvelles recherches sur l'ethnologie de la Belgique. Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux*, Bruxelles, Vanderauwera, 1879.

[39] ↑ Émile Houzé, « Les élections communales du 19 octobre 1884 au point de vue anthropologique », *BSAB*, t. III, 1884-1885, p. 364-372.

[40] ↑ É. Houzé, *L'Aryen et l'anthroposociologie. Étude critique*, Bruxelles, Institut Solvay, Misch et Thron 1906. Jacques Victor, « Conférence d'É. Houzé, L'Aryen », *BSAB*, 1905, t. XXIV, p. CCCXV-CCCXX.

[41] ↑ Notamment la persistance des caractères primitifs du crâne, surtout du côté frontal, la projection de la face, la mâchoire massive, la proportion des os des membres, etc.

[42] ↑ É. Houzé, « L'Allemand à travers les âges », *BSAB*, t. 34-36, 1919-1921, p. 20-47.

V. Les évolutions durant l'entre-deux-guerres

Comme le montre l'exemple du savant belge, la Première Guerre mondiale a effectivement entraîné non seulement un ralliement massif des intellectuels à la « défense de la civilisation contre la barbarie »^[1] mais aussi un renforcement de la racialisation des identités collectives^[2]. Les anthropologues ont été d'importants contributeurs à ce phénomène ; les cours de l'École d'anthropologie et les revues ont participé à cette intense entreprise d'explication « scientifique » du comportement allemand. Louis Capitan, qui est par ailleurs chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, consacre la première leçon de son cours d'anthropologie préhistorique de l'année 1915-1916 à l'étude des « caractères d'infériorité morbide des Austro-Allemands ». La « monstruosité psychologique » des Allemands est, selon lui, due à une anomalie de leur cerveau, qui lui paraît plus développé dans certaines zones, notamment celle qui concernent les domaines matériel, mécanique et industriel, tandis que d'autres zones ayant trait aux sentiments élevés, à la délicatesse ou encore à la valeur morale lui semblent atrophiées. La dégénérescence du peuple allemand est aussi visible à travers la suractivité anormale de leur fonction intestinale, la « bromidrose fétide »^[3]. Le paléontologue Marcellin Boule, professeur au Muséum national d'histoire naturelle, explique quant à lui la « volonté d'hégémonie mondiale » par une « mégalomanie » pathologique. Au moment où les créatures deviennent les géants de leur groupe, explique le savant professeur, lorsqu'elles ont atteint le summum de leur puissance physique, elles succombent brusquement en raison d'une rupture d'équilibre dans leurs facultés et perdent leur plasticité primitive qui leur avait permis de s'adapter jusque-là. Tel a été le cas des poissons des temps primaires, des amphibiens du début de l'ère secondaire ou encore des gigantesques reptiles ; tel est maintenant le sort des Allemands. Figure inversée, la France a pu, elle, conserver l'équilibre de ses facultés, sa plasticité organique, son esprit d'initiative individuelle et sa capacité d'adaptation^[4].

On peut encore lire dans la *Revue de l'École d'anthropologie* de nombreux articles

analysant le conflit franco-allemand en terme raciaux. Les anthropologues français s'efforcent de réfuter la prétendue supériorité germanique de la race nordique, de répondre aux pangermanistes, aux anthroposociologues et aux adeptes de l'aryanisme en rappelant que la race dolichocéphale blonde n'est qu'une race primitive assez grossière et que la civilisation est arrivée en Europe grâce aux brachycéphales ^[5]. La France doit son humanisme et son pacifisme au caractère doux, aux aptitudes agricoles, industrielles et artistiques des brachycéphales bruns, et c'est en France que la fusion des races a abouti à une « mentalité supérieure » défendant les droits de l'homme, la liberté et l'égalité ^[6].

Les mutations de l'anthropologie raciale allemande

Les études concernant l'anthropologie raciale allemande ont montré une profonde évolution entre la génération des anthropologues des années 1870 et les nouvelles générations du début du siècle et de l'entre-deux-guerres ^[7]. Alors que Virchow et ses disciples s'étaient opposés aux théories raciales aryennes ou nordiques, avaient condamné vigoureusement l'antisémitisme en progression parmi les élites intellectuelles et avaient professé un libéralisme politique, une nouvelle génération, qui apparaît juste avant la Première Guerre mondiale et qui domine ensuite dans les années 1920-1940, se rallie aux eugénistes et aux nationalistes.

En Allemagne, le difficile contexte socio-économique des dernières années du XIX^e siècle favorise la remise en cause de l'idéologie du progrès, la confiance en un essor continu des progrès économiques, sociaux, et entraîne le développement d'une vision pessimiste de l'avenir. Les maux sociaux et sanitaires, perçus comme les conséquences négatives de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la prolétarianisation, deviennent visibles grâce aux statistiques qui alarment sur l'alcoolisme, la criminalité, la prostitution, les épidémies, la propagation des maladies héréditaires (syphilis, tuberculose). Au contexte socio-économique, s'ajoutent les progrès de la médecine qui favorisent l'essor d'une élite savante ambitionnant de maîtriser, grâce à la science, les symptômes et les causes de ces maux qui affectent les corps et la société. Ce phénomène ne fait que renforcer la vaste entreprise de biologisation qui s'était manifestée depuis plusieurs décennies au sein des sociétés européennes. L'exacerbation des rivalités politiques fait encore plus redouter les conséquences politiques d'un affaiblissement démographique, sinon en nombre pour une Allemagne bien peuplée, mais en qualité. La tardive unification qui retarde le processus d'expansion coloniale en Allemagne nourrit les visées impérialistes des élites économiques et politiques. C'est dans ce contexte particulier à l'Allemagne fin de siècle que s'opère la synthèse entre l'anthropologie raciale, l'eugénisme, le nationalisme et l'impérialisme.

Les idées eugénistes connaissent un notable essor dans la seconde moitié du siècle. Les progrès des statistiques et leurs applications aux phénomènes biologiques (la

biométrie) laissent espérer de réels progrès dans l'étude des phénomènes liés à l'hérédité et donc dans l'amélioration de la santé mentale et physique des populations^[8]. Telle est l'ambition de l'anglais Francis Galton (1822-1911), qui crée le terme d'eugénisme (*eugenics*) et dont l'ouvrage majeur, *Hereditary Genius* (1869), est traduit en allemand en 1910. C'est dans les dernières années du XIX^e siècle que l'eugénisme fait son apparition en Allemagne sous le nom d'hygiène raciale (*Rassenhygiene*). Deux médecins, Wilhelm Schallmayer et Alfred Ploetz, en sont les principaux initiateurs, le premier en publiant les premiers ouvrages eugénistes allemands^[9] et le second en impulsant l'institutionnalisation de l'hygiène raciale. Alfred Ploetz (1860-1940), après avoir publié en 1895 un ouvrage qui s'inquiétait de la dégénérescence de la population allemande^[10], crée en 1904, une revue, *Archiv für Rassen und Gesellschafts Biologie* (Archives de biologie raciale et de sociobiologie), et l'année suivante une société savante à Berlin, la Société d'hygiène raciale bientôt suivie par la création d'autres sociétés locales. Ces sociétés connaissent un succès notable, rassemblant une bonne partie de l'élite intellectuelle, des professeurs de médecine, des anthropologues en premier lieu mais aussi des artistes et des écrivains. Les thématiques eugénistes visant à préserver la « race allemande » de la dégénérescence rencontrent l'adhésion d'un certain nombre d'anthropologues. Felix von Luschan, titulaire de la chaire d'anthropologie à l'université de Berlin à partir de 1909, devient ainsi le premier président de la Société d'hygiène raciale de Berlin, de 1905 à 1913. À Munich, Johannes Ranke, le titulaire de la chaire d'anthropologie, adhère à la société et propose que la Société d'anthropologie de Munich travaille en étroite collaboration avec celle d'hygiène raciale. À Fribourg, c'est encore le professeur d'anthropologie Eugen Fischer qui en est l'animateur. L'eugénisme devient une discipline scientifique qui trouve place au sein des universités. En 1914, six universités allemandes dispensent des cours d'hygiène raciale. La présence des responsables des hebdomadaires médicaux les plus diffusés au sein de ces sociétés assurent une large diffusion à ces thèses^[11]. L'hygiène raciale est une préoccupation partagée par tout l'échiquier politique de l'Allemagne du tournant du siècle, du marxiste Karl Kautsky jusqu'aux nationalistes les plus virulents en passant par la droite modérée. La science est alors censée venir au secours des réformes politiques en améliorant le corps social menacé par les maux de l'industrialisation. Mais si les hygiénistes de gauche pensent que

l'assistance aux plus faibles et l'intervention de l'État doivent participer à la régénérescence de la population allemande, l'aile droite est au contraire sensible aux arguments qui rendent l'interventionnisme de l'État responsable d'avoir faussé la saine sélection naturelle, une sélection qui assure naturellement le triomphe des meilleurs et l'élimination des moins aptes. La nécessité d'un espace vital pour accroître le bien-être des populations allemandes s'ajoute aux préceptes des hygiénistes, et la jonction s'opère entre les sociétés d'hygiène raciale et les milieux pangermanistes. Un certain nombre des « hygiénistes raciaux » rejoignent le parti ultra-nationaliste *Vaterlandspartei* fondé en 1919. La guerre, la défaite, l'humiliation des traités de paix fait le lit d'un parti qui connaît une forte croissance du nombre de ses membres ^[12]. Paul Weidling a montré comment, dans le contexte des graves crises socio-économiques et politiques des années 1890-1930, s'opère la fusion entre l'anthropologie raciale, les théories de sélection naturelle et de survie des plus aptes et la conviction de la supériorité de la race nordique.

C'est aussi sous l'influence de ce contexte bien particulier à l'Allemagne que la mutation des anthropologues eut lieu. Alors que Virchow et ses disciples étaient restés réfractaires aux théories nordiscistes, la nouvelle génération s'y rallie. Les revues anthropologiques et les congrès de la Société allemande d'anthropologie montrent, à partir des premières années du siècle, le ralliement des anthropologues aux théories d'Ammon et de Lapouge. L'anthroposociologie fait son entrée dans des manuels scientifiques et dans les cours d'anthropologie, notamment ceux d'Eugen Fischer à Fribourg ou encore de Felix von Luschan à Berlin ^[13]. Cette nouvelle génération d'anthropologues raciaux ouverte aux nouvelles avancées scientifiques apparaît comme capable de revivifier la vieille science des races qui commençait sérieusement à s'essouffler devant les limites et les impasses de l'anthropométrie. Alors qu'après plusieurs décennies de mensurations des corps et des squelettes l'entreprise de classification marque le pas, les nouvelles sciences, la sérologie et la génétique, donnent l'espoir de progresser dans les connaissances des mécanismes héréditaires au cœur de la problématique raciologique.

Les anthropologues ralliés à l'hygiène raciale sont aussi ceux qui portent la révolution scientifique incarnée par le mendélisme ^[14]. Les premières applications des lois de Mendel à l'homme – la transmission de la couleur des yeux et des cheveux – renforcent le paradigme héréditariste et donnent l'illusion que tous les

comportements humains vont pouvoir être expliqués scientifiquement en suivant les lois de la génétique. Les théories sur l'inégalité des races puisent largement dans cette nouvelle scientificité, et ses promoteurs incarnent la nouvelle modernité scientifique. Eugen Fischer, élève du généticien néo-darwiniste August Weismann, bénéficie d'une grande renommée parce qu'il mène la première étude scientifique sur l'application des lois de Mendel à l'homme. Il est ainsi l'un des premiers à étudier la transmission de la couleur des yeux et des cheveux, mais il est aussi à l'origine de conclusions, moins fondées scientifiquement et aux implications politiques évidentes, qui présentent les métissages entre race blanche et noire en Afrique du Sud comme synonymes de déclin de la race blanche. Fischer est aussi l'auteur avec Erwin Baur et Fritz Lenz d'un manuel, *Esquisse d'une théorie de l'hérédité humaine et de l'hygiène raciale*, qui fait autorité en Allemagne pendant une vingtaine d'années ^[15].

L'internationale nordique

Les pertes et le traumatisme dus à la Première Guerre mondiale, suivis de la profonde crise socio-économique qui ravage l'Allemagne dans l'entre-deux-guerres, ainsi que l'humiliation politique des traités de paix ne font que renforcer les inquiétudes face à la décadence, tout comme l'intérêt pour une science censée y remédier et qui flatte l'orgueil national par ses théories sur la suprématie des nordiques. Ces thèses connaissent une grande diffusion au sein de la société allemande grâce à un jeune professeur de lycée, Hans F.K. Günther (1891-1968), qui, après avoir célébré les vertus de la race nordique, ses qualités physiques et intellectuelles, en reprenant les thèses développées par l'anthroposociologie, présente la « renordification » – l'augmentation de la proportion de sang nordique – comme remède à la décadence de la nation allemande. Le succès populaire de ses ouvrages atteste de la bonne réception de ses thèses dans une Allemagne meurtrie ; son *Étude raciale du peuple allemand*, publiée en 1922, a en effet déjà connu seize éditions en 1933, soit cinquante mille exemplaires vendus, et la version abrégée cent quarante-cinq mille en 1935 et près de trois cent mille en 1942. Günther est également l'auteur d'une multitude d'articles et de vingt-cinq ouvrages dont la diffusion est estimée à près de cinq cent mille exemplaires ^[16]. La vulgarisation de ses thèses doit beaucoup à l'action de Julius F. Lehman, secrétaire de la section munichoise de la Société d'hygiène raciale et éditeur des principales publications raciologiques et nationalistes ^[17].

En 1930, Günther, nommé par Wilhelm Frick – ministre de l'Intérieur et de l'Éducation du premier gouvernement à participation nazie en Thuringe – à une chaire d'anthropologie sociale spécialement créée à son attention à la faculté des sciences d'Iéna, rend hommage au fondateur de l'anthroposociologie en affichant le portrait de Lapouge dans sa salle de cours et en lui demandant de rassembler les matériaux nécessaires à sa biographie ^[18]. En 1929, la revue *völkisch* allemande *Die Sonne* consacre un numéro spécial à Lapouge à l'occasion de son 75^e anniversaire au sein duquel les principaux intellectuels nordicistes de l'époque lui rendent hommage. Alors qu'en Allemagne le nordicisme est reconnu officiellement et qu'en Angleterre des groupes se forment (la « Viking Society for Northern Research », « les Nordiques »), l'idée d'une structuration internationale émerge ^[19] et c'est au sein des

sociétés d'eugénique que la dimension internationale trouve corps. En 1907, les eugénistes s'étaient regroupés au sein de la Société internationale d'eugénisme, mais la société disparut avec la Première Guerre mondiale. La Fédération internationale des organisations eugéniques (IFEEO), voit le jour en 1925. Présidée par Davenport de 1927 à 1932, elle défend une sélection individuelle mais aussi raciale des immigrants, prône une coopération internationale entre les États afin de préserver la race nordique, et certains de ses membres approuvent la politique raciale des nazis ^[20].

La correspondance de Lapouge confirme son insertion dans les réseaux eugénistes et nordicistes internationaux de l'entre-deuxguerres ^[21]. Lapouge réussit à convaincre les éditions Payot de publier en français l'ouvrage de Grant *Le Déclin de la grande race*, et rédige une préface (1926) ^[22]. Les milieux eugénistes le considèrent comme un précurseur et lui rendent des hommages enthousiastes. La revue anglaise *The Eugenics Review* de l'Eugenics Society, présidée par Leonard Darwin, publie ses articles, et il est invité à participer au second Congrès international d'eugénique à New York en septembre 1921. En 1925, il présente une communication au Sixième congrès international du « Birth Control », un mouvement néo-maltusien américain ^[23]. La reconnaissance de ses travaux ne se limite pas aux milieux de l'eugénisme, il est ainsi invité à la première conférence internationale sur la population organisée par la Ligue des nations à Genève en 1927 ^[24].

La diffusion des thèses de Lapouge à l'étranger doit beaucoup à l'action d'un fidèle disciple, « fils spirituel » et actif médiateur, Auguste-François Du Pont ^[25]. Né à Calais en 1869, issu d'une famille de négociants, Du Pont s'installe à Bordeaux pour se consacrer au commerce du vin et des liqueurs avec les États-Unis avant que la crise ne l'oblige, à la fin des années 1920, à se reconvertir dans les assurances. Son enfance en Allemagne et en France, ses études dans les universités anglaise, française et allemande, lui ont permis d'acquérir les compétences linguistiques indispensables à son rôle de médiateur. Représentant européen de plusieurs revues américaines, *The Review of Review*, *New York Herald*, *Nature Magazine* et correspondant de l'agence *Associated Press*, membre de plusieurs sociétés savantes dont l'American Genetic Association, Du Pont cherche à publier les livres et les articles de Lapouge en Belgique, Suède, Allemagne et aux États-Unis. Il prend des contacts, met en relation, répond aux correspondants étrangers de la part de Lapouge,

assume des tâches de traduction et de secrétariat avec l'aide de sa femme qui assure des copies de lettres, d'articles et de manuscrits ^[26]. Du Pont entreprend des démarches en vue de l'attribution du prix Nobel à Lapouge mais il doit renoncer en raison de l'opposition du gouvernement français ^[27].

En dépit de plusieurs interventions de disciples étrangers prêts à en assurer la traduction, les livres de Lapouge ne trouvent pas d'éditeurs ^[28]. L'anthroposociologie reste insérée dans des réseaux qui demeurent marginaux au sein des opinions publiques, à l'exception notable de l'Allemagne. Il est en effet révélateur que le seul livre de Lapouge traduit à l'étranger l'ait été en Allemagne : *L'Aryen. Son rôle social* parut à Francfort en 1939. Les nazis voient effectivement en Lapouge un précurseur dont les œuvres sont jugées dignes d'être diffusées. Des extraits de ses œuvres figurent dans des manuels d'apprentissage du français, et les nazis lui rendent hommage à plusieurs reprises ^[29]. Si bon nombre d'éléments de l'anthroposociologie sont repris par les nazis, l'auteur de la doctrine ne manifeste pourtant pas d'enthousiasme lors de l'arrivée au pouvoir d'Hitler. On a déjà souligné vu qu'il s'était opposé aux pangermanistes et qu'il avait désapprouvé les volontés expansionnistes des États-nations. L'Allemagne n'avait pas de prestige particulier à ses yeux et ne fut jamais assimilée au pays par excellence de la race dolichocéphale blonde. En 1932, il donne son analyse : « Le programme social de Hitler a été patiemment construit sur les données de mes publications sélectionnistes de ces dernières années. Seulement le lait a tourné et il n'y a dans la casserole qu'une cuisine de sorcière. Le travail obligatoire pour tous, la limitation des dépenses au produit du travail, la multiplication méthodique des eugéniques, l'exclusion des cacogéniques de la reproduction, tout cela était déjà dans le socialisme aristocratique de Woltmann et Lapouge, quand ils dirigeaient, il y a 25 ans, la *Politisch Anthropologisches Revue*, et quand on eut fait disparaître mon lieutenant, attendirent pour reparaître Hitler et Günther. Le pangermanisme est une idée de philologues politiciens d'ilyaun siècle, qu'on a essayé de coller avec l'équation aryen = dolicho blond = german = tout ce qui est de culture boche ou de langue allemande, chose sans rapport. Autre ingrédient très vénénéux, le militarisme. Comme si démolir les choses et massacrer les gens était marqué de haute supériorité et œuvre pie. [...] Je crois bien que les nazis ont fini par comprendre mes explications, et combien ils risquaient de bosses à s'en prendre aux voisins, d'autant

qu'en pure doctrine ce n'est pas l'Allemagne qui est le pays des dolichoblonds. Mais ce qui m'inquiète toujours, c'est de voir l'Allemagne, pièce essentielle de la machine du monde, aboutir à la plus épouvantable guerre civile sans beaucoup avancer le progrès du monisme sélectionniste. Ou plutôt faire un cimetière dans un champ de ruines. »^[30] Trois ans plutôt, il avait écrit à Grant que le sélectionnisme n'impliquait pas « l'extermination des races non aryennes mais l'épuration de toutes les races d'un certain degré d'organisation mentale et leur acheminement vers un niveau sans cesse supérieur »^[31]. Si Lapouge ne se rallie pas au régime nazi, il voit pourtant en Günther un « bon disciple », l'homme le plus capable de continuer son œuvre en Europe^[32].

Les disciples et amis allemands de Lapouge se sont, en revanche, ralliés au régime nazi. Eugen Fischer détenteur depuis 1918 de la chaire d'anatomie de l'université de Fribourg-en-Brisgau et devenu, en 1927, directeur de l'Institut Kaiser Wilhelm d'anthropologie, de science de l'hérédité humaine et d'eugénisme, se met au service des nazis. Professeur d'anthropologie en 1933, recteur de l'université de Berlin de 1933 à 1935, il soutient la politique antisémite et participe à la politique de stérilisation forcée d'individus porteurs de tares et d'enfants issus de soldats noirs de Rhénanie et de la Ruhr^[33]. Günther intègre, en 1933, le Comité d'experts des questions de politique démographique et raciale créé par le ministre de l'Intérieur du Reich, Wilhelm Frick. Déjà nommé en 1930 à la chaire d'anthropologie sociale de la faculté des sciences d'Iéna par le premier gouvernement nazi de Thuringe, il est promu cinq ans plus tard à la chaire de raciologie (Rassenkunde) à l'université de Berlin. Le 11 septembre 1935, lors du grand congrès du parti nazi à Nuremberg qui proclame les lois raciales, il se voit décerner le « Prix national-socialiste pour la science ». Puis il connaît une certaine disgrâce et se retire à dans sa ville natale, Fribourg, où il occupe la chaire de raciologie^[34].

L'impact des théories nordicistes sur l'idéologie et la politique nazies est sujet à débat. Hans-Jurgen Lutzhöft^[35] souligne que la pratique nazie a été le plus souvent contraire aux théories nordiques. Alors que les nordicistes prônent une alliance étroite entre pays nordiques, la politique de Hitler à l'égard de la Scandinavie est, quant à elle, guidée par des motifs économiques et stratégiques et n'est guère différente de celle pratiquée à l'égard des pays non nordiques. De même, l'alliance des nazis avec l'Italie est contraire aux théories raciales nordiques, ainsi que la

guerre contre l'Angleterre. Les non aryens sont très présents parmi les collaborateurs du pouvoir et même ceux qui, comme Himmler ^[36], prônent la nordification, n'ont pas que des dolicocéphales blonds dans leur entourage. Selon Hans-Jurgen Luthhöft, la politique raciale de Hitler et de ses collaborateurs est restée vague et peu théorisée. Sa source lui paraît plus être le racisme *völkisch* nationaliste, focalisé sur la haine des juifs et des slaves, que la théorie nordique. Après 1940, le racisme nordique aurait selon lui cessé d'exister, et tout le programme racial se serait concentré sur la destruction des juifs. Geoffrey G. Field nuance l'analyse en rappelant qu'après 1940 les nazis ont continué à publier les écrits nordiques, les ont introduits dans les programmes scolaires et les ont utilisés pour justifier leur législation raciale. Durant la Seconde Guerre mondiale, Hitler a bien eu l'ambition de renordifier l'Ukraine et s'est rapproché d'Himmler qui défendait la supériorité des nordiques. De plus, des nazis impliqués dans l'entreprise d'extermination raciale ont été formés par les anthropologues nordicistes ^[37].

Édouard Conte et Cornelia Essner soulignent que l'alliance entre les intellectuels nordicistes et les nazis n'allait pas de soi. La thèse nordique avait l'inconvénient d'opposer la population du nord de l'Allemagne à celle du sud composée de représentants de la race alpine, c'est-à-dire de brachycéphales bruns. On a vu qu'elle avait été écartée par Virchow et ses disciples dans les années 1860-1890, au moment de l'unification de l'Allemagne, parce qu'opposer le nord au sud c'était alors faire le jeu des ennemis de la nation allemande, de ceux qui refusaient son unification. La publication des ouvrages de Günther dans les années 1920 fait débat et provoque la protestation des intellectuels du Sud ^[38]. Pourtant, un certain nombre de nazis comprennent l'intérêt que peut représenter le nordicisme comme mythe destiné à répondre aux multiples difficultés et traumatismes rencontrés par l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. Le mythe nordique permet d'identifier un responsable tant sur le plan intérieur qu'extérieur, « l'alpin », et de proposer des solutions pour sortir du déclin, comme la renordification et l'alliance avec les pays nordiques.

Les partisans de la renordification bénéficient d'un excellent activiste en la personne de Günther, de l'apport scientifique d'un certain nombre d'anthropologues comme Otto Reche, professeur d'anthropologie et d'ethnologie à l'université de Leipzig ^[39], du médecin Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur de la Thuringe à partir de 1930,

devenu ministre de l'Intérieur du Reich (1933-1943), ou encore de Himmler. Mais la thèse nordique a l'inconvénient majeur de diviser la nation et ses opposants lui préfèrent l'idée de « race allemande », qui, en présentant les Allemands comme issus du métissage de diverses races primitives, a le mérite d'être plus unificatrice. Hitler combina les deux théories ; tout en rappelant le caractère composite de la race allemande, il affirme néanmoins la nécessité d'une résurrection de la composante nordique. Les manuels scientifiques et scolaires, les ouvrages de vulgarisation font bel et bien de la race nordique la base du sang du peuple allemand. La part consacrée à l'Antiquité classique et notamment au monde romain diminue au profit des faits et gestes de la race nordique venue régénérer le monde occidental. La préhistoire est introduite pour célébrer la naissance et l'expansion des Germains ^[40]. Cependant, Hitler reproche aux nordicistes de négliger la question juive, de détourner l'attention du véritable ennemi, le juif ^[41]. Il était donc nécessaire que la science apporte sa contribution au problème juif. Or les raciologues avaient jusqu'ici déserté : Virchow, Ranke, Kollmann, Felix von Luschan s'étaient engagés contre l'antisémitisme ^[42], et la nouvelle génération d'anthropologues n'avait pas élaboré un antisémitisme racial. Certes, Günther reprend et même renforce les théories de Lapouge à l'encontre des Juifs décrits comme concurrents de la race nordique et perçus comme un obstacle à sa domination. Mais Günther est loin d'adhérer à l'antisémitisme nazi, il reste réservé à l'égard des lois de Nuremberge et favorable à la solution sioniste ^[43]. Ce n'est que tardivement que certains anthropologues une fois ralliés au nazisme mettent leur science et leur autorité scientifique au service de l'antisémitisme ^[44]. Alors que le manuel de Baur, Fischer et Lenz fait, en 1926, l'éloge des juifs et de leur créativité culturelle, l'édition de 1937 les transforme en parasites. L'Institut Kaiser Wilhelm für Anthropologie der Menschlichen Erbe und Eugenik, dirigé par Fischer puis par Otmar von Verschurer, un aristocrate hostile à la République de Weimar, devient un haut lieu de l'élaboration doctrinale de l'antisémitisme scientifique. L'Institut est alors un lieu de recherche très actif sur les groupes sanguins censés être utiles à l'identification raciale et profite du concours du médecin qui sévit à Auschwitz, Joseph Mengele. Les vingt-deux instituts d'anthropologie et de biologie raciale participent à l'établissement de « certificats génétiques raciaux et anthropologiques d'origine » nécessaires à la clarification des origines raciales. Les lois de Nuremberg ont utilisé la généalogie, et donc les

registres de l'état civil, pour déterminer la qualité de « juif » ^[45], mais les nazis ont recours à l'expertise des scientifiques pour les cas douteux. Utilisant les traditionnelles mensurations et observations anthropométriques, les experts mobilisent également les dernières avancées scientifiques du moment en matière de sérologie pour déterminer, contre rémunérations, l'appartenance raciale des individus ^[46].

Dans les territoires de l'Est, les experts de l'Office supérieur de la race et de la colonisation de la SS ont également recours à l'anthropométrie, notamment à l'indice céphalique et à la couleur des cheveux pour décider du sort des populations : les types nordiques doivent être germanisés, les brachycéphales éliminés ^[47]. Si le rôle des médecins au sein du III^e Reich est aujourd'hui bien connu, si des études récentes ont entrepris de dévoiler le rôle joué par les élites intellectuelles, par les archéologues ^[48], les biologistes ^[49] ou encore par les experts et les conseillers scientifiques dans la mise en valeur des territoires de l'Est et dans l'extermination des populations juives ^[50], on dispose de peu d'études sur la participation des anthropologues à l'État nazi ^[51]. Outre l'exemple des figures emblématiques comme Eugen Fischer cité ci-dessus, d'autres exemples confirment qu'ils ont participé à l'entreprise. Aly Götz et Susanne Heim évoquent ainsi les études anthropométriques réalisées sur les populations juives de Cracovie, à la plus grande satisfaction des autorités, par une jeune anthropologue, Elfriede Fliethmann, formée à l'Institut d'anthropologie de l'université de Vienne, membre de la section des études raciales et ethniques de l'Institut des travaux de développement à l'Est ^[52].

Si Hitler était lui-même plus l'héritier de l'idéologie néo-romantique et mystique que l'adepte des récentes théories scientifiques, et s'il ne comprit sans doute pas grand-chose à la révolution mendélienne, il est néanmoins vrai qu'il sut tirer profit des écrits scientifiques pour conforter sa vision raciale du monde et son antisémitisme pathologique. Les théories raciales et notamment l'anthroposociologie ont séduit le mouvement *völkisch* qui s'intéressa à Vacher de Lapouge ^[53], et l'appui de la science aux théories *völkisch* renforça leur crédibilité ^[54]. Les analyses de Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), publiées en 1899 dans *Die Grundlagen des XIX Jahrhunderts*, ouvrage qui connut un immense succès – en 1931 il en était à sa 28^e édition et avait atteint 250 000 exemplaires vendus en 1938 –, firent la synthèse entre le courant *völkisch* néo-romantique et la modernité scientifique. Admirateur et

gendre de Wagner, biologiste de formation, Chamberlain consacre plus de 1 500 pages à établir une grande fresque historique, décrivant les glorieuses civilisations de l'Antiquité, la décadence de l'Empire romain, avant de se consacrer à la lutte des deux races qui occupent le devant de la scène au XIX^e siècle, les Germains et les Juifs, célébrant les premiers, supérieurs, et décrivant les seconds, objet de haine et de dégoût. Fort de sa culture scientifique – il a été formé aux sciences naturelles en Suisse où il a côtoyé Carl Vogt et entreprit une thèse de botanique qu'il abandonna –, Chamberlain se présente comme un « dilettante » capable d'opérer la synthèse des apports des savants philologues, philosophes, historiens, préhistoriens et anthropologues. Sa philosophie de l'histoire aux fondements naturalistes accorde une place centrale à la race. L'inégalité des races humaines s'inscrit dans la nature, chaque race possède une mentalité propre et des aptitudes particulières ^[55].

Écrit en 1899, l'ouvrage reflète les désillusions de l'euphorie craniométrique des décennies précédentes : la science des races n'a pas, depuis trente ans, réussi à résoudre la question raciale, et une importance exagérée a été attribuée à la mensuration des os. L'anthropologie doit néanmoins poursuivre ce chemin difficile et, combinée aux autres sciences, elle permettra de comprendre les évolutions des sociétés ^[56]. Chamberlain utilise les données anatomiques fournies par les anthropologues (Virchow, Félix von Luschan, Topinard, Lapouge), notamment craniologiques, qui lui paraissent les plus instructives dans la détermination des races humaines, pour décrire les deux grands protagonistes de l'histoire de son temps, le Juif et le Germain. Il fustige l'école de Virchow qui défend le fallacieux dogme de l'égalité intellectuelle et morale de tous les hommes de la planète et, s'il reconnaît en Lapouge un anthropologue aussi « riche en intuition qu'en connaissance » et souligne les similitudes entre l'Aryen moderne de Lapouge et son Germain, il reproche à l'anthroposociologue d'avoir élaboré un projet inexécutable et exposé une bonne cause au discrédit du ridicule ^[57]. Sa vision du Germain qu'il propose au seuil du XX^e siècle a le mérite de donner une vision plus en adéquation avec la diversité de la population allemande et de répondre aux critiques faites aux théories anthroposociologiques. Son Germain, dolichocéphale, qui peut aussi bien être blond que brun, a le mérite d'intégrer l'ensemble de la population allemande. À propos du mélange des races, Chamberlain se démarque également des anthroposociologues. S'il pourfend la bâtardise, c'est-à-dire le mélange entre races

séparées par un abîme infranchissable et illustre ce principe par l'exemple du « chaos ethnique » qu'a connu l'Empire romain lorsque l'affranchissement des esclaves a amené un flot de sang africain et asiatique, il accorde à certains mélanges un effet bénéfique, à condition qu'ils soient déterminés et limités. Certains croisements ponctuels associés à une « endogénie » et une sélection peuvent participer à l'ennoblissement d'une race. À Renan qui affirme que l'Angleterre n'est pas une race puisque les Anglais sont issus d'un mélange de plusieurs races, Chamberlain répond qu'une race noble peut être issue de mélanges et ensuite être fixée par « endogénie ». De la même manière, en affirmant que des mélanges entre races proches, notamment, celte, germanique, slave, peuvent être bénéfiques, il intègre toutes les populations allemandes à son Germain idéal et supérieur^[58]. Chamberlain se démarque ainsi des anthroposociologues en centrant l'antagonisme racial sur le couple Juifs/Germains, ce qui séduit les nazis.

Comme le souligne Philippe Burrin, les théories racistes nazies s'apparentent plus à un « magma idéologique » composé de « pièces rapportées » diverses plutôt qu'à une doctrine cohérente^[59]. Cela ne dispense pas l'historien d'une étude de ces filiations, qui passe non par la recherche et la désignation de précurseurs mais par une réflexion en terme d'usages politiques. Si l'anthropologie raciale allemande est restée, comme nous l'avons vu, étrangère au racisme nordico-antisémite jusqu'à l'arrivée des nazis au pouvoir, elle a tout de même diffusé une vision hiérarchisante et inégalitaire de la diversité humaine au sein des sociétés occidentales du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e siècle, en fondant cette inégalité sur un déterminisme racial prouvé et validé par la science. Cette culture raciale inégalitaire et hiérarchisante qui a largement imprégné le monde occidental a servi à légitimer les politiques discriminatoires des États occidentaux, celle pratiquée à l'égard des Afro-Américains aux États-Unis, celle pratiquée par les puissances coloniales européennes ou encore celle des nazis. Sans vouloir les confondre, les amalgamer ou nier leur spécificité, force est bien de reconnaître que ces politiques ont puisé dans un même registre validé par la science, celui d'une naturalisation des identités collectives, celui d'un déterminisme racial assignant des spécificités à chaque race, celui d'une opposition ou d'un antagonisme entre les races. Les nazis ont hérité de cette culture raciale et ont poussé sa logique jusqu'à son paroxysme ; ils ont repris son élément moteur, la supériorité de certaines races, en l'appliquant non plus aux

principales races de couleur, blanche, jaune et noire, mais à la race blanche, en posant comme axiome la supériorité de la race nordique et l'infériorité néfaste de la race juive. Mais si les représentations hiérarchisantes entre les races de couleur étaient alors largement dominantes, parce qu'elles correspondaient à la domination des pays de race blanche sur une grande partie des autres, la vision du monde affirmant la supériorité de la race nordique ne pouvait bien évidemment pas convenir aux nations qui étaient censées être dépourvues, ou peu pourvues, de cet élément.

Les nazis ont émergé dans les années 1920, à un moment où la science affirmait depuis plusieurs décennies le principe de l'inégalité entre les races, à un moment où le paradigme racial était à son zénith. De cette culture raciale scientifique, ils ont hérité une vision du monde postulant l'existence de races séparées, hiérarchisées. Déjà l'anthropologie libérale et progressiste de l'école de Virchow des années 1860-1900, même si elle était dénuée d'antisémitisme, avait popularisé l'idée que les Allemands étaient issus de race différentes et que les Juifs différaient des teutoniques ^[60]. Dans les écrits de Gobineau, ils ont trouvé la confirmation de la supériorité de la branche indo-germanique, une critique des régimes démocratiques perçus comme source de décadence, une aversion pour les mélanges raciaux au sein même de la race blanche ^[61]. Dans l'anthroposociologie de Vacher de Lapouge, ils ont été séduits par une version modernisée du mythe aryen, par ses idées « sélectionnistes » – stérilisation des « dégénérés », service sexuel obligatoire – et par une première théorisation de l'antisémitisme racial, un antisémitisme scientifique que les anthropologues raciaux ralliés à l'État nazi se sont ensuite chargés d'approfondir. Avec la pensée de Chamberlain, ils ont conforté leur vision d'une Allemagne en proie à une lutte sans merci entre la race germanique et la diabolique race juive.

L'impact de ces théories raciales sur la société allemande demeure difficile à déterminer et, de manière générale, mesurer l'adhésion d'une population à l'idéologie d'un régime totalitaire est une question difficile pour les historiens. Le rôle qu'a joué l'antisémitisme dans le ralliement des Allemands au régime hitlérien a ainsi fait l'objet d'une très vive controverse. La thèse de D. Goldhagen, faisant de l'antisémitisme le moteur essentiel non seulement de l'adhésion au nazisme de la population mais le seul mobile qui aurait poussé les bourreaux à commettre l'impensable, a été démentie par de nombreuses études. L'antisémitisme n'a pas

constitué la première raison du ralliement au nazisme, mais il est clair qu'il n'a pas constitué un obstacle à l'acceptation du régime hitlérien et qu'il était suffisamment présent au sein de la société allemande pour que celle-ci approuvât la mise en place des discriminations et l'exclusion des Juifs de la vie économique et sociale instaurées par les lois de Nuremberg^[62]. Il est plus difficile de mesurer l'impact des théories raciales et des idées de hiérarchisation et d'inégalités entre les races. On peut toutefois penser que la supériorité de la race blanche sur les races de couleur, qui fut un sentiment largement partagé par toutes les sociétés occidentales, a été plus particulièrement intense au sein des sociétés impériales (France, Grande-Bretagne, Allemagne), sociétés qui s'érigèrent à la fin du XIX^e siècle en « modèle culturel universaliste » et justifièrent ainsi leur domination coloniale sur une partie du monde^[63]. Mais l'idée d'une hiérarchisation au sein même de la race blanche ne fut pas partagée avec la même intensité au sein des trois sociétés impériales. Le mythe gaulois n'eut pas la même intensité et ne joua pas le même rôle en France que le mythe aryen en Allemagne. S'il tenta en France, dans les années 1870-1900, de redonner du prestige à une grande nation en proie à la concurrence de ses dynamiques voisins, ses dimensions furent plus patriotiques que nationalistes, et son usage demeura républicain. De même, l'anglo-saxonisme américain et anglais est resté mesuré, ne dérivant vers des positions radicales que dans une frange marginale de l'opinion publique. Il en fut différemment en Allemagne, et, même si nous ne disposons pas d'enquêtes précises sur la réalité de l'adhésion de l'opinion publique au mythe aryen, nous pouvons néanmoins émettre l'hypothèse qu'un tel mythe a pu, dans les premières décennies du XX^e siècle, constituer une réponse séduisante face au profond désarroi d'une société confrontée à une terrible crise socio-économique, traumatisée par l'hécatombe du premier conflit mondial et humiliée par les traités de paix. La composante nordique du mythe aryen semble avoir joué, tout comme l'antisémitisme, un rôle déterminant dans l'identité allemande de l'entre-deux-guerres. Si l'antisémitisme a été, comme le montre Philippe Burrin, une traduction des tensions et des inquiétudes de la société allemande, et si sa radicalité tient à ce qu'il est devenu central dans la définition de l'identité allemande^[64], le nordicisme semble avoir été le pendant positif de l'image de soi constitutive de cette identité. Ces usages politiques de la science au profit d'une politique totalitaire et ségrégationniste déclenchent des protestations d'une partie de la communauté

anthropologique internationale qui entreprend de réfuter scientifiquement les thèses raciales nordicistes. C'est dans ce contexte que le terme de « racisme » apparaît pour désigner l'idéologie antisémite et nordiciste des nazis.

Mobilisations « antiracistes »

L'apparition des thèses nordiques, c'est-à-dire l'idée d'une hiérarchisation à l'intérieur même de la race blanche, entraîne une division au sein de la communauté scientifique qui se structure peu à peu, puis plus clairement après l'arrivée des nazis au pouvoir, en deux pôles, l'un, partisan des thèses eugénistes et nordicistes, allant parfois jusqu'au ralliement au nazisme, l'autre s'engageant contre le racisme nazi. Aux États-Unis, la Galton Society rassemble les eugénistes nordicistes autour de Davenport et de son laboratoire de Cold Spring Harbor. En Angleterre, ils sont présents au sein de l'Eugenics Society autour de l'anthropologue, généticien et botaniste, Reginald Rugles Gates, auteur de *Heredity and Eugenics* (1923), ou encore de H.L.F. Pitt-Rivers, le petit fils du fondateur du Pitt-Rivers Muséum d'Oxford qui, après une carrière dans l'armée coloniale, s'adonne à l'anthropologie et se rallie au nazisme ^[65]. Dans le camp opposé figurent les généticiens Lancelot Hogben, auteur de *The Retreat from Reason* (1936), *Dangerous Thoughts* (1939), et J.B.S. Haldane qui mobilisent la génétique pour récuser le nazisme. En 1939, lors du 7^e Congrès international des généticiens à Édimbourg, l'eugénisme, le « racisme » et les doctrines nazies sont condamnés ^[66]. Un des ouvrages scientifiques antiracistes les plus connus est celui de l'anthropologue A.C. Haddon et du biologiste Julian Huxley *We Europeans* ^[67]. Mobilisant les données de la génétique, les deux savants britanniques soulignent que la transmission des caractères selon les lois de Mendel chez l'homme reste encore largement inconnue pour de nombreux caractères physiques et encore plus pour les aptitudes intellectuelles. Les caractères psychologiques étant beau-coup plus sensibles au milieu social, il est dès lors impossible dans l'état actuel des connaissances d'établir les facteurs génétiques responsables des « traits raciaux » ou du « caractère national ». L'existence de différences génétiques dans les caractères physiques laisse supposer des différences analogues dans les caractères psychiques. Mais la corrélation entre une peau noire et une faible intelligence n'est pas établie et, de manière plus générale, l'existence

d'une corrélation entre les caractères psychologiques et la race n'a, selon les auteurs, jamais été prouvée scientifiquement ^[68]. Il n'existe, poursuivent-ils, aucun moyen pour déterminer ce qui revient à la constitution génétique et au milieu dans la production des différences observées ^[69].

Les auteurs lancent également une offensive contre la prétendue supériorité de la race nordique ^[70] et discutent la validité scientifique de la notion de race. Après avoir passé en revue les différences anthropométriques, physiologiques, psychologiques, sérologiques, génétiques mobilisées dans la tentative de classification menée par les anthropologues, ils concluent que le mot race appliqué scientifiquement aux groupements humains a perdu toute netteté de signification : « Aujourd'hui il n'est guère définissable en termes scientifiques, si ce n'est comme un terme abstrait qui a pu dans certaines conditions, fort différentes de celles qui règnent aujourd'hui, être réalisé d'une façon approximative dans le passé et pourra, dans certaines autres conditions également différentes, être réalisé dans un avenir lointain. » Si les données disponibles montrent que les groupes majeurs de l'humanité ont été autrefois suffisamment distincts pour mériter le nom de race, elles attestent aussi que les mélanges ont eu lieu dès les temps les plus primitifs et qu'il demeure illusoire d'espérer que les groupes ethniques mélangés puissent être purifiés génétiquement pour retrouver leurs composants originels. Les auteurs assimilent la notion de race à une « sous-espèce, majeure ou mineure », c'est-à-dire un groupe hypothétique qu'on suppose avoir existé dans le passé, et définissent le « type ethnique » comme une estimation subjective des caractéristiques normales ou idéales d'une population existante ^[71]. S'ils jugent légitimes d'établir « une limite à la quantité de souche étrangère qui peut être absorbée par une nation en un temps donné », ou encore de « décourager des croisements raciaux », c'est pour des raisons culturelles, en raison de « la masse des habitudes, des préjugés, des idées et de résistances étrangères qu'il faut surmonter et assimiler » et non pas à cause de la « quantité de gènes étrangers » introduits. Ils illustrent leur propos par l'exemple des restrictions concernant les races asiatiques aux États-Unis qu'ils jugent justifiées ^[72].

Un autre pôle de résistance aux théories nordicistes s'organise aux États-Unis autour de Franz Boas et ses élèves ^[73]. Âgé de 75 ans en 1933 et toujours enseignant à l'université de Columbia, Boas est à l'origine du Comité pour la protection des scientifiques juifs en proie aux persécutions nazies et entreprend de créer un centre

de recherches anthropologiques sur les questions raciales pour discréditer scientifiquement le racisme ^[74]. Dans ce combat, il rejoint les initiatives d'Ignaz Zollschan qui, dès novembre 1933, a convaincu le président tchécoslovaque Thomas Masaryk de réunir une commission scientifique capable de réfuter les thèses nazies, thèses perçues comme une menace pour la démocratie et la paix du monde ^[75]. Franz Boas trouve aussi le soutien actif de Paul Rivet dans ses entreprises visant à réfuter scientifiquement les théories raciales nazies et à accueillir des scientifiques allemands persécutés ^[76].

Cette bipolarisation scientifique et idéologique affecte considérablement la sociabilité savante internationale. Les anthropologues allemands désertent le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie qui se tient à Bucarest en 1937. Et lorsque la rencontre a lieu comme lors du Congrès international de la population de Paris la même année, le dialogue n'est guère possible. Les anthropologues « antiracistes » reprochent aux anthropologues allemands d'avoir éludé les questions raciales. L'initiative de Zollschan, qui réclame la constitution d'un « tribunal scientifique » composé des plus éminents représentants des universités et académies des principaux pays civilisés afin d'examiner en « toute neutralité et objectivité » le degré de certitude des théories raciales, ne rencontre pas l'adhésion des Allemands ^[77]. L'essor des théories raciales nordicistes a également raison de l'unité des eugénistes en provoquant l'apparition de la Fédération internationale latine des sociétés eugénistes qui tient son premier congrès à Paris en 1937 et rassemble les sociétés eugénistes de France, Italie, Espagne, Portugal Roumanie, Suisse romande et d'Amérique latine ^[78].

En décembre 1938, le « Scientists' Manifesto », fort de ses trois mille signatures dont celle de trois lauréats du prix Nobel, condamne les théories raciales nazies ^[79]. Les antiracistes trouvent le soutien de quelques anthropologues français regroupés au sein de la revue *Races et racisme*. Rassemblant diverses personnalités dont Paul Rivet, Lucien Lévy-Bruhl, Célestin Bouglé, Maurice Leenhardt, René Maunier, la revue, qui paraît de 1937 à 1939, s'est donné pour objectif d'étudier scientifiquement la notion de race et de démystifier les thèses « racistes ». Le terme « racisme » sert non à désigner une attitude générale de hiérarchisation des races mais seulement à nommer les théories nordicistes et l'antisémitisme. L'antiracisme de l'époque n'a donc pas non plus le même sens qu'aujourd'hui, il désigne la

réfutation des thèses nordiscistes et antisémites et non pas l'opposition à l'idée d'inégalité des races. Jacques Millot illustre ainsi toute les ambiguïtés de « l'antiracisme » des années 1930 : membre de la revue *Races et racisme* et donc fermement engagé contre les théories raciales nazies, il enseigne, au sein de l'Institut d'ethnologie de Paris fondé par Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et Rivet en 1925, que les Noirs sont biologiquement inférieurs aux Blancs^[80]. Elazar Barkan a également montré les ambiguïtés de l'antiracisme des scientifiques anglais et américains et la permanence, chez certains d'entre eux, de la croyance en l'infériorité biologique des populations noires.

Notes du chapitre

- [1] ↑ Cf. Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au Nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1998, chap. 5.
- [2] ↑ Michael Jeismann, *La Patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS, 1997.
- [3] ↑ Sur la « bromidrose fétide », voir les théories de Bérillon *infra*.
- [4] ↑ Marcellin Boule, « La Guerre », *L'Anthropologie*, 1914, p. 575-580. La guerre et la paléontologie, in G. Petit et M. Leudet (dir.), *Les Allemands et la science*, Paris, Alcan, 1916, p. 33-45.
- [5] ↑ Georges Poisson, « La race germanique et se prétendue supériorité », *REA*, 1916, p. 25-42.
- [6] ↑ La barbarie n'était pas directement associée à la race blonde dolichocéphale puisque les Scandinaves, considérés comme les plus purs représentants, étaient un peuple civilisé et pacifique et que bon nombre d'Allemands du sud étaient de type brun brachycéphale. Pierre-G. Mahoudeau, « La cruauté allemande est-elle ethnique ? », *REA*, 1915, p. 285-289.
- [7] ↑ Voir les ouvrages de Benoît Massin et Paul Weidling.
- [8] ↑ Nancy Stephan, *The Idea of Race*, *op. cit.*, chapitre 5.
- [9] ↑ *Sur la Dégénérescence corporelle menaçante de l'humanité civilisée et l'étatisation de la corporation médicale* (1891) et *Hérédité et sélection* (1903).
- [10] ↑ Ploetz, *Die Tüchtigkeit unsrer Rasse und der Schutz der Schwachen*, Berlin, S. Fischer, 1895 (*La force de notre race et la protection des faibles. Un essai sur l'eugénisme et ses rapports aux idéaux humanistes, principalement le socialisme*).
- [11] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique*, *op. cit.*, chapitre 14.
- [12] ↑ P. Weidling, *L'Hygiène de la race*, Paris, La Découverte, 1988, qui reprend certains chapitres de *Health, Race and German Politics*, 1989.
- [13] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique*, *op. cit.*, chapitre 14.
- [14] ↑ P. Weidling, *L'Hygiène de la race*, *op. cit.*, p. 151-154. Kurt Bayertz, Jürgen Kroll, Peter Weingart, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland* Francfort-sur-le-Main Suhrkamp, 1992, p. 321-324.
- [15] ↑ E. Fischer, *Die Rehogother Bastards und die Bastardierungsprobleme beim Menschen*, Iéna, 1913, et E. Baur, F. Lenz, E. Fischer, *Grundriss der menschlichen Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, 2 vol., 1921, 4^e éd. en 1936. Voir Édouard Conte, Cornelia Essner, *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p. 72. Liliane Crips, « Eugen Fischer (1874-1967). Une carrière d'anthropologue en Allemagne », *Sexe et race. Aspects du darwinisme social du XIX^e au XX^e siècles*, Paris, Publ. de l'Univ. de Paris VII, 1989, n° 4, p. 35-63. Robert N. Proctor, *Racial : Hygiene : Medecine under the Nazis*, Cambridge (Mass.). Harvard Univ. Press, 1988.
- [16] ↑ Liliane Crips, « Hans F.K. Günther (1891-1968). Un Idéologue du nordisme », *Sexe et race. Aspects du darwinisme social du XIX^e au XX^e siècles*, Paris, Publ. de l'Univ. de Paris VII, 1991, n° VI, p. 79-97. Peter Emi Becker, *Wege ins Dritte Reich*, t. 2, *op. cit.*, p. 230-307.
- [17] ↑ Taguieff, *La Couleur et le sang*, *op. cit.*, p. 297.
- [18] ↑ Lettre de Lapouge à Günther, 3/04/31, AL, lettre de Du Pont à Lapouge, 03/10/1931. Taguieff, publiée dans *La couleur et le sang*, *op. cit.*, la lettre de Lapouge à Günther du 25 mars 1927, p. 294-296. Ayant reçu l'ouvrage de Günther, Lapouge envoya sa bénédiction à son « disciple », le félicita pour son grand courage et se réjouit de voir que les thèses qu'ils partageaient soient reconnues par un « puissant courant d'opinion qui résulte de l'échec pitoyable d'illusions démocratiques et du discrédit du christianisme ». Lettre de Lapouge à Günther, 25/03/1927, AL. Alors que Günther dut affronter la protestation des professeurs qui le jugeaient insuffisamment qualifié, Lapouge intervint pour le soutenir. Liliane Crips, « Hans F.K. Günther, 1891-1968 », *op. cit.*, p. 82 ; Lettre de Lapouge à Plate de l'Institut zoologique de l'université de Jena, 20/03/1930, AL. Ludwig Plate est alors professeur de zoologie

à Iéna et membre du comité de rédaction de la revue *Archiv für Rassen und Gesellschaftbiologie*.

[19] ↑ Lettre de E. Bloomfield à Lapouge, 13/02/1933,AL. En Allemagne, Ploetz, Fritz Lenz et F. Wollny établissent une société secrète Ring der Norda. Cf. R. Proctor, *Racial Hygiene...*, *op. cit.*, p. 25. Sur l'eugénisme français, voir William H. Schneider, *Quality and Quantity. The Quest for Biological and Regeneration in Twentieth-Century France*, Cambridge Univ. Press, 1990. Alain Drouard, *L'Eugénisme en question*, Paris, Ellipses, 1999, les ouvrages de P.-A. Taguieff et, pour une perspective internationale : Frank Dikötter, « Race culture. Recent perspectives on the history of Eugenics », *American Historical Review*, avril 1998, p. 467-478.

[20] ↑ S. Kühl, *Die Internationale der Rassisten*, *op. cit.*, p. 66-84. *The Nazi Connection : Eugenics, American Racism and German National-Socialism*, Oxford Univ. Press, 1994.

[21] ↑ Lettre de Lapouge à Grant, 4/04/1929, publié dans P.-A. Taguieff, *La Couleur et le sang*, *op. cit.*, p. 299-301 ; lettre de Davenport à Lapouge, 30/01/1925 ; lettre de Lapouge à Davenport 20/02/1925 ; lettres de C Hodson de l'Eugenics Society à Lapouge (1927-1929), 8 lettres ; lettres de Lothrop Stoddard à Lapouge, 8 lettre de 1922 à 1936 ; lettres de Mjoën, du Consultative eugenics Committee of Norway, 25 lettres.

[22] ↑ Il lui fallut deux ans pour convaincre un éditeur français. Lettre de Lapouge à Gustave Le Bon, 22/12/1924 lettres de Lapouge à Payot, 01/06/1924, 28/06/1928, AL. Selon P.-A. Taguieff, seuls mille exemplaires de l'ouvrage pour un tirage de deux mille ont été vendus. Taguieff, *La Couleur et le sang*, *op. cit.*, p. 293. Durant les années 1920, Lapouge approuva les lois instaurant une sélection raciale des immigrants aux États-Unis tout en réclamant le retour des immigrés latins en Europe.

[23] ↑ P.-A. Taguieff, *La Couleur et le sang*, *op. cit.*, p. 289-291.

[24] ↑ Lettres de Bernard Mallet, Chairman of the Programme Committee du World population conference,AL, 7 lettres en 1927.

[25] ↑ 189 lettres de 1925 à la mort de Du Pont en 1934 sont conservées aux archives Lapouge déposées à la bibliothèque universitaire Paul Valéry de Montpellier.

[26] ↑ C'est par l'intermédiaire de Du Pont que Günther est entré en relations avec Lapouge. Lettres de Du Pont à Lapouge, 4/10/1927, 15/12/1927, 13/02/1928,AL. La femme de Du Pont assume les tâches subalternes de secrétariat. « Donnez nous le plaisir de taper vos manuscrits, ma femme en est si heureuse, cela lui ouvre l'esprit », écrit Du Pont à Lapouge. « Rien ne plaît plus à ma femme que de copier vos pensées et vos travaux » car « son cerveau travaille et s'ouvre à des horizons nouveaux » (Lettres de Du Pont à Lapouge, 17/02/1929, 4/04/1929 30/07/1929, 03/08/1929). À propos du rôle subalterne des médiatrices, voir Sylvie Aprile, « "Translations" politiques et culturelles : les proscrits français et l'Angleterre », *Genèses*, 2001/1, n° 38.

[27] ↑ Lettre de Du Pont à Lapouge, 17/10/1930.

[28] ↑ Lettre de Hilda von Hellmer à Lapouge, 02/02/1934, 06/06/1934.

[29] ↑ B. Massin, *op. cit.* Voir aussi Jennifer M. Hecht, « Vacher de Lapouge and the rise of nazi science » *Journal Of the History Of Ideas*, avril date, v. 61, n° 2, p. 285-304.

[30] ↑ Lettre de Lapouge à Assire (traducteur de Madison Grant en français), 02/04/1932, AL. Lapouge exprime également ses sentiments à l'égard de Hitler dans une interview accordée à Guy Laborde publiée le 17/12/1932 dans *Le Temps* : « Un maître français de Hitler : Vacher de Lapouge. »

[31] ↑ Lettre de Lapouge à Grant, 4/04/1929, AL.

[32] ↑ Lettre de Lapouge à Schemann, 28/05/1931, archives Schemann, Freiburg.

[33] ↑ Liliane Crips, « Eugen Fischer », *op. cit.* Voir également l'itinéraire de F. Lenz : Crips, « Sélection "raciale" – sélection sociale. L'itinéraire d'un raciologue Fritz Lenz (1887-1976) », *Sexe et Race. Discours et formes nouvelles d'exclusion du XIX^e au XX^e siècle*, tome 8, Publ. de l'Univ. Paris 7-Denis Diderot, 1993, p. 53-7.

[34] ↑ Liliane Crips, « Hans F.K. Günther 1891-1968 », *op. cit.*, p. 82-84 ;

[35] ↑ Hans-Jurgen Luthhöft, *Der Nordische Gedanke in Deutschland 1920-1940*, Stuttgart, Ernst Klette, 1971.

[36] ↑ Ute Deichmann, *Biologists under Hitler*, Cambridge-Londres, Harvard Univ. Press, 1996, p. 251-258.

[37] ↑ Geoffrey G. Field, « Nordic racism », *Journal of the History of Ideas* 1977, 38, 3, p. 523-540. Il souligne que, si des études plus précises sont à entreprendre afin de mieux cerner cette filiation, il y eut bien chez les nazis une inspiration nordiciste.

- [38] ↑ Édouard Conte, Cornelia Essner, *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p. 84-99.
- [39] ↑ Dans *Les Races du peuple allemand*, il opposait deux populations, l'une formée d'éléments nordiques, dialiques, méditerranéens apparentés car issus de races dolichocéphales anciennes, et l'autre de composante alpine, dinarique, est-baltique, censée dériver des races asiatiques brachycéphales.
- [40] ↑ Aldo Battaglia, *Race, Préhistoire et Antiquité en Allemagne : 1933-1945*, thèse Univ. Paris 7, 1990, p. 74-210.
- [41] ↑ *Ibid.*, p. 99-113.
- [42] ↑ B. Massin, *Le Savant et le politique*, *op. cit.*, p. 189-194.
- [43] ↑ Geoffrey G. Field, « Nordic racism », *Journal of the History of Ideas*, 1977, 38, 3, p. 523-540. J. Billig *L'Hitlérisme et le système concentrationnaire*, Paris, Plon, date, p. 536.
- [44] ↑ Édouard Conte, Cornelia Essner, *La Quête de la race*, *op. cit.*, p. 212.
- [45] ↑ Est juif toute personne qui a au moins trois grands-parents juifs, quelle que soit sa propre confession religieuse. L'appartenance religieuse des grands-parents établissait leur statut racial. Était définie comme métis toute personne ayant un ou deux grands-parents juifs.
- [46] ↑ Mengele illustre l'évolution scientifique de la science des races durant l'entre-deux-guerres. Titulaire d'un doctorat d'anthropologie physique, il s'orienta vers des recherches en génétique médicale et de sérologie. B. Massin, « Mengele et le sang d'Auschwitz », in Ch. Bonah, A. Danion-Grilliat, J. Olf-Nathan, *Nazisme, science et médecine*, Paris, Glyphe, 2006, p. 93-140. Voir aussi : Paul J. Weindling, « Les biologistes de l'Allemagne nazie Idéologues ou technocrates ? », in Jean-Louis Fischer et William H. Schneider, *Histoire de la génétique*, Paris, ARPEM, 1990, p. 127-149. R. Proctor, *Racial Hygiene*, *op. cit.*, p. 37-45. Kurt Bayertz, Jürgen Kroll, Pete Weingart, *Rasse, Blut und Gene*, *op. cit.*, p. 407-423. Alfred Wahl, *La Seconde Histoire du nazisme dans l'Allemagne fédérale depuis 1945*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 183-185.
- [47] ↑ Conte, Essner, *La Quête de la race...*, *op. cit.* B. Massin, « L'anthropologie raciale et national-socialisme : heurts et malheurs du paradigme de la "race" », in Josiane Olf-Nathan (dir.), *La science sous le IIP Reich*, Paris, Seuil, 1993, p. 274-275.
- [48] ↑ 86 % des archéologues se sont engagés au service du régime nazi, le nombre de chaires est passé de 7 en 1933 à 25 en 1942. En montrant que les pays annexés avaient été colonisés de tout temps par des peuples de race germanique, ils légitimèrent la politique nazie. J. P. Legendre, Laurent Olivier, B. Schnitzler (dir.), *L'Archéologie nazie en Europe de l'Ouest*, Paris, Infolio, 2007, p. 33-35.
- [49] ↑ Ute Deichmann, *Biologists under Hitler*, *op. cit.*
- [50] ↑ Aly Götz et Susanne Heim, *Les Architectes de l'extermination. Auschwitz et la logique de l'anéantissement*, Paris, Calmann-Lévy, 2006.
- [51] ↑ Bayertz, Kroll et Weingart (*Rasse, Blut und Gene*, *op. cit.*, p. 424) évoquent le développement de l'hygiène raciale au sein des universités et la collaboration des hygiénistes raciaux au IIP Reich dans le domaine de la politique eugéniste ; ils évoquent peu leur contribution à la politique raciale proprement dite. Ute Deichmann, dans *Biologists under Hitle*, évoque très succinctement l'activité des anthropologues (p. 251-276). Voir aussi Youssouf Diallo, « L'africanisme en Allemagne, hier et aujourd'hui », *Cahiers d'études africaines*, 2001, n° 161, XLI-1, p. 13-43.
- [52] ↑ *Ibid.*, p. 150-153.
- [53] ↑ Lapouge entretient une correspondance cordiale avec Julius Langbehn.
- [54] ↑ L. George Mosse, *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Paris, Calman-Lévy, 2006.
- [55] ↑ H.S. Chamberlain, *Les Fondements du XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1913, 2 vol., t. 1, p. 356-357.
- [56] ↑ *Ibid.*, p. 343-362.
- [57] ↑ *Ibid.*, t. 2, p. 1398-1412. Il déclare avoir eu pour maître Topinard et comme livre de référence son *Anthropologie*. Lettre de H.S. Chamberlain à P. Topinard, 23/9/1903 (dossier Topinard, Bib. du Musée de l'Homme). Il souligne la domination de l'école de Virchow en Allemagne et affirme qu'il n'y a pas de carrière

universitaire possible que pour celui qui préconise « la fusion de tous les hommes en une unité ».

[58] ↑ *Ibid.*, t. 1, p. 380-395. Voir aussi Geoffrey G. Field, *Evangelist of Race. The Germanic Vision of Houston Stewart Chamberlain*, New York, Columbia Univ. Press, 1981.

[59] ↑ Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs. Genèse d'un génocide*, Paris, Seuil, 1989, p. 11-28. Voir également du même auteur *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Seuil, 2004.

[60] ↑ A. Zimmerman, *Anthropology an Antihumanism in Imperial Germany*, *op. cit.*, chapitre 6.

[61] ↑ À propos de la récupération de Gobineau par les adeptes du nazisme en France, voir Louis Thomas, *Arthur de Gobineau, inventeur du racisme*, Paris, Mercure de France, 1941.

[62] ↑ Daniel Johan Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires d'Hitler. Les Allemands ordinaires et l'holocauste*, Paris, Seuil « Points », 1997. À propos de la controverse, voir Édouard Husson, *Une Culpabilité ordinaire ? Hitler, les Allemands et le Shoah. Les enjeux de la controverse Goldhagen*, Paris, François-Xavier de Guibert 1997. Pour l'étude précise de l'état de l'opinion, voir Ian Kershaw, *L'Opinion allemande sous le nazisme. Bavière 1933-1945*, Paris, CNRS, 1995.

[63] ↑ C. Charle, *Les sociétés impériales...*, *op. cit.* C. Reynaud-Paligot, *La République raciale...*, *op. cit.*

[64] ↑ Ce qui signifiait que l'épanouissement de cette dernière ne pouvait se réaliser qu'après l'anéantissement de l'identité juive. Ph. Burrin, *Ressentiment et apocalypse...*, *op. cit.*

[65] ↑ Elazar Barkan, *The Retreat of Scientific Racism*, Cambridge Univ. Press, 1992, p. 292. À partir de 1936 sous l'influence de J. Huxley, l'Eugenics Society s'oriente vers des positions de gauche, qui met plus l'accent sur le poids du milieu social et culturel que sur l'hérédité tout en gardant l'objectif d'améliorer les qualités innées des races. Cf. Janie Mortier, « La Société eugéniste et la Eugenics Review dans la tourmente des années trente » in M. Prum (dir.), *Sang impur autour de la race*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 19-43.

[66] ↑ Il est publié dans *Journal of Heredity*, 1939, n° 30, p. 371-73. Nancy Stephan, *The Idea of Race*, p. 146-155. Stephan Kühl, *The Nazi Connection*, p. 78-79. Sur les résistances au racisme nazi en Allemagne, voir Britta Rupp-Eisenreich, « Critiques allemandes de la notion de race », *Gradhiva*, 1996, n° 19, p. 3-101.

[67] ↑ Julian Huxley, A.C. Haddon, Carr-Saunders, Morris Alexander, *We Europeans : A Survey of « Racial » problems*, 1935, traduit en français *Nous Européens*, Paris, Minuit, 1947. Voir aussi J. Huxley, « Le problème "racial" en Europe », Oxford Univ. Press, 1939, Paris, Éditions internationales, 8^e éd., 1944.

[68] ↑ Julian Sorrell Huxley, A.C. Haddon, A.C. Carr-Saunders, Morris Alexander, Alfred Cort, *We Europeans*, *op. cit.*, p. 75-78.

[69] ↑ *Ibid.*, chapitre 3.

[70] ↑ Ils mobilisent différents arguments : dans l'Antiquité, les barbares du Nord étaient jugés incapables de s'élever au niveau des réalisations grecques ; les découvertes fondamentales, comme l'écriture, la roue, la construction en pierre, étaient originaires du Proche-Orient ; l'anthropologue américain Hrdlicka a montré que les premiers colons avaient pour la plupart la tête ronde et étaient de teint brun ou moyen, les Allemands n'étaient pas de race pure, le judaïsme était une notion socio-religieuse et non ethnique, beaucoup de caractéristiques « juives » étaient bien plus le produit de la tradition et de l'éducation juives que de l'hérédité, etc.

[71] ↑ *Ibid.*, chapitre IV.

[72] ↑ *Ibid.*, conclusion.

[73] ↑ Voir notamment : Ruth Benedict, *Race and Racism*, Londres, George Routledge and Sons Ltd, 1942 *Race : Science and Politics*, 1940. R. Benedict et Gene Weltfish, *The Races of Mankind* 1943 (repr., Greenwood Press, U.S., 1982). Ashley Montagu, *Man's Most Dangerous Myth : the Fallacy of Race*, New York, Columbia Univ. Press, 1942.

[74] ↑ E. Barkan, *The Retreat of Scientific Racism*, *op. cit.*, p. 281-284.

[75] ↑ Masaryk accepte, et à son initiative, l'Académie des sciences de Prague désigne une commission spéciale pour étudier la question. Ses conclusions sont publiées dans un volume spécial issu de l'académie de Prague : *The Equality of the European Races*. L'organisation d'une conférence internationale était prévue, mais la disparition de l'État tchécoslovaque mit fin à l'initiative. Ignaz Zollschan, *Racialism against civilisation*, préface de Julian Huxley, Londres, New Europe Publishing, 1942, p. 57-58.

[76] ↑ Lettres de Boas à Rivet, MNHN.

[77] ↑ Cf. *Races et racisme*, 1937, n° 5.

[78] ↑ *Premier Congrès latin d'eugénique. Rapport*, fédération internationale latine des sociétés d'eugénique, Paris, Masson, 1^{er}-3 août 1937.

[79] ↑ Resolutions and Manifestoes of Scientists, *Science*, 13 janvier 1939, vol. 89, n° 2298. Ruth Benedict, *Race and Racism*, Londres, George Routledge and Sons Ltd, 1942, 166-169.

[80] ↑ C. Reynaud-Paligot, *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007, p. 34-45.

Conclusion

Les anthropologues ont largement participé à la construction des représentations naturalisantes des identités collectives et leur ont apporté une incontestable légitimation. Forts du prestige de disciplines dynamiques dont ils étaient issus, la médecine et les sciences naturelles, forts des méthodes qui se présentaient comme scientifiques grâce à l'utilisation des mensurations anthropométriques, des statistiques puis de la sérologie et de la génétique, ces savants purent incarner la modernité scientifique et crédibiliser une vision du monde. L'importance de l'anthropologie raciale au sein des sociétés occidentales de l'époque se mesure aisément à travers le nombre de ses publications, son insertion dans les réseaux intellectuels et politiques nationaux, le dynamisme de ses échanges internationaux. La précocité de sa dimension internationale, l'importance de ses congrès et leur visibilité, la mise en place d'un Institut international attestent d'une incontestable dynamique transnationale. Les processus d'interaction culturelle, passant par une multiplicité de contacts entre communautés savantes nationales, ont directement participé à la construction d'un savoir, à la mise au point de méthodes, d'outils, à la production d'une *doxa* commune, autant d'éléments constitutifs qui ont largement circulé au sein de la communauté internationale. Mais cette élaboration d'un savoir ne fut qu'en partie le fruit d'une République transfrontalière de savants car d'autres logiques ont interféré, celle de la domination de certains centres intellectuels ou encore celle des rivalités scientifiques entre États. La dimension internationale de l'anthropologie s'est trouvée en contradiction avec un autre élément, qui contribua fortement au succès de cette science au sein des espaces nationaux, sa capacité à répondre aux enjeux identitaires des États-nations.

C'est bien cette capacité à répondre aux différents enjeux politiques qui a assuré à la raciologie un succès dans des États aussi divers que la France laïque et républicaine, les monarchies constitutionnelles, la Russie tsariste puis communiste ou encore la Turquie kémaliste. Dans un contexte marqué par les fortes rivalités entre nations, l'anthropologie raciale a pu apporter sa contribution à la grande quête des origines et à l'affirmation des identités nationales qui traversent alors les sociétés européennes, des vieilles aux jeunes nations, des empires multiculturels aux nationalités en éveil.

On a vu sa capacité à répondre à l'exacerbation des rivalités entre ces sociétés impériales en revivifiant et scientifiant les vieux mythes des origines. Les nations se sont efforcées de prouver la spécificité de leur ethnogénèse, ont cherché à se rattacher aux plus glorieux ancêtres et, dans cette entreprise, les enquêtes anthropométriques étaient censées pallier les insuffisances des textes historiques. L'anthropologie raciale a ainsi, pendant quelques décennies, participé à la construction de cette « communauté politique imaginaire » (B. Anderson) que fut la nation.

Comme l'a montré Marc-Antoine Kayser pour la Suisse, un mythe fonctionne lorsque les représentations qu'il véhicule comblent les aspirations politiques, idéologiques et identitaires d'une nation^[1]. Pour une ancienne nation comme la France, remise en cause, menacée par l'affirmation de puissances rivales, la scientification du mythe gaulois put ainsi chasser les doutes et les complexes. La France n'a donc pas échappé à la racialisation de son histoire nationale ; des frères Thierry à Alfred Fouillée en passant par Paul Broca, bon nombre d'intellectuels ont participé à cette entreprise. Contrairement à une légende bien installée dans l'historiographie, cette racialisation n'est pas un emprunt à une tradition allemande, elle n'est pas le fait d'influences venues d'outre-Rhin auxquelles n'auraient pas su résister quelques intellectuels. Il y a bien une tradition française, solidement établie, qui a largement imprégné les sciences humaines, et qui a été nourrie par une puissante et rayonnante école française d'anthropologie. La dimension raciale des fondements de l'identité nationale a cohabité avec une dimension civique et politique qui, depuis la Révolution française, a aussi fait de la volonté d'adhésion à la nation un des éléments fondateur de l'identité nationale. Loin de s'opposer, les deux logiques ont cohabité, dès l'origine puisque déjà Sieyès l'incarnait en défendant à la fois la souveraineté populaire et l'origine gauloise de la nation française, et ces deux approches ont continué à coexister chez les penseurs du XIX^e siècle comme l'illustrent les écrits de Renan d'Afouillée notamment.

Le paradigme naturaliste a su s'imposer malgré la résistance du paradigme lettré ; ce dernier a freiné mais non empêché son institutionnalisation, obligeant parfois la nouvelle science de l'homme à trouver place dans des institutions en marge du système universitaire mais néanmoins reconnues. Les obstacles à son développement ont été signalés, les langues marginales de certaines petites nations ont freiné

l'insertion des savants au sein de la communauté internationale (Pays-Bas), le multilinguisme a aussi entravé l'institutionnalisation à l'échelle nationale (Suisse). Le cas français montre aussi que l'anthropologie et l'archéologie préhistorique ont réussi à obtenir la reconnaissance des plus éminents représentants du champ lettré. La reconnaissance que lui accorde ainsi l'historien Seignobos, l'influence de la pensée naturaliste perceptible chez bon nombre d'intellectuels de l'époque, de Renan à Alfred Fouillée, attestent bien de l'assise de ces nouvelles sciences au sein du champ scientifique. Concurrents et rivaux, les champs lettré et naturaliste ont pourtant apporté leur contribution respective à l'élaboration de l'ethnogénèse de la nation française. La synthèse gallo-romaine est le résultat de l'apport lettré, fort de sa culture gréco-latine, et de l'apport naturaliste, porteur des nouvelles découvertes scientifiques. Le Gallo-romain est le fruit d'un harmonieux métissage qui combine les exigences du paradigme lettré et les ambitions des nouvelles sciences qui entendaient incarner la modernité scientifique. Le sang gaulois, riche en potentialités naturelles, a tiré le plus grand profit de la richesse de la culture latine.

Le développement différencié de cette science des races doit aussi beaucoup aux contextes socio-économique et politique des divers États. Si l'essor et le succès de l'anthropologie raciale sont un phénomène commun aux pays occidentaux, son importance et son rôle dans la scientification des mythes diffèrent tout de même sensiblement d'un pays à l'autre. En France, la raciologie a ainsi tiré profit de son adéquation avec les enjeux politiques et idéologiques de la société française : en démontrant l'ancienneté de l'homme et en diffusant les théories évolutionnistes, elle apporta sa caution scientifique au grand combat en faveur de la laïcité, mais elle répondit aussi aux aspirations en termes d'identité nationale, du Second Empire à la Troisième République. Si l'identité française était déjà solidement établie par l'ancienneté de l'État et la pratique d'une même religion, l'exacerbation des rivalités entre sociétés impériales rendit nécessaire la réactivation du mythe gaulois. Le recours à de prestigieux ancêtres, éminents représentants de la grande civilisation celtique, redonna confiance à une nation en proie aux doutes en raison des succès économiques de ses rivales et de l'humiliation de la défaite de 1870. À l'âge de la Science, la contribution des savants s'avéra nécessaire à la crédibilisation du vieux mythe gaulois.

Dans les nations en pleine expansion comme l'Angleterre, l'anthropologie raciale a

nourri le vieux mythe anglo-saxon qui conforta les sentiments de supériorité et de grandeur d'une nation qui cumulait succès économique et expansion coloniale ; elle voulut aussi apporter sa contribution à la question de l'identité des régions périphériques du Royaume-Uni. L'Anglo-saxonnisme américain se situe dans la lignée de son homologue britannique : sa racialisation au XIX^e siècle fut un moyen de crédibiliser, de scientifier un mythe nécessaire aux rêves de grandeur et de puissance d'une jeune nation, mais la pensée raciale trouva également un terrain fertile pour des raisons plus spécifiques au territoire américain. Pour résoudre la contradiction entre les idéaux révolutionnaires de liberté, d'une part, et, d'autre part, l'esclavage des Noirs et l'extermination des Indiens, il fallait, à l'âge de la Science, démontrer scientifiquement que l'altérité des Noirs s'inscrivait dans une inégalité naturelle, biologique. De la même manière, l'insertion de la nécessaire expansion territoriale sur le continent américain dans le grand combat qui mettait en concurrence les sociétés humaines donna aux conquêtes une légitimité scientifique.

La science des races fournit, dans un premier temps, à la jeune et dynamique Allemagne des arguments pour conforter son désir d'unification puis, quelques décennies plus tard, elle fit la jonction avec les théories eugénistes et nationalistes pour apporter des réponses à une nation en proie à de profondes difficultés économiques et sociales et à de brûlantes humiliations politiques. Il n'est pas anodin que le rival scientifique de l'anthropologie française soit aussi son principal rival politique et que la réactivation des mythes mette en scène deux peuples de l'Antiquité considérés comme rivaux, Gaulois et Germains. En Allemagne l'anthropologie qui s'institutionnalise dans les années 1870-1890 bénéficie elle aussi d'une tradition scientifique bien établie, de son insertion dans les réseaux politiques et de sa capacité à répondre aux enjeux d'une nation tout juste unifiée. Pourtant, au tournant du siècle, l'évolution de la raciologie diverge sensiblement dans les deux pays. L'essor plus notable sous la République de Weimar des sociétés et de l'enseignement de l'anthropologie, souvent couplé avec celui de l'hygiène raciale, est en lien direct avec l'affirmation progressive de la dimension raciale de l'identité allemande, qui s'affirme au sein des courants pangermanistes puis triomphe sous le nazisme. S'interrogeant sur les raisons d'une plus grande persistance des mythes ethnocentristes dans certaines nations comme l'Allemagne, Shomo Sand a raison d'avancer des facteurs sociaux et d'examiner la composition sociale des intellectuels

qui ont forgé ces mythes. Alors qu'en Allemagne la prééminence de l'aristocratie au sein des élites intellectuelles, économiques et politiques s'impose toujours, les intellectuels français, américains et anglais, sont plus massivement issus de la bourgeoisie. L'identité aristocratique, fondée sur la supériorité du « sang bleu », intègre aisément le déterminisme biologique ^[2]. Ilya bien une explication sociale au succès du mythe aryen : apparu sous la plume de la noblesse française au XVI^e siècle, il continue à être porté par le comte Arthur de Gobineau et le prétendu marquis George Vacher de Lapouge aux XIX^e et XX^e siècles. Ne pouvant susciter l'adhésion des élites françaises issues majoritairement de la bourgeoisie, il rencontre un écho dans une Allemagne encore dominée par les élites aristocratiques. Cependant, l'adhésion au déterminisme racial ne fut pas seulement le fait de l'élite aristocratique acquise de longue date au déterminisme biologique, les élites intellectuelles françaises, issues de la bourgeoisie, de Sieyès à Paul Broca en passant par les frères Thierry, adhérèrent aussi au mythe racial, non plus aryen mais gaulois. Au sein de ces élites intellectuelles, le champ naturaliste, incarnant la modernité scientifique, a su s'imposer face au champ lettré classique dominant, et ces deux composantes surent s'allier pour produire, à travers la figure du Gaulois romanisé, une ethnogenèse, alliant biologie et culture, en capacité de répondre aux enjeux identitaires de la France de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le développement plus poussé de la science des races et la radicalité du mythe identitaire en Allemagne – qui alla jusqu'à l'extermination des êtres perçus comme nuisibles à l'identité nationale – est aussi redevable au contexte socio-économique spécifique, au profond désarroi d'une société en proie à une grave crise, traumatisée par l'hécatombe du premier conflit mondial et humiliée par les traités de paix. Il en fut différemment dans une Grande-Bretagne moins touchée par la crise économique, non pas humiliée par une défaite militaire et par des traités draconiens mais au contraire forte de son immense empire colonial. C'est sans doute pour des raisons similaires que la France resta à l'écart des théories raciales aussi radicales. Le mythe gaulois paraît bien modéré et bon enfant, légaliste et républicain, comparé à son rival d'outre-Rhin. La radicalisation des théories raciales françaises n'est intervenue que lorsque la France dut vivre à son tour, en 1939, l'emprise d'une défaite militaire assignée par sa principale rivale.

Notes du chapitre

[1] ↑ À propos du fonctionnement du mythe napoléonien dans la culture politique de la France du XIX^e siècle, voir Sudhir Hazareesingh, *La Légende de Napoléon*, Paris, Tallandier, 2005.

[2] ↑ S. Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, *op. cit.*, p. 80-88. André Devyver a très justement mis au jour les explications sociales relatives à l'élaboration du mythe germanique en France à l'époque moderne : *Le Sang épuré*, *op. cit.* Voir aussi l'étude d'Arlette Jouanna qui montre les usages sociaux de la notion de race au XVI^e siècle, *L'Idée de race en France au XVI^e siècle (1498-1614)*, *op. cit.*

Sources

bnf Bibliothèque nationale de France

Correspondance Armand de Quatrefages

BUF Bibliothèque de l'université de Freiburg im Breslau (Allemagne)

Correspondance Ludwig Schemann

Lettres de Vacher de Lapouge à Schemann

Lettres de Gustave Le Bon, Henri Muffang, Ernest Seillière, Ferdinand Clozel, Du Pont, Alfred Fouillée, Charles Seignobos à

L. Schemann

Bibliothèque de l'université Paul Valéry de Montpellier Archives Georges Vacher de Lapouge (AL) : Lettres adressées à Lapouge de Topinard (36 lettres), Collignon, H. Muffang, Otto Ammon à Lapouge (215 lettres), A.F. Du Pont (189 lettres), etc.

MEG Musée d'ethnographie de Genève (Suisse) Correspondance Eugène Pittard
Lettres de et adressées à E. Pittard d'E. Chantre, L. Manouvrier,

R. Verneau, P. Rivet, J. Matiéška, A. Mendès Corrêa, A. Nicéforo, Ch. Fraipont, G. Montandon, Louis Marin, Ch. B. Davenport, Leonard Darwin, Camille Jullian, M. Boule, H. Begouën, J. Myres, S. Sergi,

H. Berr, E.F. von Eickstedt, E. Fischer, Mlle Afet, H.V. Vallois MNHN Muséum national d'histoire naturelle

Correspondance Rivet – Boas

Archives Topinard

US Université de Sarrebruck (Allemagne)

Correspondance d'Adrien et Gabriel de Mortillet

Périodiques consultés et abréviations

American Anthropologist

AJPA American Journal of Physical Anthropology 1918-1939, fondé et édité par Aleš Hrdlička

Annals of Eugenics Annals of Eugenics. A Journal for the Scientific Study of Racial Problems, 1925-1940

Anthropological Review 1863-1870

Archiv für Anthropologie 1866-1900

Archives suisses d'anthropologie générale 1914-1939
Bulletin de la Société d'anthropologie du sud ouest
BSAB Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles 1882-1922
BSAL Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon
BSAP Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris 1860-1899
BMSAP Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris 1900-1940
Bulletin de la Société ethnologique de Paris 1841-1847
Eugenical News Revue américaine de l'Eugenics Record Office
The Eugenics Review 1913-1932
The Journal of Heredity 1914-1934, Organe de l'American Genetic Association
Journal of the Ethnological Society of London 1848-1856
Transactions of the Ethnological Society of London 1861-1869
JAIGBI The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland
1872-1906
*JRAIGBI The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and
Ireland* 1907-1940
LA L'Anthropologie 1890-1940
Man
Politisch-anthropologische Revue
RA Revue anthropologique 1911-1940
RA Revue d'anthropologie 1872-1889
Russkij antropologičeski journal 1900-1930
REA Revue de l'École d'anthropologie 1891-1900
REA Revue de l'École d'Anthropologie 1891-1910
RDM Revue des deux mondes
CIAAP : Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique
IIA : Institut international d'anthropologie